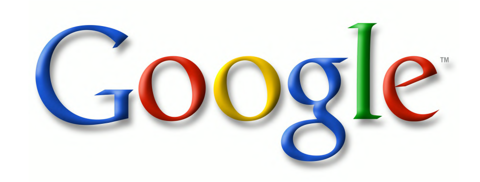
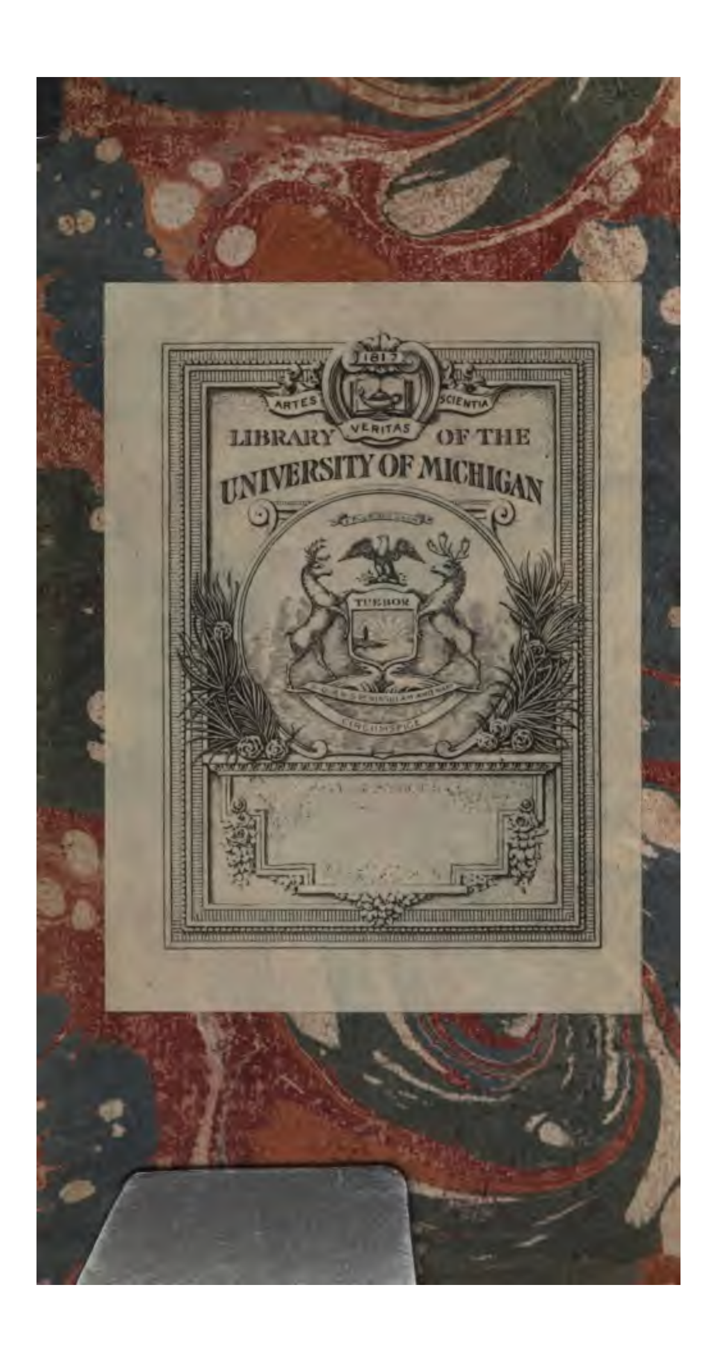





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



Frontispice du Tom. I.er




*Dessiné et gravé par J.P. Le Bas.*

*Démocrite, sans fin te verra-t-on rêver*
*Et tracer à l'écart ton Monde imaginaire?*
*Va, ce n'est pas à l'homme à construire la terre;*
*est fait pour la cultiver.*

uche, Noël Antoine

# HISTOIRE DU CIEL,

Où l'on recherche

L'ORIGINE DE L'IDOLATRIE,

ET

LES MÉPRISES

DE LA PHILOSOPHIE,

la formation des corps céleſtes, & de toute la nature.

*TROISIÈME EDITION.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez la Veuve ESTIENNE, rue Saint Jacques, à la Vertu.

*M. DCC.* XLII.



# PLAN
## DE
# CET OUVRAGE.

IL n'y a point de nation ; il n'y a peut-être point d'homme sur la terre, qui en considérant la beauté du Ciel & la marche régulière des corps qui y roulent, n'ait désiré de savoir quels ont été les commencemens de cette structure, quelle est l'origine & la signification des noms qu'on donne à tous ces différens corps, en un mot d'être instruit de l'histoire du Ciel.

De tout tems, & par-tout, on a fait cette recherche : c'est la première réfléxion de tout esprit qui pense : c'est le premier pas de la

curiosité. La plûpart des peuples célébres ont eu des philosophes qui se sont exercés sur ce sujèt : & les anciens poëtes pour rendre leurs chants plus agréables, ou par un début magnifique, ou par un épisode intéressant, étoient dans l'usage de mettre en œuvre la Cosmogonie (*a*).

Mais quelle que soit l'avidité avec laquelle on écoute d'abord ceux qui nous annoncent ce premier de tous les évènemens, les récits qu'ils nous en font ne méritent pas une égale créance. On les trouve peu d'accord entr'eux, souvent peu intelligibles, ou même en contradiction avec ce qu'on éprouve dans la nature. Il faut donc user de dis-

(*a*) *La formation du monde.* Voyez le premier livre des Métamorphoses, & les leçons attribuées à Atlas, à Anchise, & à Jopas, dans le premier & le sixième livre de l'Enéide. Ovide & Virgile ne sont en cela que les imitateurs d'Hésiode & des autres Grecs copistes des Phéniciens.

cernement, & ſuivre dans l'étude de cette hiſtoire les régles du bon *ſens*, les moyens que la prudence employe tous les jours pour parvenir à la certitude des faits dont on veut être inſtruit.

Comme l'hiſtoire de la monarchie Françoiſe eſt la collection & l'examen de ce que nos prédéceſſeurs nous ont appris ſur l'origine & ſur les progrès de cette monarchie; l'hiſtoire du Ciel eſt la collection & la diſcuſſion de ce que les hommes d'avant nous ont penſé ou appris de leurs peres ſur l'origine du ciel & ſur ſes rapports avec la terre.

Un ſage hiſtorien ne fait pas entrer dans le corps de ſon Ouvrage tous les mémoires qu'il a pu raſſembler. Il fait un choix. Tout ce qui ſe trouve frivole ou évidemment contraire aux faits connus; tout ce qui eſt avancé ſans précaution ou deſtitué de témoignages

ſuffiſans, il le rejette, & ne fait uſage que de ce qui peut naturellement ſe lier, ſe faire goûter, & former une ſuite recevable. En entreprenant donc l'hiſtoire de la naiſſance des Cieux & de l'origine, ſoit des noms qu'on donne aux différentes parties de la ſphère céleſte, ſoit des influences qu'on leur attribue; notre principale affaire eſt de ne mettre en œuvre que ce qu'ont penſé là-deſſus les eſprits les plus raiſonnables, ou les peuples les plus attentifs à conſerver la connoiſſance du paſſé. Quel uſage pourrions-nous faire des opinions bizarres qui partagent les autres nations ſur ce ſujèt? Voudrions-nous recueillir ce qu'en ont imaginé les Charibes, les Groenlandois, ou les autres Sauvages, qu'une longue ſéparation du corps de la ſociété a dégradés & abatardis? Nous nous en tiendrons donc au récit de ce qui a été cru & publié ſur l'ori-

gine du monde, & ſur les puiſſances céleſtes, par ceux chez qui le fil de l'ancienne hiſtoire a pu ſe conſerver ſans ſe rompre; & qui ayant toûjours fait un grand corps de nations unies entr'elles par les liens du commerce, ont pu s'entrecommuniquer & perpétuer juſqu'à nous quelques-unes des connoiſſances primitives.

Mais quelque ſoin qu'un hiſtorien prenne de ne s'attacher qu'à ce qui porte le caractère de la vérité; il arrive ſouvent que la matière qu'il traite tienne à des fables ſi célébres & ſi accréditées, qu'il ſe voit contraint de s'y arrêter & de les ſuivre quelque tems, pour y démêler les traces de la vérité qu'il recherche. Par exemple, la plûpart de nos Hiſtoriens François ont débuté par nous faire regarder les Gaulois comme un peuple vaincu & aſſervi par les Francs, d'où * quelques-uns ont tiré des conſéquences

* *Hiſt. du gouvern. Franç. par M. le Comte de Boullainvilliers.*

aussi imaginaires que cette conquête. Le savant & judicieux * Ecrivain, qui nous a donné l'histoire critique de l'établissement de la monarchie Françoise, n'a donc pu se dispenser, pour ruiner ces prétentions, de réfuter au long le début fabuleux qui en étoit l'unique fondement. Il nous indique les sources de ces contes dans les siécles postérieurs; & remontant aux monumens contemporains, il nous fait voir les Rois François étroitement unis aux Romains & aux Gaulois devenu Romains. Il nous montre ces Princes établis en deçà du Rhin long-tems avant Clovis, employés dans les plus beaux postes de la milice Romaine, & profitant peu-à-peu de la foiblesse des Empereurs pour devenir souverains de lieutenants qu'ils étoient: ce qui répand un jour admirable sur la diversité de nos loix & de nos coûtumes, uniquement pro-

* *M. l'abbé du Bos.*

venue de ce que les Gaulois, auſſi libres ſous nos Rois que ſous les Empereurs, étoient jugés ſelon leurs loix particulières, & les tribus Françoiſes ſelon les leurs.

La néceſſité de commencer par renverſer ou par débrouiller des fables pour établir la vérité, eſt le cas où je me trouve. Les hommes les plus célebres qui nous ont parlé de la formation du ciel & de la terre, ou de leurs rapports mutuels, ſont les auteurs Payens, les Philoſophes des différens âges, & les Ecrivains ſacrés. Ce que nous en ont dit les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, & les Romains eſt obſcurci par des récits fabuleux & par des métamorphoſes pleines d'abſurdités. Quoiqu'ils ayent été les plus ſpirituels & les mieux policés de tous les peuples, ils ſe ſont fait des idées ſi étranges ſur le gouvernement des Cieux, & ſur les puiſſances qui influent dans la

conſervation du genre humain, qu'il n'eſt pas beſoin de les combattre par des raiſonnemens : elles portent leur réfutation avec elles. Mais du fond même de ces affreuſes ténébres il eſt poſſible de faire ſortir la lumière. Au travers de tout ce fabuleux, je trouve un point de fait dont l'éclairciſſement nous apprend ce qui a donné naiſſance aux fables. Il en eſt le dénoûment. Ce premier point fixe eſt la ſignification des noms & des figures qui ont ſervi dans la plus haute antiquité à caractériſer le ſoleil, la lune, & les étoiles ſelon leurs différentes ſituations. Les uſages des anciens & l'inſpection de la nature nous aident à découvrir ce ſens, dont la connoiſſance nous laiſſe auſſi-tôt appercevoir l'énorme abus qu'on a fait des inſtitutions des premiers hommes, & mèt dans un aſſez grand jour l'origine de l'idolâtrie de nos peres.

Un autre fruit de cette recherche est de nous apprendre que la même méprise qui a peuplé le Ciel de divinités chimériques, a donné naissance à une multitude de fausses prétentions sur les influences des cieux, & à des erreurs qui tyrannisent encore la plûpart des esprits. Quand notre histoire du Ciel ne nous procureroit d'autre bien que celui d'appercevoir la méprise qui a précipité le genre humain dans un égarement qui en est l'opprobre, & dont les suites troublent encore le repos de la société, ce seroit sans doute un profit assez satisfaisant.

Mais il se trouve ici un avantage fort supérieur aux précédens: c'est de découvrir avec la naissance du ciel poëtique & des dieux du Paganisme, les vestiges sensibles de la vraie origine des choses, & d'y trouver une foule de témoignages perpétuellement rendus à

la vérité du récit de Moïſe. Je ſuis fort éloigné de vouloir chercher l'origine des fables dans l'abus que quelques nations auroient fait de l'Ecriture-ſainte ; puiſque l'Ecriture-ſainte eſt évidemment poſtérieure à la naiſſance de l'idolâtrie. Mais j'aime à retrouver dans l'hiſtoire de l'idolâtrie une conformité ſenſible avec les évènemens rapportés par l'Ecriture. Les monumens & la nature fourniſſent les preuves de cette hiſtoire ; & cette hiſtoire fournit les preuves de l'excellence de la révélation. Si je ne ſuis pas appellé à faire la démonſtration de l'Evangile, il m'eſt permis d'en eſſayer la préparation. Quelle gloire pour moi d'y avoir au moins diſpoſé quelques Lecteurs !

Après l'examen du Ciel, tel que les Poëtes nous l'ont décrit, & que les payens l'ont imaginé en altérant les inſtructions qu'ils avoient reçues de leurs peres, il eſt naturel

de passèr à un Ciel en apparence plus raisonnablement construit, je veux dire à la naissance du soleil & des planétes, telle que les philosophes l'ont conçue. Si les égaremens des poëtes, ramenés à la première source de l'erreur, peuvent nous aider à reconnoître l'origine & la destination de la nature, apparemment les philosophes nous donneront à cet égard un grand surcroît de connoissance. Gardons-nous de nous en flatter. Ils se sont tous évanouis en des pensées ou dangereuses, ou inutiles, en voulant expliquer la formation de la terre & des cieux.

Croiroit-on qu'Aristote, Lucréce, Gassendi, Descartes, & bien d'autres grands génies ont construit le soleil, les planétes, & l'univers sur des fondemens aussi ruineux qu'avoient fait les poëtes; que leurs atômes, leur matière première, & leurs loix générales

productives de trois ou quatre élémens, principes si rebatus dans les écoles, & dont on fait tant de bruit dans les diverses manières de concevoir la formation du ciel & de la terre, sont toutes idées sans justesse, & en opposition avec l'expérience de tous les jours. Les noms de ces hommes célébres nous sont chers & respectables : mais la vérité nous l'est encore plus. Nous leur devons & nous leur donnons volontiers tous les éloges qu'exigent leur mérite & notre reconnoissance. Les uns nous ont rendu service comme astronomes ; les autres comme opticiens, ou géomètres, ou Logiciens, ou à d'autres titres. Tous nous ont encouragés par leur exemple, & nous ont enrichis de quelques découvertes particulières : mais la haute estime où nous les plaçons ne nous ôte pas la liberté d'appercevoir leurs méprises, d'autant plus dangereuses

qu'elles en imposent par des noms célebres.

La plus grande de ces méprises, celle cependant qui leur est presque commune à tous, est d'avoir pensé qu'une matière générale, & un mouvement général distribué dans cette matière, suffisoit pour rendre raison de la structure du monde, puisque ces deux points suffisoient, selon eux, pour le produire. L'expérience nous apprend le contraire, & elle nous fait voir que l'ordre général du monde, l'organisation des espéces, & la distinction de natures élémentaires telles que nous les connoissons, ont pour cause immédiate, non aucun mouvement, soit général, soit particulier qui n'y peuvent rien, mais un conseil & une volonté spéciale du Créateur, qui a ordonné chaque piéce, comme il a ordonné le tout.

En travaillant à éclaircir cette

question, dont il n'eſt perſonne qui ne voye l'importance, nous ſommes fort éloignés de diſconvenir qu'il y ait des loix générales du choc, ou des régles de mouvement qui entretiennent le monde. Perſonne ne le nie, & on n'en peut pas douter. Ni Deſcartes, ni Malebranche, ni nos maîtres de philoſophie, ne nous ont induits en erreur en nous faiſant obſerver que la nature marchoit & ſe conſervoit par des régles ſimples & uniformes. Ces régles ſont auſſi réelles que fécondes, puiſqu'on en prévoit les effets : & c'eſt parce qu'elles ſont certaines qu'elles ſont devenues l'objèt de pluſieurs ſciences très-utiles. Mais ces loix du mouvement qui ſervent à l'entretien du monde, ont-elles pu le former ? & ſuffit-il d'appercevoir quelques loix du mouvement, pour concevoir la ſtructure du monde ? Ramenons la queſtion à un point

plus précis. Dieu peut sans doute, s'il le veut, créer un monde formé d'une pâte universelle, d'une matière uniforme qui soit la même dans tous les corps : comme tous les vases de fayance & de porcellaine du Japon, de la Chine, de Chantilli, de Saxe, & de Rouen ne sont toûjours que de la terre, ou de l'argile cuite ou à demi vitrifiée. Un monde construit de cette sorte n'est pas celui que nous connoissons. La lumière, l'or, & la terre n'ont rien de commun que les degrés métaphysiques : c'est-à-dire, qu'ils n'ont rien de commun. Passons aussi à qui le voudra, mais sans l'accorder comme une vérité concevable, que Dieu puisse se reposer du soin de former les espéces organisées sur des régles de mouvemens propres à produire ces espéces. S'il y a vingt mille sortes de plantes & autant d'animaux ; voilà quarante mille loix de mouvement

variées comme leurs effets : puis il faudra multiplier ces quarante mille mouvemens par autant d'autres mouvemens subordonnés, qu'il y aura de différens vaisseaux dans chaque espéce, le même mouvement ne pouvant produire que les mêmes organes. C'est revenir aux volontés spéciales, & la grande physique ne veut que quelques loix très-simples & en petit nombre. Quel est donc le point d'où part la philosophie la plus moderne & d'où elle prétend déduire d'une façon intelligible la structure de notre monde & de ce qui s'y voit ? Laissons établir la question par le plus grand des philosophes : par Descartes.

Après avoir supposé une matière homogène ou uniforme dont Dieu remue les parcelles en les faisant pirouetter sur elles-mêmes & avancer continuellement en ligne droite, Descartes prétend *,

* *Traité de la lumière.*

qu'il en sortira un monde en tout semblable au nôtre sans que Dieu s'en mêle davantage, & y mette aucun ordre, ni proportion. Or c'est cette possibilité ou cette fabrique d'un monde tel que le nôtre, éclos ou sorti avec toutes ses espéces générales & particulières, d'une matière uniforme mise en mouvement; que je crois aussi contraire à la raison & à l'expérience, qu'elle est, de l'aveu même de Descartes, différente de la création révélée.

Au reste, quoique dans l'œuvre des six jours les volontés & les commandemens du Créateur soient aussi détaillés que les natures & les différentes organisations, nous ne prenons point l'allarme, comme si les philosophes en soûtenant la productibilité de notre monde en vertu de trois ou quatre loix fort simples, pouvoient faire tort à la religion. Elle ne leur doit rien, & n'a rien

à craindre de leur part. Moins encore auroit-elle à craindre de la part de ceux qui l'ont toûjours professée & sincerement honorée. Ceci est une discussion toute humaine & purement philosophique, où il s'agit d'examiner ce que l'expérience nous insinue clairement sur l'origine du monde. Or ce qu'elle nous apprend me paroît contraire à la prétention de nos grands philosophes. Il n'étoit donc pas inutile de le remarquer : puisque cette prétention est le fondement de leur physique, & qu'il est très-raisonnable de nous épargner une étude qui n'aboutit à rien. Mais si l'expérience nous montre que le mouvement ne peut ni former des natures élémentaires, ni organiser des espéces ; si l'expérience nous montre que la seule volonté de Dieu & non un mouvement général, en a pu être la cause immédiate, comme la révélation nous apprend

qu'elle l'a été de fait, cette question très-belle par elle-même devient plus intéressante par le concert des lumières tirées de l'expérience avec celles que nous fournit le Texte sacré. Une telle conformité peut guérir les préventions de ceux qui croyent le récit de Moïse incompatible avec la saine physique, & il se trouvera au contraire que la physique deviendra saine à mesure qu'elle se rapprochera de l'Ecriture sainte, puisqu'elle se rapprochera tout autant de la nature même. Mais en recueillant ce premier fruit de notre travail, nous ne portons aucune atteinte ni aux intentions, ni à la réputation des Auteurs Cartésiens, puisqu'ils déclarent tous de même que leur maître, que la façon dont ils conçoivent la possibilité de la création n'est point celle dont Dieu s'est réellement servi. On peut innocemment faire des romans philo-

losophiques ; & quoiqu'il soit peut-être assez inutile d'exercer son esprit sur des possibilités prétendues, assûrément nous n'y trouvons point de crimes : ainsi point de procès avec Descartes du côté de la religion.

Après l'avantage de trouver dans la nature des motifs toûjours nouveaux de respecter l'Ecriture-sainte, & de sentir de plus en plus que Moïse avoit été instruit à l'école de celui qui a créé le monde, nous trouvons ici à faire un autre bien, que nous n'avons pas cherché, il est vrai, mais qu'il n'est pas naturel de rejetter quand il se présente : c'est de faire sentir l'inutilité de la ressource que les athées ont cru pouvoir s'assurer dans la doctrine de Descartes. Spinosa & bien d'autres incrédules n'ont pas manqué pour étayer leur cause huée par-tout, & entièrement désespérée, de saisir cette partie du Car-

téſianiſme qui n'employe qu'une matière agitée pour en voir ſortir le monde ſans que Dieu s'en mêle en aucune ſorte. J'avoue que la diſtance qu'il y a entre Deſcartes & les athées eſt celle qui ſe trouve entre le ciel & la terre. Deſcartes attribue le mouvement à un moteur ſage & qui en a prévu les effets. Les athées ne veulent point de moteur. Ils font ſortir d'un mouvement aveugle & avanturier l'ordre, la beauté, & la perſévérance. Ainſi quoiqu'une école prétende ſe faire honneur de quelques-unes des idées de l'autre, à Dieu ne plaiſe qu'on les confonde. Mais ſi cette partie du ſyſtême Cartéſien que les incrédules empruntent ſe trouve fauſſe ; s'il eſt faux qu'une matière générale, mûe en tourbillon par un moteur ſage, fourniſſe rien de ce que Deſcartes en attendoit ; à plus forte rai-

ſon, cette matière remuée à l'avanture ne livrera-t-elle aux incrédules rien de ce qu'ils en eſpèrent. Quand un furieux ſe ſaiſit de l'épée d'un homme ſage, on ne reproche pas à celui-ci l'uſage que l'autre en veut faire. Mais ſi cette épée ſe trouve émouſſée ou ſans pointe, celui à qui elle appartient, & qui l'avoit cru bonne, s'affligeta-t-il de la voir ſans effèt: Non ſans doute? c'eſt plûtôt un ſujèt de joye pour lui.

On pourroit croire que mon reſpect pour l'Ecriture m'en fait alléguer ici l'autorité hors de ſaiſon dans une queſtion que j'avoue n'être point théologique. Mais autre choſe eſt de citer l'Ecriture pour établir ou pour éclaircir la phyſique, & c'eſt ce que je ne fais point; autre choſe d'employer l'hiſtoire & la phyſique expérimentale pour montrer l'excellence de l'Ecriture, & c'eſt ce que

que je fais. Les incrédules, qui ne reconnoiſſent point ce tribunal, ne me reprocheront donc point de les y avoir cités. Je n'y appelle pas même les philoſophes Chrétiens, puiſqu'il s'agit d'une queſtion de pure philoſophie. Qui donc ſera notre juge dans la matière que je traite? Sera-ce le raiſonnement? c'eſt le moyen de plaider éternellement. Rapportons-nous-en à l'hiſtoire & à l'expérience. Ne faiſons aucun fonds ſur nos propres idées: mais recueillons ce que nous avons appris là-deſſus de nos peres & des plus grands philoſophes, pour comparer le tout avec l'expérience & avec la doctrine de Moïſe. Ces choſes ne ſont pas unies dans mon ouvrage par un lien de fantaiſie. C'eſt l'ordre naturel qui les amène ici l'une à la ſuite de l'autre: nous pouvons commodément

distribuer le tout en quatre parties, que nous nommerons *le Ciel poëtique, le Monde des philosophes, la Physique de Moïse, & les conséquences de l'histoire du Ciel.*

Sujèt du premier Livre.

Le premier se peut intituler la Théogonie, ou le Ciel Poëtique, parce qu'en y recherchant l'origine des noms qui ont été donnés aux étoiles & aux planétes dans la plus haute antiquité, nous découvrons l'énorme abus qu'on a fait de ces noms, & des inventions des premiers hommes. Par-là nous arrivons à l'origine sensible de l'idolâtrie & de ses suites funestes. Cette découverte, quoique très-intéressante, n'étoit pas notre objèt : mais elle nous y ramène. Elle suppose & démontre la religion des Patriarches, les coûtumes, & les évènemens rapportés dans l'Histoire-sainte. Ainsi elle nous

conduit à la vraie origine de tout : c'est où nous voulions parvenir.

Quelque éloigné qu'on doive être d'employer des citations sans nécessité, & de recourir de gayeté de cœur aux anciennes langues, il y auroit une fausse délicatesse à ne vouloir pas faire usage de quelques mots de la langue Hébraïque ou Phénicienne, quand ils sont l'unique moyen de dévoiler la vérité qu'on cherche. Mais pour ne pas offenser le Lecteur par une bigarrure d'Hébreu, de Grec, & de François, toûjours fort ennuyeuse, on a éloigné & jetté dans les marges tous les anciens termes & les citations qui font preuve, en faveur des Lecteurs qui les souhaiteront.

Le second Livre est intitulé, la Cosmogonie, ou la formation des étoiles & des planétes Sujèt du second Livre.

ſelon les idées des philoſophes ; parce qu'après l'expoſé de leurs opinions les plus célébres ſur l'origine réelle ou poſſible de tous les corps céleſtes, & ſur les prétendues influences que la terre en reçoit, on montre non ſeulement ce qui a donné lieu aux penſées, ſoit d'Epicure, ſoit de Deſcartes, & à toutes les autres ſtructures ſyſtématiques ; mais encore combien toutes ces prétendues poſſibilités ſont démenties par l'expérience. Il ſuit de là que ceux de qui nous eſpérions recevoir le plus de ſecours & de lumières ſur la plus belle de toutes les queſtions, ne nous ont rien appris à cet égard, & qu'il faut recourir à un meilleur maître.

Sujèt du troiſième Livre.

Le troiſième Livre ſera intitulé, la Phyſique de Moïſe, parce qu'on y fait voir que le bon ſens & l'expérience établiſſent

la création des corps, soit organisés, soit élémentaires, par des volontés spéciales, & de la manière que Moïse nous l'a rapportée.

Si nous donnons ici le nom de Physique au récit de Moïse, c'est parce que sur l'origine & sur le fond de la nature notre science ne va pas plus loin que son récit, & qu'il a sur les autres philosophes l'avantage inestimable de nous instruire des grandes vûes du Créateur, que la physique profane a toûjours négligées ou obscurcies.

Le résultat de ce parallele de la Physique sacrée avec la profane est de connoître plus exactement la portée de la science humaine, & de la ramener à sa mesure, comme aussi à son veritable objèt, par l'étude des choses de pratique, & par le retranchement de tout ce qui Sujèt du quatrième Livre.

nous égare , ou de ce qui nous passe. C'est tout le but de cette histoire.

La plûpart des remarques dont elle est composée, se sont présentées à la suite de l'histoire de la Physique par laquelle j'ai fini le quatrième tome du Spectacle de la Nature. Mais ces remarques m'ont paru devoir être mises à part pour ne point gêner ceux à qui elles peuvent convenir , par la nécessité d'achetter l'ouvrage entier. Il faut toûjours aller à la décharge du Public : & peut être ces remarques, étant renfermées dans un ou deux petits volumes, seront-elles de quelque utilité aux jeunes gens qui étudient les lettres humaines & la philosophie Elles pourront leur être utile dans les humanités, en essayai de leur démasquer ces perso nages fabuleux dont ils ente

dent si souvent parler. Elles pourront être de service pour les jeunes philosophes, en leur montrant que dans cette Physique générale, qui a tant fait de bruit dans le monde, il y a très-peu à gagner du côté de la science, & encore moins du côté de la religion.

J'ai porté plus loin mes espérances. Je me suis figuré, peut-être avec trop de présomption, que ce petit essai pourroit être de quelque utilité à ceux-mêmes qui enseignent. Je m'estimerois heureux d'avoir aidé leur travail par quelques vûes, qu'ils pussent ensuite faire valoir & proportionner au besoin de leurs éléves. Il arrive souvent que les Maîtres, avec beaucoup de bonne volonté & de pénétration, manquent de loisir pour entreprendre des recherches un peu longues. Parmi ceux qui ensei-

gnent les humanités, on remarque ordinairement, qu'à proportion qu'ils ont l'esprit juste & solide, ils se croyent à plaindre d'employer une longue suite d'années à manier des fables, presque toûjours absurdes ou scandaleuses, sans être dédomma-gés de l'ennui de ces con dicules, par la satisfactio pouvoir au moins démêler l'origine. Je rapporte ici toutes les branches de l'idolâtrie à un seule & même racine. Je tâc de faire voir que la même m prise a donné naissance aux dieu aux déesses, aux métamorp ses, aux augures, & aux cles. Les fables ramenées de c sorte à leur juste valeur a seront sans danger, & les Maîtres pourront s'accommoder d'un principe qui est assez simple pour être saisi des enfans mêmes.

Le principal fruit que j'aurois

à cœur de recueillir de mon travail, feroit de faciliter l'étude de la nature, & même celle de la religion en bornant cette étude au poffible & au néceffaire, qui font encore l'un & l'autre d'une affez grande étendue. Meffieurs les Profeffeurs de philofophie fe croyent communément dans l'obligation de faire choix d'un fyftême de phyfique. Ce n'eft pas pour eux une petite affaire que celle de comparer les différens plans de l'architecture univerfelle, & d'opter pour l'un, après s'être convaincus de l'infuffifance des autres. Je voudrois leur avoir épargné une difcuffion auffi inutile que pénible, en leur faifant voir que la plûpart des chofes naturelles font des myftères impénétrables à notre raifon comme les vérités révélées; qu'il nous doit fuffire que les unes

& les autres nous ſoient bien atteſtées ; qu'il eſt infiniment déraiſonnable de vouloir les approfondir, ou les concilier, & les unir géométriquement par la prétendue évidence de nos lumières, tandis que Dieu nous en cache le fond, & ne nous en montre à deſſein que l'exiſtence & l'uſage ; qu'enfin c'eſt l'uſage prudent de toute la nature qui eſt notre véritable phyſique. Communément ce qu'on appelle phyſique générale n'eſt qu'une métaphyſique contentieuſe qui nous donne des idées abſtraites, ou des dénominations extérieures pour des choſes réellement exiſtantes. Ou bien c'eſt une géométrie renforcée, qui nous donne des meſures & des rapports pour la connoiſſance du fond ; mais qui ne nous apprend pas davantage la nature des êtres, que l'arpentage après avoir toiſé

nos terres ne nous instruit de la nature de l'argile ou du limon. *Ou* bien enfin c'est une supposition purement romanesque, & qui explique les effets par des causes qu'on imagine, mais qu'on ne peut justifier. Il n'y a d'une autre part ni présomption, ni danger à ramener, tant qu'on peut, les bons esprits à l'expérimental, & à tourner leur raison vers l'usuel. Ils n'en seront que plus dociles à la religion, & de meilleur service dans le monde.

Si je n'ay pas répondu, par un ouvrage séparé, aux diverses critiques qui ont été faites de l'Histoire du Ciel, ce n'est ni mépris, ni insensibilité. Je les regarde au contraire comme des avis qu'on me donne & dont je dois être reconnoissant, puisqu'ils m'aident à rectifier mon travail. Mais au lieu de fatiguer le Public

par des diſputes aſſujetties à l'ordre des objections, & par des redites inévitables ; j'ai cru qu'il ſuffiroit dans cette nouvelle édition de réformer ou d'éclaircir ce qui s'eſt trouvé digne de répréhenſion.

Comme cependant c'eſt une juſtice dûe à ceux qui ont achetté la première, de faire en ſorte qu'elle leur ſuffiſe, je crois m'acquitter envers eux par un court ſupplément (*a*), dans lequel j'ai réuni & reſſerré les éclairciſſemens néceſſaires. Je n'y perds point de vûe, non plus que dans cette édition, ce qu'on m'a objecté. Mais j'ai traité le tout ſans parler d'attaques ni d'adverſaires, parce que des avis ne ſont point des attaques, & que des moniteurs, la plûpart pleins de politeſſe, ne ſont point des ad-

(*a*) Réviſion de l'Hiſtoire du Ciel, chez la veuve Etienne, rue S. Jacques, à la Vertu.

versaires. Cette méthode est plus abrégée que ne le sont des réponses personnelles ; & le Lecteur pacifique s'en accommodera peut-être mieux que du ton d'apologie ou de controverse.



# ORDRE DES PLANCHES.

*Elles sont toutes dans le Tome premier.*

LE frontispice.
I. Les Symboles de Dieu, *Page* 48.
II. Anubis, 54.
III. Les mesures de la profondeur du Nil, 56.
IV. Osiris ou Atys, 68.
V. Sérapis ou Pluton, 71.
VI. Isis, 74.
VII. Les plantes d'Egypte, 79.
VIII. La déesse de Syrie, & d'Ephèse, 80.
IX. Osiris, Isis, & Horus, 82.
X. Horus à tête d'épervier, 86.
XI. La durée du repos d'Horus, 88.
XII. Les progrès du labourage, 90.
XIII. Harpocrate & Angérone, 93.
XIV. L'armée des Cieux, 169.
XV. Cybéle, 195.
XVI. Pallas, 206.
XVII. Les masques & le cofre mystérieux, 236.
XVIII. Silène. Latone, &c. 238.
XIX. Le lever de la Canicule, 276.
XX. Horus désœuvré. La Harpie. Les Graces. 300.
XXI. La Parque. La Sirène. La Furie. 313.
XXII. Bellérophon, & la Chimère, 316.
XXIII. Circé, ou Isis accompagnée de feuillages & d'animaux symboliques, 332.
XXIV. Les sceptres, 429.

Toutes ces figures sont tirées des monumens de l'antiquité.

On a marqué d'une *M* toutes celles qu'on trou-

i.

# PLICATION

## U FRONTISPICE.

:ſente Démocrite qui s'eſt retiré dans
ıbeaux d'Abdère ſa patrie, & qui re-
x occupations de la ſociété, pour
ſans diſtraction, ſur la ſtructure du
ı'il croit s'être formé par la réſidence
oncours de petites piéces préexiſtan-
ıi plaît d'appeller Atômes. Un Bour-
nt placer auprès du Philoſophe une
.r laquelle il a écrit ce vers:

ημιοεργεῖν ἀνθρώπιον, ἀλλὰ γεωργεῖν.

*n'eſt point fait pour conſtruire la terre,*
*mais pour la cultiver.*

oureurs & les paſſans, qui liſent ou
ıdent lire cette épigramme, ſe mo-
Philoſophe. L'un hauſſe les épaules:
latte de rire: tous ſentent que nous

# AVIS
## DE L'AUTEUR.

J'AI appris d'Angleterre que M^r Warburton, Auteur d'un Ecrit sur l'Economie de l'ancienne Loy, s'est plaint publiquement de ce que dans mon Histoire du Ciel j'avois fait usage de ses pensées & de ses preuves, sans le citer. Ce larcin m'étoit impossible; n'ayant jamais lû son Ouvrage, ni en entier, ni en partie, ni par extrait, & n'en connoissant ni les pensées, ni les preuves, ni même le titre. Je me tiens honoré par son aveu d'avoir senti ce qui a été apperçû d'un homme qu'on dit habile : mais je ne lui ai rien dérobé, & le peu dont je me dis propriétaire, est très-légitimement acquis. A Paris le 15. Février 1742.



# HISTOIRE DU CIEL,

## CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES DES POËTES, DES PHILOSOPHES, ET DE MOÏSE.

## *LIVRE PREMIER.*

### LE CIEL POËTIQUE.

ON dit ordinairement que l'aſtronomie a emprunté du Paganiſme les noms d'Hommes, de Femmes, d'Animaux, ou d'autres objets terreſtres qu'on donne aux ſignes du Zodiaque, aux Planétes, & aux autres corps qui roulent dans le ciel. Les ſavans

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

ont cherché & cru trouver dans l'antiquité une partie des tems, des lieux, de personnes, & des circonstances auxquelles ces noms pourroient être rapportés. Il ont recueilli divers traits de ressemblanc qui se trouvent entre les métamorphose des Poëtes, & certains évènemens d l'Histoire tant sacrée que profane. Pre que tous ont cru nous avoir ramenés au vrais commencemens de l'idolâtrie, e nous faisant remarquer dans l'histoir plusieurs personnages que la flatterie avo divinisés de leur vivant, ou que la recor noissance avoit placés dans les astres aprè leur mort. Le travail de ces savans e très-utile, & leurs remarques sont souver bien fondées, puisqu'il est réel qu'ave le tems il s'est mêlé dans les fables & dans les dénominations des corps céle stes plusieurs noms d'hommes, & bie des traits tirés de l'histoire. Mais il rest encore à nous faire connoître quel est premier pas qui a conduit nos peres l'idolâtrie, & par quel degré la raiso humaine s'est pervertie au point d'adore tantôt des hommes morts, après leu avoir assigné pour demeure le soleil, lune, & les étoiles; tantôt des figure monstrueuses ou composées de piéces q n'ont naturellement aucune liaison,

La premiere origine du mal, la vraie source de l'idolâtrie & de toute superstition, est l'abus du langage de l'astronomie & des figures de l'écriture ancienne; abus introduit par une cupidité aveugle, & par un amour démesuré des biens de la terre. LE CIEL POETIQUE.

Ce n'est point l'idolâtrie qui a livré à l'astronomie les noms que celle-ci employe: mais c'est l'astronomie, ou la connoissance des besoins de l'homme par l'inspection du Ciel, qui a inventé les noms, les caractères, & les figures que la cupidité & l'ignorance ont convertis en autant de puissances dignes de respect ou de crainte. En un mot, le Ciel des Poëtes ou le premier fond de toute la Mythologie Payenne n'est dans son origine qu'une écriture très-innocente, mais prise grossièrement & dans le sens qu'elle présentoit à l'œil, au lieu d'être prise dans le sens qu'elle étoit destinée à présenter à l'esprit.

Division de la premiere partie.

L'histoire de ce désordre doit donc nécessairement embrasser deux objets tout différents: je veux dire, l'institution des noms & des figures qu'on a par la suite honorées comme des dieux; & en second lieu, la méprise par laquelle on s'est porté à leur attribuer la divinité & un culte

ORIGINE DU CIEL POETIQUE. religieux. Des deux parties de cette hiſtoire de l'idolâtrie, l'une ne contient que les premiers réglemens & la police innocente que le beſoin introduiſit après le déluge dans la ſociété ; l'autre, à la vérité, couvre de honte la raiſon humaine : mais elle nous intéreſſe infiniment ; ſoit parce qu'elle remédie à bien des erreurs populaires ; ſoit parce qu'elle nous prouve ſenſiblement que l'eſprit de l'homme ne ſait que s'égarer, quand la cupidité le domine, & qu'il abandonne la ſimplicité de la révélation, ou qu'il en néglige les inſtructions ſalutaires.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *De l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du Ciel.*

NOus ne pouvons juger ſainement de l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du ciel & de toute la nature, qu'autant que nous ſavons de quelles idées ils s'occupoient, & quels étoient les intérêts qui les pouvoient remuer. Commençons donc par faire la recherche de leurs principales

coûtumes, & des monumens qui nous viennent d'eux, pour en tirer la vérité & les origines que nous voulons connoître.

LES USAGES UNIVERSELS.

I.

*L'origine des usages communs à toutes les Nations.*

On est quelquefois étonné de la conformité qui se trouve en plusieurs points entre les pratiques du peuple de Dieu, & celles des nations livrées à la plus grossière idolâtrie.

Les Hébreux, comme tous les autres peuples, étoient dans l'usage de s'assembler pour louer Dieu dans un endroit distingué & choisi; d'y offrir à Dieu le pain, le sel, les fruits de la terre, & les élémens ordinaires de la vie, ou de l'en remercier publiquement; de sacrifier des victimes; de manger en commun ce qui avoit été offert au Seigneur; & de joindre à l'action de graces le chant & le son des instrumens.

C'étoit encore une pratique commune aux Hébreux & à tous les peuples d'ensévelir les morts, de les traiter avec honneur, & de s'assembler auprès de leurs tombeaux à certains jours pour y louer Dieu. Par la suite nous aurons lieu de remarquer d'autres usages également universels.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

Pour rendre raison d'une telle ressemblance de coûtumes entre le peuple de Dieu & les idolâtres, la plûpart des savans disent que les fausses religions n'ont fait que copier la véritable, & ils se croyent autorisés par la conformité de quelques traits de la fable avec l'Histoire sainte, à soûtenir que les Payens ont eu communication des saintes Ecritures, ou ont fréquenté & imité les Hébreux.

*Chronic. Canon.*

D'autres savans, & entr'autres le Chevalier Marsham dans sa *Régle des tems*, ont donné dans un excès tout opposé. Sentant d'une part combien les Hébreux ont été inconnus & séparés des autres nations, combien haïs de celles qui les connoissoient, & par conséquent peu propres à leur servir de modéles; trouvant d'ailleurs par une foule de preuves évidentes que les sacrifices, le cérémonial, & les objets mêmes de l'idolâtrie sont antérieurs à Moïse & aux Ecritures saintes; ils ont insinué ou même enseigné ouvertement, que les loix & les cérémonies des Hébreux étoient une imitation des coûtumes de l'Egypte & des peuples voisins, ramenées au culte d'un seul Dieu.

Mais ce sentiment qui ne tend qu'à ruiner toute révélation, n'est pas moins faux que le premier; puisque Moïse ne recom-

mande rien tant aux Hébreux que d'éviter la fréquentation & les usages des peuples voisins. La plûpart de ses loix sont même une condamnation expresse & détaillée des pratiques superstitieuses qui avoient cours en Egypte, en Arabie, ou en Phénicie. D'ailleurs Moïse suppose comme une chose universellement connuë de son tems, que le culte d'un seul Dieu subsistoit avant lui avec l'usage des offrandes & l'immolation des victimes à Salem, à Bersabée, à Gerara, à Hébron, dans le païs de Madian, & bien ailleurs. C'est donc une prétention pitoyable de croire Moïse auteur de ce culte, ou simple réformateur de la religion Egyptienne. Ainsi il nous reste toûjours à chercher d'où peut venir la ressemblance des pratiques entre des religions incompatibles. Voici le dénoûment.

LES USAGES UNIVERSELS.

*V. Maimonid. dux dubitantium, & Guillelm. Parisiensis de Legib.*

Ni les Hébreux n'ont reçu des Payens, ni les Payens n'ont pris des Hebreux les coûtumes qui leur sont communes : mais les uns & les autres se ressemblent en quelques points, parce qu'ils ont conservé plusieurs usages innocents qui leur venoient de la plus haute antiquité, & de la famille de Noé, de laquelle les uns & les autres sont sortis.

Moïse a fixé & prescrit tout l'ordre des sacrifices. Il défend en détail telle & telle

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

pratiques, parce que c'étoient autant de ſuperſtitions, & d'abominations uſitées parmi les peuples voiſins. Il interdit ſévèrement une coûtume alors univerſelle & très-innocente en elle-même, qui étoit d'aller adorer, même le vrai Dieu, ſur les lieux élevés; pour couper pié par cette précaution à tout culte arbitraire, à toute ſuperſtition, & aux fêtes licentieuſes qui s'étoient introduites & multipliées partout. Mais le fond des cérémonies qu'il régla ſur les beſoins du peuple Hébreu n'étoit pas nouveau, & ce n'eſt point du tout la religion des Egyptiens qui lui ſervit de modéle. Nous voyons Noé au ſortir de l'Arche offrir un ſacrifice de reconnoiſſance, ſuivant l'uſage qu'il avoit ſans doute vû pratiquer dès avant le déluge, & qui remonte juſqu'aux ſacrifices d'Abel. Nous voyons les patriarches long-tems avant Moïſe, & hors de l'Egypte, enterrer leurs morts d'une façon honorable. Jacob long-tems avant Moïſe, & ſans avoir connoiſſance des uſages de l'Egypte, témoigne ſa reconnoiſſance d'une révélation dont Dieu l'a favoriſé, en poſant une pierre ſur le lieu où elle lui avoit été faite, & en verſant de l'huile ſur cette pierre: eſpéce de conſécration qu'il ne s'aviſa point d'imaginer ſur le champ;

mais que la piété pratiquoit communément dans les endroits où l'on avoit reçu quelque grace singulière. Ainsi la prière publique, les offrandes, les consécrations, les libations, les sacrifices, le repas commun, le chant, les honneurs rendus aux morts, & d'autres pratiques dont nous aurons lieu de parler par la suite, se trouvent parmi les Hébreux avant Moïse, & chez des peuples qui n'ont jamais entendu parler de lui, parce qu'elles proviennent sensiblement des Peres communs du genre humain : & bien loin que cette conformité d'usages favorise en rien l'inclination assez marquée du Chevalier Marsham à ébranler les fondemens de la révélation; elle ne fait que mieux apercevoir la fausseté des raisonnemens formés par l'irréligion. Elle prouve à tous les cœurs droits l'excellence de l'Ecriture sainte qui nous ramène sans apprêt à la vraie origine de toutes choses, en nous montrant dans la réunion de toutes les nations en une seule famille primitive, la raison véritable de la ressemblance de leurs pratiques de religion, malgré la jalousie mutuelle qui se trouve entr'elles quand elles sont voisines, & malgré l'ignorance où elles sont les unes de ce qui se passe chez les autres quand elles sont eloignées.

LES USAGES UNIVERSELS.

## II.

### *Les Néoménies.*

La néoménie, ou l'aſſemblée des peuples pour louer Dieu au retour de chaque nouvelle lune, eſt encore une pratique auſſi univerſelle que les précédentes [a]. On a un aſſez bon nombre de preuves [b] qui concourent à faire voir que la raiſon naturelle pour laquelle la vie des hommes d'avant le déluge étoit beaucoup plus longue que la nôtre, venoit de ce que le ſoleil ne quittant point alors l'équateur, c'étoit une ſuite néceſſaire que la température d'air fût uniforme, & la fécondité de la terre non-interrompue.

a *Voyez-en la preuve Spect. de la Nature, tom. 4. part. 2. Entr. I.*

b *Voyez la lettre qui finit le tome troiſiéme.*

Il eſt vrai que les plus grands aſtronomes & des ſavans même qui montroient peu de religion, ont ſouvent admiré la profonde ſageſſe qui a incliné l'axe de la terre de 23 degrés ſur le plan de ſon orbite, d'où devoit ſuivre l'alternative des ſaiſons, & l'inégalité des jours. Mais la grande merveille de cette diſpoſition eſt de l'avoir réglée ſur les beſoins de l'homme : car la terre eſt pour l'habitant. S'il devient criminel, s'il faut le punir, & l'exercer en le tenant ſans ceſſe dans l'agitation & dans la peine par une multitude de beſoins, rien de ſi bien proportionné

à cet effèt que l'ordre présent de la nature. Mais s'il est innocent, comme il l'étoit dans sa création, Dieu le mettra-t-il d'abord à nud & sans défense sous un soleil ardent, sous les coups de la grêle, & sous la vicissitude continuelle des vents chauds, des grandes pluyes, & de la bise tranchante? Non sans doute, & pour le faire vivre long-tems, il préparera dans la nature même les causes d'une longue vie. Tel est l'ordre commun de sa conduite qu'il mèt en œuvre des agents naturels, même pour opérer des effets extraordinaires & des miracles passagers. Il envoye un grand vent, quand il veut sécher le fond de la mer rouge. Il se sert d'un vent d'orient pour apporter, ou pour faire éclore par un juste degré de chaleur les armées de sauterelles dont il veut couvrir l'Egypte, & il fait ensuite partir un vent d'occident pour les précipiter dans le golphe Arabique. A plus forte raison employe-t-il des agents naturels pour opérer sur la terre des effets universels & constans. Si donc il veut mettre la distance de plus de neuf siécles entre le péché d'Adam & la mort qui en devoit être la punition, il n'employera pas pour produire une si longue vie, l'inégalité & l'intempérie des saisons ou l'ordre présent de la nature par lequel il resserre la durée

LES USAGES UNIVERSELS.

LE CIEL POETIQUE.

de cette vie à moins d'un ſiécle. Ainſi quoique le premier homme auſſitôt après ſa chûte, ait été privé de l'uſage des plantes ſalutaires qui étoient reſervées aux jours de ſon innocence ; avec la longue vie Dieu lui conſerva la diſpoſition de la nature qui en étoit la cauſe.

Il eſt croyable, par exemple, que la ſurface de la mer occupoit alors moins d'eſpace qu'aujourd'hui,& qu'il y en avoit une grande partie qui étoit enfoncée ſous la terre, afin que les hommes ayant à ſe multiplier extrêmement dans la durée de neuf & dix ſiécles, leur ſéjour fût aſſez fertile pour les nourir & aſſez ſpacieux pour les contenir. Il eſt croyable que la diſpoſition du ciel ſous lequel Dieu avoit d'abord placé l'homme ſans habit comme ſans déſordre, conſiſtoit à ne l'incommoder ni par les injures de l'air, ni par les météores terribles qui ſont la ſuite néceſſaire de l'inclinaiſon de l'axe de la terre ſur le plan de ſon cercle annuel. Elle préſentoit donc continuellement ſon équateur au ſoleil. Cet ordre qui eſt celui qu'on remarque dans la planéte de Jupiter, convenoit au premier plan du Créateur, dont le péché de l'homme n'a point d'abord arrêté tous les effets. Le ſoleil toûjours également diſtant des deux poles donnoit par

toute terre un jour de douze heures & une nuit de douze heures. La dilatation d'air qui accompagneroit toutes nos aurores d'un agréable zéphyr, si elle n'étoit traversée par d'autres vents accidentels, devançoit infailliblement l'ancienne aurore. La chaleur comprimée & repoussée par l'air froid des poles en ramenoit en tout tems des vents alises & uniformes. L'air étant sans secousses étoit aussi sans nuées & sans orages. Une rosée infaillible fournissoit dans les plaines le rafraichissement aux plantes;& plus abondamment épaissie dans les bassins des montagnes, elle remplissoit sans variation les réservoirs des fontaines & les lits des rivieres, comme aujourd'hui les brouillards qui couronnent le sommèt du Pic s'épaississent & se filtrent dans l'intérieur de la montagne de maniere à fournir des fontaines & des courants perpétuels à toute l'île de Ténériffe sans le secours d'aucune pluye.* Dans des jours de sept & huit heures au plus, tels que nous les avons en hyver & lorsque le soleil est à 20 & 23 degrés par-delà l'équateur, nous ne laissons pas sous les 50 & 55 degrés de latitude septentrionale de voir nos arbres couverts de fleurs dès le mois de Janvier quand les vents froids ne souflent point. Lorsque le soleil rouloit

LES USAGES UNIVERSELS

*Act. Lips. 1691 : 98. & Boerhav. chem. de aere.*

LE CIEL POETIQUE.

perpétuellement ſous l'équateur & dans des jours de douze heures, il devoit régner un printems continuel. Ce printems devoit s'étendre juſqu'au-delà des cercles polaires, & le froid aigu être relegué vers les poles.

Cette diſpoſition de la mer & du ciel n'eſt juſqu'à préſent qu'une conjecture : mais cette conjecture ſi conforme aux premieres vûes du Créateur, prend l'apparence d'une vérité quand elle eſt aidée par le concours des témoignages que nous trouvons dans la nature & dans l'Ecriture ſainte. Que nous apprend la nature? 1°. Que la mer a autrefois couvert la plûpart des terrains que nous habitons à préſent; 2°. Que le baſſin de la mer a été déplacé tout d'un coup, & qu'il y a eû un bouleverſement ou un changement univerſel dans notre globe. La premiere vérité eſt atteſtée par les grandes couches de coquillages qui ſe trouvent par tout, & qui ne pouvant nager n'ont pû être miſes les unes ſur les autres que ſucceſſivement & par voye de génération, comme on les trouve à préſent dans la mer; d'où il ſuit que la mer étoit autrefois où nous ſommes. La ſeconde vérité ſe démontre par l'immobilité de la mer d'apréſent qui n'a en rien changé ſa ſituation depuis quatre

mille ans, & par les reſtes de l'ancienne mer qu'on trouve de toute part ſur nos demeures, communément ſans mélange d'aucunes matières qui aient ſervi de meubles ou de logement aux premiers hommes; d'où il ſuit que le baſſin de la mer a été déplacé tout d'un coup, & qu'il y a eû dans notre globe une tourmente, ou une fracture univerſelle, qui a élevé divers terrains & qui en a enfoncé d'autres.

LES USAGES UNIVERSELS.

Là-deſſus que nous apprend l'hiſtoire? 1°. Que pour punir la malignité du genre humain par un déluge univerſel, les digues de l'abîme furent rompues; 2°. Qu'après le délugé Dieu montra l'arc-en-ciel (*a*) comme une nouveauté capable de ſervir de ſigne & de garantie de la promeſſe qu'il fit alors de ne plus envoyer de déluge ſur la terre; 3°. Que la vie de ceux qui naquirent après le déluge fut de beaucoup abrégée.

Dieu qui a donné à chaque eſpéce ſon être, ſa forme, & ſa place, par autant de volontés ſpéciales, a cependant établi un ordre de mouvemens & de loix générales pour perpétuer les mêmes effets.

Si donc il a changé le tempérament & la vie de l'homme, on ne peut douter qu'il n'ait changé la diſpoſition de ſon ſéjour & l'odre de la nature dont ce tempérament eſt

(*a*) Iris, de ירה *Irah*, enſeigner.

LE CIEL POETIQUE.

l'effèt. Ce changement se trouve effectivement attesté par les crévasses des dehors de la terre & par le déplacement subit de la mer qui a quitté son ancien lit pour couvrir d'autres terrains. La qualité de ce changement se trouve éclaircie par la nouveauté de l'Iris. Ce bel arc ne peut être une nouveauté que les pluyes dont il est la suite ne soient nouvelles. Si les pluyes étoient inconnues avant le déluge, les vents orageux & accidentels qui les causent étoient aussi inconnus. Il ne régnoit donc alors que des vents alisés & constans. Il n'y avoit donc point d'alternative de chaud & de froid. Le soleil ne quittoit donc point l'équateur, & notre conjecture devient une histoire.

Dans l'ancien monde, le soleil régloit l'année comme à présent & en fixoit tant les progrès que les bornes, en passant d'une constellation sous une autre. Mais ni le lieu de son lever & de son coucher, ni la durée des jours ne varioient en aucun tems. C'étoit la lune qui par la diversité de ses phases régloit les assemblées de religion, & les affaires de la société. Après le dernier croissant, & lorsque la lune en conjonction avoit cessé de paroître, les peuples montoient sur un lieu élevé pour en mieux appercevoir la nouvelle phase, après quoi l'on sacrifioit.

La famille de Noé, qui a perpétué les sacrifices d'avant le déluge, communiqua aussi à ses descendans l'usage de les celebrer regulièrement à la nouvelle lune. Cette coûtume étoit par cette raison la même chez les Hébreux & chez tous les peuples de la terre. En seroit-il de même des noms que les peuples les plus célèbres donnent depuis un tems immemorial aux différentes parties du ciel? Ou si l'institution de ces noms est évidemment postérieure au déluge, n'est-il pas fort croyable qu'étant commune à la plûpart des anciennes nations policées, elle provient de la famille de Noé, & que ce sont les premiers habitans de Chaldée qui avant leur dispersion ont donné aux maisons du soleil les noms qu'elles portent? Essayons d'en découvrir les raisons, l'origine, & la datte même, s'il est possible.

LES USAGES UNIVERSELS

## III.

### *L'Invention du Zodiaque.*

Un des plus savans hommes de l'antiquité * en nous faisant appercevoir les raisons naturelles qui ont fait donner aux constellations de l'écrevisse & du capricorne, les noms qu'elles portent, nous a dévoilé, sans y penser, les vraies raisons qui ont réglé le choix des noms qu'on a donnés aux autres.

* *Macrobe Saturnal. lib* 1. c. 17.

LE CIEL POETIQUE. »Voici, dit-il, les motifs qui ont fait » donner aux deux ſignes, que nous ap» pellons les portes ou les barrières de la » courſe du ſoleil, les noms d'écreviſſe » & de chevre ſauvage. L'écreviſſe eſt un » animal qui marche à reculons & obli» quement: de même le ſoleil parvenu » dans ce ſigne commence à retrograder, » & à deſcendre obliquement. Quant à la » chevre, ſa méthode de paître eſt de » monter toûjours, & de gagner les hau» teurs tout en broutant. De même le » ſoleil arrivé au capricorne commence à » quitter le point le plus bas de ſa courſe » pour revenir au plus élevé.

Si les deux conſtellations ſous leſquelles le ſoleil ſe trouve aux deux ſolſtices n'ont reçu ces noms que pour déſigner par un mot ou par un rapport de reſſemblance ce qui ſe paſſe alors dans la nature, on eſt raiſonnablement porté à croire que les autres ſignes du Zodiaque ont reçu des noms également propres à caractériſer de mois en mois ce qui arrive ſur la terre dans les divers déplacemens du ſoleil le long de l'année. Commençons par ceux du printems.

Les Orientaux, ſuivant la remarque de M. Hyde dans ſon traité de la Religion des Perſes, n'ont point connu les gemeaux

ou les deux freres Castor & Pollux, dont les Grecs ont fait le troisième des signes du Zodiaque. Ce qui est confirmé par le rapport d'Hérodote *, qui nous apprend que les Egyptiens ne connoissoient pas les Dioscures ou les noms de ces deux freres. C'étoient deux chevreaux qui occupoient cette place dans l'ancienne sphère ou dans le zodiaque des premiers tems. Pourquoi donc donna-t-on les noms du Bélier, du Taureau, & des deux Chevreaux aux trois astérismes que le soleil parcourt au printems?

LES USAGES UNIVERSELS.

* In Euterpe, num. 48.

C'est un trait de la profonde Sagesse qui veille sur les besoins de l'homme, que pour faciliter la multiplication des troupeaux dont il tire sa principale subsistance les meres se trouvent communément pleines sur la fin de l'autonne. Par cette précaution le repos de l'hyver est utile à la mere & au petit. Si elle mèt bas durant la froide saison, le petit se tient chaudement sous sa mere. Il se dénoüe ensuite à l'aide du printems, & ses membres délicats se fortifient comme les chaleurs. Les premiers venus sont les agneaux. Ensuite naissent les veaux. Les chevreaux viennent assez ordinairement les derniers. Par ce moyen les agneaux déja forts peuvent suivre le bélier aux champs dès le com-

LE CIEL POETIQUE.

mencement des beaux jours. Les veaux & les chevreaux prennent l'air à leur tour, & grossissent le troupeau. On s'apperçoit sans peine que l'antiquité a désigné le passage du soleil sous les trois constellations du printems, en leur donnant les noms des trois animaux, dont il paroît successivement de nouvelles troupes tout le long du printems; & qui pouvant se trafiquer, commencent à faire les richesses de la société. Si on a mis deux chevreaux, au lieu d'un, parmi les signes printanniers; c'est parce que la chévre produit communément deux petits plûtôt qu'un & a reçu pour suffire à leur nourriture une abondance de lait proportionnée à sa fécondité.

La furie du lion pouvoit assez bien marquer celle du soleil lorsqu'il abandonne le cancer. La fille qui paroît à la suite du lion portant une poignée d'épics exprime fort naturellement la coupe des moissons qu'on acheve alors de mettre bas (*a*).

(*a*) On n'a garde de fier le blé avant qu'il rougisse.
*Rubicunda Ceres medio succiditur æstu.*
Le nom d'Erigone que porte cette fille est très-bien d'accord avec l'épi qu'on lui mèt à la main. Ce nom signifioit en Orient *la couleur rouge.* ארגונא *Ergené.* Dan. 5:7. C'est donc le tems de la moisson que les anciens ont voulu marquer par la vierge, ou par un *épi rougissant*, qu'ils mettent dans la main d'une jeune moissoneuse.

Il n'étoit pas possible de mieux marquer l'égalité des jours & des nuits, qu'amène le soleil parvenu à l'équinoxe, qu'en donnant aux étoiles sous lesquelles il se trouve alors le nom de la balance. Dans la sphère des Grecs, c'étoient les pattes ou les pinces du Scorpion qui donnoient leur nom* à cette partie du ciel que nous appellons la Balance. Il est croyable que l'Occident sous les premiers Empereurs Romains prit la coûtume de donner le nom de Balance à l'équinoxe d'autonne pour se conformer à la pratique des Orientaux, dans les anciens monumens desquels la balance se trouve aussi fréquemment que les autres signes du zodiaque.

LES USAGES UNIVERSELS.

* Χηλαὶ.

Les maladies d'autonne, lors de la retraite du soleil, ont été caractérisées par le scorpion qui traîne après lui son dard & son venin. La chasse que les anciens donnoient aux bêtes féroces à la chûte des feuilles, ne pouvoit être mieux marquée que par un homme armé d'une fléche ou d'une massue. Le verseau a un rapport sensible aux pluyes d'hyver : & les poissons liés, ou pris au filèt, marquoient la pêche qui est excellente aux approches du printems.

Seroit-il possible après cette explication si simple de l'origine des douze signes

LE CIEL POLTIQUE. céleſtes, de conjecturer vers quel tems l'uſage de ces noms a commencé? L'ordre que nous venons de voir dans ce qui ſe paſſe ſur la terre durant le cours de l'année, ſe trouve aſſez le même dans tout le cœur de la Zone tempérée : mais il change totalement vers les tropiques, ou ſur les bords de la Torride. En Egypte, par exemple, les ſemailles & la recolte ſe font tout autrement & dans d'autres tems qu'il n'eſt d'uſage dans les climats tempérés. Au lieu d'y ſemer en Septembre ou en Octobre après avoir donné pluſieurs labours pénibles aux terres qu'on doit enſemencer; dans l'Egypte on ſe contente en Novembre de jetter le blé ſur le limon que le Nil a laiſſé dans les plaines & de le couvrir, *en y traçant un ſillon ſans profondeur avec une charue très-legère* *. Au lieu que le blé preſque par-tout ailleurs eſt ſur terre neuf & dix mois, quelquefois onze, avant que d'être moiſſonné; en Egypte il ne faut *que quatre ou cinq mois pour recueillir ſans frais & ſans travail la moiſſon la plus parfaite & la plus abondante* *. Tout eſt engrangé dans la haute Egypte dès le mois de Mars ou au commencement d'Avril (*a*), & un peu

* Diod. l. 1.

* Ibid.

(*a*) Les auteurs du Dictionaire de Trévoux, quoique ſavans & judicieux, ont avancé ſur des mémoires peu

plus tard dans l'Egypte inferieure. Or le signe de la vierge, ou de l'epi rougissant, qui caractérise la moisson, se rapporte au mois d'Août & de Septembre : l'oût & la moisson, dans bien des provinces, signifient la même chose. Ce n'est donc pas



sûrs en parlant de l'Egypte, qu'après la retraite du Nil le froment en deux mois se seme, pourit, germe, fleurit, mûrit, & se coupe. Si la chose étoit, comme ils le disent ; ce que j'ai à prouver ici n'en seroit que plus evident. Mais il est difficile de comprendre que le blé puisse mûrir dans le tems qui est le seul hyver de l'Egypte, & au mois de Décembre où le froid à la vérité ne va pas jusqu'à y causer de fortes gelées, mais ne laisse pas de dépouiller quelquefois les arbres de leur verdure. J'ai rapporté le fait suivant les relations modernes de Paul Lucas, de Dapper dans son Afrique, & de M. de Maillèt consul au Caire. Ils nous parlent tous d'un labour très-léger, & mettent la moisson d'Egypte en Mars & en Avril. Ils sont en tout conformes au récit de Pline, Hist. Nat. liv. 18. sect. 47. & de Diodore de Sicile, Biblioth. l. 1. J'ai presque rapporté ou traduit les paroles mêmes de Diodore. Voici le passage de Pline. *Vulgo credebatur ab amnis decessu serere solitos : mox sues impellere, vestigiis semina deprimentes in madido solo. Et credo antiquitus factitatum. Nunc quoque non multum graviora opera : sed tamen inarari certum est abjecta prius semina in limo digressi amnis : hoc est Novembri mense incipiente. Postea pauci runcant, quod botanismon vocant. Reliqua pars non nisi cum falce arva visit paulo ante calendas Aprilis.*

On croyoit communément que les Egyptiens faisoient les semailles aussitôt après la rentrée du Nil dans ses bords, & qu'ensuite ils dispersoient des pourceaux sur les terres afin qu'ils enfonçassent sous leurs piés les semences dans le limon encore humide. Je crois que cela se pratiquoit autrefois : ( Hérodote assure qu'on le faisoit de son tems, environ six cens ans avant Pline, *in Euterp. num.* 42. ) Encore aujourd'hui il n'en coûte pas plus de frais, ni de peine. Il est certain cependant qu'après avoir jetté le blé dans le limon du Nil, non aussitôt qu'il est

LE CIEL POETIQUE.

en Egypte que les noms du Zodiaque ont été inventés, puisqu'ils expriment un ordre qui n'est pas celui de cette contrée. On en trouve une nouvelle preuve dans le verseau qui désigne les pluyes & la tristesse de l'hyver, au lieu que l'Egypte ne connoît presque point la pluye, & n'a pas de plus belle saison que l'hyver. Cependant les Egyptiens, même les plus anciens, ont connu les signes du Zodiaque. Leurs monumens qu'on sait être de la plus haute antiquité sont tout couverts de figures, parmi lesquelles on trouve fréquemment l'écrevisse & la chévre sauvage; celles de la balance, & du scorpion; celles du bélier, du taureau, du chevreau, du lion, de la vierge, & les autres. Ils faisoient donc usage des noms qui avoient été inventés avant que leur colonie fût établie sur les bords du Nil: & cette réfléxion nous conduit comme par la main jusques

retiré, mais au commencement de Novembre, on le couvre avec la charue. Quelques laboureurs en très-petit nombre, prennent soin d'en arracher les mauvaises herbes. Les autres après les semailles ne rendent aucune visite à leurs terres que quand ils y reparoissent la faucille à la main vers la fin de Mars.

La recolte ne se faisoit qu'en Avril ou en Mai dans la basse Egypte, & toutes ces remarques se trouvent d'accord avec ce qui est rapporté au ch. 9. de l'Exode ℣. 32. que la grêle dont Moïse avoit frappé la basse Egypte vers la fin de Fevrier, & qui venoit de détruire l'orge & le lin déja montés en graine, avoit épargné le froment & l'épeautre dont l'épi ne paroissoit pas encore.

LE ZODIAQUE.

dans les plaines de Sennaar d'où sont sortis les Egyptiens & toutes les familles qui ont repeuplé la terre. C'est parmi les enfans de Noé réunis autour de Babel qu'il faut chercher le premier usage de la denomination des signes célestes : & rien en effèt n'étoit ni plus nécessaire, ni mieux imaginé.

Les travaux & la vie des hommes, lorsqu'ils se furent extrémement multipliés, ne purent se régler que par l'éxacte connoissance du cours du soleil, & par la facilité des annonces de ses divers deplacemens. On partagea pour cet effèt les étoiles, sous lesquelles on le voyoit passer & repasser, en douze portions égales*; parce qu'on avoit observé qu'il les parcouroit une fois pendant que la lune en faisoit environ douze fois le tour. Ainsi toute la suite des préparatifs & des opérations qui devoient occuper la société dans le cours d'une année entière, fut exprimée par douze mots. Et si l'usage de ces douze mots & des douze portions de l'année qui y répondent a passé à la plûpart des peuples, c'est une nouvelle preuve qu'il provient comme eux tous de la source commune du genre humain.

IV.

*L'Invention de l'Ecriture Symbolique.*

Les douze noms symboliques qui dé-

* *V. Macrob. in somn. Scip. l. 1. 21. sext. Empiric. adverss. mathem. Spectacl. de la Nat. tom. 4. part. 2. Ent. I.*

LE CIEL POETIQUE.

ſignoient les douze parties tant de l'an que du ciel, étoient d'un ſecours in pour régler les commencemens de: mailles, de la fénaiſon, de la moiſſ des chaſſes générales, & des autres vaux de la ſociété. Comme ils pré: toient à l'eſprit douze objets dont le gures ſont fort ſenſibles; pour en ren l'uſage plus commode on les peignit g ſièrement, en les traçant ſur l'ardoiſe ſur la pierre. Ce n'étoit à la vérité qu' ſculpture linéaire & informe. Mais co me le crayon d'un tableau en eſt le co mencement; ces délinéamens groſſiers douze ſignes céleſtes ont apparemm donné naiſſance à la peinture. Mai: lecteur ſent aiſément que de pareilles i: ges publiquement affichées pour ann cer une ſorte de travail déterminé, deux & trois de ces images rapprocl pour déſigner une certaine quantit mois, exprimoient à l'eſprit autre cl que ce qu'elles préſentoient aux yeu vûe du lion céleſte annonçoit la furie chaleurs de l'été. Une fille tenant en n une balance (*a*), caractériſoit la moi & l'équinoxe, la fin de l'été & le co mencement de l'autonne. La vûe d balance & d'un ſcorpion marquoit la

(*a*) Il n'eſt pas encore tems d'y chercher l'ir d'Aſtrée, ou de la juſtice.

té des deux mois qui ſuivent l'équinoxe d'autonne. Nous touchons donc ſenſiblement à la naiſſance de l'écriture, puiſque ces figures, comme font encore nos caractères, occupoient l'eſprit de choſes différentes de ce que les yeux appercevoient. LE ZODIAQUE.

V.

*Symboles les plus uſités. Goût des Allégories.*

On ſe trouva bien d'expoſer en public une légère figure, une ſimple lettre pour informer tout d'un coup une grande multitude, du tems précis où certains ouvrages ſe devoient commencer en commun, & de celui où certaines fêtes ſe devoient célébrer. L'uſage en parut ſi commode qu'on l'étendit peu-à-peu, même à d'autres choſes qu'à l'ordre du calendrier. On imagina divers ſymboles propres à inſtruire le peuple de certaines vérités, ou à les lui rappeller à l'eſprit par un certain rapport de reſſemblance entre la figure, & la choſe qu'on vouloit faire entendre. Par exemple, un ſymbole des plus anciens, puiſqu'il eſt devenu univerſel, eſt le feu qu'on entretenoit perpétuellement dans le lieu de l'aſſemblée des peuples. Rien n'étoit plus propre à leur donner une idée ſenſible de la puiſſance, de la beauté, de la pureté, & de l'éternité de l'Etre qu'ils

Le feu, ſymbole de la divinité.

LE CIEL POETIQUE.

venoient adorer. Ce symbole magnifique a été en usage dans tout l'Orient. Les Perses * le regardoient comme la plus parfaite image de la divinité. Zoroâstre n'en introduisit point l'usage sous Darius Histaspès : mais il enchérit par des vûes nouvelles sur une pratique établie long-tems avant lui. Les prytanées des Grecs étoient un foyer perpétuel. La Vesta des Etrusques, des Sabins, & des Romains n'étoit rien de plus (*a*). On a retrouvé le même usage au Pérou, & dans d'autres parties de l'Amerique*. Moïse conserva la pratique du feu perpétuel † dans le lieu Saint parmi les cérémonies, dont il fixa le choix & prescrivit le détail aux Israëlites. Le même symbole si expressif, si noble, & si peu capable de jetter le peuple dans l'illusion, subsiste encore aujourd'hui dans tous nos temples.

* V. *Hyde de religion. Pers.* V. *Les coûtumes de Zoroastre, sous Darius Histaspès. Pridcaux hist. des Juifs.*

*V. *Les mœurs des Sauvages du P. l'Affiteau.*

† *Levit. 6: 31.*

Origine des allégories.

Cette méthode de dire ou de montrer une chose pour en faire entendre plusieurs autres, est ce qui a introduit parmi les Orientaux le goût des allégories. Ils ont très-long-tems conservé la coûtume d'enseigner tout sous des symboles qui sont propres à piquer la curiosité par un air mystérieux, & qui récompensent ensuite ses efforts par la satisfaction de découvrir la vérité qu'ils lui cachoient.

(*a*) *Nec tu aliud Vestam nisi vivam intellige flammam.* Ovid. Fast.

Pythagore qui avoit voyagé parmi les Orientaux en rapporta cette méthode en Italie. Le Sauveur même en a souvent fait usage pour tenir la vérité cachée aux indifférens, & pour inviter ceux qui aiment tendrement cette vérité à lui en demander l'éclaircissement. LES FIGURES SYMBOLIQUES.

VI.

*Autres vestiges de l'antiquité des figures Symboliques.*

L'universalité des symboles en prouve très-bien l'antiquité : & l'on peut même conclure qu'ils viennent des premiers tems, de ce qu'ils ont été & sont encore en usage par tout. De tout tems & par tout on a annoncé au peuple la vente de telle ou telle marchandise, par l'exposition d'une couronne ou d'un bouchon de telle ou telle verdure suspendue à une porte, à une voiture, ou à une pique. C'est de tout tems & par tout qu'on est dans l'usage d'annoncer une fête, une marche, un combat, par la vûe d'une queuë de cheval élevée sur la tente du général, ou par la vûe d'un drapeau, d'une aigle, d'une couronne de fleurs, d'une poignée de fils de laine de telle ou telle couleur, ou enfin de toute autre marque convenue & placée sur la principale tour d'une ville.

LE CIEL POETIQUE.

Dans l'usage où sont encore les Guébre peuples d'Asie dispersés dans la Perse dans le Mogol, de se prosterner dev un foyer perpétuellement * entreten nous retrouvons l'ancien avertissem qu'on donnoit au peuple de tourner l confiance & leurs adorations vers Etre tout puissant qui veille perpétuel ment à nos besoins.

* V. Hyde de relig. Persar.

L'attention qu'ont les Guébres de clarer à ceux qui les accusent d'idolâtri que c'est Dieu & non le feu qu'ils a rent, ne fait que mieux connoître la p miere intention du symbole. Les figu monstrueuses qu'on expose dans l'asse blée des peuples au Japon, dans l'I Formose, à la Chine, & dans l'Inde, sont environnées d'une multitude de b que pour soûtenir autant d'attributs, de marques différentes. Un de ces b soutient une clé; un autre une telle fle un autre tient une épée, une bran d'olivier ou quelqu'autre objèt con On aperçoit aisément que les bras ont multipliés pour ne pas trop multip les figures significatives séparées, & tous ces attributs sont autant de signe

Que pouvoit signifier une clé, si l'ouverture ou de l'année, ou des fêt ou des séances de la justice, ou de q

opération publique ? Le sens en étoit rminé par le concours d'une épée, .e balance, d'un feuillage propre à une saison. La premiere destination es signes ne sauroit être obscurcie 'ignorance grossière qui dans l'habi- de les voir toûjours paroître au plus endroit des assemblées de religion y u à peu attaché des idées accessoires es vertus imaginaires.

LES FIGURES SYMBOLIQUES.

i cet abus des anciennes figures sym- ques étoit aussi-bien prouvé qu'il est able & conforme à la stupidité du ple, nous aurions trouvé la cause la simple, & l'occasion la plus générale a folie qui a été commune à presque es les nations d'honorer des figures mmes, de femmes, d'animaux, d'as-, & de plantes comme des objets res- ables. Mais nous n'avons encore au- droit de rien assurer là-dessus. Il faut ir des monumens & des faits pour ter la certitude historique à la simple semblance.

s'il est au monde un païs où les symbo- ayent été de grand usage, & dont les iques ayent trouvé beaucoup d'imi- urs, c'est l'Egypte. Nous ferons bien chercher les preuves de notre histoire es progrès de l'écriture symbolique.

# VII.

## *Origine des Symboles Egyptiens. Le Labyrinte.*

En attendant que nous trouvions quelque lumiere qui nous aide à démêler si Ménès & Thot, ausquels tous les auteurs profanes attribuent les commencemens de la police Egyptienne, sont des personnages historiques, ou fabuleux ; contentons-nous d'assûrer que l'Egypte chez les auteurs tant sacrés que profanes, est appellée la terre de Cham *, ou parce que Cham s'y est retiré, ou parce que celui de ses enfans, que l'Ecriture sainte appelle Mesraïm, voulut immortaliser le nom de son pere en le donnant à la Colonie qu'il vint établir sur les bords du Nil.

* *Chemia* dans Plutarque, de Isid. & Osir. *Terra Cham.* ps. 104. *Tabernacula Cham.* ps. 77.

Avec le culte d'un seul Dieu, les sacrifices & d'autres usages communs, Mesraïm (*a*) conserva parmi son peuple la pratique déja ancienne d'annoncer les assemblées & les réglemens nécessaires, par des signes ou des affiches publiques.

(*a*) Ce nom qui est un duel, & bien d'autres qui sont pluriels, comme Cethim, Dodanim, Ludim, sont proprement des noms de peuples. Pourquoi donc l'Ecriture les donne-t-elle aux Patriarches même ? Je crois pouvoir dire avec fondement que la plûpart des noms des Patriarches sont moins les noms propres qu'ils ont portés durant leur vie que des surnoms qu'on leur a donnés après

Mais la ſingularité des beſoins du païs donna lieu à imaginer des marques nouvelles. LES USAGES UNIVERSELS.

Tranſportons-nous en Egypte : plaçons-nous dans les tems voiſins de la confuſion des langues : & ſi nous voulons entendre ce qu'on avoit à dire aux Egyptiens dans les figures qu'on mettoit publiquement ſous leurs yeux ; connoiſſons dabord les principaux objets de leur

leur mort pour conſerver le ſouvenir de leur hiſtoire, par un mot propre à caractériſer ce qu'elle avoit de plus important. C'eſt ainſi que l'un d'eux eſt ſurnommé *Héber*, l'homme *de de-là*, parce que de ſon tems tout le genre humain étoit encore *au de-là* de l'Euphrate. Au contraire ſon fils *Phaleg* a porté ce ſurnom, qui ſignifie *diſperſion*, pour marquer la ſéparation de la famille de Noé, juſques-là contenue dans la Chaldée. Par une raiſon ſemblable on a donné le ſurnom de *Ludim*, qui ſignifie *ſinuoſités, détours*, à un des enfans de Sem, & à un des deſcendans de Cham ; au premier, parce qu'il établit une colonie ſur les bords *tortueux* du Méandre ; & à l'autre, parce qu'il établit la ſienne en Ethiopie vers les grandes *courbures* du Nil. Ainſi tous ces noms pluriels, & Meſraïm en particulier, caractériſent différens Patriarches par le ſouvenir des peuples dont ils ſont les peres, & par la circonſtance du pays où ils ſe ſont établis. Cette remarque eſt importante, parce qu'elle nous fait voir quels ſoins on prenoit de conſerver l'hiſtoire, & par quels moyens la tradition des grands évênemens s'eſt perpétuée. Cinquante mots étoient faciles à retenir, & cinquante mots de cette ſorte étoient une hiſtoire très-détaillée. De-là vient que le ſeul dixième chapitre de la Geneſe, qui mèt ſimplement bout-à-bout les nom des deſcendans de Noé contient une érudition plus étendue & mille fois plus ſatisfaiſante ſur l'origine des nations, que toute la littérature Grecque & Romaine où la vraie origine des choſes eſt entièrement défigurée & méconnoiſſable.

LE CIEL POETIQUE. créance, leurs principales coûtumes, & leurs besoins les plus pressans.

Ceux des descendans de Noé qui s'établirent en Egypte avoient alors les mêmes coûtumes & la même religion que toutes les autres familles. Ils adoroient le Créateur. Ils s'assembloient à la nouvelle lune pour le glorifier publiquement de ses libéralités & de son admirable providence qui renouvelle tous les jours les provisions nécessaires à l'homme. Ils mangeoient ensemble après les prières & les offrandes. Ils faisoient profession d'attendre la résurrection des corps, & une meilleure vie où ils recevroient la récompense de la justice qu'ils auroient pratiquée en celle-ci. Par un effêt de cette persuasion les Egyptiens traitoient honorablement les corps morts qu'ils savoient être destinés de Dieu à se relever un jour de la poussière, & à passer dans un tout autre état. C'est sur quoi est fondé ce respect pour les morts qui, avec le sacrifice & l'offrande du pain & du vin, a passé de la Chaldée, c'est-à-dire, du berceau des nations, généralement dans tous les pays du monde. Car quoique les raisons de cette pratique se soient fort obscurcies ou altérées par des idées étrangères, & par la diversité de l'éducation; les honneurs funébres sont

en eux-mêmes d'un uſage univerſel, & proviennent d'un principe commun.

ORIGINE DE L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Mais la diſpoſition particulière du pays des Egyptiens que le Nil inonde tous les ans vers le milieu de l'été, obligea ce peuple à prendre plus de précaution qu'on ne faiſoit ailleurs, pour prévenir la prompte deſtruction des tombeaux de leurs peres. Ils eſſayèrent d'en mettre les monumens hors d'inſulte, & même de préſerver le corps mort de la pourriture. C'eſt dans cette vûe qu'ils les embaumoient, & qu'après les avoir étroitement enveloppés de bandelettes trempées dans des eſſences aromatiques, ils les enterroient pour l'ordinaire dans des caveaux * adroitement taillés au fond d'un roc, ou d'un tuf qui ſe trouve ſous le ſable de la plaine d'Egypte; quelquefois dans des maſſes de pierres, & de briques impénétrables à l'eau, ou même plus élevées que l'eau. Les précautions qu'ils prirent, ſur-tout pour faire durer les tombeaux de leurs rois, ont conſervé pluſieurs de ces monumens juſqu'à nos jours. Ils en tenoient les faces inclinées les unes ſur les autres en talut. Ce qui formoit des pyramides également propres à attirer les yeux par une ſtructure majeſtueuſe, & à tenir bon contre les attaques du tems par une ſolidité inébran-

Circonſtances particulières à l'Egypte.

* V. *la Deſcr. de l'Egypte par M. de Maillet, lettre* 7.

lable. Auſſi ſont-elles le ſeul ouvrage de ces ſiécles ſi reculés qui ait duré juſqu'au nôtre. L'antiquité n'en eſt point conteſtée: & parmi les caractères qui ſont tracés ſur les faces de pluſieurs de ces édifices, on trouve très-communément les figures du bélier, du taureau, des chevreaux, de l'écreviſſe, du lion, de la vierge, de la balance, du ſcorpion, & des autres ſignes céleſtes. On en voit quelques-unes d'abregées & ſous la même forme que les aſtronomes les tracent encore aujourd'hui. Nous avons d'ailleurs remarqué que le ſigne de la vierge, c'eſt-à-dire, de la moiſſon, ne s'accordoit point du tout avec le tems où les Egyptiens moiſſonnent. Ce qui fait voir que les premiers habitans de l'Egypte avoient reçu ou conſervé, mais non inventé, les noms du zodiaque. On voit auſſi par ce que nous venons de rapporter, que la même raiſon qui les obligeoit à tenir leurs bourgs & leurs villes fort élevées ſur des terraſſes, eſt celle qui les engageoit à embaumer les morts, & à élever leurs tombeaux ou à les tenir ſi parfaitement fermés dans la roche vive qu'ils fuſſent inacceſſibles à l'humidité. Leur premier but étoit de conſerver le tout autant qu'il étoit poſſible. Mais ils ne ſont les inventeurs ni des maiſons, ni des tombeaux, ni des hon-

neurs rendus aux morts, ni des ſacrifices. Ce n'eſt point d'eux que nous tenons le culte public, le retour régulier des fêtes, l'offrande du pain & du vin, & l'attente d'un meilleur avenir. Il eſt évident que la religion eſt plus ancienne que les Egyptiens. Les fondateurs de cette colonie n'ont inventé ni le zodiaque, ni les premiers ſymboles. Mais c'eſt au beſoin particulier que les Egyptiens ont eu de l'aſtronomie que nous ſommes redevables des progrès & de la forme régulière que prirent la peinture & l'écriture.

ORIGINE DE L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Travail des Egyptiens traverſé.

Cham, ou ceux de ſes enfans qui vinrent habiter les bords du Nil & toute la baſſe Egypte, eſſayèrent d'abord d'y cultiver la terre ſuivant l'ordre de l'année, & ſelon la forme pratiquée ailleurs. La terre étant extrémement ſabloneuſe & aride, ils la crurent peu propre à donner du froment. Ils ſemoient au printems de l'orge & des légumes. Ils voyoient avec joye leurs campagnes ſe couvrir très-promtement d'une épaiſſe verdure. Les épis paroiſſant bientôt de toute part, leur annonçoient la recolte la plus abondante. Mais preſque tous les ans dès le mois de Mars ou d'Avril, il venoit d'Ethiopie (*a*) un

(*a*) Voyez Dapper & M. de Maillèt. C'eſt ſans ſujèt que Pline a dit de l'Egypte, qu'elle n'éprouvoit point le vent de Sud. *Non ſentit auſtros*, *l.* 2. *c.* 45.

 vent furieux & peſtilentiel, qui ravageoit les jardins, couchoit l'orge, & quelquefois l'arrachoit entièrement. Eſſayoient-ils de réparer le mal par un ſecond labour, & en ſemant de nouveau ? leurs eſpérances ſe trouvoient ranimées par l'arrivée, preſqu'infaillible, d'un vent de Nord, qui adouciſſoit les chaleurs. Tout ſembloit alors proſpérer. Ils comtoient ſur une moiſſon plus riche que celle qu'ils avoient perdue. Mais lorſqu'ils s'apprêtoient à y mettre la faucille, dans le tems de l'année le plus ſec, ſans la moindre apparence de pluye, leur fleuve groſſiſſoit à leur grand étonnement, ſortoit tout à coup de ſes bords, & leur enlevoit ces proviſions qu'ils croyoient déja poſſéder. Les eaux continuant à monter juſqu'à la hauteur de 12, 14, & même 16 coudées couvroient toutes leurs plaines, emportoient le bétail, & quelquefois les habitans. L'inondation duroit dix ou onze ſemaines, & ſouvent davantage. Ceux qui s'étoient ſauvés à tems ſur des terrains élevés, ou qui s'étoient pratiqué des retraites aſſez hautes pour n'être pas gagnés eux-mêmes par les eaux, échapoient avec peine à la faim, ou à l'humidité preſqu'auſſi meurtrière que la faim. Ce débordement, à la vérité, laiſſoit après lui ſur les campagnes un

ſimon qui les engraiſſoit. Mais les Egyptiens ne ſavoient pas encore en faire uſage, & ils ne comprenoient pas que jamais il leur fût poſſible de faire la moiſſon; puiſque l'été, l'unique tems de la faire, leur ramenoit tous les ans l'orage, la ſécheresſe, & le déluge. Cham dégoûté par ces traverſes, abandonna tant la baſſe que la moyenne Egypte, & ſe retira dans la haute où il crut qu'il lui ſeroit aiſé de ſe garantir à l'aide des montagnes qui la bordent. Il y fonda la ville de Thébes, originairement appellée *Ammon-no, la demeure de Ham.* Mais pluſieurs de ſes enfans ne pouvant renoncer à l'Egypte inférieure, qui après l'écoulement des eaux étoit preſque tout le reſte de l'année comme un beau jardin & un ſéjour de délices, eſſayèrent de ſe précautionner contre le retour des eaux, dont ils reconnurent bientôt les accroiſſemens & les diminutions régulières. L'expérience leur apprit à démêler les ſignes avant-coureurs de l'inondation, pour prendre de juſtes meſures lorſqu'il faudroit ſe ſauver, & ſur-tout pour ſemer enſuite ſi à propos, qu'ils euſſent encore le tems de recueillir leur moiſſon avant l'arrivée des grandes eaux, & des grands vents.

ORIGINE DE L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Signes & cauſes de l'inondation.

Ils remarquèrent d'année en année que

LE CIEL POETIQUE. le débordement étoit toûjours précédé par un vent Etésien (*a*) qui soufflant du Nord au Sud vers le tems du passage du soleil sous les étoiles de l'écrevisse, poussoit les vapeurs vers le Midi & les amassoit au cœur du pays (*b*) d'où provenoit le Nil, ce qui y causoit des pluyes abondantes, grossissoit l'eau du fleuve, & portoit ensuite l'inondation dans toute l'Egypte sans qu'on y eût éprouvé la moindre pluye. Peut-être ne concevoient-ils pas cette suite d'effets de la manière que nous venons de le représenter. Mais sans raisonner inutilement sur les causes & sur la production de l'effet; ils remarquèrent que le souffle du vent de Nord étoit toûjours suivi de l'inondation, & que l'inondation étoit forte ou foible selon la force & la durée du vent qui étoient inégales d'une année à l'autre. Ce vent qui étoit devenu le signe infaillible de la cruë des eaux, servit bientôt de régle aux habitans.

Mais il leur manquoit un moyen sûr pour connoître au juste le moment où il falloit tenir leurs provisions prêtes, & leurs terrasses bien relevées pour s'y sauver avec leurs troupeaux. La lune ne leur

(*a*) Annuel ou qui revient tous les ans.

(*b*) L'Ethiopie, aujourd'hui la Nubie & l'Abyssinie.

donnoit aucun ſecours pour ſe régler à cet égard. Ils eurent donc recours aux étoiles dont le mouvement d'année en année eſt uniforme.

ORIGINE DE L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

La ſortie du fleuve hors de ſes bords arrivoit quelques jours plûtôt ou plûtard lorſque le ſoleil ſe trouvoit ſous les étoiles du lion. Le matin les premières étoiles du cancer étant éloignées de trente degrés & plus du ſoleil placé ſous le lion, commencent à ſe dégager de ſes rayons. Mais comme elles ſont fort petites, on ne les démèle qu'avec peine. Ainſi elles étoient peu propres pour ſervir de régle au peuple. A côté d'elles, quoiqu'aſſez loin de la bande du zodiaque vers le Sud, & quelques ſemaines après leur lever, on voit au matin monter ſur l'horiſon une des plus brillantes étoiles qu'il y ait dans le ciel, ſi même elle n'eſt la plus grande & la plus éclatante. Elle paroît un peu de tems avant le lever du ſoleil, qui depuis un mois ou deux l'avoit preſque rendu inviſible. Les Egyptiens choiſirent donc le lever ou la vûe de cette magnifique étoile aux approches du jour, comme la marque certaine du paſſage du ſoleil ſous les étoiles du lion, & des commencemens de l'inondation. Cette étoile devint la marque publique, ſur laquelle chacun

LE CIEL POETIQUE. devoit avoir les yeux pour préparer ſe provisions de vivres, & pour ne pas manquer le moment de ſe retirer ſur des terrains élevés. Comme elle n'étoit vûe que très-peu de tems ſur l'horiſon vers le lever de l'aurore qui en s'éclairciſſant elle-même de plus en plus, la faiſoit bientôt diſparoître, cette étoile ſembloit ne ſe montrer aux Egyptiens que pour les avertir du débordement qui ſuivoit de près ſon lever. Elle faiſoit pour chaque famille ce que fait le chien fidéle qui avertit toute la maiſon des approches du voleur. Ils donnèrent donc à cette étoile deux noms qui avoient un raport très-naturel aux ſecours qu'ils en tiroient. Elle les avertiſſoit du danger : de-là vient qu'ils la nommèrent *Thaaut* ou *Tayaut*, *le Chien*. Ils la nommoient auſſi *l'Aboyeur*, *le Moniteur*, en
חנבח Egyptien *anubis*, en Phénicien *hannobeach*. Ce qui, pour le dire en paſſant, montre le rapport qu'il y avoit entre ces deux langues, malgré la diverſité de bien des termes, & ſur-tout de la prononciation qui les faiſoit paroître toutes différentes. Encore aujourd'hui nous nommons cette étoile *la canicule*, ce qui eſt toûjours le même nom. Le danger dont elle avertiſſoit les Egyptiens étoit le ſubit debordement du Nil. De-là vient

nte l'aspect de l'étoile & la sortie
'e hors de son lit, déterminoit le
à l'appeller plus ordinairement l'é-
Nil, ou simplement le Nil (a).
abitans retirés dans leurs bourgs,
avis du vent septentrional & de la
e, demeuroient oisifs pendant deux
plus, jusqu'à l'entier écoulement
ux. L'heureuse épreuve qu'ils a-
faite de semer en autonne, ou à
de leur hyver, & de moissonn-
Mars, les faisoit soupirer après l'a-
ent du Nil. Le laboureur n'avoit
: rien à faire qu'après la retraite
x. Ainsi avant le débordement la
ce des Egyptiens consistoit princi-
nt a observer la fin des vents prin-
, le retour des vents septentrio-
ui commençoient avec l'été, &
e lever de la canicule, dont la

LE CIEL POETIQUE.

circonstance étoit pour eux le point du ciel le plus remarquable. Durant leur inaction, après la sortie du fleuve hors de ses rives, leur prudence se réduisoit à observer le retour des vents de midi, plus modérés que les printaniers, & qui facilitoient l'écoulement du fleuve vers la méditerranée par la conformité de leur souffle avec son cours qui est du Midi au Nord (a); en second lieu à mesurer, la perche en main, la profondeur de la rivière; à en conclure s'il falloit semer dru ou clair, selon la plus ou moins grande quantité de limon qui étoit toûjours proportionnée à la force des crûes; à prendre le parti de ne point semer du tout si l'inondation étant trop petite devoit laisser le sable de l'Egypte entièrement aride & sans sucs; ou si étant trop forte elle devoit séjourner jusqu'aux approches de Décembre & de Janvier; à varier à propos leur conduite en différens cantons sur l'inégalité des terrains; en un mot

(a) Ὅταν αὗται [πνοαὶ νότιοι] τῶν ἐτησίων ἐπικρατήσωσι, τὰ νέφη πρὸς τὴν Αἰθιοπίαν ἐλαυνόντων, καὶ κωλύσωσι τοὺς τὸν Νεῖλον αὔξοντας ὄμβρους καταῤῥαγῆναι, &c. *Si (flatus austrini vincant Etesias à quibus versus Æthiopiam nubes pelluntur, prohibeantque imbres decidere quibus Nilus augetur, &c.* Plutarch. de Isid. & Osir. Voyez aussi la description de l'Egypte de M. de Maillèt, lettre neuvième.

à régler avec discernement sur l'élévation de l'eau les préparatifs du travail de l'année le plus important (*a*).

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

La même nécessité qui rendit les Egyptiens observateurs, & quelque peu astronomes, les rendit peintres & ecrivains. L'inspection du ciel leur avoit appris à régler enfin leur labourage, si étrangement traversé par cette disposition qui étoit particulière au païs, & qu'ils n'avoient point vûe ailleurs. L'usage où ils étoient de donner le nom d'Aboyeur à l'étoile qui les venoit avertir à tems, & de donner d'autres noms pareillement symboliques aux objets qui leur servoient de régles, les conduisit tout naturellement à tracer tellement quellement les figures de ces symboles pour instruire tout le peuple des ouvrages qu'il falloit faire en commun, & des évènemens annuels auxquels il étoit dangereux de se méprendre.

(a) *Auctus ...... mensura notis deprehenduntur. Justum incrementum est cubitorum XVI. Minores aquæ non omnia rigant; ampliores detinent tardius recedendo. Hæ serendi tempora absumunt solo madente; illæ non dant, sitiente. Utrumque reputat provincia. In XII cubitis famem sentit. In XIII etiamnum esurit. XIV cubita hilaritatem afferunt; XV securitatem; XVI delicias.* Plin. l. 5. c. 9. Il paroît par les remarques de M. de Maillèt consul au Caire, dans sa description de l'Egypte, que l'ancienne coudée Egyptienne étoit plus grande que la nôtre ce qu'il suffit d'observer pour concilier, sans de plus longues dissertations, l'ancien mesurage du Nil avec le moderne.

LE CIEL POETIQUE. La commodité de ces marques les multiplia, & bientôt toutes les parties du ciel, de l'air, & du labourage qui les intéressoient le plus, ou dont il falloit fixer la connoissance, furent exprimées par des caractères qui eussent avec elles un rapport sensible, & principalement par des figures d'animaux; parce qu'elles étoient les plus connues & les plus faciles à tracer.

On s'appliqua d'abord à imaginer autant de symboles faciles à comprendre & à retenir, qu'il y avoit de régles à observer pour ne manquer ni le moment de la retraite, ni la manière de régler les semailles selon la force du débordement: & comme l'estime, soit de la durée du vent Etésien, soit de la profondeur du Nil, ne pouvoit, étant livrée au jugement des particuliers, que devenir fort incertaine, on forma une compagnie de personnes uniquement occupées de ce soin. Cette compagnie fixa & traça sur la pierre des caractères propres à exprimer les diverses circonstances qui pouvoient varier d'une année à l'autre, pour donner à tout le peuple une leçon courte & uniforme de ce qu'il y auroit à faire.

Telle est l'origine de l'ordre sacerdotal si ancien dans l'Egypte, & dont la princi-

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

pale fonction fut toûjours l'étude du ciel & l'inſpection des mouvemens de l'air. Telle eſt l'origine de la célébre *tour* où cette compagnie étoit logée, & où l'on traçoit avec ſoin les caractères des différens travaux & les ſymboles des réglemens publics; ſymboles qui parurent par la ſuite des figures fort myſtérieuſes, quand le ſens en fut oublié. Cette demeure, ſur la ſtructure de laquelle on rafina beaucoup avec le tems, ſe nommoit alors tout ſimplement, & ſans aucun myſtere, *le labyrinthe*, c'eſt-à-dire, *la tour* (*a*).

## VII.

### *Détail des ſymboles Egyptiens.*

Préſentement ſi nous voulons deviner d'une façon raiſonnable quelques-uns des ſymboles Egyptiens les plus uſités; nous n'en devons, ce me ſemble, chercher l'interprétation ni dans les idees du divin Platon, ni dans la doctrine des génies de Porphyre ou de Jamblique, ni dans la métaphyſique de quelques philoſophes modernes. Conſultons les beſoins de la colonie Egyptienne. C'eſt là qu'il eſt naturel de chercher le ſens des figures qu'on

(*a*) בירנתא Biranta, *tour*, avec l'article ou l'affixe, לבירנתא Labiranta, *la tour, le palais*. 2. Paral. 17 : 12.

LE CIEL POETIQUE. exposoit aux yeux de tout le peuple as-semblé.

Symboles des vents.

Nous venons de voir que le labourage des Egyptiens, & leur vie qui en dépendoit, étoient étroitement liés à l'observation ; 1°. du soufle des vents ; 2°. du lever de la canicule ; 3°. des cruës de l'inondation. C'est donc à ces trois circonstances & non à une métaphysique inintelligible que le collége des prêtres ou des astronomes rappellera toute l'attention des peuples, faute de quoi l'Egypte se trouvera sans refuge & sans pain. Mais comment peindre le vent ? Comment distinguera-t-on celui du Nord d'avec celui du Midi ? Comment montrera-t-on des choses qui ne se peuvent voir ?

Les oiseaux par la légèreté avec laquelle ils traversent l'air sont l'image la plus naturelle du vent. L'aîle des vents, dans l'Ecriture *, signifie la promtitude de leur passage, & la diligence des services qu'ils rendent au Créateur. Comme parmi les oiseaux il y en a qui cherchent en certains tems des païs froids, d'autres qui se rendent dans des climats chauds ou temperés, & que tous ont une méthode de vivre toute particulière à leur espéce ; on ne se contenta pas de choisir les oiseaux pour être en général le symbole du vent ; mais

* Ps. 17 : 11. & 103 : 3.

Fig. 1. Les Symboles de Dieu. Fig. 2 de Dieu auteur de la vie. Fig. 3. de Dieu Maître de l'air. Fig. 4. de Dieu dispensateur des Saisons. Fig. 5. Les Symboles des vents. a. L'Epervier. b. La poule de Numidie. c. L'Ibis. d. La tête de Huppe. Fig. 6. L'énigme d'une fête pour obtenir tel ou tel cours d'air.

mais on caractérisa les différens vents qui ne se peuvent peindre, en les désignant chacun à part & d'une façon précise par la figure de ceux des oiseaux qui avoient avec ces vents un rapport particulier. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Je ne vous dirai point quels vents étoient marqués par le corbeau, par l'ibis, qui étoit une espéce de cigogne, par la poule de Numidie, & par d'autres oiseaux qui se voyent si souvent dans les monumens Egyptiens. Nous ne savons pas assez l'histoire naturelle de l'Afrique, ni les circonstances où se trouvoient les anciens Egyptiens pour entreprendre d'éclaircir tous leurs symboles. Mais l'explication de quelques-uns suffira pour faire comprendre que les autres, qu'on n'entend pas, étoient dans le même goût.

L'épervier & la huppe étoient les noms & les figures symboliques qu'on donnoit aux deux vents dont les Egyptiens avoient le plus d'intérêt d'observer le retour. L'épervier marquoit le vent Etésien septentrional, qui à l'entrée de l'été chasse les vapeurs vers le midi, & qui couvrant l'Ethiopie d'épaisses nuées les y résout en pluye, & fait enfler le Nil dans tout son cours. La huppe au contraire signifioit le vent de Midi qui aidoit l'écoulement des eaux, & dont le retour annonçoit l'arpen-

tage des terres & le tems des ſemailles. Mais on ne me croira pas ſur ma parole. Il faut que je produiſe quelque rapport, quelque reſſemblance particulière entre un épervier & un vent de Nord, entre une huppe & un vent de Midi.

L'épervier ou le vent Etéſien.

Les naturaliſtes remarquent que l'épervier ſe plaît dans le Nord ; mais qu'au retour du printems & lorſqu'il mûe, il s'avance vers le Midi en tenant ſes aîles étendues & regardant le côté d'où il vient un air chaud, ce qui facilite la chute de ſes vieilles plumes, & lui rend les graces de la jeuneſſe. Dans l'antiquité la plus reculée & dès avant Moïſe, les Arabes voiſins & alliés des Egyptiens avoient de l'épervier une idée toute ſemblable à celle que les naturaliſtes nous en donnent. Dans le diſcours que Dieu adreſſe à Job, & où il fait voir que ce n'eſt pas l'homme, mais le Créateur, qui par une providence ſpéciale a diverſifié toutes les parties de la nature, & réglé pour un bien les inclinations des animaux ; *Eſt-ce par un effort de votre induſtrie*, lui dit-il, *que l'épervier ſecoue ſes vieilles plumes pour s'en délivrer, & qu'il étend ſes aîles en regardant le côté du Midi* ( a ) ? Cet oiſeau par

( a ) *Numquid per ſapientiam tuam plumeſcit accipiter expandens alas ſuas ad auſtrum ?* Job 39 : 29.

la direction de son vol au retour des chaleurs étoit donc la plus naturelle emblème du vent annuel qui soufle du Nord au Sud vers le solstice d'été, & qui par l'effèt de cette direction intéressoit si fort les Egyptiens.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

La huppe au contraire va du Midi au Nord. Elle vit des vermisseaux qui éclosent sans nombre * dans le limon du Nil. Une infinité d'espéces de moucherons, de demoiselles, & d'autres insectes cherchent sur-tout les eaux dormantes, & par conséquent celles du Nil répandu, pour y déposer leurs œufs qui ne réussissent jamais mieux que dans le limon échauffé par le soleil après la rentrée du fleuve dans ses bords. La huppe accourt alors dans tous les lieux que l'eau a nouvellement abandonnés. Elle saisit avec industrie les momens & les lieux où les insectes naissans lui offrent une pâture facile, avant que l'animal aílé, qui est caché sous la peau du ver, & ensuite sous l'enveloppe de la chrysalide, sorte de cet étui pour prendre son vol & pour porter son espéce en d'autres endroits. La huppe, attirée par cet appas, passe de l'Ethiopie dans la haute Egypte, & de la haute Egypte vers Memphis où le Nil se partage. Elle va toûjours à la suite du Nil à mesure

La huppe, vend du Sud.

* V. *Diod. de Sic. biblioth. lib. 1.*

LE CIEL POETIQUE.

qu'il rentre dans ses canaux jusqu'à mer. Elle étoit propre par cette méth à caractériser parfaitement la direction vent méridional, qui aidoit & annonç le desséchement désiré.

Aussitôt donc que les Egyptiens voyoi revenir la huppe, c'est-à-dire, non huppe naturelle, qui n'étoit que le si d'une chose fort différente; mais l'oise figuré, le vent de Midi, qui imite le m vement de la huppe; ils apprétoient l blé, reconnoissoient par l'arpentage terres les bornes des héritages que le mon avoit confondues, & ne tardoi pas à semer, de peur d'être prévenus les vents d'Avril & de Mai qui pouvoi ruiner leur moisson trop tardive.

* Voyez Fig. 5 & 6, Planche I.

D'autres symboles subalternes *, pla comme autant d'attributs sur la tête dans les pattes de ces oiseaux, pouvoi exprimer les variétés des mêmes ven & faire connoître au peuple ce qu'il loit faire, ou ne pas faire, lorsque vents seroient orageux, secs, froids, b lants, ou pluvieux.

La canicule ou le lever de l'étoile Seirius.

La seconde circonstance, & celle toute l'année sur laquelle le peuple E ptien devoit le plus ouvrir les yeux, ét le lever de l'étoile du Nil. Dès qu'ell débarassoit des rayons du soleil, oi

montroit avant l'aurore, on étoit sûr que le soleil s'avançoit sous le signe du lion, & que le débordement suivroit de près. L'avis de cette étoile étant leur affaire la plus importante ils comptoient anciennement de son lever le commencement de leur année (*a*), & toute la suite de leurs fêtes. Au lieu donc de la peindre sous la forme d'une étoile, ce qui ne la distinguoit point d'une autre, ils la peignirent sous une figure qui avoit rapport à sa fonction & à son nom. Ils la nommoient l'*aboyeur*, le *moniteur*, l'*astre-chien*, le *portier*, l'*astre qui ouvre*, *ou qui fait la clôture* d'une année *& l'ouverture* d'une autre. Quand ils vouloient faire entendre le renouvellement de l'année, à commencer du lever de la canicule, ils la peignoient sous la forme d'un portier reconnoissable à une clé : ou même ils lui donnoient deux têtes adossées, l'une d'un vieillard qui marquoit l'année expirante, & l'autre d'un jeune homme qui marquoit le nouvel an*. Quand il falloit avertir le peuple du moment de la retraite aux approches de l'inondation, alors au lieu

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Anubis; הנבח; Hanobeah latrans, monitor, *προσκυνεῖν*.

*Voyez Fig. Planche XIX

(a) *Ægyptiis principium anni, non aquarius, ut apud Romanos, sed cancer. Nam prope cancrum est sothis quam Græci canis sidus dicunt : neomenia autem est ipsius sothidis ortus, quæ generationis mundi ducit initium.* Porphyr. de nymphar. antro.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

tique & si mystérieuse aux Egyptiens mêmes, dans les tems postérieurs* ; mais dont le sens s'offre à présent de lui-même à la suite de ce que nous venons de dire. Cette figure étoit composée d'une tête de jeune fille, & du corps d'un lion couché* : ce qui signifioit qu'il falloit s'attendre à demeurer oisif sur les terrains relevés, tant que l'inondation dureroit, & qu'elle continueroit au moins pendant deux mois dans sa force, savoir tout le tems que le soleil mettroit à parcourir les signes du lion & de la vierge. Cette vérité se trouve attestée par le rapport des voyageurs modernes, qui nous apprennent que le Nil rentre dans ses bords sur la fin de Septembre, ou un peu après, en quoi ils sont d'accord avec Pline, qui place cette rentrée sous le signe de la balance. *in totum autem revocatur intra ripas in librâ.** La figure de la sphinx marquoit de plus, par la justesse de son élévation, le point d'excès ou de *surabondance* ; en sorte que si l'eau, passant ce point, venoit à couvrir la figure en tout, ou en sa meilleure partie, les Egyptiens ne devoient pas faire les frais du labour, parce qu'à coup sûr la retraite des eaux seroit trop lente pour pouvoir semer encore à tems & moissonner au mois d'Avril.

*Plutarch. de Isid. & Osir.

*Voyez Fig. 1. Planche III.

* Plin. supra

LE CIEL POETIQUE.

Ce qui achéve de rendre cette explication certaine, c'est que le nom de la *sphinx* ne signifie autre chose que la *surabondance* (*a*).

Il n'y a personne qui ne sente que la sphinx étoit un caractère, un signe, & non un monstre, ou un être vivant. On ne s'avise pas de demander quelle est la naissance ou la mere de la sphinx. Ce seroit de même perdre ses peines que de chercher dans l'antiquité quels ont été les parens ou la patrie d'Anubis. Ce seroit se charger d'un travail aussi inutile, que si on cherchoit avec soin quelle est la patrie & la généalogie de la lettre A, ou de la lettre B.

On peut remàrquer en passant que c'est là l'origine de l'usage où sont encore nos architectes, admirateurs ou copistes de l'antiquité, de décorer les termes en y appuyant des sphinx.

La troisième circonstance, qui intéressoit extrémement le peuple Egyptien, étoit la connoissance exacte de l'etat de la rivière. On peut en juger par le soin qu'on prend encore aujourd'hui au grand Caire, de mesurer les dégrés de l'éléva-

(*a*) שפע *Sphang redundantia*, *Job* 22 : 11. & *IV. Reg.* 9 : 7. & *Paraph. Chaldaic. in Proverb.* 3 : 10. *Vino torcularia redundabunt.*




1. La Sphinx. 2 Autre Sphinx réunissant les symboles du vent étésien, du Lion et de la Vierge. 3. 4. 5. Les marques des crues du Nil. 6. Le Canope. La Figure 4 annonce la diminution de l'eau et le mesurage des terres par une Huppe, une Equerre et un Chaînon.

tion de l'eau ſur une colonne élevée pour cet uſage ſur le fond d'un large puits, & d'en publier chaque jour les nouveaux progrès par des crieurs qui les annoncent dans tous les quartiers de la ville. On y conſerve encore à cette colonne & au puits l'ancien nom de *Mikias* (*a*), qui dans la langue orientale, ſignifie *le ſoutien de la vie*. Pline nous apprend, par ce que j'ai rapporté de lui, combien on étoit attentif de ſon tems à connoître les ſignes avant-coureurs, les progrès, & la fin du débordement. Ce beſoin ayant été le même dans la plus haute antiquité, il eſt fort naturel de penſer, que les ſignes qui pouvoient faire connoître aux Egyptiens la juſte profondeur de l'eau, n'ont pas été négligés dans l'écriture ſymbolique. Nous en trouvons deux qui ont, ce me ſemble, un rapport ſenſible à la meſure du Nil : ce ſont la croix & le canope.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

D'abord ils exprimoient les diverſes crûes de leur fleuve ſorti de ſes bords, par une colonne traverſée d'une, de deux, ou de trois lignes, en forme de croix, & ſurmontée d'un cercle, ſymbole de la divinité, pour caractériſer la providence qui gouvernoit cette importante

La croix ou la meſure du Nil.

(*a*) מיחיה *Michiah*, le ſoutien de la vie. *Eſdr.* 9 : 8. Voyez les Relations de Paul Lucas, & de M. de Maillèt.

LE CIEL POETIQUE. opération. Plus ordinairement au lieu d'une colonne qui pouvoit être d'usage dans un puits de pierre où l'eau n'entroit que par le bas, ils employoient dans leur écriture une longue perche terminée comme un T, ou barrée, soit par une, soit par deux piéces de travers, & en manière de croix. Pour abréger ces marques ils se contentoient souvent d'un T, ou d'une petite croix †. Cette figure placée sur un vase ou ailleurs pouvoit signifier la crûe ordinaire. Deux croix pouvoient marquer une plus forte inondation : & la croix enchaînée, ou arrêtée par un chaînon, signifioit apparemment l'inondation assujétie à des régles certaines; ou le salut de l'Egypte, causé par la régularité des observations & des précautions(*a*). Peut-être cet anneau n'étoit-il que le cercle symbolique.

Le Canope. Ce n'étoit pas assez que les Prêtres ou les Ministres publics prissent soin d'observer la juste mesure des progrès de l'eau : il falloit que le peuple en fût instruit. Et

(*a*) Il est certain que le Mikias ou la colonne traversée, soit d'une seule, soit de plusieurs barres pour marquer les progrès de l'eau, est devenu en Egypte le signe ordinaire de la délivrance du mal. On le suspendoit au cou des malades & à la main de toutes les Divinités bienfaisantes. M. Gordon nous a donné dans la VII. Planche de sa collection les Amulettes ou préservatifs qu'il a pû remarquer dans les monumens Egyptiens. Il y en a plusieurs qui ne diffèrent point de la mesure du Nil marquée ici Fig. 3. Planche III.

il paroît que c'est à quoi l'on pourvoyoit, en exposant publiquement trois ou quatre sortes de vases, ou de mesures, qui étant des outres d'une capacité inégale, mais bien connue du peuple, servoient sans cris & sans messagers à lui indiquer les trois ou quatre espéces de hauteurs qui faisoient la différence des crûes du Nil (*a*). Deux choses me persuadent que c'est-là le sens de ces vases, ou mesures à large ventre, si ordinaires dans les monumens Egyptiens. L'une est le nom qu'on leur donne; l'autre sont les attributs dont on les accompagne. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Le nom de *canob* ou *canope* qu'on donnoit à ce vase, est fondé sur l'usage qu'on en faisoit. Ils peignoient le ravage de l'eau débordée, sous la figure d'un dragon, d'un crocodile, d'un hippopotame, ou d'un monstre aquatique qu'ils appelloient *Ob*, c'est-à-dire, enflure ou débordement, & que depuis ils ont nommé *Pyton* l'ennemi. Ob, ou l'ennemi que les écrivains sacrés appellent Ob, quand ils veulent exprimer les superstitions & les folles idées des Payens (*b*); nous le

(*a*) Cet usage & l'intention sont attestés par un Grammairien d'Egypte, nommé Hore-Apollon, *lib.* 1. *cap.* 21. *Nilum exundantem Ægyptii Designantes pingunt tres hydrias.*

(*b*) אוב *Ob. Levit.* 20 : 27. Ob, signifie propre-

LE CIEL POETIQUE. voyons toûjours rendu dans les anciennes traductions par celui de Pyton *. Quand on avoit mesuré la juste hauteur de *l'ennemi*, le degré de la profondeur de l'eau, on en informoit le peuple par l'exposition d'un vase qui contenoit aparemment autant de pintes que la profondeur de l'eau avoit de toises, ou de coudées : c'est pourquoi ils donnoient à ce vase le nom de Canob, qui signifie *la toise du dragon* (*a*) la mesure du débordement.

* V. l'histoire de Saul & de la Pytonisse, &c.

Les divers attributs dont ils accompagnoient ce vase ne sont pas moins significatifs que son nom, & ont un rapport évident avec l'état de la rivière. Ils terminent souvent ce vase vers le haut par une tête d'homme, que nous verrons par la suite être le symbole de l'industrie, ou du labourage. Quelquefois ils faisoient

ment enflure, ou gonflement. Ils donnoient ce nom au Nil débordé, parce qu'il ravageoit tout en s enflant, &c.

(*a*) De קנה *Cane*, une perche, une toise, une canne à mesurer, comme on le voit dans Ezechiel c. 4 : 5. קנה המדה *Kené hammiddah*, une canne à mesurer ; & de אוב *Ob*, le dragon, *Pyton*, l'ennemi. C'est à Memphis qu'on prennoit autrefois ces mesures, comme aujourd'hui au Caire, pour instruire le reste de l'Egypte. Le bourg voisin des ruines de cette grande ville, se nomme encore aujourd'hui Manoph, & la plaine voisine Menophi, ce qui est visiblement le vrai nom de Memphis, & ne signifie autre chose que *la mesure du dragon*, ou *la mesure du débordement*. De מנה *Mana*, mesurer, nombrer ; & de אוב *Ob* ou *of*, le dragon, ou le fleuve enflé.

ſortir les piés de la figure par le bas de ce vaſe. Les bras & tout le corps de l'homme, ou du ſymbole des travaux ruſtiques, étoient comme engagés & contraints, pour faire entendre que le laboureur n'avoit rien à faire pendant le ſejour des eaux ſur la plaine. Quelquefois ils * faiſoient ſortir du vaſe les mains de la figure, dans l'une deſquelles ils mettoient une plume d'épervier pour marquer l'étude & l'obſervation des vents, qui devoit être la principale affaire du laboureur; parce que ſelon la nature du vent il accéléroit, ou différoit, ou omettoit totalement l'opération des ſemailles. Aſſez ordinairement on trouve les canopes terminés par une ou deux croix, dont nous venons d'expliquer le ſens. Très-ſouvent encore le haut du vaſe eſt ſurmonté par différentes têtes d'oiſeaux, pour ſignifier & caractériſer les différens vents qui leur étoient connus, & qui aidoient ou traverſoient, ſoit la crûe, ſoit l'abaiſſement des eaux. Quelquefois ils mettoient ſur le canope la tête d'un chien, pour ſignifier l'état de la rivière au tems du lever de la canicule. Dans un autre tems ils y plaçoient une tête de fille pour marquer l'état du Nil ſous le ſigne de la vierge, & aux approches du deſſéchement *.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

*Voyez Fig. 6. Planche III.

*Voyez Fig. 2. Planche III.

LE CIEL POETIQUE. Toutes ces conjectures réunies sem blent former une certitude. Elles for d'autant plus recevables, qu'elles for liées entr'elles, & ont rapport au gran intérêt de la colonie. Suivons donc c essai d'explications, puisqu'il commen à répandre quelque lueur sur une matièr jusqu'à présent fort obscure, & dont l'ir telligence débrouilleroit bien des mon mens de l'antiquité.

## VIII.

### *Suite des symboles Egyptiens.*

La commodité de ce langage qui éto entendu par les yeux, & qui faisoit e un sens parler les animaux & les pierr mêmes, en rendit peu à peu l'usage pl commun. On l'étendit à tout.

L'écriture symbolique servit bientôt l'instruction des mœurs, aussi-bien qu'au réglemens du labourage. On l'emplo pour conserver parmi les peuples la con noissance des vérités les plus importante & pour leur inculquer leurs principau devoirs. Les lieux où les Egyptiens s'a sembloient à la nouvelle lune furent bier tôt remplis de figures significatives, pro pres à rappeller leur esprit à une intell gence souverainement puissante qui pr

ſide à tout, qui donne la vie à l'homme & aux animaux, qui donne la fécondité aux plantes, & qui couvre tous les jours la terre de nouveaux préſens; ſupérieure au ſoleil, à la terre, & à l'induſtrie de l'homme; donnant au ſoleil ſa chaleur & ſa beauté, à la terre ſa fécondité, à l'induſtrie de l'homme le ſuccès de ſon travail, & la récompenſe de ſes peines.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Le caractère de l'écriture Egyptienne deſtiné à ſignifier Dieu, étoit non une ſimple flamme, comme c'étoit l'uſage en Orient, mais un cercle *, ou plûtôt un ſoleil; ſymbole extrêmement ſimple, & le plus capable de leur repréſenter la puiſſance & l'action univerſelle de l'Etre ſouverain qui anime tout.

Le ſoleil, ſymbole de Dieu.

* *Voyez Fig. 1. Planche I.*

Ils ajoûtent au cercle, ou au globe ſolaire, différentes marques ou attributs qui ſervoient à caractériſer autant de perfections différentes *. Pour marquer, par exemple, que l'Etre ſuprême eſt l'auteur & le conſervateur de la vie, ils accompagnoient le cercle quelquefois de deux pointes de flamme, & plus ſouvent encore d'un ou de deux ſerpents ou anguilles. Cet animal, chez les Egyptiens & ailleurs a toûjours marqué la vie ou la ſanté, non pas parce que le ſerpent ſe rajeunit en ſe défaiſant tous les ans de ſa vieille peau;

Le ſerpent, ſymbole de la vie.

* *Voyez les Fig. 2. Planche I.*

LE CIEL POETIQUE. mais parce que chez la plûpart des Orien taux, comme Phéniciens, Hébreux, Ara bes, & autres, avec la langue desque celle de l'Egypte avoit affinité, le mo hévé ou hava signifie également la vie & un serpent. Le nom de *celui qui est*; l grand nom de Dieu *Jov* ou *Jehova* en e tiré. *Hévé*, ou le nom de la mere com mune des vivans, provient du même mo On ne pouvoit peindre la vie : mais o pouvoit la marquer par la figure de l'an mal qui en porte le nom (*a*).

Le Bananier, symbole de la fécondité. Pour exprimer ou faire concevoir l'ac mirable fécondité de la providence q fournit tous les ans une nourriture abon dante aux hommes & aux animaux qui l servent, on accompagnoit le cercle sym bolique, le caractère de Dieu, de la figur

(*a*) C'est de ce nom *hava*, qui signifie *vivre*, que l Latins ont fait leur *avum* la vie, & l'*avé* qui est u souhait de bonne santé. Saint Clément d'Alexandrie *Cohortat. ad Gent. p.* 11. *édit. Oxon.* remarque, que mot héva, qu'on fait signifier la vie, signifie aussi un se pent. Et c'est sur une pure équivoque du mot héyi ou hév qu'est fondée la méthamorphose de Cadmus & d'Hermion en serpens. *Ovid. métam.* Ils étoient du pays des Hévéen L'auteur des Saturnales nous a appris que le serpent éto le symbole de la santé, *salutis draco*, en parlant d'Esc lape. *Saturnal. l.* 1. *c.* 20.

Lorsque Moïse éleva au désert un serpent d'airain, l Hébreux affligés, comprirent que c'étoit un *signe de salu* un avertissement de confiance en Dieu. Ce signe par lu même impuissant a été substitué & élevé au milieu d peuples le signe efficace du salut, l'Auteur même de l vie. *Joann.* 3 : 14.

des plantes les plus fécondes*, & le plus ordinairement de deux ou de trois grandes feuilles de Bananier (*a*), n'y ayant rien d'égal à la fécondité de cette plante qui tient du prodige. Elle croît aisément dans les campagnes. La tige en devient fort haute, & acquiert en un an dans les pays chauds un demi pié & plus d'épaisseur. Du milieu de ses longues & larges feuilles s'éléve un rameau divisé en plusieurs nœuds, de chacun desquels sortent dix ou douze fruits longs comme de médiocres concombres, & qui tiennent une chair moelleuse, beurrée, nourissante, fraîche, & d'un goût agréable. De toutes ces grappes, réunies sur une seule branche, il se forme un régime ou une masse de 150 ou 200 fruits*. Après la recolte on coupe le feuillage énorme (*b*) & les tiges qui se sécheroient, & on en nourit les éléphans, dans l'Inde & en Afrique. Cette plante qui fait vivre, sans frais, des milliers d'habitans pendant plusieurs mois,

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

* *Voyez les Fig. 4. Planche I. & les Figures de la Planche VII.*

* *Diction. des drogues, Lemeri.*

(*a*) Cette plante se nommoit anciennement Musa, aujourd'hui *Mouse* ou *Mons*. Voyez Prosp. Alpin. *de plantis Ægypt.* avec les notes de Vestlingius son Commentateur. Voyez aussi le figuier d'Adam, lett. 9. de M. Maillet. On peut voir cette plante au Jardin Royal, où il ne faut pas être surpris de la trouver stérile & moins grande, l'air du climat ne lui convenant point. *V*. Fig E Planche VII. Un Bananier y a fleuri cette année 1741.

(*b*) La feuille est de deux aunes de long, sur deux piés de large. *M. Maillet.*

Le Ciel Poetique.

& qui a toûjours été la ressource des peuples de l'Egypte, de l'Ethiopie, & des Indes, méritoit d'être choisie par préférence pour caractériser le symbole de celui, qui avec la vie donne les soûtiens de la vie.

Mais cette vie & l'abondance des nourritures qui l'entretiennent, dépendent des dispositions de l'air. Il falloit faire entendre aux habitans que c'est Dieu seul qui gouverne l'air en maître souverain; que c'est de lui qu'il faut attendre les influences salutaires, & qu'il dispose selon son bon plaisir de la nature, & des saisons. Pour peindre l'air, dont chacun éprouve les vicissitudes & l'agitation, quoi-qu'il soit invisible, on employa dans l'écriture le scarabée ou les aîles d'un insecte volage, dont les mouvemens varient d'un instant à l'autre. Les aîles du scarabée ou du papillon dépliées autour du cercle symbolique * étoient un attribut propre à faire entendre que celui qui régle les mouvemens & les changemens de l'air, est aussi le distributeur des productions de la terre, & le maître des saisons. Cette vérité étoit sur-tout nécessaire à un peuple laboureur. Aussi le globe accompagné de grandes aîles de scarabée ou de papillon, se trouve-t-il placé au haut de la

Le Scarabée ou l'air.

* *Voyez les Fig. 3. Planche I.*

plûpart des tableaux qui avoient rapport à la religion [a]. Presque par tout où l'on trouve ce globe avec ses aîles, on voit à côté une ou deux figures en posture d'adorateurs [b].

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

## IX.

### *Les symboles de l'année. L'année solaire, Osiris.*

Toute la société ayant un besoin extrême de régler l'ordre de ses jours, & de convenir des tems où il faut s'assembler, se reposer, ou travailler en commun, l'écriture symbolique fut tout particulièrement utile à cet égard, par la commodité de quelques marques qui étant exposées en public, annonçoient les fêtes & les travaux d'une façon simple & uniforme.

Le cours de l'année a rapport à trois objets principaux, 1°. au cours du soleil; 2°. à l'ordre des fêtes de chaque saison; 3°. aux travaux qui se devoient faire en commun. Commençons par les symboles du soleil.

Cet astre qui étant le plus magnifique objèt de la nature avoit été si justement choisi pour être le symbole de l'Etre tout-puissant, eut aussi son caractère ou sa marque dans l'écriture symbolique, & cette

a V. *la table d'Isis, publiée par Pignorius, & la Fig. 1. Planche XII.*

b *Voyez l'essai sur les monumens Egyptiens qui sont en Angleterre par M. Gordon secretaire de la société de l'encouragement des Sciences.*

LE CIEL POETIQUE.

Le gouverneur ou le soleil.

figure étoit relative au nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Osiris. Ce mot selon les anciens les plus judicieux & les plus savans (*a*), signifioit l'inspecteur, le cocher ou le conducteur, le roi, le guide, le modérateur des astres, l'ame du monde, le gouverneur de la nature. Selon la force des termes dont il est composé, il signifioit, *le gouvernement de la terre* (*b*); ce qui revient au même sens : & c'est parce qu'on donnoit ce nom & cette fonction au soleil qu'on l'exprima dans l'écriture tantôt par la figure d'un homme portant un sceptre, tantôt par la figure d'un cocher portant un fouèt, ou simplement par un œil.

* *Plutarch. ibid.*

Souvent on se contentoit des marques de sa dignité, telles qu'étoient un sceptre surmonté d'un œil *, ou un sceptre entortillé d'un serpent symbole de la vie que le soleil entretient ; ou simplement le fouèt & le sceptre réunis ; quelquefois le bonèt

(*a*) *Plutarch. de Isid. & Osirid & Macrob. in somn. Scip. lib. 1. c. 20. Dux & princeps, moderator luminum reliquorum, mens mundi & temperatio.*

(*b*) Ce mot vient de אחזיארץ *O hosi erets*, ou *Ocsi eres*, *dominium terræ.* On le retrouve dans celui d'Axieres, qui est un des Cabires ou des grands dieux de Samothrace, originairement venus d'Egypte ; dans l'Oxiares de l'histoire Grecque ; & dans l'Assuerus des Perses. Ce nom est d'une structure semblable à celle du mot Ochosias, qui signifie le gouvernement de Dieu.




1. Osiris ou le Soleil sous le Capricorne. 2. Osiris ou Atys, sous le Belier. 3. Le Soleil Couchant. 4. Neptune ou la Navigation. 5. et 6. Coëffure faite comme un trône chargé du bonnet et du sceptre du Soleil. La Figure 1. a pu donner lieu à la fable d'Atlas.

royal d'Osiris posé sans sceptre ou avec un sceptre sur un thrône. Assez ordinairement on trouve la figure d'un cocher, portant sur sa tête une fleur de lotus, ou même assis sur cette fleur qui est tantôt fermée, tantôt épanouie. Le lotus est une espéce de nymphea qui vient abondamment au bord du Nil, & qui outre les secours que les Egyptiens tiroient de son fruit, dont ils faisoient du pain (a), donne aussi une belle fleur qui s'épanouit le matin, & se ferme le soir.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Ces variétés de symboles désignoient sans doute diverses circonstances du jour, ou de l'année; peut-être le soleil levant, le soleil couchant, l'aurore, le midi, le crépuscule, le tems nébuleux, les chaleurs fortes ou foibles. Il est sensible que rien n'étoit plus aisé que de varier le sens d'un même symbole par l'addition ou par la suppression d'une piéce. Mais comme on a par la suite grossièrement abusé de cette écriture, & qu'on en a tout-à-fait perverti le sens, (vérité dont les preuves ne tarderont pas à se développer) ce seroit peut-être un travail perdu, ou une entre-

(a) Hérodote dans son Euterpé, num. 54. outre cette première espéce de lotus, dont la fleur est blanche, en reconnoît une seconde dont la fleur est de couleur incarnate, & le fruit tout différent de l'autre,

LE CIEL POËTIQUE. prise téméraire que de vouloir expliquer le menu détail de ces ſymboles dans les monumens Egyptiens qui nous reſtent ; par exemple, dans la table d'Iſis ; parce que les ſymboles y ſont unis ſelon les ſyſtêmes des tems poſtérieurs, & non ſelon leur ſens primitif qui a été perdu, puiſque ce gouverneur purement figuratif a été regardé comme un homme qui avoit vécu ſur la terre, & eſt pris pour un dieu dans l'écriture qui reſte ſur les monumens. Les lecteurs judicieux ne me reprocheront pas ici d'apporter pour preuve de mon ſentiment ce qui eſt en queſtion. Car dans les figures ſymboliques une écreviſſe eſt la marque du retour oblique du ſoleil parvenu au plus haut point de ſa courſe. La ſphinx eſt la marque de ſon paſſage ſous les ſignes du lion & de la vierge. Tout autre ſymbole dans ſon inſtitution montroit ainſi une choſe pour en faire concevoir une autre. Un cocher ou un roi n'eſt donc ici ni un homme ni un dieu. Les antiquaires qui prendront cette figure pour un dieu, peuvent entrer, je l'avoue, dans la penſée des Egyptiens devenu idolâtres. Mais ſans contredire en rien leurs explications, je tâche de remonter au ſens primitif de ce ſymbole, qui par ſon attribut & par ſon nom dé-




*1. et 2. Pluton, ou Serapis, Symbole de l'universaire.*
*La 2.e fig. est tirée d'une médaille. voy. Lil. Gre. Gi raldi. 3 Pluton et Cerbere.*

it l'année solaire ou le gouverne-
de la terre.

suis fort tenté de croire que le gou-
ur, ou l'Osiris avec son fouët, avoit
pport plus particulier avec la revo-
n journalière dont le mouvement est
sensible ; & qu'avec son sceptre il
noit la durée d'une année solaire,
que c'est cette révolution annuelle
leil qui régle tout dans la nature.

n employoit la figure d'un Osiris, ou
soleil, car c'est toûjours la même
, pour signifier certains retours qui
voient que d'année en année. Mais
on changeoit l'attribut de la figure.
les ans, par exemple, les Phénic ens,
res, venoient aborder dans l'île du
pour y enlever du lin, des cuirs de
s, les huiles de Saïs, des légumes, du
& des provisions de toute espéce. Le
r annuel de cette flotte étoit désigné
n Osiris porté sur un coursier aîlé,
ole des vaisseaux, & de leurs voiles ;
r un Osiris dans la main duquel on
oit non un sceptre, mais un instru-
de marin, un harpon dont on se
a mer pour piquer les gros poissons
on rencontre : & comme le blé étoit
rchandise qui occasionnoit sur-tout
tours annuels, quand on annonçoit

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

La navigation.

Le Trident.

LE CIEL POÉTIQUE.

aux marchands Egyptiens l'arrivée d
cette flotte, il est croyable qu'on le faiso
par une affiche, qui étoit un Osiris arm
du harpon, & qu'on donnoit à cette figu
le nom de Poséidon ou de Neptune ; d
Poséidon, qui signifie (*a*) *la provisi
des pays maritimes ;* ou de Neptune, qu
signifie *l'arrivée de la flotte* (*b*). A cet
nouvelle tous ceux qui avoient des ma
chandises de débit descendoient en ba
teau le long des canaux du Nil, e
gagnoient la côte maritime, le voi
nage de l'île du Phare, où abordoit cet
flotte ; d'où vient que dans le langa
commun *aller à la flotte*, ou *aller ve
la côte*, étoit la même chose : & Pl
tarque (*c*) nous apprend que les extr
mités de l'Egypte, les côtes maritimes
nommoient *Neptyn* en Egyptien.

(*a*) De פוש *Posh copia, subsidium ;* & de ם
*Jedaim, ora maritima*, vient פושידים ou שידין
*Poseidain*. D'où les Grecs ont fait leur ποσειδάων *Poseid
Copia orarum, subsidia littorum*. On peut remarq
que ces terminaisons en *im* & en *in*, qui sont famil
res aux Orientaux, ne sont point du goût des peup
d'Occident.

(*b*) De נוף *nouph, agitare*, qui forme נפה *nephe*
ou נפת *nephet, agitatio, appulsio*, & de אני *oni nav
classis*, vient נפתאני *neptoni, classis appulsio*, l'arri
de la flotte.

(*c*) Νέφθυν δὲ καλοῦσι τῆς γῆς τὰ ἔσχατα.
*Isid. & Osir.*

Il y avoit un autre retour annuel qui n'étoit pas moins célébre, & qui avoit besoin d'une marque ou d'un ſymbole particulier. C'étoit le retour des ſacrifices anniverſaires. Nous voyons par les funérailles d'Archemore dans la Thébaïde de Stace, par l'anniverſaire d'Anchiſe dans le troiſième livre de l'Eneïde, & par les lamentations annuelles des vierges d'Iſraël ſur le ſort de la fille de Jephté, que c'étoit un uſage univerſel dans l'antiquité de pleurer & de prier ſur les tombeaux des perſonnes cheres à la patrie, & de renouveller ces aſſemblées & ces ſacrifices après l'année révolue. L'Oſiris, ou le ſymbole de la révolution annuelle, pouvoit donc annoncer un anniverſaire par le changement de ſon attribut. Alors au lieu du fouët, ou du harpon, on lui mettoit en main le bout ferré ou l'aviron (*a*) d'un battelier : ou bien on lui mettoit ſur la tête un boiſſeau, une meſure de blé qui ſe diſtribuoit à chaque pauvre dans les fêtes funébres, & peut-être donnoit-on à cette figure le nom de Pélouta (*b*), *la délivrance.*

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Les anniverſaires.

L'aviron.

(*a*) L'aviron à deux pointes ſe trouve trois fois dans une des faces de l'obéliſque qui eſt à Rome à la porte *del popolo*. Voyez *l'Antiq. Expl. tom.* 4. *pag.* 352. Voyez le bout ferré d'un battelier dans la main de Pluton. *Lilii Gregorii Giraldi, tom.* 1. *p.* 75.

(*b*) De פלט *palat, liberare*, פלוטה *peloutah*, & פלוטא *pelouto*, *liberatio.*

LE CIEL POLTIQUE.

On entrevoit assez pourquoi, & nous remarquerons quand il s'agira des cérémonies mortuaires, que la barque de passage étoit le symbole de la mort; que le boisseau étoit l'annonce d'une distribution funébre; & que *la délivrance* du mal étoit l'idée qu'on avoit anciennement de la mort des justes.

Mais quoiqu'on pût annoncer une fête anniversaire par la figure d'un Osiris présentée dans l'assemblée des peuples, il faloit nécessairement l'accompagner d'une autre marque qui annonçât précisément le tems de l'année où la fête se célébroit, & si l'assemblée se tiendroit à la néoménie ou à la pleine lune, où à tel autre jour du mois.

Venons donc au symbole qui régloit proprement l'année sacrée, l'ordre des fêtes.

## X.

### *L'année civile. Isis.*

On pourroit assez raisonnablement nommer ici l'ordre des fêtes, l'année Ecclésiastique, puisque ces fêtes étoient des assemblées religieuses où l'on faisoit profession d'honorer Dieu, & de le glorifier de sa providence. La recherche que nous




Différentes Isis

...s annonces de la Néoménie et des autres fêtes.

saisons des usages primitifs, & de la signification de l'ancienne écriture, regarde évidemment les tems qui ont précédé l'introduction de l'idolâtrie. Mais cet ordre des jours destinés au travail ou aux assemblées de religion étant la régle de la société, nous l'appellerons *l'année civile*. Il n'étoit guères possible de désigner plus simplement les différentes fêtes de l'année qu'en employant la marque ou le symbole de la terre, & de ses productions qui varient selon les saisons. Encore aujourd'hui les gens de campagne n'ont point de plus sûr almanach pour partager l'année & les saisons, qu'en distinguant les tems par la venue des fraises ou des féves, par la moisson des foins ou des blés, & par les différentes recoltes qui suivent. La figure de l'homme qui commande aux animaux, & qui gouverne tout sur la terre, avoit paru la plus propre pour exprimer le soleil qui anime tout dans la nature. Quand on voulut signifier la terre qui enfante & nourit toute chose, on choisit l'autre sexe. La femme qui est mere & nourice, étoit une image naturelle de la terre. Celle-ci fut donc peinte avec ses productions sous la forme d'Isha ou d'Isis, qui est l'ancien nom de la

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

femme & le premier qu'elle ait porté (a). Ce ſymbole étoit commode, parce que les changemens de la nature, la ſucceſſion des ſaiſons, & les diverſes productions de la terre, qui étoient ſans doute le ſujet des communes actions de graces, pouvoient aiſément être exprimées par les divers ornemens qu'on donnoit à cette femme. Ainſi l'intention particulière d'une fête étoit-elle de rappeller au peuple que la terre, dont Dieu avoit fait notre demeure, fourniſſoit aux hommes de quoi ſe loger, & ſe mettre à l'abri de l'hyver & des animaux malfaiſans? On couronnoit Iſis de petites tours ou de crénaux de murailles. Vouloit-on annoncer les néoménies d'hyver, & avertir les peuples de louer celui qui leur donne des habits, des fourures, & des ornemens? on couvroit la tête d'Iſis de bandelettes, de peaux couſuës, quelquefois de plumes rangées les unes ſur les extrémités des autres; ou bien de petites écailles proprement rapprochées. Falloit-il dans d'autres fêtes louer Dieu de ce que la terre nourit pour le ſervice du genre humain, toutes ſortes d'animaux domeſtiques & ſauvages? on environnoit Iſis

*Voyez Fig. 1. Planche VIII.*

*Voyez Planche VI.*

*Voyez Fig. 1. Planche VIII.*

(a) אישה כי מאיש *Isha Ki Meish, virago quia ex viro.* Genes. 2:23.

de plusieurs rangées de têtes d'animaux; par exemple, d'une file de têtes de taureaux, d'une autre de têtes de lions, d'une ligne de têtes de béliers, de cerfs. ou de chiens. En Egypte où l'on peut juger à coup sûr du produit de l'année par l'état de la rivière, on annonçoit au peuple une pleine année, en couvrant Isis, ou le symbole de la terre, d'un grand nombre de mamelles. Au contraire, si le pronostic de la fécondité n'étoit point favorable, on exposoit une Isis avec un seul sein; pour avertir le peuple de réparer la médiocrité de la moisson, par la culture des légumes ou par quelqu'autre industrie. Pour marquer le jour, Isis prenoit des habits blancs. On lui en donnoit de noirs, pour marquer les ténèbres. Portant sur sa tête le throne d'Osiris ou du soleil, tourné en devant, mais vuide & sans bonèt ni sceptre, elle signifioit apparemment l'aurore, ou un sacrifice qui se faisoit de grand matin. Portant le même thrône vuide & tourné en arrière, elle pouvoit signifier le crépuscule du soir. On lui mettoit une faucille à la main, pour marquer la moisson. On paroit sa coeffure avec les cornes du bélier, du taureau, ou des chevreaux, pour marquer

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Origine de la fable des Amazones.

LE CIEL POETIQUE. le printems & ses diverses parties. La moisson étant faite en Egypte, quand le soleil entre dans le taureau, les cornes de la génisse étoient la marque de la grande fête qui se célébroit après cette première recolte. Quelquefois on peignoit l'Isis, ou l'affiche de cette fête, avec une tête de génisse, & tenant sur ses genoux son fils bien-aimé, le petit Horus, symbole du travail annuel. La moisson qu'on venoit de faire rendit la fête & cette figure infiniment agréables à tous les peuples. Quelquefois on voyoit sur la tête d'Isis une écrevisse, ou le cancre marin; quelquefois les cornes de la chevre sauvage, selon qu'on vouloit signifier ou l'entrée du soleil au cancer, ou les fêtes qui se célébroient lors de son entrée au capricorne. Au lieu d'une tête de femme on lui mettoit quelquefois sur les épaules la tête ou le bec d'un épervier, pour marquer la fête qui se célébroit au retour des vents Etésiens. Quelquefois on couvroit la tête d'Isis des aîles d'une poule de Numidie * pour désigner quelque autre vent que je ne connois point. Souvent on lui voit une tête d'ibis, espéce de cigogne qui se nourit de serpents * : & comme l'on disoit en Egypte que l'ibis délivroit le pays des dragons aîlés qui

Voyez Fig. 2. Planche VIII.

* V. Planche XXIII. Fig. 1.

* Ibid. Fig. 2.




A, La fleur de Lotus épanouie. B, La même resserée autour de sa gousse. C, La gousse ou le Ciboire. D ne tirée de la gousse. E, Le Musa ou Bananier. F, T tienne avec les feuilles symboliques du Bananier che de Perséa avec son fruit.






*Supplément de la Planche VI*
*Pour la Figure E.*
A *La Fleur.* B *Le Fruit.* C *La Banane plus en*

venoient d'Arabie (*a*), on ne sauroit guères douter que ces figures & ce langage ne fussent une énigme, fondée sur la demande qu'on faisoit des vents Occidentaux pour repousser les vapeurs pestilentielles & les insectes que le vent d'Orient ou de Sud-est pouvoit apporter des bords marécageux * du golphe Arabique, qui s'étend à l'Est tout le long de l'Egypte.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

* *Mare Suph. Mare Junci.*

La fleur du lotus qui s'épanouit au bord du Nil après la retraite des grandes eaux, & dont le fruit sert à faire du pain; les cornets de colocasie (*b*), qui étoient de jolies fleurs, employées à se couronner à certaines fètes; l'espéce de poire que produit l'arbre nommé Persea; les grands feuillages du Bananier, & telles autres plantes qui fleurissent & fructifient en des saisons différentes, entroient dans les parures d'Isis, & pouvoient très-bien faire entendre au peuple les diverses particularités de l'année, ou lui annoncer telle & telle fete.

(*a*) *Herodot. in Euterpe, num.* 52. Herodote dit bien qu'il avoit entendu parler des serpents ailés. Mais s'il en avoit vû, il n'auroit pas manqué de le rapporter. Quant aux prétendus os de serpents qu'on lui montra dans des lieux voisins de la Mer Rouge, ce sont des arêtes de poissons de mer dont on trouve quelquefois de grands tas, même en des lieux fort distants de la mer.

(*b*) Voyez l'éclaircissement qui est à la fin du second tome sur la Colocasie, sur le Lotus, sur le Persea, & autres plantes d'Egypte.

LE CIEL POETIQUE.

J'ai cru autrefois que la lune ou le croiſſant, placé ſur la tête d'Iſis, pouvoit être le ſymbole de la nature qui reçoit tout de Dieu, comme la lune reçoit ſa lumière du ſoleil. Mais on ne court pas de riſque à penſer que la phyſique Egyptienne étoit beaucoup plus ſimple; & il eſt bien plus naturel de croire que le croiſſant couché ſur la tête d'Iſis marquoit la néoménie, ou l'aſſemblée de la nouvelle lune; que le plein de la lune, poſé ſur la tête ou ſur le ſein d'Iſis, marquoit la fête du milieu du mois; que le croiſſant ou le plein accompagné de tel ou tel feuillage, annonçoit l'aſſemblée qui ſe devoit tenir au plein ou à la néoménie la plus voiſine de telle ou telle recolte; qu'une étoile rayonnante placée dans les parures de ſa tête annonçoit un ſacrifice qui ſe devoit faire le matin au lever de la canicule, ou de quelque planéte & dans telle autre circonſtance, ſervant à diſtinguer les fêtes ou les ſaiſons. Tous ces changemens avoient un ſens particulier, & Iſis changeoit d'habits comme la terre.

Si à côté d'une Iſis, portant un croiſſant ſur la tête & une faucille à la main, les prêtres expoſent dans l'aſſemblée des peuples un Oſiris avec ſon boiſſeau, les pauvres pourront comprendre qu'il y a un




1. La grande Déesse de Syrie et d'Ephèse.
2. L'Isis à tête de Vache avec le petit Horus.
3. L'Isis à tête de Lion.

sacrifice funébre & une distribution anniversaire à la nouvelle lune qui doit précéder la moisson. Un seul exemple de ce langage symbolique suffit, pour faire comprendre la facilité d'en varier le sens, comme les situations & les attributs des figures. Nous n'avons garde d'assurer que ce soient là les significations précises de toutes ces femmes symboliques. Mais la vraisemblance nous suffit ici dans les détails, après avoir justifié par les signes du Zodiaque & par la sphinx que l'intention générale de ces figures étoit de caractériser les diverses parties de l'année. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

## XI.

*Les travaux, ou l'Année Rustique. Horus.*

Les premiers docteurs Egyptiens paroissent dans leurs instructions s'être assez peu occupés de recherches curieuses & spéculatives. Leur grand objèt étoit d'inspirer au peuple des sentimens de reconnoissance envers Dieu, & de régler leur travail aux succès duquel leur vie étoit attachée. Un philosophe plein de quelque systême de physique ou de sublimes pensées sur la nature des esprits, ne manquera pas d'abord en voyant les hiéroglyphes des Egyptiens d'y chercher son

LE CIEL POËTIQUE.

dogme favori, & croira l'y bien appercevoir. Mais n'ayons ni préventions, ni ſyſtême : c'eſt preſque la même choſe. Quand on connoît le cœur de l'homme on devine aiſément le ſens de ſes démarches par ſes beſoins, & c'eſt en étudiant les beſoins de la colonie Egyptienne qu'on peut raiſonnablement deviner le premier ſens des caractères uſités à Tanis & à Memphis.

Avec des marques publiques, propres à faire entendre la révolution annuelle & toute la ſuite des fêtes, le peuple avoit encore beſoin qu'on lui en montrât d'autres qui pûſſent fixer l'ordre & le tems de ſes différens travaux. C'eſt ce que nous nommerons l'Année Ruſtique.

Comme l'induſtrie ou le travail de l'homme, & ſur-tout le labourage, ne peut rien opérer de bon que dépendamment du concours d'Oſiris & d'Iſis, (le lecteur entend à préſent ce langage ;) après avoir marqué le ſoleil par la figure d'un homme ou d'un gouverneur, & la terre ſous la forme d'une femme ou d'une mere féconde, les Egyptiens déſignèrent le travail par la figure d'un enfant qu'Oſiris & Iſis affectionnent, d'un fils bien-aimé qu'ils ſe plaiſent à combler de biens. Enſuite par les différentes formes qu'ils




*1. Osiris, Isis, et Horus, ou le Soleil concourant avec la terre revetüe de l'air a aider le travail de l'homme. 2. Héricon. 3. Horus portant l'annonce de la diminution de l'eau. 4. le Coffret mysterieux. 5. la tête d'un enfant dans un Van.*

faiſoient prendre à cet enfant, tantôt en le peignant comme un homme fait, ou bien en lui donnant les aîles de certains vents, les cornes des animaux céleſtes, une maſſue, ou une fléche, & telles autres parures ou inſtrumens ſignificatifs; ils exprimoient ingénieuſement la conduite, les opérations ſucceſſives, les traverſes, & les ſuccès du labourage.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Ils donnoient à cet enfant le nom d'Horès ou d'Horos (a), qui aparemment en Egyptien comme en Hébreu, en Phénicien & en Arabe, ſignifioit également le laboureur & l'artiſan, le labourage & l'induſtrie, en un mot le travail. Ils en abrégeoient ſouvent le ſymbole par la ſimple peinture d'une tête humaine, ſiége naturel de l'intelligence: & pour montrer l'importance du travail qui nous procure les ſécours de la vie, ils uniſſoient cette tête à la figure d'un ſerpent qui eſt le caractère de la vie: ou bien ils mettoient enſemble les deux figures entières, le ſerpent ſymbolique & l'enfant cheri du ſoleil & de la terre *. Souvent pour montrer le rapport de ces choſes à l'agriculture, ils

* Voyez Fig. 2. Planche IX.

(a) חרש *hores* ὥρος *horos*, le labourage & le laboureur. Plutarque dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris le nomme Aroueris, qui ſignifie l'agriculture. Du mot Oriental *harash*, ou ſans aſpiration *aras* & *arat* vient l'*aro*, ἀρόω des Grecs, l'*aratio*, & l'*ars* des Latins.

LE CIEL POETIQUE. plaçoient les deux figures dont je parle, sur l'instrument qui sert à nettoyer le blé.

Cet enfant cheri d'Osiris & d'Isis, & le serpent qui y étoit joint, passèrent d'Egypte à Athénes qui étoit une colonie venue de Saïs, & de là furent portés bien ailleurs. Telle est visiblement l'origine de l'usage, si peu sensé, qu'avoient les Athéniens faute d'entendre ces choses, de placer leurs enfans dans un van aussitôt après leur naissance, & de les y coucher sur des serpents d'or : en quoi ils croyoient procurer un grand bien à ces enfans, & faire pour eux, disoient-ils, ce que la nourice de Jupiter avoit fait pour lui ; & ce que Minerve avoit fait pour Ericthonius (*a*).

(*a*) Nothing was more common that to' put them (new-born infants) in vans..... thus Callimachus tel's us Nemesis placed young Jupiter in a golden-van.

......... *σὲ δ᾽ κοίμισεν Ἀδρήστεια*

*λίκνῳ ἐνὶ χρυσέῳ.*

It was common practice among them (Athenians) especially in families of quality to place their infants on dragons of gold : wich was instituted by Minerva in memory of Ericthonius.

Rien n'étoit plus commun parmi les Grecs que de mettre sur un van leurs enfans nouvellement nés. C'est pourquoi Callimaque nous dit que Nemesis (attentive à toutes les bonnes pratiques) posa le petit Jupiter sur un van d'or. C'étoit une cérémonie ordinaire chez les Athéniens, surtout dans les familles distinguées, d'étendre les petits enfans sur des serpents d'or. Cette coûtume avoit été établie par Minerve en mémoire d'Ericthonius. *Potter's antiquity of Greece, tom. 2. c. 14.*

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

## XII.

### *Suite des symboles des différens travaux de l'année.*

Ces figures d'Horus, en passant des mains d'un peuple dans celles d'un autre, furent sans doute diversifiées selon les caprices de ceux qui adoptoient ces cerémonies, & donnèrent lieu à bien des fables. Mais le sens en étoit simple dans la première origine, & c'est ici ce que nous recherchons. La vérité de l'interprétation que nous venons de donner à la figure d'Horus, se peut justifier par le détail des diverses formes qu'on lui faisoit prendre, puisqu'elles tendent toutes à exprimer quelques-unes des opérations annuelles du labourage, ou les obstacles qu'il a à surmonter, ou les faveurs qu'il éprouve.

Tantôt nous le voyons enfant sur les genoux de sa mere *; parce que l'homme n'est que foiblesse, & doit tout à la fécondité que la providence accorde pour lui à la terre, ce qui est spécialement caractérisé par le cercle qu'on voit sur la tête de la mere & de l'enfant. Tantôt nous le voyons devenu fort, & armé d'une massue qu'Osiris & Isis lui mettent en main *. C'est le travail, encouragé par

* Voyez Fig. Planche VII

* Voyez Fig. Planche IX

le concours du ſoleil & de la terre à ſe délivrer des ennemis qui traverſent ſes efforts. Peut-être étoit-ce l'ouverture d'une chaſſe dans un tems convenable & déſigné par les attributs des deux autres ſymboles. Cet enfant paroît ailleurs avec les aîles des différents vents qui le favoriſent. Quelquefois ſes aîles, c'eſt-à-dire, les vents Etéſiens lui manquent, & alors on lui voit faire une triſte chûte. Quoique déja grand on le voit ailleurs les piés & les mains engagés, & comme emmaillotés ſans pouvoir faire aucun mouvement*. Tout ce qu'il peut faire alors ſe réduit à tenir une perche, une équerre ou un compas, & quelquefois une girouette, ou un bâton terminé par une huppe * ou par quelque autre avance propre à recevoir l'impreſſion du vent, pour en deſigner le cours. Le labourage, en effèt, après avoir été fort occupé en Egypte avant le débordement, ſoit à moiſſonner, ſoit à battre le blé, eſt preſque oiſif pendant le ſéjour des eaux ſur la plaine. Il eſt alors borné à meſurer la profondeur des crûes; à obſerver le retour du vent méridional, j'ai preſque dit le vol de la huppe; & à préparer les inſtrumens néceſſaires pour meſurer & arpenter promtement les héritages que les dépôts de limon auront

* Voyez Fig. 3. Planche IX.

* Ibid.




*Horus à tête d'Epervier.*

*Avec la Croix en main : ou l'annonce du débordement régulier.*

rendu méconnoiſſables ; enſorte qu'auſſitôt ce partage fait en diligence, on puiſſe ſemer & herſer avec la charue, ou n'employer même pour toute culture que le grouin des pourceaux, lâchés ſur ce limon & ardents à le fouiller, pour trouver quelques racines dans le ſol ſabloneux qui eſt deſſous.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

*Herodot. in Euterp. num. 41.*

Souvent la tête d'Horus ſe trouve poſée ſur le vaſe qui repréſente l'état du fleuve & qu'on nommoit Canope. On voit ſes mains ſortant du vaiſſeau, mais croiſées, immobiles, & embaraſſées par l'obſtacle que l'eau lui cauſe. L'unique affaire qui doive l'occuper dans ſon loiſir forcé eſt l'étude du cours de l'air, dont la qualité prolongera ou finira plûtôt ſon inaction. S'il convenoit de lui mettre en main quelque attribut, ce ſeroit celui du vent. Auſſi une de ſes mains tient-elle ordinairement une plume d'épervier*.

*Voyez Fig. 6. Planche III.

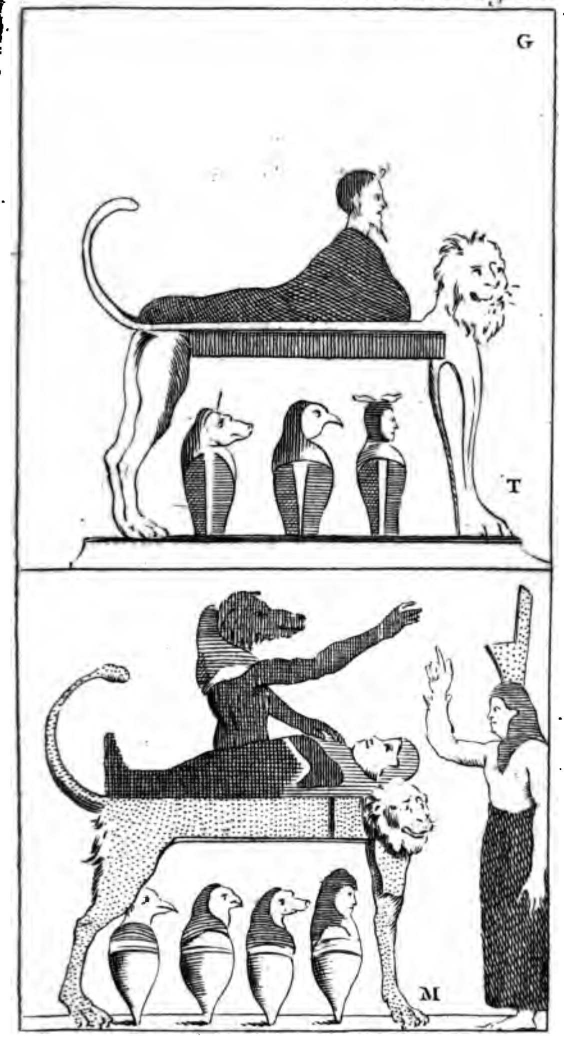
Mais ſi nous avons les élémens de l'écriture Egyptienne qui ont rapport au labourage, écrivons nous-mêmes. Eſſayons de peindre dans le goût Egyptien. Pour renfermer beaucoup de choſes dans un petit eſpace, jouiſſons du privilége de réunir en un ſeul corps quelques-unes des parties détachées de pluſieurs figures. Le concours de ces piéces pourra être auſſi

LE CIEL POETIQUE. significatif que si nous les voyions toutes en entier. L'abréviation en sera commode, & quoique ces piéces naturellement n'aillent jamais de compagnie, cette nouveauté ne sera que plus propre à rendre le peuple attentif sur le sens qu'elle cache.

Quelle instruction, quelle affiche veut-on montrer à toute la colonie pour la mettre en état de se sauver aux approches de l'inondation, & de semer ensuite à tems, pour moissonner au mois de Mars? Tout le nécessaire se réduit à savoir se précautionner pour la retraite au retour du vent septentrional qui grossira bientôt la rivière, & à mesurer la profondeur des crûes pour régler le tems & la qualité du labour qui doit suivre l'écoulement. Mettons sur les épaules d'Horus une tête d'épervier, & dans sa main une croix. Dès-lors tout est dit: & cette écriture si courte n'est pas de mon invention, mais de la plus haute antiquité, dans les monumens de laquelle on la trouve fréquemment*.

* Voyez la Planche X.

Veut-on faire entendre au peuple Egyptien que le signe du lion, sous lequel la moisson commence ailleurs, est le tems du plus parfait repos pour le laboureur Egyptien? Veut-on lui faire entendre que la durée de son inaction est depuis le souffle des vents Etésiens, & le lever de la




*La durée du repos d'Horus.*

canicule, jusqu'à ce que le soleil quitte le signe de la vierge? Convertissons le signe du lion en un lit de repos. Les piés du lit seront des piés de lion: le chevèt du lit sera une tête de lion. Sur ce lit étendons Horus emmailloté, engourdi, ou tout au plus levant la tête pour observer le moment où il faudra se lever. Plaçons sous ce lit trois canopes, l'un terminé par la tête de la canicule, le scond par la tête de l'épervier, le troisième par la tête de la vierge. Or cette peinture qui répond très-bien à la régle que les Egyptiens avoient grand soin d'observer, est précisément celle qui se trouve dans les monumens*.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

* V. *Mensa Isiaca, dans la bordure, & la Planc. XL.*

La même peinture se trouve ailleurs (*a*) augmentée d'un premier canope, marquant le vent de Sud printanier, qui devance le vent Etésien; & d'une grande figure d'Anubis qui donne à Horus avec un geste emphatique l'important avis de la retraite, en se tournant vers Isis qui porte sur sa tête un thrône vuide, c'est-à-dire, en se montrant devant l'aurore à l'Orient*. On pourroit abréger cette écriture & se contenter de peindre une Isis à tête d'épervier, ou la lune de Juillet

* *Ibid. dern. Figure.*

(*a*) Figure peinte sur une momie chez les PP. Augustins de la Place des Victoires. On expliquera ailleurs pourquoi cette figure est employée sur un mort, quand on fera voir comment le sens de ces symboles a été perverti.

LE CIEL POETIQUE.

ramenant le vent Etésien & annonçant à Horus couché sur un lion, la durée de son entière inaction (a).

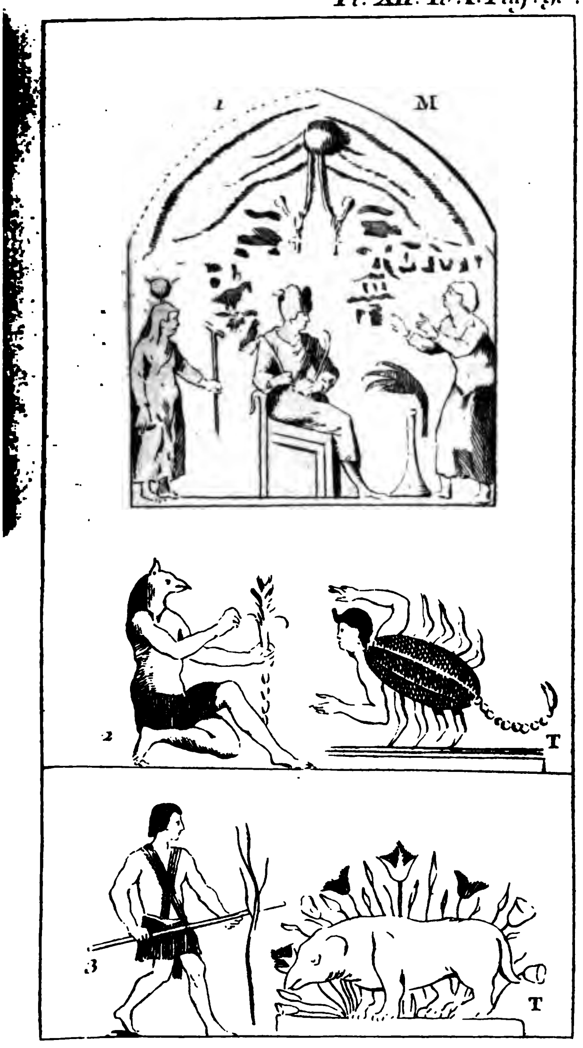
Mais c'est être trop hardi que d'oser davantage écrire en Egyptien, lorsque je ne suis pas encore trop sûr d'y savoir lire. Affermissons-nous seulement dans cette lecture, & essayons encore l'application de nos principes sur d'autres monumens.

En parcourant quelques-unes des faces des grandes pyramides, & des divers monumens de l'ancienne Egypte, je trouve fort fréquemment une piéce d'écriture symbolique *, dont le sens se présente assez naturellement. Vers le haut se voit le cercle solaire élevé sur de grandes aîles de papillon : au bas est Osiris sur son thrône. A côté de lui est Isis avec la mesure du Nil, & devant eux est Horus les habits relevés avec une ceinture pour se mettre à l'ouvrage. Il a devant lui un bananier. Il léve ses mains vers le cercle qui domine sur le tout.

* V. Planche XII. Fig. 1. V. les Voyages de Paul Lucas, tome 2. & l'Antiq. Expl. tome 2.

Cette peinture est parlante, & il n'est pas obscur que le labourage doit tout attendre de l'Etre supérieur qui seul peut rendre l'air, le soleil, la terre, & la mesure de l'inondation, favorables aux

(a) Voyez la Fig. G Planc. XI. elle est marquée G parce qu'elle est tirée du recueil de M. Gordon tab. XII.




*1. Les secours du Labourage, 2. Naissance du blé sous le Scorpion. 3. Le Labourage victorieux sous le Sagitaire.*

plantes qu'il cultive. Mais que veulent dire ici deux petites croix suspendues aux aîles du papillon ? C'est le grand objèt des désirs de l'Egypte. La croix, comme nous avons vû, soit longue, soit courte & abrégée, marque la mesure de l'inondation. Etant répétée & suspendue aux aîles de papillon, elle marque une disposition d'air propre à donner une forte inondation, sans quoi l'Egypte n'est point fertile, parce qu'il n'y pleut pas ; & que le sol qui en est sabloneux ne pourroit rien nourir sans une certaine quantité de limon, qui ne devient suffisante qu'à proportion de la profondeur du débordement.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Passons à un autre tableau. En voici un où la tête d'Horus est jointe au corps du scorpion. Horus considère les épics ou la fanne des blés qu'Anubis lui montre. C'est le labourage qui sous le signe du scorpion, c'est-à-dire, dans le mois de Novembre, voit monter les germes du froment, & des différens légumes qu'il a semés. Il considère avec complaisance le succès de ses soins, dont il est redevable à la canicule qui l'a averti de fuir à tems, & de demeurer oisif jusqu'à l'écoulement des eaux, sans prendre d'autre soin que celui d'observer le cours de l'air,

*V. la bordure de la table d'Isis, & Pl. XII. Fig. 2.*

LE CIEL POETIQUE. & de mesurer la profondeur de l'eau, pour décider de ce qu'il faudroit faire ou ne pas faire.

Ibid. Fig. 3. Dans une autre sculpture je trouve Horus armé d'une fléche, & perçant un hippopotame tout environné de feuillages & de fruits de lotus. Par ce monstre, qui fait sa résidence dans le Nil, & qui en sort pour ravager & dévorer ce qu'il rencontre, on ne peut qu'entendre le débordement. Le lotus qui fructifie au bord de cette rivière facilite encore cette intelligence. Horus armé d'une fléche, & vainqueur de ce monstre, ne peut être que le labourage à qui l'expérience a appris peu-à-peu à régler ses opérations, si à propos, qu'il puisse désormais, même après l'abaissement du Nil, trouver encore le tems d'arpenter & d'ensemencer ses terres; en sorte qu'il ne lui reste plus rien, ni à faire, ni à craindre, quand son hyver est venu, c'est-à-dire, lorsque le soleil entre dans le signe du sagittaire. C'étoit remporter une victoire complette sur ce fleuve, auparavant si redoutable. Une petite piéce de plus, qui accompagne la figure du monstre vaincu, acheve de fixer le sens de l'énigme: c'est un arbre dépouillé de sa verdure, qu'on aperçoit à côté d'Horus victorieux. Cette circonstance de la chûte




1, 2, Harpocrate, ou l'avis de la moderation dans l'abondance. 3. Angerone. Le fruit qu'elle porte sur sa tête paroit être celui du Persea, dont les Egyptiens faisoient grand usage.

les feuilles (*a*) marque au juſte le tems où les Egyptiens ont fini leurs travaux, ſont ſûrs de leur recolte, & triomphent enfin des inſultes du Nil.

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

## XIII.

### *Harpocrate, ou la Police.*

Cet Horus qui varie ſes attributs, varie auſſi ſes noms ſelon les ſignes céleſtes, & ſelon les particularités des ſaiſons. Mais dans toutes ſes variétés il a toûjours un rapport ſenſible aux travaux de la ſociété. Le chapitre qui ſuivra celui des ſymboles contient le détail des différens noms & des différentes opérations d'Horus. Mais nous ne pouvons nous diſpenſer d'expliquer ici ce qu'il ſignifie quand il prend la forme & le nom d'Harpocrate; parce que le concours de cette figure & de ce nom ſuffit pour répandre un grand jour ſur tout ce qui vient d'être dit, & prouve non-ſeulement que ces figures ſont ſymboliques, mais que ce ſont des inſtructions conformes aux beſoins du peuple.

Les ſuccès ineſpérés d'une culture ſi ſin-

(*a*) Le climat d'Egypte eſt très-chaud, & les arbres y conſervent ſouvent leur verdure pluſieurs années de ſuite. Mais quelquefois cependant l'hyver les dépouille de leurs feuilles pendant quelques jours. *Voyez la deſcription de l'Egypte par M. de Maillet conſul au Caire, lett. 9.*

LE CIEL POÉTIQUE. gulière (*a*), qui sans frais & sans sueur ne mettoit que quatre mois d'intervalle entre le labour le plus aisé & la recolte la plus abondante, remplirent les premiers Egyptiens d'admiration & de reconnoissance. Ils ne manquèrent pas de placer dans les lieux consacrés aux exercices publics de la religion, le symbole des prospérités de leur labourage. Ils y joignirent les traits ou les caractères les plus propres à étaler aux yeux des peuples les bienfaits d'une Providence singulière qui les chérissoit comme une mere aime son fils, & à leur recommander sur-tout d'en faire usage en paix, en silence, & selon les loix; parce que le bon ordre, la douceur, & la concorde étoient l'unique moyen de s'assurer la jouissance & la propriété des biens de la terre. C'est pour inculquer au peuple cette utile leçon que dans les fêtes qu'on célébroit après toutes les recoltes du blé, du vin, des fruits, & des légumes lors de l'entrée du soleil au capricorne, on plaçoit dans l'assemblée la figure d'Horus, courbée sous le poids des biens qu'il avoit recueillis. Il portoit sur sa tête les marques naturelles d'une heureuse recolte, *V. Pl. XIII.*

(*a*) Selon Diodore de Sicile, *lib.* 1. c'est le privilége de l'Egypte de recueillir de grands monceaux de blé sans dépense & sans peine, *σωρὺς ἀναιρεῖσθαι τῶν καρπῶν χωρὶς δαπάνης καὶ κακοπαθείας.*

favoir trois cruches (*a*) de vin ou de bierre, furmontées de trois pains, & accompagnées de feuillages, de légumes, & de plufieurs fruits. Quelquefois fes genoux paroiffoient plier fous le fardeau. Souvent on le peignoit affis pour marquer le repos, dont il affuroit aux hommes la jouiffance. Il portoit le doit fur la bouche (*b*) & recommandoit aux affiftans, non le fecrèt des myftères, ce qui eft une idée des tems poftérieurs où la fignification des figures fut oubliée & changée; mais la modération, la foûmiffion aux loix, la difcrétion, en un mot la paix, fans laquelle les hommes perdent la poffeffion des biens qui ont été accordés à leur travail. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

Je fai que le favant M. Cupper a fait un gros livre intitulé *Harpocrate*, dans lequel il a dépouillé toute l'antiquité Gréque & Romaine, pour prouver que cette figure qui a le doit fur la bouche fignifioit le foleil. Mais il ne m'a convaincu

(*a*) Ἥτε ἀμπελόφυτος ὁμοίως ἀρδευομένη δαψιλείαν οἴνου τοῖς ἐγχωρίοις παρασκευάζει. Les cantons plantés de vignes donnent auffi aux habitans, après l'inondation, une grande abondance de vin. *Diod. ibid.* Le vin de la Moréote, dans le voifinage d'Alexandrie, eft célébre dans l'antiquité. *Horat. Carm. l.* 1. *od.* 37. La boiffon commune des Egyptiens étoit la bierre. *Diod. ibid.* & *Herodot. in Euterp. num.* 52.

(*b*) Voyez *Grav. Antiquit. l'Harpocrate de Cupper. l'Antiq. Expl. tom.* 2. *pag.* 300. *& la table d'Ifis.*

LE CIEL POETIQUE.

que de son érudition. *La paix & la po parmi les citoiens après les recoltes dans la joye qu'inspire le repos de l'hyi* voilà le vrai sens de notre symbole, l'instruction que cette écriture donr au peuple. Nous en avons la preuve d la réunion de trois circonstances, éloignent là-dessus tout doute & to équivoque. L'une est le support des fr dont Horus est chargé: l'autre est le n qu'on lui donne quand il est dans c attitude: la troisième est le geste de c figure.

Le pain, le vin, les fruits, les gumes, le foin, ou les grandes her séches dont on orne sa tête, sont imn diatement appuyés sur les deux gran cornes d'une chévre sauvage. Il n'étoit possible de désigner plus simplement sans moins de mystères, l'abondance p faite dont le laboureur jouit à l'entrée l'hyver, & lorsque le soleil passe sou signe du capricorne (*a*).

L'hyver au laboureur procure un doux rep
Il y jouit en paix du fruit de ses travaux.

Mais cette abondance & ces douce de l'hyver ne sont nulle-part comparal

(a) . . . . . . . *Hyems ignava colono.*
*Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntu*
Georg.

à celles que l'hyver assûre aux Egyptiens. Leur hyver est un printems, & le plus beau printems de l'univers. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

L'autre circonstance, qui se joint à la marque de l'hyver, est le nom qu'on donne à Horus comblé de biens. On le nomme alors Harpocrate, nom qui en Phénicien signifie l'*ordre de la société*, la police (*a*).

La troisième circonstance qui achéve de tout éclaircir, est le doit appliqué sur la bouche, geste qui à la suite des deux circonstances précédentes, ne peut être qu'une exhortation à la paix.

Cette figure par ses attributs, par son geste, & par son nom, ne tourne l'esprit des assistans ni à la pensée du soleil, ni au respect que demande le sacrifice, ni au prétendu secrèt des anciens mystères; mais à la considération de l'abondance dont ils jouissent durant l'hyver, & à l'usage paisible & modéré de cette abondance; lequel seul fait le bonheur de la société.

Si ce geste du doit appliqué sur la bouche d'Harpocrate a trompé les anciens & les modernes; c'est parce qu'ils ont jugé de l'intention de cette figure par

(*a*) De קרת *cret*, ou קרתא *carta*, *civitas*; & de רפואה *repoa*, *curatio*, vient הרפאקרתא *harpocrata*, ou *harpocrates*, *civitatis curatio*, *constitutio civilitatis*.

LE CIEL POETIQUE.

son geste ; au lieu qu'il falloit juger de la signification du geste par les attributs qui l'accompagnent, & par les fonctions que son nom exprime. L'abondance de tout bien en hyver : voilà l'attribut. Régler la société : voilà la fonction exprimée par le nom. Comment rapprocher ces deux choses ? Le silence recommandé dans un sacrifice n'a rapport ni à l'hyver ni à la société. Mais lorsque l'hyver réunit les laboureurs, & que l'abondance les invite à la joye (a), il est aisé & très-utile de leur présenter une figure qui par ses ornemens les avertisse des biens dont la providence les comble, & qui par un geste significatif leur recommande de *modérer leur langue*, & de vivre entr'eux avec douceur en supprimant les querelles, les railleries, les murmures, & les rapports. L'ordre & la police régneront toûjours où cet avis sera écouté.

Les Pamylies.

Cette explication de la figure symbolique nommée Harpocrate se trouve confirmée par d'autres usages de l'antiquité qui ont un rapport évident à celui-ci. La fête où paroissoit Harpocrate, c'est-à-dire

(a) . . . . . . *Inter se læti convivia curant,*
*Invitat genialis hyems, curasque resolvit.*
Georgic, ibid.

la fête qui suivoit les recoltes se nommoit en Egypte & en Orient *les pamylies* (*a*). Le nom de cette fête qui signifie l'*usage moderé de la langue* (*b*), ne laisse aucun doute sur le sens du symbole que nous expliquons. De-là est venue la coûtume qu'avoient les Grecs de faire crier & adresser aux peuples ces paroles : *Coupez vos langues. Abstenez-vous de parler. Réglez votre langue* (*c*) : ce qui est la vraie traduction du mot *pamylies*. Mais par la suite on prit pour une cérémonie relative au sacrifice ce qui étoit originairement une excellente leçon de discrétion & de conduite, adressée à tous les assistans : & c'est parce que les pamylies ou phamilies étoient une leçon propre à rendre les hommes sociables & heureux, que toutes les petites troupes de parens, ou autres personnes qui vivent en société, en ont pris en Occident le nom de *familles*. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

L'Angérone, que les Romains prirent Angérone.

(*a*) *Plutarch. de Isid. & Osir.* Voyez le même fait rapporté dans la compilation des coûtumes Gréques, par M. Potter, édit. Anglic. tom. 1. pap. 382. *The Gracian Dionysia were the same with the Ægyptian Pamylia.*

(*b*) De פא *pa, os* ; & de מול *mul, circumcidere*, vient פאמולה *pamylah* & *phamylah*, *oris circumcisio*, le retranchement des paroles nuisibles.

(*c*) *τέμνετε γλώσσας. Favete linguis, parcite verbis.*

LE CIEL POETIQUE.

pour la déesse du silence parce qu'elle avoit le doit sur la bouche, n'étoit originairement autre chose qu'une imitation de l'Harpocrate Egyptien, & une invitation à la paix dans l'oisiveté de l'hyver. On peut juger de l'intention du symbole par le tems de la fête où on l'emploioit, qui étoit vers la fin de Décembre (*a*), & encore mieux par le nom que les Phéniciens lui avoient donné, & qui signifie *la moisson dans la grange*, la jouissance des fruits de la terre (*b*).

La figure du travail qui jouit en silence des fruits qu'il a recueillis, étant placée dans l'assemblée des peuples, étoit avec grande raison nommée Harpocrate, c'est-à-dire, le salut du peuple, la régle de la société ; puisqu'elle enseignoit les deux maximes qui en sont le soûtien, & qui sont tout le but de la politique ; l'une que *par le travail on obtient tout ;* l'autre, que *sans la paix on perd tout.* Aussi le peuple Egyptien avoit-il coûtume de dire en voyant cette figure : *la langue régle le sort. Le bien & le mal dépendent de la*

(*a*) Le 19. Décembre, *Macrob. saturnal*, *l.* 1. Il accuse juste pour le tems de la fête. Mais il en cherche à l'ordinaire l'étymologie dans les langues Latine & Gréque, où il ne faut pas compter de la pouvoir trouver.

(*b*) De הגרן *haugoren*, l'aire, la grange, vient *haugerona*, le blé renfermé.

*langue* (*a*) : & c'eſt parce que le peuple avoit principalement beſoin de cette leçon, que la figure d'Harpocrate fut extrêmement multipliée & ſouvent abrégée. L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

On la voit communément avec une cruche au lieu de trois, & avec une corne de chévre au lieu de deux, ou avec le cercle accompagné de grandes feuilles de bananier, ou avec quelque autre ſymbole propre à inſpirer aux peuples la reconnoiſſance envers l'Auteur de tous les biens, & à les civiliſer par des leçons de douceur.

Les ſculpteurs Grecs qui goûtoient peu ces énormes coëffures, rangèrent le tout avec plus de bienſéance. Ils plaçoient la corne de la chévre dans l'une des mains de la figure. Ils en faiſoient ſortir quelques fruits, & n'oublioient pas le geſte de l'autre main qui apprend au peuple à être heureux en modérant ſa colere & ſa langue.

Mon lecteur qui trouve ici l'origine de la corne d'abondance, ſi uſitée dans les ornemens des ſculpteurs & des peintres, peut déſirer de ſavoir pourquoi on donne à cet inſtrument le nom de corne hamaltée, & pourquoi l'on a dit que c'étoit la

(*a*) γλῶσσα τύχη, γλῶσσα δαίμων. *Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

LE CIEL POETIQUE.

corne de la chévre qui avoit nouri
ter. Mais nous sommes encore bien
de la naissance de l'idolâtrie & des f
Nous viendrons par la suite à l'or
du nom de *corne hamaltée*, quand
en serons aux évènemens qui y ont d
lieu.

Je me bornerai à ces échantillo
l'ancienne écriture. J'en ai pris les
boles les plus connus, ceux qui c
nant les instructions les plus nécess
aux peuples, reparoissent le plus
quemment par cette raison dans les
numens anciens. On voit aisément c
singularité de ces figures étoit fond
le besoin de varier les signes, &
abréger le nombre. Toutes ces fi
étoient donc significatives, & le le
n'est plus tenté de croire qu'Osiris
Anubis, & Horus ayent été d'abo
des hommes réels, ni des dieux ir
naires. Il sent bien à présent que c'ét
les lettres d'un ancien alphabèt, o
affiches publiques par lesquelles on
convenu d'avertir le peuple de l'ét
ciel, de l'ordre des fêtes selon les sai
& de la suite des travaux de l'année

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

## XIV.

### *Cérémonies symboliques. Mémoriaux des évènemens passez.*

L'écriture symbolique, si ordinairement & si utilement employée à enseigner d'une façon courte & populaire les vérités qui intéressoient le plus les bonnes mœurs & le bien de la société, servit aussi dès le commencement à conserver le souvenir de l'histoire, & à exposer publiquement l'objèt ou les raisons des fêtes établies à l'occasion des grands évènemens. Nous ne savons pas assez l'histoire civile, ni l'histoire naturelle d'Egypte pour pouvoir dire, en voyant leurs monumens ; telle figure a rapport à telle particularité du climat Egyptien, & tel symbole tiré de l'histoire naturelle du païs a rapport à tel évènement arrivé dans le monde. Ainsi il restera toûjours bien des énigmes inexplicables dans cette écriture ; sur-tout si les prêtres Egyptiens, comme j'aurai lieu de le prouver, l'ont employée selon les fausses idées des systêmes formés dans des tems postérieurs, & depuis que le vrai sens en eût été perdu par l'introduction d'une écriture plus commode.

Mais il y a un évènement qui a été

LE CIEL POETIQUE. connu de toutes les anciennes colonies, & qui a été suivi d'une nouveauté dont le souvenir n'a pas dû d'abord s'effacer, sur-tout chez les nations policées & sédentaires. Cet évènement, c'est le déluge. La nouveauté dont il fut suivi, c'est l'entier changement du labourage. Nous avons rassemblé dans la lettre qui termine le troisième tome du Spectacle de la Nature, & ci-dessus page 10, un bon nombre de preuves, tirées tant des témoignages de l'Ecriture & des profanes, que des vestiges encore subsistans & dispersés d'un bout de la terre à l'autre; par où il paroît qu'il n'y avoit avant le déluge ni arc-en-ciel, ni vents, ni grandes pluyes, ni météores; mais qu'il régnoit un printems perpétuel, une rosée uniforme, & une sérénité universelle, à l'exception de l'équateur, où le cours de l'air dilaté & resserré par l'alternative du jour & de la nuit, devoit ramener des deux poles un amas continuel de vapeurs, comme il arrive encore sous les tropiques où le soleil darde à plomb ses rayons pendant plusieurs semaines de suite. Après le déluge, autre ciel, terre toute changée: c'est l'Ecriture même qui le dit (*a*): nou-

(*a*) ὁ τότε κόσμος ὕδατι κατακλυσθεὶς ἀπώλετο : οἱ δὲ νῦν οὐρανοὶ καὶ ἡ γῆ, &c. Le monde d'alors pé-

velle disposition des étoiles à notre égard par l'inclinaison de l'axe de la terre, vicissitude des saisons, pluyes aussi nouvelles que l'arc-en-ciel qui en est la suite & l'effet nécessaire, météores incommodes, vents inconstans, tremblemens de terre, orages, inondations, traverses perpétuelles dans toutes les opérations de l'agriculture, maladies fréquentes, fécondité diminuée, vie des hommes plus courte qu'auparavant.

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

La comparaison de ces deux etats si différens ne pouvoit manquer d'occuper souvent les enfans de Noé. Ils en conservèrent le souvenir parmi leurs descendans, qui, à l'exemple de leurs peres, faisoient toûjours l'ouverture de leurs fêtes, ou de leurs prières publiques, par des regrets & par des lamentations sur ce qu'ils avoient perdu, quoiqu'ils fussent dans l'usage de finir les mêmes fêtes par un repas commun où le chant, le son des instrumens, & la joye succédoient aux pleurs. De-là vient que les cris usités dans les plus anciennes fêtes, ceux mêmes qui avec le tems sont devenus des cris de joye, & des formules d'acclamations, étant rappellés à leur origine, ne

rit, étant submergé par le déluge des eaux : mais les cieux & la terre d'aprésent, &c. 2. *Petr.* 3 : 6.

LE CIEL POETIQUE. signifient que des pleurs & des expressions de douleur adressées à Dieu (*a*).

L'objèt & les motifs de cette pratique lugubre sont plus faciles à démêler chez les Egyptiens que parmi les autres peuples, non-seulement parce que les Egyptiens ayant été moins mélangés avec d'autres nations altérèrent moins leurs anciennes formules; mais parce que leurs pratiques étant étroitement liées à des symboles publics, constans, & gravés sur la pierre, ou portés en cérémonie dans les fêtes, se fixèrent mieux, ou se défigurèrent moins que dans les autres parties du monde. Il est aisé de voir que leurs principales fêtes avoient rapport au triste changement introduit par le déluge dans

(*a*) Tels étoient les cris, io Bacché, hevoé Bacché, io triumphé. Ce mot io, jeov, jevoe, hevoé est le nom de Dieu, & veut dire *l'auteur de la vie, celui qui est.* Bacché vient de בכה *bèchê.* בכות *baccoth*, signifie *des lamentations.* Les femmes qui pleurent la mort d'Adonis dans Ezechiel, sont appellées Bacchantes *mebaccoth, des pleureuses.* Triumphé vient de תרועה *teroweh*, que les Occidentaux prononçoient par triomphé, n'y ayant point de lettre dont la prononciation fût plus difficile & plus variée que le ע. Ce mot de triomphé signifioit sanglots, cris entrecoupés. Par la suite il a signifié la prière publique, enfin le chant des assemblées, comme on le peut voir *Psalm.* 88 : 16. Tous ces mots joints au nom de Dieu étoient des expressions courtes par lesquelles les peuples s'entr'exhortoient à recourir à Dieu dans leur peines, & à lui adresser leurs prières & leurs cris. Le tour en étoit semblable à ces facons de parler des Latins & des François, *Deo gratias*, Dieu merci, adieu.

la nature. On y pleuroit avec Isis la mort du gouverneur qui leur avoit été enlevé & tué par un dragon sorti de dessous terre, ou par un monstre aquatique. Ensuite on se réjouissoit de la résurrection d'Osiris. Mais il n'étoit plus le même, & avoit perdu sa force. Ceci n'est plus une énigme qui ait besoin d'être expliquée. Ce qui précéde dévoile tous ces personnages, ou plûtôt fait entendre le sens de ces caractères. LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

Tâchons de déchiffrer une autre peinture qui me paroît avoir rapport au même évènement, & dont l'interprétation peut devenir la preuve de ce que je viens d'avancer.

Les Egyptiens & la plûpart des Orientaux, quels que soient des uns ou des autres ceux à qui l'on doit attribuer cette invention, avoient une allégorie ou une peinture des suites du déluge qui devint célebre, & qu'on trouve partout. Elle représentoit le monstre aquatique tué, & Osiris ressucité. Mais il sortoit de la terre des figures hideuses qui entreprenoient de le détrôner. C'étoient des géants monstrueux dont l'un avoit plusieurs bras ; l'autre arrachoit les plus grands chênes ; un autre tenoit dans ses mains un quartier de montagne, & le L'Allégorie des géants.

lançoit contre le ciel. On les distinguoit tous par des entreprises singulières, & par des noms effrayans. Les plus connus de tous étoient Briaréus, Othus, Ephialtès, Encelade, Mimas, Porphyrion, & Rouach ou Rœchus. Osiris reprenoit le dessus, & Horus son fils bien aimé, après avoir été rudement maltraité par Rœchus, se délivroit heureusement de ses poursuites, en se présentant à sa rencontre avec la gueule & les griffes d'un lion.

On pourroit croire que je conte une fable : mais pour montrer que ce tableau est historique, & que tous les personnages qui le composent sont autant de symboles ou de caractères significatifs qui expriment les désordres qui ont suivi le déluge, les peines des premiers hommes, & en particulier l'état malheureux du labourage en Egypte ; il suffira de traduire ici les noms particuliers qu'on donne à chacun de ces géants. Briareus (*a*) signifie *la perte de la sérénité*, Othus : (*b*) *la diversité des saisons :* Ephialtès (*c*), *les grands*

(*a*) ברי *beri*, *serenitas.* הרום *harous*, *subversa*, la perte de la sérénité.

(*b*) עתת *ouittoth* ou *othus*, *tempora*, *tempestatum vices*, la succession des saisons.

(*c*) עבי *evi* ou *ephi*, *nubes.* עלתה *althah*, Genes. 15, 17. *caligo*, *Ephialthes*, *nubes caliginis*, *nubes horrida*

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

*amas de nuées*, auparavant inconnues : Encelade (*a*), *les ravages des grandes eaux débordées* : Porphyrion (*b*), *les tremblemens de terre*, ou *la fracture des terres* qui crévasse les plaines, & renverse les montagnes : Mimas (*c*), *les grandes pluyes* : & Rœchus (*d*), *le vent*. Comment se pourroit-il faire que tous ces noms conspirassent par hasard à exprimer les météores qui ont suivi le déluge, si ce n'avoit été là l'intention & le premier sens de cette allégorie ? Par-là les fables disparoissent, & on trouve dans ce récit une peinture vive des phénomènes qui ont dû paroître autant de nouveautés fâcheuses aux enfans de Noé.

Quant à la figure d'Horus, qui prend une tête & des griffes de lion pour se délivrer du vent qui ruinoit ses espérances, c'est un symbole propre au labourage des Egyptiens qui ne parvinrent à se garantir

(*a*) עין-חלד *en-celed*, *fons temporis*, *fons temporaneus*, torrens.

(*b*) פור *phour*, *frangere*, & en doublant. פרפר *pharphar*, *frustulatim diffringere*, Job 16 : 12. de là פרפרין *porphyrion*, *confractio*. C'est le même mot qui a donné naissance aux mots latins *purpura*, *far*, & *furfur* ; au mot *purpura*, parce qu'il falloit mettre en piéces les coquillages d'où l'on tiroit cette riche couleur ; aux mots *far* & *furfur*, parce qu'il faut briser le blé pour avoir la farine & le son.

(*c*) מים *maïm*, les grandes pluyes.

(*d*) רוח *Rouach* ou *Rœchus*, le vent.

LE CIEL POETIQUE.

des ravages du vent printanier & des suites du vent Boréal, qu'en observant exactement l'entrée du soleil au signe du lion pour se sauver, & en se gardant avant ce tems-là de risquer des moissons qui auroient été emportées.

Le besoin de personifier les objets qu'on vouloit peindre, introduisit ainsi de très-bonne-heure l'usage des tableaux allégoriques & des récits fabuleux. On ne pouvoit écrire alors qu'en traçant les figures des objets dont on parloit. Mais on se croyoit maître d'arranger le tout de la façon qu'on jugeoit la plus propre pour faire une agréable impression, ou pour être bien entendue. La difficulté de faire entendre par les yeux des choses intellectuelles fit recourir dabord aux figures symboliques. L'usage de ces figures autorisa ensuite le goût des fictions. Mais ce qu'elles avoient d'obscur étoit éclairci par la simplicité & la propriété des noms qu'on donnoit à chaque piéce. J'en pourrois produire de nouveaux exemples dans les fables d'Andromède & de Bellérophon, qui ne sont que de pures allégories, dont il faut chercher l'explication dans la signification propre des noms de tous les personnages. Mais ceci nous détourneroit trop de cette partie de l'ancienne écri-

ture, & des cérémonies publiques qui avoient rapport à la repréſentation des maux paſſés, & aux réglemens de la ſociété. LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

## XV.

### *Suite des mémoriaux du paſſé.*

Les Anciens ne ſe contentoient pas d'exprimer certaines vérités par des figures tracées ſur la pierre : ils y joignirent des cérémonies dramatiques, où les objets & les noms des acteurs étoient ſignificatifs, & ſervoient à retracer le ſouvenir des choſes paſſées.

La fête de l'ancien état du genre humain après le déluge, paroît avoir commencé dès avant la diſperſion. Mais elle prit en Egypte & en Syrie une forme plus brillante à l'aide des figures ſymboliques qui s'y étoient beaucoup plus multipliées qu'ailleurs. Cette fête étant devenu commune à toutes les nations, mérite un éclairciſſement plus ample que ce qui en a déja été dit. Nous ne pouvons en expliquer les ſymboles, ſans jetter une lumière utile ſur une infinité de monumens qui nous en reſtent, & qu'on a regardés juſqu'à préſent comme inintelligibles.

On portoit dans cette fête un pannier Les Orgies.

LE CIEL POETIQUE.

ou un coffrèt qui contenoit les monumens du progrès du labourage. Ce coffre n'étoit ni myſtérieux, ni ſignificatif par lui même. Il ſervoit ſeulement à recevoir les ſignes mémoratifs du paſſé.

*Voyez Fig. 4. Planche IX. & Fig. 5. Planche XVII.*

On y trouvoit d'abord la marque de l'affoibliſſement d'Oſiris, & de la perte de ſa fécondité (*a*). Enſuite c'étoit des graines de ſéſame, des têtes de pavots, des pommes de grenade, des bayes de laurier, des rameaux de figuier, des tiges ſéches, des gâteaux de différens blés, du ſel, de la laine cardée, des tourtes de miel & de fromage; enfin un enfant, un ſerpent, & un van (*b*). Le tout étoit accompagné d'une flûte ou de quelque autre inſtrument de muſique.

*Voyez les Fig. 2. 4. & 5. Planche IX. & la Planc. XVII.*

Cet aſſemblage paroît d'abord étrange: mais dès qu'on connoît l'enfant, tout le reſte eſt fort ſimple. L'Horus ou l'enfant emmailloté & accompagné d'un ſerpent

(*a*) ἐν κίστῃ τὸ τοῦ Διονύσου αἰδοῖον ἀπέκειτο *In ciſta (ou capſula) repoſitum erat Dionyſi (Oſiridis) pudendum. S. Clem. Alex. cohortat. ad Genteſ. pag. 6. edit. Oxon.* Du mot Phénicien עריה *ouervah* ou *orvia. pudendum*, on a fait Orgia, les Orgies, nom qu'on donnoit aux anciennes fêtes champêtres. On les nommoit en Gréce Phalliques, & c'eſt le même ſens. L'indiſcrétion de ce ſymbole a donné lieu à toutes ſortes d'extravagances & de diſſolutions.

(*b*) Voyez ce détail dans S. Clément d'Alexandrie, *ibid.* & dans *Potter's (Antiquity of Grece, tom. I. Grecian Feſtivals.)*

d'or ou d'autre matière, eſt le bien-aimé d'Oſiris & d'Iſis : c'eſt le labourage ou l'induſtrie encore foible & qui fit *ſubſiſter* les hommes avec des bayes ſauvages & des graines recueillies ſans culture où l'on en pouvoit trouver ; mais qui apprit peu-à-peu à ſemer à propos des graines d'un meilleur ſuc ; à nettoyer le blé à l'aide du van ; à faire du pain ; à joindre même quelque délicateſſe au ſimple néceſſaire ; à s'aſſurer toutes ſortes de nouritures ſaines ; à mettre à profit le travail des abeilles ; à mettre en œuvre la laine des brébis ; & à faire valoir toutes les productions de la nature. Le tambour ou la flûte qui étoit inſéparable de la célébration des fêtes étoient le ſymbole de la reconnoiſſance qui réuniſſoit les hommes à certains jours pour louer Dieu en commun de leur avoir donné de quoi ſe nourir, ſe chauffer, & ſe couvrir. Ce coffrèt, ce van, où l'on a trouvé par la ſuite tant de myſtères * & toute la repréſentation que je viens de détailler, paſſa des Egyptiens aux Phéniciens, & par eux ſe répandit fort loin. Rien n'eſt ſi ordinaire dans les monumens des fêtes Payennes que d'y trouver un coffrèt, un van, un ſerpent, une tête humaine, & une flûte ou un tambour.

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

* *Myſtica vannus.* Virg. Georg.

*V. l'Antiq. expliq. & l'agate du tréſor de S. Deny.*

Quand on célébroit la fête repréſenta-

LE CIEL POETIQUE. tive de l'ancien état du genre humain ; & des progrès de l'industrie, on donnoit alors différens noms en différens pays tant à la figure de la terre, qu'à la figure du travail. Mais on retrouve dans tous ces noms la même intention, & les mêmes rapports. L'Isis, figure de la terre changée par le déluge, se nommoit Cérès, Thémis, Némésis, Sémélé, Mnémosyne, & Adrastée. L'enfant porté sur les genoux de cette mere, ou placé auprès d'elle avec un serpent pour représenter la subsistance que le travail avoit peu-à-peu procurée aux hommes, se nommoit Horus, Hériéton, Harpocrate, le fils de Sémélé, & de plusieurs autres manières.

Nous donnerons un article entier à l'éclaircissement du symbole de Cérès. L'Isis, surnommée Némésis, signifioit fort simplement la terre *sauvée des eaux* (*a*) ; Sémélé vouloit dire, *la représentation* (*b*) de l'ancien état ; & Mnémosyne (*c*) n'est que la traduction du même mot en langue Gréque. Les torches qu'on portoit toûjours à côté de Cérès, symbole de

(*a*) De משה *masha*, tirer, sauver de l'eau, vient נמשה *nimesheh*, sauvé, tiré du fond de l'eau. Le nom de Moïse ou Moséh, justifie suffisamment cette origine.

(*b*) De סמל *samal*, & סמלה *simeleh*. Ezech. 8 : 6. *Simulacrum, idolum*. De ce mot vient le *similis* des Latins.

(*c*) Μνημόσυνη *memoria*.

la terre affligée, ou à côté du * coffre de la repréſentation, avoient rapport au feu qui après le déluge étoit devenu néceſſaire dans la maiſon de chaque particulier : & c'eſt ce qui faiſoit donner à la figure d'Iſis ainſi accompagnée, les noms de Thémis, de Thémiſto, & d'Adraſtée, qui ſignifient tous trois *l'excellence du feu* (*a*). LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

*Voyez Fig. 5. Planc. XVII.*

Après la figure de la terre la principale piéce de la repréſentation étoit le petit Horus. Il étoit d'or, ce qui fait qu'on le nommoit Hérichton ou Hériſicthon, c'eſt-à-dire l'*Horus d'or* (*b*). On le couchoit ſur un van, ce qui fixe l'idée du labourage ; ou dans un coffrèt portatif, avec un ſerpent de même métal. Le ſymbole du travail, & l'héva ou la figure de la vie & des ſecours que le travail aſſure aux hommes, étoient du métal le plus précieux, pour donner aux aſſiſtans une

(*a*) De תם *tham*, la perfection, l'excellence ; & de אש *ish*, ou אשתא *ishto*, le feu, vient תמאיש *themis* ; & תמאישתא *themiſto*, l'excellence du feu. Tout de même de אדר *adar* ou *eder*, l'excellence, & de אשתא *eshta* ou *veſta*, le feu, אדראשתא *adraſta*, l'excellence du feu. C'eſt de ce mot *eſta* le feu, le foyer, que les Grecs ont fait celui d'*aſtu*, qui ſignifioit le logis, la demeure commune, la ville. Et de-là vient l'ancien uſage qui ſubſiſte encore de confondre l'idée de maiſon avec celle de feu, & de dire deux cens feux, pour ſignifier deux cens maiſons.

(*b*) De כתם *chetem*, de l'or pur.

LE CIEL POETIQUE.

haute idée du labourage, & du prix inestimable des secours qu'ils en avoient tirés. C'étoit en effet la plus excellente leçon qu'il fût possible de leur faire, & ils ne pouvoient qu'être utilement frappés de la comparaison du triste état de leurs peres, avec les secours que l'expérience & l'application leur apprenoient à se procurer. Une infinité de monumens de l'antiquité nous attestent par l'universalité de cet usage, l'estime que l'on en faisoit (*a*). Pour mieux faire entendre comment l'industrie avoit peu-à-peu réparé ou adouci le desordre causé par le déluge; on joignoit à ces figures les tristes graines dont on avoit été contraint de se nourrir dans les commencemens, & les marques des traverses qu'il avoit fallu surmonter. Les personnes qui portoient dans la cérémonie publique le coffre où tous ces mémoriaux étoient contenus, prenoient aussi des noms significatifs, & faisoient partie de la représentation. Elles devenoient actrices, & tout concouroit avec les piéces symboliques à faire entendre certaines vérités aux spectateurs.

L'enfant représentatif se nommoit tout

(*a*) Voyez les Antiquités de la Gréce, recueillies par Mylord Potter Evêque d'Oxford, aujourd'hui Archevêque de Cantorbery, tom. 1. Et S. Clément d'Alexandrie, *Cohort. ad Gent.*

L'ECRITURE SYMBOLIQUE.

ſimplement l'Enfant, *liber*, le Fils bien-aimé; quelquefois l'Enfant auteur de la vie ou de la ſubſiſtance, *liber Pater;* quelquefois l'Enfant de la repréſentation, *ben Séméleh;* quelquefois Harpocrate, Bacchus, Apollon, Icare. Il portoit encore d'autres noms dont nous donnerons l'éclairciſſement dans le détail des fêtes des différens peuples. Quant aux noms des actrices, ou de celles qui portoient en cérémonie les ſignes mémoratifs du paſſé, je me contenterai d'en rapporter ici un exemple qui ſert tout d'un coup de preuve à tout ce que nous venons de dire, & qui eſt connu des enfans mêmes; mais où les interprétes les plus ſavans ont vû toute autre choſe que la vérité. C'eſt la fable d'Ericton.

On ſait par le témoignage de Diodore de Sicile, & par la conformité des loix d'Egypte & d'Athènes, que les premiers habitans de l'Attique étoient une colonie Egyptienne: on a même diverſes preuves qu'elle étoit originaire de la ville de Saïs, ſi connue par ſes oliviers. Parmi les cérémonies que ces étrangers apportèrent d'Egypte en Gréce, on remarque le coffrèt qui contenoit, ſuivant l'uſage de leur patrie primitive, les figures ſymboliques du labourage. Trois jeunes Athéniennes por-

toient dans les fêtes un pannier où étoient couchés un enfant & un ſerpent.

* Métamorph. d'Ericthon. Ovid.

*Infantemque vident exporrectumque draconem.**

Les trois filles qui portoient cet enfant avoient des noms relatifs au labourage, dont elles avoient en mains les ſymboles. Elles ſe nommoient *Herſé*, *Pandroſos*, & *Aglaure*. La ſignification de ces noms dévoile toute l'obſcurité de l'énigme. Il nous ſuffit d'entendre que c'eſt à l'alternative de la *pluye*, de la *roſée*, & du *beau tems* que le *labourage* doit *la vie* qu'il nous procure. Laiſſons l'imagination des poëtes s'égarer ſur le reſte, & chercher ſelon leur coûtume, dans un ſymbole qu'ils n'entendoient plus, la matière d'une froide métamorphoſe.

Les Courſes des Bacchanales.

Pour rendre ces repréſentations plus complettes, ils n'oublièrent pas en Egypte, non plus qu'ailleurs, la triſte néceſſité où les premiers hommes s'étoient trouvés de défendre leurs maiſons & les fruits de la terre contre les inſultes des animaux féroces, multipliés par-tout pendant le ſéjour commun du genre humain dans la Babylonie. C'eſt la circonſtance particulière dont ils conſervèrent le ſouvenir par une eſpéce de chaſſe qu'ils renouvelloient dans tout l'Orient de trois ans en trois

ans *. La même fête ne revenoit pas tous les ans, parce que les bêtes ne se multiplioient pas d'une année à l'autre de manière à allarmer le voisinage. Cette chasse n'étant que représentative & peu sérieuse, fit dégénérer la sainteté des fêtes en des courses tumultueuses qui furent suivies des plus grands desordres, même avant l'introduction de l'idolâtrie.

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

* *Trieterica.*

Il est vrai qu'elles commençoient par le sacrifice, & par l'invocation du vrai Dieu, comme il est aisé de le prouver par leurs cris de guerre qui signifioient, *le Seigneur est le fort* (a) ; *le Seigneur est ma force* (b) ; *le Seigneur me vaut une armée* (b) ; *que le Seigneur soit mon guide* (c) ; toutes paroles que nous retrouvons dans la bouche des Hébreux, parce qu'originairement leur religion étoit la même que celle des autres peuples. Ceux-ci ont changé d'idées, & les formules de prières sont demeurées les mêmes. Mais on peut concevoir qu'elles dûrent être les suites de la

(a) אלאלוה *el eloah*, ἐλέλεῦ, d'où vient ἀλαλὴ, cri militaire.

(bb) *Io saboï* de צבאי *saboï*, *Deus mihi exercitus.*

(c) *Jehov nissi*, *Io nissi*, *Dio nissi* ; *Deus vexillum mihi*, *Deus mihi dux esto*, *Exod.* 17 : 15. Il n'est pas encore tems de convertir ce Dionissi, qui n'étoit qu'une prière, en un nom d'homme, & d'en faire le Dionysus des Grecs.

LE CIEL POETIQUE. liberté avec laquelle les aſſiſtans de tout âge & de tout ſexe ſe diſperſoient ſur les montagnes & dans les bois, après un grand repas pris en commun ; ayant en main une maſſue, ou une torche, ou une pique ; s'entr'excitant à la fureur avec des hurlemens pleins d'extravagance ; mettant en piéces les bêtes qu'ils pouvoient rencontrer ; & ſe barbouillant les habits & le viſage du ſang des victimes pour porter les marques d'une chaſſe dangereuſe. Nous verrons ailleurs les autres extravagances des Bacchanales. Elles ſuppoſent les peuples prévenus de la ridicule penſée que l'enfant portatif étoit fils d'une princeſſe nommée Sémélé & qu'il avoit été envoyé du ciel à toutes les Nations pour les rendre heureuſes. Mais juſqu'ici cette petite figure d'or n'eſt qu'un enfant ſymbolique, un mémorial du paſſé, & une inſtruction populaire ſur les avantages ineſtimables du travail.

## XVI.

*Les animaux vivans, devenus ſymboliques.*

Préſentement que nous connoiſſons le goût des Orientaux, & ſur-tout des Egyptiens, pour les figures & pour les cérémonies ſignificatives, nous ſommes

autoriſés

autorisés à croire que les pratiques singulières qui s'observoient parmi eux étoient autant de signes de certaines vérités, soit astronomiques, soit morales ou autres. Nous ne risquons plus à dire que le bélier qu'on honoroit dans la Thébaïde & dans la Lybie, les taureaux qu'on honoroit à Memphis & à Héliopolis, les chevreaux qu'on honoroit à Mendès, le lion les poissons & d'autres animaux qu'on honoroit en différens cantons, étoient dans leur origine des symboles fort simples. Ce n'étoit que lés anciens signes du zodiaque, & les différentes marques des situations du soleil. On caractérisoit la néoménie d'un certain mois ou d'un autre, en accompagnant l'Isis qui annonçoit cette fête, de la vûe de l'animal céleste où le soleil entroit : & au lieu d'une simple peinture, on faisoit paroître dans la fête l'animal même, l'animal vivant qui y avoit rapport. Le chien étant le symbole de la canicule qui ouvroit autrefois l'année, on faisoit paroître un chien vivant à la tête de tout le cérémonial de la première néoménie. C'est Diodore * qui nous le rapporte comme témoin oculaire. On s'accoûtuma donc à appeller ces néoménies, la fête du bélier, la fête du taureau, du chien, du lion.

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

* *Biblioth. l. 1.*

Après l'introduction de l'idolâtrie, quelques peuples s'abstinrent de faire mourir & de manger l'animal qu'ils avoient vû paroître si honorablement dans leurs cérémonies. Mais ils continuèrent toûjours à en faire trafic, & ils convinrent tacitement entr'eux de ne se pas priver en entier de l'usage des animaux les plus utiles aux besoins de la vie. Ceux de Mendès honoroient les chévres, & mangeoient des brébis. Ceux de Thèbes honoroient la brébis, & mangeoient des chévres. Le beuf quoiqu'honoré à Memphis & à Héliopolis n'étoit épargné nulle-part, à cause de l'excellence de sa chair. Mais quel motif a pu dans les commencemens inspirer à l'Egypte entière un goût & une prédilection si marquée pour le taureau, & pour le bouc, plûtôt que pour l'écrevisse, pour la colombe, ou pour d'autres animaux également usités parmi leurs symboles ? M. de Maillèt dans sa Description de l'Egypte, qu'il connoissoit très-bien après un séjour de plus de seize ans, nous apprend que la moisson se fait en Mai dans la basse Egypte ; en Avril au-dessus du Caire ; & en Mars, ou même plûtôt, dans la haute Egypte. La moisson étant l'objèt qui remue le plus puissamment l'esprit des peuples, la néoménie qui terminoit la

recolte du blé ne pouvoit manquer d'être une des plus agréables de toutes leurs fêtes. De-là vient la grande ſolemnité de l'entrée du ſoleil au bélier dans les environs de Thèbes. La grange étoit pleine: c'eſt tout dire. La même raiſon fit ſolemniſer avec pompe à Memphis le paſſage du ſoleil ſous le taureau, & à Mendès le paſſage du ſoleil ſous les chévreaux. Hors de l'Egypte la moiſſon ſe faiſant, ou étant achevée vers le paſſage du ſoleil ſous le lion, la figure de ce ſigne fut plus ordinairement unie avec l'Iſis qui annonçoit la grande fête où l'on remercioit Dieu de la recolte du blé *. Il n'y avoit rien de criminel à caractériſer une fête plûtôt qu'une autre par la vûe & par le tranſport public de l'animal dont le ſigne céleſte correſpondant à la fête, portoit le nom. Le cérémonial étoit encore innocent: mais il devenoit groſſier. Il ſe chargeoit de trop de figures ſenſibles, & nous touchons de bien près à l'abus qu'on en fit.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

*Voyez Planche XV.

## XVII.

*Les ſymboles & cérémonies mortuaires.*

Je finirai l'hiſtoire de l'écriture Egyptienne, & les exemples des pratiques ſignificatives ou inſtructives, par un court

détail des cérémonies mortuaires, & de ce qu'elles signifioient.

Auprès des villes d'Egypte étoit un lieu consacré pour en être la sépulture commune. *Biblioth. l. 1.* Diodore de Sicile nous apprend comment ces cimetières étoient ordonnés, & ce qu'on y pratiquoit, en nous donnant une description exacte du cimetière de Memphis le plus ample & le plus fréquenté de tous. La sépulture commune étoit, suivant son récit, au de-là d'un lac nommé Achérusie (*a*). Le mort étoit apporté sur le bord de ce lac au pié d'un tribunal composé de plusieurs juges qui informoient de ses vie & mœurs. S'il n'avoit pas payé ses dettes, on livroit son corps à ses créanciers pour obliger ceux de sa famille à le retirer de leurs mains, en se cottisant pour faire la somme dûe. S'il n'avoit pas été fidéle aux loix, le corps demeuroit privé de sépulture, & apparemment étoit jetté dans une espéce de voyerie ou de fosse qu'on nommoit le Tartare (*b*). Diodore nous apprend qu'auprès d'une Ville * peu distante de

* *Achante.*

(*a*) De אחרי *acharei*, après; & de איש *ish*, l'homme, vient אחריאיש *acharejish*, *ultima hominis*, le dernier état de l'homme, ou plûtôt ce qui suit la mort de l'homme. On dit aussi אחרון *acheron*, *postremum*, *conditio ultima*.

(*b*) Ce mot peut venir du Chald. תרה *tarah*, *praemonitio*, en doublant.

Memphis il y avoit un tonneau percé dans lequel on verſoit perpétuellement de l'eau du Nil, ce qui ne pouvoit ſignifier qu'un tourment ou des remords qui ne finiſſent point. Et ce ſeul trait nous donne lieu de penſer que le lieu où l'on jettoit les corps ſans ſépulture étoit accompagné de repréſentations effrayantes, comme d'un homme attaché à une roue qui tourne ſans ceſſe; d'un autre dont le cœur eſt perpétuellement déchiré par un vautour; d'un autre qui pouſſe au haut d'une montagne une lourde pierre qui retombe auſſitôt, & qu'il eſt contraint de reporter ſans interruption vers le ſommèt.

LES CÉREMONIES INSTRUCTIVES.

S'il ne ſe préſentoit point d'accuſateur, ou que l'accuſateur qui dépoſoit contre le défunt fût convaincu de faux, alors on ceſſoit de pleurer le mort: on faiſoit ſon éloge. Par exemple, on vantoit ſon excellente éducation, ſon reſpect pour la religion, ſon équité, ſa modération, ſa chaſteté, & ſes autres vertus. Jamais on ne lui faiſoit un mérite de ſa naiſſance qu'on ſuppoſoit être la même pour tous les hommes. Toute la multitude des aſſiſtans applaudiſſoit à ces éloges, & félicitoit le mort ſur ce qu'il alloit jouir d'un repos éternel avec les gens de bien.

*Diod. ibid.*

LE CIEL POETIQUE.

Sur le bord du lac étoit un batelier sévère & incorruptible qui recevoit le corps mort dans sa barque par l'ordre exprès des juges, & jamais autrement. Les rois d'Egypte eux-mêmes étoient traités avec une égale rigueur, & n'étoit pas admis dans la barque sans la permission des juges, qui les privoient quelquefois de la sépulture. Le batelier conduisoit le corps au de-là du lac dans une plaine embellie de prairies, de ruisseaux, de bosquets, & de tous les agrémens champêtres. Ce lieu se nommoit Elisout *, ou les champs élisées, c'est-à-dire, *pleine satisfaction*, *séjour de repos* ou *de joye*. A l'entrée de ce séjour étoit une figure de chien à trois gueules, que l'on nommoit Cerbère. Toute la cérémonie finissoit par jetter trois fois du sable sur l'ouverture du caveau où l'on avoit enfermé (*a*) le cadavre, & à lui dire autant de fois (*b*) adieu.

* עליצות

Tous ces termes & ces pratiques qui

(*a*) M. Maillèt nous a très-bien expliqué comment on enterroit les Momies Egyptiennes. On les descendoit dans des caveaux profonds qui étoient pratiqués dans le roc ou dans le tuf, sous les sables de la plaine de Memphis : on bouchoit le caveau avec une pierre, & on laissoit ensuite retomber le sable des environs. La coûtume de jetter trois fois du sable sur le corps mort est devenu universelle. *Injecto ter pulvere*. Horat. Carm. l. 1. od. 28.

(*b*) *Magna manes ter voce vocavi*. Æneid. 6.

ont été copiés presque par-tout, étoient autant d'instructions adressées au peuple. On lui faisoit entendre par toutes ces cérémonies, comme par autant de discours ou de symboles très-significatifs, que la mort étoit suivie du compte qu'il falloit rendre de notre vie à un tribunal inéxorable; mais que ce qui étoit à redouter pour les méchans n'étoit pour l'homme juste qu'un passage à un état plus doux. C'est pourquoi la mort étoit appellée *la délivrance* (*a*). Nous l'appellons de même *le trepas*, c'est-à-dire, le passage à une autre vie. La barque de transport se nommoit *la tranquillité* (*b*), parce qu'elle ne transportoit que les justes; & au contraire le batelier qui refusoit sans quartier ceux que les juges n'avoient pas absous, se nommoit *la colere* (*c*), ou la vengeance.

LES CÉREMONIES INSTRUCTIVES.

Quant à la terre jettée sur le corps & aux tendres adieux des parens, c'étoit le devoir naturel & l'expression simple de leurs regrets. Mais ils ne se contentoient

(*a*) De פליטה *pelitah*, ou plûtôt פלוטה *pelonta*, adoucissement, délivrance. D'où vient qu'Horace regarde ce passage comme la fin des maux. *Levare functum pauperem laboribus*, Carm. l. 2. od. 18.

(*b*) ברי *beri*, *tranquillitas*, *serenitas*, d'où vient βάρις *baris*, la barque de Charon, *Diod. Sic. ibid.*

(*c*) חרון *charon*. Exod. 15 : 7.

LE CIEL POETIQUE. pas de rendre en passant cet honneur sur la fosse : ils plaçoient à l'entrée du cimetière & au-dessus de la porte du mort le symbole de l'estime & de la tendre affection qu'ils portoient à leur parent mort. Le chien étant l'animal le plus attaché à l'homme est le symbole naturel de l'amitié & de l'attachement. Pour exprimer les trois cris qu'ils avoient poussés sur la fosse de leur ami, suivant l'usage qui n'accordoit cet honneur qu'aux gens de bien, ils donnoient trois têtes ou trois gosiers à la figure du chien. Ainsi cette figure placée auprès du tombeau, & sur la porte du mort nouvellement enterré, signifioit qu'il avoit été honoré des regrets de la famille, & *des cris* que les amis ne manquoient pas de venir pousser *sur la fosse* de celui qu'ils avoient estimé & chéri pour ses bonnes qualités. Le sens de ce symbole n'est plus équivoque dès qu'on en traduit le nom : ils l'appelloient *Cerbère*, c'est-à-dire, très-simplement, *les cris de la fosse* (*a*).

Il n'est ni facile, ni raisonnable de vouloir éclaircir tous les symboles, & toutes les cérémonies de l'antiquité, pour se convaincre que la plûpart des figures singulières & usitées dans les occasions les

(*a*) קְרִי *ceri* ou *cri*, qui a le même sens dans notre langue ; & de בֵר *ber*, le caveau, la fosse, קְרִבֵר *cerber*.

plus ſolemnelles n'étoient dans leur origine que des ſymboles ſignificatifs ou des cérémonies inſtructives. Il ſuffit que cela ſoit vrai de pluſieurs : or je crois l'avoir montré par ce premier eſſai d'éclairciſſement ſur l'écriture ancienne, puiſque l'explication que j'en donne eſt ſimple & étroitement liée avec les idées communes comme avec les beſoins des premiers hommes.

LES CÉRÉMONIES INSTRUCTIVES.

Mais après avoir apperçû dans les ſymboles & dans les cérémonies Orientales les plus diſtinguées, autant de vérités & de leçons utiles, publiquement adreſſées au peuple, mon lecteur qui en même tems y apperçoit, ſans que je l'en avertiſſe, les noms les plus ordinaires du Ciel Poëtique, & les objets de tout le culte des Payens, a droit de me demander comment ce changement a pu s'introduire. Comment l'or s'eſt-il changé en plomb, & par quel paſſage étrange, ces cérémonies, ces figures, & ces lettres où l'on liſoit autrefois autant de vérités utiles, ſont-elles devenues des puiſſances redoutées, & des divinités diſperſées dans tout le ciel ? Cette queſtion nous conduit à la théogonie ou à la naiſſance des dieux du Paganiſme. Si mon lecteur n'étoit pas encore pleinement convaincu

LE CIEL POETIQUE. que ces dieux n'étoient d'abord que des lettres ſymboliques ou des affiches populaires, la multitude des nouveaux exemples que je vais lui préſenter en ce genre, achevera, je l'eſpère, de le perſuader de la vérité de cette origine.



LA NAISSANCE DES DIEUX.

# LE CIEL POËTIQUE

## *CHAPITRE SECOND.*

## LA THÉOGONIE
*OU*
## LES SYMBOLES PERSONIFIÉS.

### *NAISSANCE DE L'IDOLATRIE.*

CE n'eſt point l'admiration du ſoleil qui a fait, comme on le dit, adorer le ſoleil à la place de ſon Auteur. Jamais le ſpectacle de l'univers n'a corrompu les hommes. Jamais il ne les a détournés de la penſée d'un Etre moteur de tout, & de la reconnoiſſance qu'ils doivent à une Providence toûjours féconde en nouvelles libéralités. Il les y rappelle loin de les en détourner. Jamais l'aſtronomie, ni l'étude de la terre ou du ciel n'a fait naître à perſonne l'étrange penſée de loger dans les aſtres des héros morts, & de leur en confier le gouvernement. L'écriture ſymbolique par l'abus que la cupidité en a fait, eſt la ſource du mal. Toutes les

LE CIEL POETIQUE. nations s'y sont empoisonnées en recevant les caractères de cette écriture sans en recevoir le sens.

Cette histoire des égaremens de nos peres offre au lecteur un objèt déplorable. Mais elle peut, ce me semble, intéresser sa curiosité, non-seulement par la nouveauté des ouvertures qu'elle lui présente pour parvenir à l'origine de ce culte insensé; mais encore plus par le concours des preuves de fait qui peuvent l'aider à concilier raisonnablement la fable avec la plus sûre tradition du genre humain. D'ailleurs elle intéresse encore plus la pieté en mettant dans un grand jour la supériorité infinie des lumières du Christianisme sur celles de la Philosophie humaine. Nous allons voir celle-ci s'égarer d'âge en âge; accumuler de nouvelles erreurs sur les premières; perdre de vûe la vérité, ou la retenir dans une captivité criminelle; autoriser ensuite les hommes à adorer toutes les parties de l'univers; & enfin les porter à n'adorer plus rien. Cette histoire au contraire est la gloire du Christianisme, & elle nous donne par avance une haute idée de la puissance de l'Evangile, l'unique doctrine qui ait efficacement attaqué l'idolâtrie, avili les augures, décrédité l'astro-

logie, fait tomber les superstitions inquiétes qui tyranisoient l'univers, & rectifié parmi nous la raison de ceux mêmes qui ne croyent pas à l'Evangile. LA NAISSANCE DES DIEUX.

L'avantage qu'on tiroit de l'écriture & des cérémonies symboliques en rendit de jour en jour l'usage plus fréquent & plus étendu : mais on se trouva bien-tôt arrêté par un inconvénient qui en étoit inséparable. Quelque soin qu'on prît de borner le nombre des symboles, & de faire adroitement servir le même caractère ou la même clé à une multitude de choses qui avoient entr'elles quelque rapport; en ajoûtant, ôtant, ou variant seulement un attribut ou une piéce de la figure symbolique (comme la chose se pratique encore dans les caractères des Chinois); on s'apperçut que cette écriture deviendroit à la fin presque impraticable par la quantité des figures qu'il falloit multiplier ou varier comme les objets, & même comme les jugemens que l'esprit porte de ces objets. C'est encore aujourd'hui le grand inconvénient de l'écriture Chinoise qui peint, non les sons de la voix, mais les objets de la pensée, par une multitude de lettres ou de clés différentes, & par des variétés innombrables dont on charge chaque clé.

LE CIEL POETIQUE.

L'écriture courante.

Il se trouva donc en Egypte ou ailleurs, & cela dès avant Cadmus (*a*), puisque ce fut avant le siécle de Job & de Moïse, un esprit attentif, un génie heureux & divinement inspiré, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, qui ayant remarqué que les sons de la voix avec lesquels nous pouvons signifier tout ce qu'il nous plaît, sont en assez petit nombre; s'avisa de représenter ce petit nombre de sons par un égal nombre de caractères. D'où il arriva qu'en représentant avec vint ou vint-quatre lettres, les vint ou vint-quatre principaux sons & articulations qui suffisent par leur mélange pour former les mots, ou les signes des objets, on pouvoit avec très-peu de caractères faire naître la pensée de toutes les choses que nous distinguons par la diversité de ces sons.

Cette invention si simple & si féconde, fit une fortune rapide. Elle passa chez les Arabes, fut communiquée aux Hébreux,

(*a*) Il fut regardé chez les Grecs comme l'inventeur de l'écriture, parce qu'il leur en communiqua l'usage. Ce qui a fait dire de lui avec plus d'agrément que de vérité :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole, ou de parler aux yeux,
Et par les traits divers des figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

*Brebeuf Pharsal.*

puis aux Phéniciens, & par ceux-ci aux Grecs, de-là aux habitans des îles : elle pénétra jusques chez les peuples du Nord. Les Chinois dont l'établissement est antérieure à cette invention, & qui par une foiblesse commune à tous les peuples spirituels, croyent valoir mieux que le reste des hommes, n'ont pas daigné admettre cette écriture si commode qu'il auroit fallu recevoir d'autrui. Ils conservent encore l'ancienne écriture représentative des objets mêmes, & qui ne diffère de l'écriture symbolique des Egyptiens qu'en ce que les caractères Chinois sont d'une institution plus arbitraire : au lieu que les symboles Egyptiens tenoient aux objets représentés, par quelque rapport, soit de nom, soit de ressemblance. Le serpent, par exemple, ou l'anguille signifioit *la vie* par un rapport de nom, le mot héva étant le même pour signifier une *anguille*, & pour exprimer *la vie*. La femme signifioit la terre par une ressemblance de fécondité ; & une barque signifioit la mort, par une ressemblance de service, puisque la mort & la barque nous passent où nous devons arriver. On se trouva tout d'un coup délivré des efforts d'attention & de mémoire qu'il falloit faire pour retenir

LA NAISSANCE DES DIEUX.

LE CIEL POETIQUE.

tant de caractères, & cette multitude de rapports. La nouvelle écriture formée d'un fort petit nombre de traits représentatifs des sons, réveilloit tout d'un coup avec l'idée du son la pensée de l'objèt, ou du jugement qu'on attachoit à ce son. Elle devint en Egypte, & par tout, l'écriture courante & populaire. On n'en employa plus d'autre dans les affaires de la société, parce qu'elle étoit facile à apprendre, & avec cela d'un service très-expéditif.

L'écriture Hiéroglyphique.

L'écriture symbolique, qui dès son commencement tenoit à la religion, à l'astronomie, & aux ordonnances qui régloient la société, se trouvant comme consacrée par l'usage honorable qu'on en avoit fait d'abord, tant dans les lieux & dans les instrumens destinés au culte religieux, que dans les leçons des maîtres à leurs disciples, continua à être mise en œuvre dans les fètes, sur les tombeaux, & sur les monumens publics. Elle devint l'écriture des savans & des prêtres. Elle se conserva dans quelques écoles, & encore plus dans le culte extérieur de la religion, dont le cérémonial une fois reglé se perpétue sans qu'il soit facile d'y toucher. Pour faire valoir l'écriture nouvelle, on ne crut

levoir effacer les figures de l'ancien- 
1'on trouvoit sur les tables sacrées, 
es grands vases employés à faire les 
ndes, sur les obélisques, sur les 
»eaux, & généralement sur tout ce 
ivoit rapport à la piété, à l'instru-
ı des peuples, & aux bienséances du 
ce religieux. Les caractères de cette 
ıre se nommèrent en Egypte *lettres* 
*es* *, ou *sculptures sacrées*, pour les 
ıguer des caractères de l'écriture 
nune.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

* ἱερογλύφικα.

elle-ci par son extrême commodité 
ellement le dessus que la première 
égligée dans l'usage. La difficulté de 
endre, qui étoit très-grande quand 
'en avoit point d'autre, devint encore 
grande quand on ne prit plus de 
de l'étudier, & cette difficulté même 
va d'en rendre l'étude tout-à-fait 
Quelle impression dût faire alors 
'esprit des peuples la vûe de Mithras 
u Gouverneur de la nature parmi les 
iques; la vûe d'une statue environ-
d'une trentaine de bras dans les as-
»lées des peuples du bord de l'Inde; 
ië d'Osiris, d'Isis, & de toutes ces 
es d'hommes & d'animaux, dont 
ılte public & les monumens se trou-
nt pleins en Egypte? Nous arrivons

LE CIEL POETIQUE.

à la naissance de l'idolâtrie. Mais est-elle donc l'effet de l'écriture symbolique? & une invention innocente a-t-elle perverti le genre humain? Non assurément. La cupidité seule a fait tout le mal.

Un adorateur froid, indifférent pour la justice, & qui a le cœur plein de passions n'est pas un idolâtre : je l'avouë: mais il est déja bien loin de Dieu, & de nouveaux égaremens peuvent succéder au premier, Dieu permettant que les ténébres deviennent la punition des cupidités criminelles (*a*). Le même attachement aux biens terrestres, la même injustice envers le prochain, en un mot la même cupidité qui fait le Juif & le mauvais Chrétien, corrompoit le culte que les premiers hommes rendoient publiquement à Dieu. Ils venoient régulièrement faire leur offrande & plier les génoux devant les figures instructives, qui les entretenoient de Dieu & de leurs devoirs. Leur action étoit bonne, & ils trouvoient dans l'appareil de leur religion une multitude de leçons utiles. Mais le cœur ne tenoit qu'à la terre, & étoit tout livré aux objets de leurs passions. L'abondance qu'ils venoient demander

(*a*) *Spargens pœnales cæcitates super illicitas cupiditates.* Augustin. Conf.

plûtôt que la justice; la longue vie qu'ils regardoient avec complaisance comme l'effèt & le prix de leur piété, en étoient aussi tout le motif. S'ils célébroient certaines fêtes avec plus de pompe & de vivacité que d'autres, l'esprit de religion y avoit peu de part: c'est parce qu'elles les intéressoient par quelque symbole particulier à leur pays, & sur-tout par la figure de l'animal qui faisoit leur richesse, ou qui caractérisoit le tems précis de leur moisson. Au lieu de mesurer l'étendue de leur piété par l'étendue de leur amour pour leurs freres, ils croyoient avoir tout acquitté, quand ils avoient été fidéles aux rubriques d'une dévotion machinale & toute extérieure, dont l'observation coûte peu en comparaison de la réforme du cœur. Ils s'attachoient méthodiquement à un cercle de menues pratiques, dans la pensée que le mérite en étoit sûr & les succès bien éprouvés. Ils se persuadoient en conséquence que leur prospérité ou leurs petits avantages personnels étoient une justice que Dieu leur rendoit, & un payement dont il devoit être occupé par préférence. Avec des dispositions si grossières il est peu étonnant que les premiers hommes ayent aisément perdu de vûe leur Créateur, &

LA NAISSANCE DES DIEUX.

la véritable piété. Ce que les ſymboles publics leur enſeignoient les avoit peu touchés, lorſque le ſens en étoit encore entendu. Une telle indifférence ne les conduiſoit pas à en chercher le ſens lorſqu'il commença à s'oublier.

Nous pouvons à préſent juger des impreſſions que doivent faire les figures ſymboliques ſur l'eſprit de nos adorateurs ignorans ou paſſionnés. Ceux que leur cupidité a corrompus abuſent de tout : & l'écriture deſtinée à les inſtruire va, par l'effèt de leur indifférence, & en punition de leur malignité, les mener de mépriſe en mépriſe, & devenir pour eux l'occaſion des chutes les plus funeſtes.

Parmi ce peuple qui ſe préſente dans le lieu de l'aſſemblée, preſque perſonne ne ſait lire l'écriture vulgaire : on peut bien aſſûrer qu'aucun d'eux ne s'eſt mis en peine d'entendre ce que ſignifie l'ancienne. Les aſſiſtans ſe trouvent environnés de ſymboles tracés avec appareil. Ce ſont toutes figures d'hommes, de femmes, & d'animaux parfaitement connus. Il eſt vrai qu'il y en a de bizares, & qui ne peuvent réveiller en eux aucune idée bien diſtincte. Mais la vûe du ſoleil qui paroiſſoit ſouvent au haut de leurs tableaux,

& sur la tête des figures, réveilloit en eux l'idée du soleil. Un homme ou un oiseau dans ces peintures les faisoit songer à un homme ou à un oiseau. Ils se bornoient stupidement à la figure qui étoit devant eux, ou au nom du gouverneur, de l'épervier, de la huppe ou à tel autre son, dont leur oreille étoit frappée : & n'allant pas plus loin, ils manquoient le sens qui étoit l'objèt de ce langage, & l'ame de cette écriture. Il n'est personne qui ne pressente aisément les étranges suites de cette méprise. On apperçoit sans nouvelles preuves que c'est là la première source des figures bizares & des idées absurdes de l'idolâtrie universelle. Mais les monumens des anciens peuples du Nord & de ceux du fond de l'Orient n'étant guères parvenus jusqu'à nous, ou ayant été la plûpart dans une variation continuelle, nous ferons bien de borner nos recherches de détail aux Divinités des Egyptiens, des Syriens, & des Grecs, parce que les figures de leurs Dieux sont connues ; que nous en sommes environnés ; que leur idolâtrie est devenue celle de nos peres ; & qu'elle est encore un peu la nôtre par la place honorable que nous lui laissons dans nos peintures & dans notre langage.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

ris, le modérateur de l'année
*gouverneur de la terre*, pour ce
sentoit à l'œil, c'est-à-dire,
homme. Ils prirent de même l
une femme; & l'enfant qu'ell
avec une tendre affection, ils l
pour un enfant, pour le fils d'
d'Isis. C'étoit entièrement perve
ge de ces figures. Car un homm
lique n'est point destiné à fig
homme. Isis n'étoit pas une fe
Horus soit enfant, soit homme
qu'il fût armé d'une fléche, ou q
tât une cruche de vin, étoit tou
chose qu'un enfant, ou un hom
ou un chasseur, ou un bûveur.
donc ces figures au pié de la lett
regardèrent comme des monu
leur histoire nationale. Ils ne déli
pas long tems sur l'application
falloit faire. Ils prirent la figur
distinguée, l'Osiris, le roi, ou l
rateur des saisons, pour le cor
& le pere de toutes leurs colo
étoit Cham, & qu'ils appelloien
Amoun, Hammon, & Thamn
lon les diverses prononciations
vinces.

Les personages symboliques pris pour des monumens historiques.

Osiris, de lettre ou de person
bolique qu'il étoit auparavant, é

venu dans l'esprit des peuples une personne réelle, un homme qui avoit autrefois vécu parmi eux, on fit son histoire rélativement aux attributs que portoit la figure. On la mêlangea de quelques traits de la vie de Cham : on devina le reste, & on imagina autant de faits qu'il y avoit de piéces à expliquer dans le symbole, ou de cérémonies dans les fêtes où l'on portoit le caractère du bel astre par lequel Dieu nous distribue les secours de la vie. Diodore de Sicile [a] & Plutarque [b], tout judicieux qu'ils sont, nous ont conservé ces ennuyeuses légendes. Etant, comme vous voyez, venues après coup, & lorsqu'on avoit perdu la signification du symbole, elles ne sont guères que des contes populaires & des puérilités dont il n'y a aucun profit à tirer. Souvent ce sont des infamies scandaleuses, & conformes aux inclinations détestables de ceux qui les ont imaginées.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

a *Biblioth. l.* 1.

b *De Isid. & Osir.*

Les Egyptiens qui avoient pris l'habitude d'adorer le soleil comme Dieu, comme l'auteur de tout bien, & de regarder Osiris comme leur fondateur, donnèrent dans un troisième précipice. Ils savoient par un souvenir confus & par un usage universel que cette figure d'Osiris avoit rapport au soleil, & ce n'étoit en

celle du soleil, & toutes les deux
celle de Dieu, de l'Etre tout-puiss
bien faisant. Ils n'honorèrent pl
Dieu, ni le soleil sans chanter en
tems les bienfaits d'Osiris ou d'An
L'un tenoit toûjours inséparablem
l'autre : ce qui leur fit publier qu'A
ou Osiris avoit été transporté dans
leil pour y faire sa résidence, & que
il ne cessoit de protéger l'Egypte, s
sant à répandre une plus riche abon
sur le pays qu'habitoient ses descen
que sur aucune autre contrée de
vers. Ainsi après avoir peu-à-peu at
la divinité & offert leurs adoration
roi représentatif des fonctions du
par un nouveau surcroît d'absurdit
le prirent pour leur premier roi. De
assemblage étrange de trois idées in
patibles, je veux dire, de Dieu, du
& d'un homme mort, qu'il est cepe
certain que les Egyptiens confond
perpétuellement.

La naissance des Dieux.

II.

*Jehov, Ammon, Neptune, Pluton.*

Cette religion qui flattoit grossièrement l'amour propre & la vanité des Egyptiens, prit aisément faveur, & s'enracina dans l'esprit des peuples. Tout le reste des symboles prit le même tour. On chercha qui étoit le Poseïdon ou le Neptune, c'est-à-dire, l'Osiris marin, symbole du retour annuel des flottes, & l'on en fit un Dieu qui se plaisoit dans la mer comme Osiris au ciel. L'Osiris funebre qui annonçoit l'anniversaire des funérailles, eut aussi son histoire : & comme toutes les cérémonies mortuaires au lieu d'être prises dans leur vrai sens pour des instructions publiques sur le repos des justes après la mort, avoient été peu-à-peu regardées comme la peinture des traitemens réels que les morts éprouvoient sous terre, dans des jardins délicieux ; on fit du Pluton ou du symbole de la délivrance des justes, un dieu qui présidoit au séjour des morts.

Neptune.

Pluton.

Le prétendu dieu Neptune qui devint le Dieu favori des peuples maritimes, ne fut presque point connu ou honoré des Egyptiens qui haïssoient la mer, & qui étant dans l'abondance de tout, ne for-

*Herodot. in Euterp.*

LE CIEL POETIQUE.

toient guères de leur pays. Comme ils étoient au contraire fort réguliers dans la pratique extérieure de leurs cérémonies religieuses, les anniversaires, qui revenoient fréquemment, rendirent Pluton beaucoup plus célébre parmi eux.

*Voyez Fig. 1. Planche V.

On voit souvent autour de la tête du Pluton Egyptien* une couronne rayonnante, & autour de son corps un serpent, quelquefois accompagné des signes du zodiaque ; ce qui signifie sensiblement la durée d'un soleil, c'est-à-dire, d'une année. Et si l'auteur des Saturnales a prétendu que Pluton, & bien d'autres dieux, n'étoient originairement autre chose que le soleil ; on voit ici combien il avoit raison de le penser, puisque Jupiter Ammon, Neptune, & Pluton ne sont dans la verité que le symbole d'une année solaire, diversifié selon les circonstances. On ne perdit pas tout-à-fait de vûe l'unité de leur origine en les personifiant : car on en fit trois freres qui avoient, disoit-on, partagé entre-eux l'empire du monde. Le souvenir du partage de la terre entre Cham & ses deux freres a pu aider cette attribution, ou faciliter du moins parmi les peuples la réception de cette fable.

Cham ou Hammon étant communément appellé *dieu* Jehov, Jehov-Am-

mon, la ville de Thèbes où il avoit fait son plus long séjour, & qu'on nommoit anciennement le *séjour d'Ammon* [a], fut par la suite appellée la *ville de Dieu* [b].

LA NAISSANCE DES DIEUX.

a Ammon-no
b Diospolis.

Ce mot Jehov, dans l'usage primitif, signifioit le *pere de la vie, l'Etre suprême.* Les Grecs le rendirent par celui de *Zeus* ou de *Dios* (*a*); & les Romains par celui de *Deus:* tous noms dont le sens est le même, si ce n'est aussi le même son, varié selon la prononciation des peuples. Ils y joignoient quelquefois le nom de Pere, qui n'en étoit que l'interprétation, & l'appelloit Diospiter ou Jov-piter. Les respects & les adorations qu'on adressoit au pere de la vie ne devinrent criminels que quand ce titre incommunicable eût été appliqué au soleil, & à un homme qu'on se figura y avoir été transporté pour gouverner le genre humain. L'Ammon confondu par un amour plein de stupidité avec Dieu & avec Osiris ou l'astre modérateur des saisons, devint le célébre Jov-Ammon, ou le Jupiter-Ammon, & fut toûjours en possession des premiers honneurs, après que les autres symboles eurent été convertis de même en autant de

(*a*) Ils changèrent quelquefois ce mot en celui de Ζῆν, qui vient de ζῆν & ζάω, *vivre.* C'est toûjours le même sens.

LE CIEL POETIQUE. personnages céleſtes & de divinités |
ſantes. La raiſon de cette prééminenc
fondée ſur ce qu'ils attachèrent l'
de ce fondateur de leur colonie au
brillant de tous leurs ſymboles, je
dire, à leur Oſiris.

## III.

### *Iſis, la Reine du ciel.*

Après le roi ſymbolique, ou le c
ctère du ſoleil, les Egyptiens n'avc
point de marque qui parût plus fréqu
ment dans leurs aſſemblées que l'Iſis, |
bole de la terre, ou plûtôt l'affiche de
tes ſucceſſivement déſignées par les
ductions de la terre dans chaque ſa
Un croiſſant de lune ou une face ple
poſée ſur la tête d'Iſis, ou autrement, |
voit, comme nous l'avons vû, anno
une néoménie, ou la fête du milie
mois de la fénaiſon, des ſémailles, c
moiſſon ou de telle autre partie de
née, ſelon qu'on y joignoit le ſym
d'une ſaiſon ou d'une production p
culière, & propre à un certain tem
l'année. Cette écriture n'étoit pas un
me. Les miniſtres de quelques can
affectoient d'écrire différemment de
tres : & au lieu d'exprimer la néomé

ou les autres parties du mois par la figure de la lune dans telle ou telle phase, ils choisirent, pour symbole de cet astre, l'animal qui voit dans les ténébres, & qui fait ses courses durant la nuit : c'est le chat.* Vû du profil, il marquoit le croissant : vû de face, il signifioit la pleine lune. Cette figure se mettoit quelquefois sur la tête d'Isis plus communément au haut du sistre, qui étoit un petit cerceau de métal traversé par des verges de fer, & servant dans les fètes à marquer par une certaine cadence la justesse de la danse & du chant*. Cet instrument de joye étoit donc le symbole des fètes : & placé dans la main d'une Isis qui portoit les marques de telle ou telle saison, il annonçoit la solemnité particulière à cette saison.

LA THÉOGONIE.

* *Plutarch. de Isid. & Osir.*

Le chat.

Le sistre.

**Voyez Fig. 1. Planc. XVI.*

Les Egyptiens accoûtumés à voir dans leurs assemblées ces figures d'Isis qu'on continuoit à montrer cérémonieusement & pour la forme, sans en entendre le sens; donnèrent, en cherchant l'origine de cette femme, dans le même égarement qui leur avoit fait prendre le gouverneur de la terre le symbole du soleil pour Ammon leur pere commun. Isis fut regardée comme sa femme : elle participa aux titres du mari, & étant devenue dans leur esprit une personne réelle, & une puissance

LE CIEL POETIQUE.

importante, ils l'invoquèrent avec confiance : ils la nommèrent honorablement la Dame, la Reine, la Gouvernante, la Mere commune, la Rein· du ciel & de la terre.

Les instrumens & les parures d'Isis n'étant plus que des décorations d'un ancien usage dont on avoit négligé le sens & le juste arrangement depuis l'invention de l'écriture courante ; on les prit pour des monumens historiques des secours qu'Isis avoit procurés au genre humain. Chaque signe, chaque attribut, & le nombre n'en étoit pas petit, donna lieu à autant d'histoires, ou plûtôt de contes frivoles. Plutarque ne peut rapporter ces historiettes sans perdre patience, ou sans en rougir. Il ne s'en tire, pour l'ordinaire, qu'en y cherchant quelque moralité ennüyeuse, ou une physique fort inutile, & plus communément encore quelque allégorie forcée.

Ce qui séduisit le plus les Egyptiens, frappés des atours singuliers de cette femme toûjours présente dans leurs assemblées, ce fut l'union fréquente d'un croissant ou d'un plein de lune, avec les parures de sa tête. Ils en prirent occasion de publier que la femme d'Osiris, la mere commune des Egyptiens, avoit la lune

pour demeure. Les fêtes du Très-haut n'avoient été fixées à la néoménie ou au plein, ou à telle autre partie du décours, que parce que ces phases étoient une indiction naturelle, & un moyen aisé de rassembler les peuples en un jour convenu & très-publiquement affiché. Ils perdirent de vûe l'Etre adorable, unique objèt de ces fêtes : ils les crurent consacrées à la lune elle-même, & à cette femme imaginaire qu'ils y croyoient résidente, & fort attentive à leurs besoins. Il n'y avoit pas jusqu'aux taches de la lune, qui par une fausse apparence de visage humain ne servît à fortifier leur illusion. LA THEOGONIE.

On voit aisément que comme l'Osiris, diversifié selon le besoin des significations a donné lieu d'imaginer un homme devenu gouverneur du soleil, un autre de la mer, & un troisième des enfers; de même Isis diversement parée, & ayant des attributs dont les uns avoient rapport au cours de la lune, les autres aux productions des saisons, pour diversifier les annonces des fêtes, donna occasion d'imaginer autant de déesses, soit célestes, soit terrestres, ou même infernales, qu'Isis changeoit de figure & de nom. Quand Isis portoit sur sa tête, ou autrement, les marques ordinaires de l'astre qui éclaire

LE CIEL POETIQUE. la nuit, on la regardoit comme la femme d'Osiris, & on l'appelloit la Reine du ciel. On en fit ainsi une divinité du premier ordre. Ensuite autant il y avoit d'Isis, ou d'indictions particulières à chaque mois, & peut-être spécialement chéries dans certains cantons, parce que les fêtes qu'elles annonçoient y étoient plus célébres qu'ailleurs, on en fit autant de déesses subalternes. Un ou deux exemples suffiront d'abord pour rendre le principe intelligible, en attendant les détails qui acheveront de le prouver.

L'Isis ou la lune de Juin, qui en tenant un vase suspendu à son bras * avertissoit de faire bonne provision de grain roti, suivant l'usage de ces tems-là, & de tous les vivres nécessaires pour la longue durée du débordement, passa pour une nouvelle divinité, parce qu'elle portoit alors un nouveau nom. On la nommoit Calliope, qui signifie *provision de vivres* (*a*), ou *le grain préparé*. De même la lune ou l'indiction de la néoménie d'Octobre, qui annonçoit *le desséchement*

* *Voyez Fig. 2. Planche XIV.*

(*a*) De קליא *cali, testum, grain roti* ; & de אפה *opéh pistor, celui qui prépare la bouillie, le pain*, ou d'autres viandes ; vient קליאפה *caliopéh, testum pistoris, la provision pour faire le pain*, ou le gruau. Quand David va trouver ses freres au camp, il leur porte une provision de grain roui, *cali*. I. Reg. 17 : 27.

& qui avertissoit de remercier Dieu de *la délivrance des eaux*, portoit par cette raison le nom de Némésis. On oublia la fonction de ce signe, & l'on en fit une troisième déesse. Le rapport qu'avoit son nom avec celui de la langue Gréque qui signifie *l'emportement & la vengeance*, fit imaginer aux Grecs que Némésis présidoit dans les enfers à la punition des coupables.

LA THÉOGONIE.

Avant que d'éclaircir plus au long les abus qu'on fit des affiches de chaque fête, continuons à indiquer les sources générales d'où sont sorties les divinités les plus bizarres & les opinions les plus monstrueuses.

## IV.

### *Horus, l'établissement des loix. Menès, fausseté de la chronologie Egyptienne.*

La troisième clé usitée dans les annonces publiques étoit Horus, le fils bien aimé d'Osiris & d'Isis *. Ce symbole des différens travaux de l'année en changeant de figure ou d'attributs & de noms, produisit à son tour un grand nombre d'autres dieux & de demi-dieux. Commençons par quelques-uns de ceux-ci. Les autres qui tiennent un rang plus dis-

* Voyez Fig. 2. Planche XIV.

LE CIEL POETIQUE.

tingué auront leur article à part. L'Horus qui paroissoit à l'ouverture de l'année & au retour des vents de Nord, après l'entrée du soleil au cancer, étoit assis sur une aigle ou sur un épervier. Pour abréger la peinture, on unissoit la tête de l'oiseau au corps d'Horus*. Comme cette figure avertissoit les habitans de l'arrivée des vents caniculaires qui faisoient croître les eaux, & du besoin de tenir leurs *terrasses d'une hauteur convenable*, on donnoit à Horus différents noms qui exprimoient ces avis. On l'appelloit Picus & Ganimede, dont le premier signifie *la crue des eaux* (*a*); le second signifie *les terrasses d'une juste mesure* (*b*). Cet Horus surnommé Ganimede, & placé à côté du gouverneur Osiris, a donné lieu aux Grecs d'imaginer l'enlévement d'un jeune chasseur par l'aigle de Jupiter.

*Planche X.*

Ganimede.

En Juillèt, quand les plaines d'Egypte étoient inondées sous le signe du lion, & que les laboureurs étoient désœuvrés, ou tout au plus occupés à chanter & à se

(*a*) De פכח *pikah*, *affluere*. Ezech. 47 : 2.

(*b*) De גנים *gannim*, *septa*, les clos, les jardins, les terrasses; & de מד *mad*, *mensura*, vient גנימד *gannimad*, *les terrasses de mesure*, les terrasses suffisamment hautes. La plaine d'Egypte est naturellement unie. Les retraites des habitans sont des levées faites de main d'hommes.

réjouir de voir l'eau à sa hauteur, alors on LA THE'O-
peignoit Horus jouant de la lire ou du GONIE.
sistre, à côté d'un lion apprivoisé. Ou bien il paroissoit comme nous l'avons vû Planche XI. couché & renversé sur un lion, Le travail durant le passage du soleil sous le signe du lion étoit comme mort & renversé, & on lui donnoit rélativement à la figure le nom d'Orphée (*a*), qui signifie Orphée.
*tué* ou *mis à la renverse.*

L'usage où l'on étoit de chanter alors, faute de pouvoir sortir & s'exercer, donna lieu de faire pour ce tems de l'année des collections de chants qui en ont pris le nom d'*hymmes d'Orphée.* Le travail se ranimoit ensuite, ce qui donna lieu à la fable d'Orphée revenu des enfers.

L'Isis qui se voit à côté du *lion* devenu *doux & traitable* se nommoit Euridice (*b*).

(*a*) ערף *oreph, le dos, le derriere de la tête.* Le même mot signifie *à la renverse.* Notre Vulgate a conservé dans le Pseaume 17 : 41, toute la simplicité de cette expression : *inimicoe meos dedisti mihi* ( oreph ) *dorsum.* Vous avez mis mes ennemis *à la renversè.*

(*b*) De ארי *eri lion*, & de דכא *daca domté*, vient ארידכא *eridaca, le lion vaincu*, le lion adouci. Comment se pourroit-il faire que le concours des noms de Calliope, d'Orphée, & d'Euridice, avec la figure du lion paisible dont nous rapportons trois monumens, Planche XI. n'eût point donné lieu à la fable d'Orphée, fils de Calliope, qui adoucissoit les lions, & qui épousa Euridice. Il suit de-là que les histoires qu'on a voulu tirer des fables deviennent extrêmement suspectes. Si Janus avec ses deux têtes, & Pâus avec sa tête d'épervier, ont

LE CIEL POETIQUE. qui veut dire le *lion adouci*, les traverſes du ſigne du lion ſurmontées. La fable en a fait l'épouſe d'Orphée.

Après cette longue inaction, le travail enfin *délivré des eaux*; ſembloit renaître & commençoit l'arpentage des terres deſſéchées : l'affiche en prit le nom de Moïſe ou de Muſée, dont chacun connoît le ſens.

Muſée.

Sur la fin de l'Automne les habitans débarraſſés des travaux de la campagne fabriquoient à *la veillée* le fil & la toile de *lin*, qui faiſoient une de leurs principales richeſſes. L'Horus qui en faiſoit l'annonce prit de-là le nom de Linus (*a*), qui ſignifie *la veillée*. Le nom en eſt demeuré à l'aſtre de la nuit, & à la matière même qu'on façonnoit *à la veillée*.

Linus.

Horus changeant ainſi de nom & d'attribut, ſelon les opérations particulieres à certaines ſaiſons & à certains pays, a

paſſé pour deux princes qui avoient regné de compagnie & en bonne intelligence au Latium; c'eſt parce que des Orientaux y ont porté les ſymboles de l'ouverture de l'année & des vents caniculaires qui l'accompagnoient. De même ſi Orphée a paſſé pour avoir chanté dans les montagnes de Thrace, adouci les lions de ce pays ſauvage, & épouſé une princeſſe de Thrace nommée Euridice, c'eſt parce que les ſymboles apportés en Thrace par des Voyageurs qui étoient fidéles aux coûtumes de leur pays, furent peu-à-peu perſonifiés & convertis en autant d'hiſtoires merveilleuſes.

(*a*) לין *lyn*, *veiller*.

visiblement fait naître les contes de Linus, de Musée, d'Orphée, de Picus, de Ganimede, & de biens d'autres prétendus héros ou législateurs, dont il est inutile après cela de vouloir fixer la chronologie & la demeure. LA THÉOGONIE.

C'est déja un profit de s'épargner des recherches inutiles. Mais nous trouvons ici un avantage beaucoup plus grand, qui est de découvrir la fausseté & le ridicule des commencemens de l'histoire Egyptienne, dont les Déïstes se plaisent à opposer la longue durée à la nouveauté du monde, & au petit nombre des générations que nous trouvons dans l'Ecriture. Non seulement tous ces dieux & demi-dieux que les Egyptiens font régner dans une antiquité fort reculée sont des idées absurdes & provenues de l'abus de leurs hiéroglyphes; mais même leurs premiers rois, ceux qu'on trouve uniformement à la tête des catalogues de toutes leurs dynasties, sont visiblement les principales clés de leur ancienne écriture, prises pour des monumens historiques. En voici une premiere preuve.

Le travail des champs ne recommençant en Egypte que quand le Nil avoit quitté la plaine, on donnoit par cette raison à l'affiche du labourage le nom

LE CIEL POETIQUE. de Musée, (délivré des eaux) & verrons, quand il en sera tems, donnoit pour le même sujet le no muses aux neuf lunes durant lesq Horus-Apollon, ou le labourage, tinuoit ses exercices.

La coûtume où l'on étoit d'ann les divers réglemens de police, opérations de chaque saison par l verses attitudes du fils d'Osiris, le communément nommer *Ménès* (a), à-dire, *la régle du peuple*, ou *le legisl* Les Egyptiens réalisant encore ce veau titre, se mirent dans l'espri Ménès avoit été leur législateur, teur de leur police, l'instituteur d année & de leurs loix. En conséq ils mirent ce fondateur imaginair tête de toutes les listes des rois de différens cantons. Comme ils le croy très-légitimement provenu du m d'Osiris ou Ammon & d'Isis, ils le moient tantôt Chemmis*, ou le Cham; tantôt Osiris le jeune†, o simplement Osiris. Souvent ils r soient les noms du pere & du fils seul, & le nommoient * Ménosiris. communément on l'appelloit Me ou Memnon, Menophis, ou Me

* Plutarch. de Isid.

† Ibid.

* Ibid.

(a) De מנה *manah*, nombrer, regler, ord

ſelon les divers accens des Provinces. Ce nom, qui ſignifioit proprement *le calendrier* ou la *régle du peuple*; s'eſt conſervé chez les Arabes, chez les Phéniciens, chez les Grecs, & chez les Romains, dans la plûpart des noms (*a*) qui ont rapport à la ſuite des mois, aux images & repréſentations qu'on y expoſoit de mois en mois dans l'aſſemblée des peuples, & aux prêtreſſes qui portoient ces ſymboles en cérémonie.

LA THÉOGONIE.

Le fils d'Oſiris, ou l'enfant ſymbolique, ainſi changé par l'opinion des Egyptiens en un prince qui avoit le premier policé leurs colonies, ne fut plus un ſigne employé dans leurs fêtes à leur marquer la ſuite des opérations de la ſociété, dont ils étoient ſuffiſamment inſtruits par la coûtume & par le ſecours de l'écriture courante. Il devint lui-même l'objèt des fêtes : on crut qu'il n'y paroiſſoit que pour recevoir des reſpects &

(*a*) μήνη *Méné Luna*. μῆνες *Ménès*, *Menſes*. *Menſura*. νεομηνίαι, *Neomenia*, *nova luna*. Manah & Manach en Hébreu & en Arabe ſignifient compter, ordonner, ſacrifier, & célébrer.. *Almanach* calendrier. *Ménades* celles qui portoient dans les fêtes les figures des dieux. Le mot *Manie* ſignifioit d'abord les fêtes & les images, c'eſt-à-dire les annonces, ou les marques des fêtes : enſuite il a ſignifié les convulſions & les extravagances que ces fêtes introduiſirent ; parce qu'on en avoit conſervé & outré les formules, les geſtes ; & tout le cérémonial ſans en comprendre le ſens.

LE CIEL POETIQUE.

des témoignages de reconnoissance. Ce qu'on disoit de lui comme signe, devint la matière d'autant d'éloges, & de récits. On y chantoit le fils de Jehov, *le fils* par excellence, *l'enfant auteur de tout bien*, *liber pater*, l'inventeur des loix, l'instituteur des sacrifices & des fêtes. Et c'est parce qu'on n'avoit pû oublier le rapport étroit qu'avoient les figures d'Isis & d'Horus avec les réglemens des sacrifices, des réjouissances publiques, & des opérations du labourage, que ces prétendus dieux furent honorés par des solemnités qu'on appelloit par tout la *législation*, la *promulgation des loix*, les *réglemens* de la société (*a*).

Il n'y a personne qui ne sente la justesse du motif qui fit donner le nom de Moïse ou de Musée, à l'annonce du renouvellement du labourage. Ce mot qui signifioit *le desséchement*, faisoit partie du calendrier : c'étoit le précis d'une ordonnance de police. Il revenoit tous les ans dans la bouche du peuple après la rentrée du fleuve dans ses bords. Ce n'étoit donc pas le nom d'un homme. Mais si Ménès & Musée ne sont qu'une même chose, s'ils ne sont que les noms de la même enseigne, que devient alors le

(*a*) θεσμοὶ, θεσμοφορία.

premier roi d'Egypte, le fondement de leur histoire? Il perd en ce moment toute ſa réalité. Deux des plus ſavans hommes de l'antiquité, Euſebe dans ſa Préparation * Evangelique, & Saint Clément dans ſon Exhortation aux Gentils, nous ont aidé à démêler au juſte ce que c'eſt que le célébre Ménès, en nous conſervant l'ancienne formule par laquelle on excitoit les initiés dans les myſtères à prendre des ſentimens de religion, & à aimer le travail. Les leçons de conduite qu'on y donne ſont adreſſées au travail même. Il y eſt appellé *fils de l'aſtre du jour*, parce que le labourage ne peut rien ſans le ſoleil. Il y eſt appellé Muſée, parce qu'en Egypte, d'où venoit cette formule, le labourage ne recommençoit ſes opérations qu'après la retraite des eaux. Enfin il y eſt ſurnommé Ménès (*a*), c'eſt-à-dire, la régle du peuple. Ainſi ce prétendu fondateur de la monarchie Egyptienne n'a pas plus de réalité qu'Oſiris ſon pere, ancien caractère du ſoleil, & que Muſée autre caractère du retour de la culture des terres & du travail des ſémailles.

LA THEOGONIE.

* l. 13. c. 12.

(*a*) σὺ δ' ἄκουε φαεσφόρου ἔκγονε Μηνῆς Μουσαῖε, écoûte ô Ménès Muſée, fils de l'aſtre du jour.

LE CIEL POETIQUE.

## V.

### *Anubis, Thot, Esculape.*

La fausseté de l'ancienne histoire d'Egypte achéve de se démontrer par l'abus qu'ils firent encore de la quatrième clé de leur écriture symbolique. C'étoit une figure d'homme portant une tête de chien, assez souvent avec une perche entortillée d'un ou de deux serpens. L'avis de se sauver, & d'être attentif à la profondeur du débordement, pour régler le labour & pour s'assurer la vie & la subsistance, voilà le sens de l'affiche qu'on mettoit dans l'assemblée au lever de la canicule. Les noms qu'on donnoit à cette affiche étoient Anubis *l'aboyeur, le donneur d'avis*, ou Tahaut *le chien*, ou Esculape *l'homme chien* (*a*). C'étoit toûjours le même sens ou la même annonce : mais c'étoient trois noms pour un. C'en fut assez pour en tirer trois personnages de leur histoire, dont la chronologie va encore s'allonger & fournir des armes puissantes contre la Religion Chrétienne. Ils font régner le demi-dieu Anubis avant Ménès, sans

(*a*) De איש *aish homme*, & de כלב *caleph chien*, est venu אישכלב *escaleph*, *l'homme chien*. Les Grecs l'appelloient *ἀστροκύων*, *l'astre chien*.

nous dire où. Ils font de Thot ou Thaau-tes fils de Ménès, leur second roi d'Egypte. Ils en font le conseiller de Ménès. Ils lui attribuent l'introduction des lettres, l'invention de la musique & de la danse, avec quantité d'autres belles découvertes : ce qui est fondé sur ce que la canicule ouvroit l'année, ramenoit une nouvelle suite de fètes, & paroissoit à la tête de toutes les lettres ou figures symboliques qui exprimoient l'ordre annuel. Quoiqu'Esculape ne fût encore que le signe de l'étoile caniculaire, les Egyptiens en firent un troisième roi qui s'étoit appliqué à procurer le salut de ses sujets en étudiant la médecine : idée provenue du salut ou de la conservation de la vie qu'exprimoit le serpent entortillé autour de la mesure du Nil. Telle est l'origine du serpent d'Epidaure, & la raison fort simple qui a toûjours retenu le serpent auprès du dieu de la Médecine, à laquelle ni l'homme ni l'animal n'avoient originairement aucun rapport. Plusieurs historiens cités par le Chevalier Marsham dans sa régle des tems*, attribuoient l'invention des lettres à Esculape, aussi bien qu'à Tahaut. C'étoit rendre justice, puisque l'un n'est point différent de l'autre. Marsham qui a pour

LA THÉOGONIE.

* *Chronicon canon.*

LE CIEL POETIQUE. ces contes Egyptiens plus d'eſtime & de prédilection que pour la Sainte Ecriture, ſe fâche tout de bon contre ceux qui ont ainſi confondu les choſes & altéré l'hiſtoire, en attribuant à Eſculape l'invention qui fait la gloire de Thot. Il raccommode cela le mieux qu'il peut. Mais les moyens de conciliation étoient ici fort ſuperflus, puiſque l'Eſculape ou *l'homme chien*, & le Tahaut, ou la canicule, n'étoient, comme Anubis, que les noms d'une figure qu'on mettoit dans l'aſſemblée du peuple pour l'avertir qu'on voyoit paroître l'étoile dont le lever ſeroit bientôt ſuivi du débordement.

La quatrième clé de l'écriture ſymbolique a produit encore d'autres perſonnages, qui viendront à leur tour : & toutes les quatre conjointement, ont donné naiſſance à des eſſains de dieux, parmi leſquels nous ferons choix des plus célébres, de ceux que nos peres ont adorés; non ſeulement parce que nous avons toûjours entendu parler de ces dieux ſans pouvoir en démêler l'origine.; mais ſur tout, parce que les mêmes faits qui nous aident à les démaſquer, rendent un témoignage perpétuel à la vérité de la révélation.

LA THE'OGONIE.

## VI.

### *La propagation des dieux Egyptiens. Progrès de l'idolâtrie.*

Après avoir trouvé dans l'abus des figures ſymboliques priſes pour des objèts réels, l'origine des habitans que l'Egypte a imaginés & placés dans le ciel, s'il ſe trouve encore que les dieux des autres nations les plus célébres, & les autres ſuperſtitions dont nous n'avons point parlé, ſoient une propagation ſenſible des idées & des pratiques Egyptiennes; la facilité de rappeller tant d'égaremens à un principe fort ſimple, ſera voir de nouveau la juſteſſe du principe, quoique dès à préſent il paroiſſe ſuffiſamment démontré.

Mais eſt-il ſi aiſé de prouver que les Phéniciens, les Syriens, les Grecs, & tous les Occidentaux dont nous connoiſſons les dieux, ayent été les copiſtes des Egyptiens? Ceux-ci voyageoient peu. Contens pour l'ordinaire de l'abondance dont ils jouiſſoient chez eux, ils ſe pouvoient paſſer des étrangers (*a*), & n'alloient pas chercher ailleurs ce qu'ils re-

(*a*) *Terra ſuis contenta bonis, non indiga mercis.* Pharſal. l. 8.

cueilloient ſans peine dans leur propre pays. Par cette raiſon ils paroîtront peu propres à ſervir de modéles aux autres peuples, ou à leur communiquer leurs opinions. C'eſt cependant l'Egypte qui a répandu parmi nous l'idolâtrie & les ſuperſtitions. Commençons par examiner quel a été le moyen de communication : nous verrons enſuite les progrès du mal.

## VII.

### *Les dieux d'Egypte communiqués à l'Aſie & à l'Europe par les Phéniciens.*

L'Egypte a toûjours été, & eſt encore, le pays du monde le plus fertile. La recolte preſque certaine ; & ordinairement ſupérieure de beaucoup aux beſoins des habitans, donnoit lieu d'y faire d'amples amas de blé qui étoient la reſſource des Arabes, des Chananéens, des Syriens, & des Grecs dans les années ſtériles. Les voyageurs que le beſoin ou la curioſité y conduiſoit, mais ſur-tout les Phéniciens, qui n'occupoient qu'une petite côte maritime auprès du Liban, & qui n'avoient point de grenier plus ſûr que l'Egypte, étoient tous également frappés de la police qui régnoit dans ce beau pays, du caractère paiſible des habitans, de l'air myſtérieux




1. La source du Nil, du Cab. de St. Germ. 2. Les tro
criture antique à la maniere des Egyptiens. 3. L
cipales Clés de l'écriture antique à la maniere des
voir un roi, une mère féconde, un enfant cheri, u
Symbole de la Canicule, et un épervier Symbole a

mystérieux des cérémonies & des fêtes qu'on y célébroit avec grand appareil ; & enfin de l'abondance qu'ils regardoient comme miraculeuse dans un pays où il ne pleuvoit pas. L'idée qu'ils avoient de ce fleuve dont la source demeuroit inconnue, & dont les débordemens leur paroissoient contraires à l'ordre commun de la nature, leur faisoit dire que Dieu lui-même versoit sur l'Egypte ces eaux bienfaisantes (*a*). Les Egyptiens peignoient cette merveille par la figure de Dieu, c'est-à-dire par un soleil, de la bouche duquel il sort un fleuve (*b*), & les étrangers comme les Egyptiens publioient partout qu'une félicité si singulière étoit la récompense de la pieté des habitans. Peut-être même les Syriens & les Chananéens

LA THEOGONIE.

*Voyez Fig. 1. Planche XIV.*

(*a*) Διϊπετης ποταμὸς, *fluvius à Deo missus.* Odyss. 4. v. 581. Voyez Fig. 1. Planche XIV.

(*b*) C'est la raison pour laquelle ils donnoient à Dieu ou au soleil entr'autres titres celui de פהאוב *phé ob phœbus* Φοῖβος, qui signifie *la bouche de Ob*, c'est-à-dire, *la source du débordement*, des deux mots פה *pheh os*, la bouche, & de אוב *ob*, l'enflure, le débordement. C'est l'ancien nom qu'ils donnoient au Nil sorti de ses bords, comme nous le démontrerons dans la fable d'Andromède & de Niobée. Peut-être cette figure rayonnante qui verse un fleuve de sa bouche, n'étoit-elle qu'un Osiris qu'on plaçoit en Juin dans l'assemblée du peuple, pour signifier l'*annonce* ou l'*avis du débordement*. Cette écriture a pû faire naître par la suite des opinions singulières sur l'origine du Nil, quoiqu'il provienne de la pluye comme tous les autres fleuves.

CIEL ont-ils tout d'abord reçu des Egyptiens
TIQUE. & mis en usage parmi eux l'écriture symbolique. L'introduction de l'écriture vulgaire leur en aura fait perdre l'intelligence sans en supprimer les figures : en sorte que ces symboles étant toûjours de cérémonie & exposés publiquement dans les fêtes, chacun y attacha l'idée ou l'histoire qui lui parut la plus vraisemblable. L'Egypte fut ainsi la coupe où étoit le poison de l'idolâtrie ; & les Phéniciens sont ceux qui, en voyageant par tout, ont présenté cette coupe funeste à la plûpart des nations de l'Occident. C'est même la raison pourquoi les noms des dieux & les termes usités dans les fêtes payennes ont un rapport si sensible à la langue Phénicienne. Assurément on parloit en Egypte une langue différente de celle du pays de Chanaan * & quoique le fond des deux langues pû être le même, comme on en a diverse preuves, elles étoient peut-être plus éloignées l'une de l'autre dans leurs term naisons & dans leurs tours, que ne le so les langues Espagnole, Françoise, & I lienne dont le fond est le même. Mais Phéniciens en transportant sur toutes côtes de la Méditerranée les cérémo Egyptiennes, en ont traduit en leur l

Pourquoi les noms des dieux ont rapport à la langue Phénicienne.

* Psal. 80 : 5.

gue la plûpart des termes. Par ce moyen nous y retrouvons encore un ſens conforme à l'intention des premiers inſtituteurs. Or ce ſens ſe trouve preſque toûjours étroitement lié avec les réglemens de la ſociété. Au contraire le ſens de ces mots n'a aucun rapport ni à des dieux, ni à des déeſſes. Nous ſommes donc dans le chemin du vrai, & nous ferons bien de ne point quitter cette route. LA THÉOGONIE.

Les voyageurs & les marchands étoient infailliblement frappés dans leur ſéjour en Egypte de l'extérieur des fêtes & de l'abondance qui en paroiſſoit être le fruit. Ils ne rapportoient pas chez eux cette multitude de ſymboles & de pratiques où ils ne comprenoient rien. Mais ils ne manquoient guères de regarder avec vénération les trois ou quatre ſymboles principaux que les Egyptiens honoroient comme des puiſſances bien-faiſantes, & comme les auteurs de tout le bien qui leur arrivoit.

Le gouverneur, la femme, l'enfant, & le meſſager, ou le donneur d'avis, paroiſſant toûjours, quoiqu'avec variété dans toutes les fêtes; les étrangers s'accoûtumèrent ſur-tout à ces trois ou quatre objets les plus diſtingués de tout le culte: & les Phéniciens qu'un beſoin per-

LE CIEL POETIQUE. pétuel ramenoit dans le port du Phare, furent les premiers à mettre en œuvre chez eux le même cérémonial, & à célébrer les mêmes fêtes. Le cercle ou le soleil accompagné de serpens, ou de feuillages, ou de grandes aîles, pour peindre l'esprit moteur de toutes choses, maître de l'air, dispensateur des saisons & des recoltes; quoique toûjours placé au dessus des plus beaux symboles, attiroit moins les yeux que la brillante figure du gouverneur de la terre, ou que les diverses parures qu'on donnoit à la mere, & au fils bien-aimé. Rien ne contribua davantage à humaniser l'idée de Dieu, si cela se peut dire, ou plûtôt à faire rapporter le culte & les adorations à des êtres semblables à nous.

## VII.

*Le Roi, la Reine du ciel, & l'armée des cieux.*

Les étrangers ne firent pas de grandes enquêtes sur la vie & les gestes de cet Ammon que le peuple Egyptien confondoit avec Osiris. L'idée qui leur demeuroit dans l'esprit en voyant cet homme, symbole du soleil, est qu'il étoit le roi,

le maître du ciel, le pere de tout bien. Et si ce symbole a fait partie de l'ancienne écriture des Chananéens, il n'est pas surprenant que devenu dieu dans leur opinion, il ait été communiqué aux autres peuples sans aucun rapport à Osiris ou à Ammon qui étoient des appellations particulières à l'Egypte. LA THÉOGONIE.

L'Isis qui étoit souvent à côté du grand roi, pour signifier les fêtes de chaque saison, avoit l'air & le nom d'une femme. Ses diverses couronnes étoient les parures d'une reine. Horus leur fils bien-aimé acquéroit autant de noms qu'il avoit d'habits & de figures. Ils en formèrent autant de personnages qui étoient à la suite du roi, & lui faisoient cortége. Les voyageurs ne reportèrent chez eux rien de plus uniforme que les figures & le culte du roi & de la reine du ciel, suivis de leur nombreuse cour. Les rois marchoient ainsi toûjours accompagnés de la reine & d'une armée ou d'une suite d'amis & de gardes qu'on appelloit *l'armée*.

Telle est l'origine de ce culte du roi, de la reine & de l'armée des cieux contre lequel toute la loi de Moïse & les Prophétes avertissent si souvent les Hébreux de se précautionner. Cette armée des

LE CIEL POETIQUE. cieux qu'on appelloit *ſeba* (*a*), ou *ſaba*, a donné le nom à l'idolâtrie des Sabiens qui étoit univerſelle dans l'Arabie, dans la Phénicie, & chez tous les peuples de Syrie; ſi même elle n'eſt devenue celle de preſque toute la terre, quoiqu'avec des changemens toûjours nouveaux d'une contrée à l'autre.

## VIII.

### *Moloch*, *Baal*, *Adonis*, & *Achad*.

Le dieu, ou plûtôt la figure du ſoleil, que les Egyptiens appelloient *Oſiris*, ou le gouverneur de la terre, prit ailleurs un autre nom. Les peuples d'Orient qui l'avoient adopté, & qui regardoient leurs avantages temporels comme le fruit évident de cette dévotion, l'appellèrent les uns *Moloch*, ou *Melchom* (*b*), c'eſt-à-dire, le roi; les autres *Baal*, ou *Adonai*, ou *Adonis*, ou *Hero*, (*c*), tous noms qui

(*a*) צבא *tséba*, *exercitus*. Voyez l'hiſtoire du Sabianiſme. *Maimonid. dux dubitantium.*

(*b*) מלך *malac* ou *melec*.

(*c*) Voyez le nom de *Hero* en ce ſens dans l'interprétation de l'obéliſque de Rameſſès, par Ammian Marcellin, ou dans la régle des tems de Marsham. De ce *hero*, les Latins ont fait *herus* & *hera*, le ſeigneur, la dame. Les Philiſtins le nommoient le ſeigneur des hommes, *marnas*, du mot *maran*, qui ſignifie le maître, & de *as*, qui ſignifie l'homme. Ce qui revient au ſens des noms qui précédent.

signifient *le seigneur*. D'autres le nommoient Achad (*a*), ce que les vieux habitans du Latium ont rendu par *sol*, *l'unique*; d'autres enfin Baalshamaim ou Belsamen (*b*), *le seigneur des cieux*. Mais c'étoit toûjours le soleil que ces figures de roi, & ces noms signifioient immédiatement, plûtôt que l'Etre tout-puissant, que ces peuples perdoient de vûe, ou confondoient avec le soleil. Ainsi l'attribution qu'ils faisoient au soleil du gouvernement du monde & d'une fécondité universelle, étoit un culte plein d'injustice & d'impiété, toûjours réprouvé par l'écriture. LA THEOGONIE.

La grande dévotion par laquelle on honoroit la puissance de cet astre métamorphosé en roi du ciel, étoit de pénétrer de toute la force de ses feux les enfans qu'on vouloit lui consacrer par une espéce de purification imaginaire qu'on croyoit utile à leur santé. C'est dans cette vûe qu'on les faisoit passer entre deux grands feux allumés devant Moloch. On confondit par la suite le culte de cette idole Honneurs rendus à Moloch.

(*a*) אחד *achad*, *unicus*, & par une prononciation adoucie, *adad*, un, l'unique, le seul. Les anciens rois de Syrie qui se disoient ses enfans, prenoient le nom de *Benadad*, fils de dieu. *Voyez Macrob. Saturnal. lib.* 1, *cap.* 24.

(*b*) בעל שמים *Dominus cœlorum*.

avec celui qu'on rendoit à Saturne : & l'usage étant d'offrir à Saturne des victimes humaines pour les raisons qu'il sera tems de déduire quand nous en serons à son article, le culte de Moloch devint également sanguinaire ou cruel. On brûloit en son honneur les enfans qu'on avoit de trop, & dont on vouloit se défaire saintement en les consacrant à leur Dieu tutélaire pour le plus grand bien de la famille. Souvent même dans les occasions importantes, dans un péril éminent, c'étoit l'aîné, l'enfant bien-aimé qu'on dévoüoit à Melchom. Rien de plus connu, ni de plus défendu dans les loix de Moïse. Cette pratique abominable a duré long-tems chez les Chananéens dans un lieu voisin de Jerusalem nommé *la Gehenne*, c'est-à-dire, *la valée* de la famille de *Hennon* à qui ce lieu appartenoit anciennement. On l'appelloit aussi la valée de Thophet, c'est-à-dire, la valée du tambour ; parce qu'on y livroit les enfans à ces devotions inhumaines, tandis que leurs freres & sœurs dansoient au son du tambour, pour ne pas entendre leurs cris.

LA THÉOGONIE.

## IX.

### *Le char du soleil, les équipages des Dieux.*

Le fouèt qu'on mettoit à la main d'Osiris, à la droite du Jupiter d'Héliopolis qui est le même, & à la droite du Jupiter de Syrie (*a*), qui n'en est point différent, faisoit évidemment de ce dieu le cocher ou le guide de l'année, des astres, & de toute la nature. L'idée de cocher n'avoit alors rien de bas : c'étoit au contraire une fonction très-honorable dans l'antiquité que celle de gouverner un char. C'étoit l'exercice cheri des rois & des plus grands guerriers *. Les Grecs plus imaginatifs que les autres peuples, en adoptant la figure du soleil, ne se contentèrent pas de lui mettre un fouèt à la main : mais au fouèt qui étoit très-suffisant pour signifier la conduite de l'année dans l'ancienne écriture, ils ajoûtèrent un char, des chevaux pleins de feu, & un équipage complet *. Ils peignirent leur dieu soleil avec une face rayonnante assis sur un char, &

* V. *l'Iliad. d'Hom.*

* V. *Ovid. Metam.* 2.

(*a*) *Dextra elevata cum flagro in auriga modum.* Macrob. Saturnal. l. 1. c. 23. L'auteur nomme ce Jupiter, Assyrien. Mais Assyrien dans cet endroit est pour Syrien, comme on en peut juger par son nom d'Adad qui étoit le nom de Dieu en Syrie, & entroit dans le nom des rois de cette contrée, Benadad. La même méprise se trouve dans Virgile & dans Horace.

LE CIEL POETIQUE.

gouvernant, le fouët dans une main, & les rènes dans l'autre, quatre chevaux aîlés. Voilà Osiris ou Ammon fort embelli. Mais quoiqu'on lui ait ôté son air Egyptien, & qu'il acquière d'autres ornemens d'un pays à l'autre, il conserve le caractère de gouverneur : & au travers de cette pompe on reconnoît Osiris. Ce n'est toûjours que le signe du soleil, auquel ils joignent l'idée de la toute-puissance. Les Phéniciens le nommoient Helion (a), *le Très-haut*. Les Grecs le nommèrent *Helios*. C'est toûjours le même nom, & le même blasphème.

Depuis que les Grecs eurent multiplié leurs dieux, comme les symboles qu'ils laissoient introduire chez eux sans en comprendre le sens, ils donnèrent à chacun de ces prétendus dieux un équipage à peu près semblable, pour leur procurer la facilité des transports, & le soutien de leur dignité. Ils varièrent les ornemens, la livrée, & l'attelage selon la bienséance du rang & de l'état.

Le comble de toutes ces folies, & c'est une folie qui devint universelle, étoit non-seulement de confondre Dieu avec ce gouverneur des astres & de la terre,

(a) עליון ἥλιος, *Helios*; ὑπερίων, *Hyperion*, le Très-haut.

c'est-à-dire, avec le soleil; mais même de chercher parmi leurs héros ou leurs fondateurs, ce roi devenu le conducteur de la nature. Ainsi les Egyptiens y trouvèrent leur Ammon, les Syriens leur Bélus, les Crétois leur Astérius, les Arcadiens un autre Jupiter. Ou plûtôt ce Jéhov, parce qu'il avoit une forme humaine, passoit pour avoir été roi de tous les pays où son culte étoit reçu, quoiqu'il n'eût réellement vécu nulle-part, puisqu'il n'étoit que le signe de la course du soleil.

LA THÉOGONIE.

## X.

*Isis, Balsamina, Hammalta, la Reine du ciel, Aséroth, Astéroth, Aphrodité.*

La reception qu'on fit à Isis dans les pays étrangers ne fut pas moins favorable que celle qu'on avoit faite à Osiris. De femme représentative des productions de la terre selon les saisons & des fêtes que les saisons amènent, elle devint une femme réelle; mais une femme incomparable; une reine bien faisante & la mere de l'abondance.

D'abord par droit de communauté elle eut part à tous les titres de son mari. On appelloit celui-ci Ammon: on la nomma

LE CIEL POETIQUE.

Ammonia. Il se nommoit Achad, Hero ou Herus, Baal, Moloch, & Belsamen : Isis fut en conséquence traitée de Achata ou Hecaté, *l'unique ;* d'Architis[a], de Baaltis, Baaleth, ou Belta[b], ou Hera[c], *la dame*. Car tous ces noms reviennent au même sens. Par la même raison on l'honoroit des titres de Belsamina, *la reine du ciel*, ou tout simplement du beau nom de Malchet & Amalcta, *la reine*. On reconnoît à ces traits la Junon des Latins, & l'Hera ou *la dame*, celle qu'Homère & tous les poëtes donnent pour épouse à Jupiter, & qui fit si mauvais ménage avec lui.

a Macrob. Saturnal. l. 1. c. 21.

b Plutarch de Isid.

c ἥρα.

C'étoit anciennement un usage universel de faire les sacrifices & les prières publiques sur des éminences, & spécialement dans de grands bois, pour mettre le peuple à couvert des ardeurs du soleil. Quand l'Isis qui indiquoit les fêtes, & dont les figures faisoient une des plus belles parties du cérémonial, en fut devenue l'objèt, & eût été regardée comme la dispensatrice des biens de la terre dont elle porte toûjours les marques ; ses figures qui n'annonçoient que l'abondance & la joye devinrent les plus agréables au peuple toûjours avide, toûjours crédule sur cet article. Le faux sens qu'on donnoit

à ces figures les accrédita comme le plus sûr moyen d'obtenir d'amples moissons. Ces simulacres furent fêtés & placés dans les plus beaux bois. Le peuple courut en foule aux dévotions de l'aimable reine qui les combloit de biens. C'étoit elle, sans doute, de qui ils tenoient tout. La fraîcheur & la beauté du lieu où elle étoit honorée ne faisoit pas moins d'impression sur les assistans, que les parures de la déesse : & au lieu de l'appeller la reine du ciel, ils la nommoient souvent *la reine des bois* (*a*), ce qui se trouve plusieurs fois dans l'écriture : & c'est parce que la coûtume de s'assembler dans des lieux environnés de grands bois étoit devenue une occasion d'idolâtrie, que la loi de Moïse défend de planter des bois pour y célébrer aucune fête. La coûtume en étoit anciennement innocente & universelle, parce qu'on ne s'y assembloit que pour louer Dieu. Mais elle fut prohibée comme une profession publique d'idolâtrie,

LA THÉOGONIE.

*Lucine*, de *lucus*, grand bois.

(*a*) De מלכת *malchet*, *regina* ; & de אשרות *ashereth*, *lucus*. II. Paralipom. 33 : 3. d'où vieut le mot Grec *ασκερα*, *lucus*, bois sacré. Les Latins ont fait de *lucus* qui y répond leur *Lucina*, qui signifie exactement la *présidente des bois*. Mais une petite équivoque, je veux dire le rapport du mot *Lucine* avec celui de *lux*, la fit invoquer dans les couches, comme si elle se mêloit de faire arriver les enfans à la lumière. *Juno lucina fer opem*. Terent.

LE CIEL POETIQUE.

lorsque le symbole des fêtes y eût été honoré comme une reine bienfaisante, & dont le pouvoir se faisoit sentir dans le ciel, & sur la terre. Bientôt après elle acquit deux ou trois autres noms qui engendrèrent autant de nouvelles déesses; & celles-ci firent encore autant & plus de bruit dans le monde que la reine des bois.

*Astarté, Atergatis, Aphrodité.*

La faucille, les cornes de taureau ou de capricorne, la queue de poisson, & les autres parties du zodiaque qu'on unissoit à la figure pour désigner chaque saison, mais qu'on n'entendoit plus, portoient les esprits à l'attente de la prospérité des troupeaux, à la richesse des moissons, ou de la pêche. C'est ce qu'elle sembloit promettre, & c'étoit-là l'objet des souhaits des peuples : elle devint donc la reine des troupeaux ( Asteroth (*a*), le grand poisson, ou *reine des poissons* ( Adirdagat (*b*), & sur-tout *la dispensatrice de la*

(*a*) עשהרות *hammalchet-asteroth.* Judic. 2 : 13. & I. Reg. 31 : 10. Les armes de Saül furent suspendues par les Philistins dans le temple de la déesse des troupeaux, Asteroth.

(*b*) De אדיר *adir*, *magnificus*; & de דג *dag*, *piscis*, vient אדירדגת *adirdag th*, dont les Grecs ont fait Atergatis & Derceto. Lucien avoit vû cette figure : & Diodore de Sicile, *Biblioth. liv.* 2. nous la montre de même à Ascalon. τὸ μὲν πρόσωπον ἔχει γυναικὸς,

*fertilité, Appherudoth* (*a*), ou par excellence *la reine, Amalcta*. Ces mots qui étoient fréquens dans la bouche des Phéniciens établis en Gréce, furent bien reçus comme les dévotions & les figures d'Isis, que la pompe & la joye des fêtes avoient accréditées. Les Grecs ammollirent les sons de ces mots, & leur donnèrent le pli ou le tour de leur langue. La reine des troupeaux devint Astarté : la reine des poissons devint Atergatis : & la mere des blés devint l'Aphrodité des Cypriots & des Grecs. Le nom d'Appherudoth, la mere des moissons, converti en celui d'Aphrodité, n'étoit plus qu'un son vuide de sens. Mais paroissant aux Grecs venir d'un mot de leur langue (*b*), qui signifie LA THEOGONIE.

τὸ δ' ἄλλο σῶμα πᾶν ἰχθύος. *Faciem quidem habet mulieris, omne reliquum corpus piscis.*

*Desinit in piscem mulier formosa supernè.*

(*a*) De אם *am mater, la mere*, & de פרדות *pherudoth, grana*, les blés. *Joël* 1 : 17. s'est formé *appherudoth, la mere des moissons*. De-là aussi le nom de la rivière Amphryse.

(*b*) De ἄφρος, écume. Platon dans le Cratyle avoue que bien des mots Grecs viennent des Barbares, c'est-à-dire, des Orientaux. Il remarque ailleurs, *de Legibus Dial.* 13. *épinom. pag.* 1012. *édit. Francofurt.* que le nom de l'étoile du soir, qui est *aphrodité*, étoit venu de Syrie ou de l'Orient, ce qui confirme parfaitement l'étymologie que j'en ai donnée. Les Orientaux exprimoient encore le même sens par le nom de Britomartis, qui vient de ברית *berit, cibus*; & de מרת *marat, domina*, la reine des blés.

LE CIEL POETIQUE.

l'écume de la mer, ils fabriquèrent là-dessus la merveilleuse histoire de la déesse engendrée de l'écume de la mer, & sortant tout à coup du sein de l'onde au grand étonnement des dieux & des hommes. Les philosophes cherchèrent ensuite dans les profondeurs de leurs connoissances sur la génération du monde, des moyens d'expliquer le mystère de ce qui n'étoit qu'un jeu de mots, ou une allusion frivole du mot aphrodité à un terme de leur langue, qui n'y ressembloit que par le son (*a*).

Nous avons déja remarqué que les sculteurs Grecs ne pouvoient souffrir sur la tête de leurs simulacres ces épouventables cornes du taureau, ou du capricorne, qui caractérisoient le printems & l'hyver par les parties les plus remarquables de ces deux signes du zodiaque, & qui servoient de support tantôt à une, tantôt à trois bottes de légumes, ou à des serpens, ou à des épics, ou à d'autres marques symboliques qu'on y ajoûtoit. Les inventeurs de ces figures, par l'union de plusieurs piéces abrégées & rapprochées,

(*a*) Voyez un exemple de ces sublimes spéculations, dans un livre intitulé, *Telluris Theoria sacra*, de Thomas Burnet, qui prétend trouver dans l'écume, dont Vénus est née, les sédimens des poussières dont il se figure à la Cartésienne que la terre s'est formée peu à-peu.

avoient prétendu écrire ou donner au peuple des marques pour se régler : au lieu que les Grecs en imitant ou répétant ces figures, se proposoient de plaire. Ils firent donc main basse sur les cornes, & sur tout l'attirail de cette étrange coëffure. Mais ils se gardèrent bien d'ôter à la déesse aucun de ses attributs. C'eût été un sacrilége d'une dangereuse conséquence : il n'y alloit pas moins que de la perte des moissons & de la mort de tous les petits des troupeaux. Ainsi sans lui faire perdre aucune de ses parures, on prit seulement soin de les arranger avec plus d'art & plus de goût.

LA THÉOGONIE.

Ils peignirent l'Amalcta, l'Aphrodité, la reine des moissons, embrassant de la main gauche une longue corne de chévre dont ils faisoient sortir des épics, des légumes, & des fruits. De la droite elle tenoit une faucille ou quelque autre attribut. Ils unissoient ainsi sans raison la marque de l'ouverture des moissons avec la corne de la chévre sauvage qui signifioit anciennement la fin de toutes les recoltes, & l'entrée de l'hyver. Voilà donc l'origine fort simple de la corne d'abondance, & de la chévre amaltée. Cette corne pour être toûjours pleine, comme elle en avoit visiblement le privilége, ne pou-

La corne d'abondance. La chévre amaltée.

voit provenir que d'une chévre qui eût rendu quelque ſervice important. On imagina que cette chévre avoit nouri Jupiter. Mais il en eſt du dieu comme de la nourice. L'un a auſſi peu vécu que l'autre. Ce ſeul exemple eſt très-ſuffiſant pour prouver que la plûpart des récits des poëtes ſont de petits contes fondés ſur de pareilles équivoques, & inventés pour avoir quelque choſe à dire ſur des figures toûjours préſentes dans certaines fêtes, & que l'on n'entendoit plus. On fit de toutes ces figures autant de divinités tutélaires. Chacun voulut avoir la ſienne. Les Syriens s'affectionnèrent à la déeſſe des troupeaux, dont ils firent leur Aſtarte. L'Aphrodité des Cypriots ſe mêlà par la ſuite de bien d'autres affaires que de la maturité des moiſſons. Les habitans de la côte de Sidon mirent leur pêche ſous la protection d'Atergatis, dont la figure devoit être de leur goût. Mais la vûe de cet objèt dans leur fête inſpira aux prêtres de ces quartiers la dévotion de s'abſtenir de l'uſage du poiſſon, & de ſe borner à celui du bœuf & de la volaille.

Les pêcheurs de Créte au lieu de donner, comme les Syriens, la figure d'un poiſſon à l'Iſis qui annonçoit la fête de la grande pêche, paroiſſent lui avoir mis un

filèt à la main; d'où lui a pu venir par la suite le nom de Dictynne (*a*). Les figures que le cérémonial avoit attachées inséparablement à certaines fêtes, devinrent ainsi les divinités chéries dans les lieux où ces fêtes étoient célébres: & l'on ne douta point qu'on ne leur fût spécialement redevable des avantages naturels & particuliers au pays, au lieu d'en remercier la providence qu'on ne connoissoit plus. LA THÉOGONIE.

## X I.

*Deio, Dione, Diane, Hecaté, Arthémise.*

C'est de tout tems, & par toute terre, que le petit peuple aime les équivoques & les jeux de mots. Si le changement de la figure a souvent fait plusieurs dieux d'un même symbole varié, la seule diversité des noms, ou même la différence de prononciation a souvent produit une semblable multiplicité. L'Isis prise pour la reine du ciel, ou pour la lune, se nommoit Echet, Hecaté, ou Achaté, *l'unique, l'excellente* (*b*). Chez quelques peu-

(*a*) De δικτύα, *filets*. Ce qui a donné lieu à la fable de Dictynne, qui étant poursuivie, se sauva sous un amas de filèts.

(*b*) *Inter ignes luna minores.*

LE CIEL POETIQUE.

ples de Syrie le même ſymbole, par une legère infléxion de nom, fut nommé Achot (*a*), *la ſœur*. Celle dont on avoit déja fait la femme de Jéhov, ou du ſoleil, ou de Jupiter (car juſqu'ici c'eſt la même choſe), devint auſſi ſa ſœur.

*. . . . Ego quæ divûm incedo regina Joviſque*
*Et ſoror & conjux . . . . . . .*

Encore un peu de patience & nous la verrons devenir fille du même Jupiter; puis la mere de tous les dieux. Toute cette bigarrure d'états & de généalogies provient ſenſiblement de la diverſité des attributs & des noms qu'on donnoit à un même ſymbole.

Nous avons appris de Diodore de Sicile; & quand ce ſavant voyageur ne nous l'auroit pas dit, c'eſt une vérité qui ſe fait aiſément appercevoir, que l'Iſis Egyptienne eſt la même que la Cerès de Phénicie & de Sicile. C'eſt le ſymbole de la terre: c'eſt la terre elle-même, la nourice, la mere des vivans. En Syrie & dans l'Ionie on la nommoit encore Dei, ou Deio, ou Deione (*b*), *l'abondance*, ou Rhoea (*c*), *la mere de l'abondance*, *celle*

(*a*) אחות *achot*, *ſoror.*
(*b*) די *dei*, *ſufficientia.* Δηὼ Δημήτης.
(*c*) De רעה *rahah*, *paſcere*; *robé*, *paſcens.*

*qui nous donne la nouriture ;* ou bien Démèter, *la suffisance de pluie* (*a*), parce que la pluie qui n'opère rien immédiatement sur l'Egypte, est ailleurs la cause ordinaire de la fertilité. Tels sont les noms que toute l'Asie & la Gréce donnoient au Simulacre qui avoit un si beau temple à Ephèse. Les Grecs nomment toûjours Deio & Démèter, celle que les Occidentaux nommoient Céres. Ainsi Céres, Deio, & Deioné, sont la même chose que Diane, dont la célèbre statue d'Ephèse portoit encore le nom. Or cette statue, à en juger par les petites tours dont on la couronne, par les mamelles, & par les têtes d'animaux dont on lui environne le corps, n'est point différente de l'Isis Egyptienne. Ce sont donc les différentes parures & les différens noms de l'ancienne Isis qui ont multiplié l'état & les belles histoires de la grand-mere Rhoea, de Dioné femme de Jupiter, & de Diane sa fille.

Il n'est point plus difficile de deviner comment la même Diane est tantôt une divinité terrestre, tantôt la lune, tantôt la reine des enfers. Par la première institution elle avoit rapport à la terre : elle en marquoit les productions. Le faux sens

(*a*) De *dei la suffisance*, & de מטר *matar, la pluie*.

LE CIEL POETIQUE.

qu'on donna au croiſſant, & à la pleine lune qu'elle portoit ſur la tête pour annoncer les fêtes, la fit prendre pour la lune. Enfin par le tems qu'elle demeure inviſible *, entre le dernier croiſſant & le retour de la nouvelle phaſe, elle ne laiſſoit pas lieu de douter qu'elle ne fût allée faire un tour dans le ſéjour d'Adès, ou de l'inviſible, dans l'empire des morts.

* *Interlunium.*

Mais voici ſur-tout ce qui contribua le plus aux idées étranges qu'on ſe forma de cette triple Hecate, qui étoit la terre, la lune, & la femme de Pluton. Si-tôt qu'on avoit apperçu à l'entrée de la nuit le premier croiſſant de la nouvelle lune, des miniſtres prépoſés l'alloient annoncer dans les carrefours & dans les places publiques, & la fête de la néoménie ſe célébroit ou ce ſoir-là même, ou le lendemain, ſuivant l'inſtitution des lieux. Quand le ſacrifice ſe devoit faire au ſoir, on plaçoit une Choüette à côté de la figure qui l'annonçoit. L'Iſis ſe nommoit alors *Lilith*, c'eſt-à-dire, la Choüette, & voilà l'origine viſible de cette Lilith nocturne dont on a fait tant de contes. On y mettoit un coq lorſque le ſacrifice ſe devoit faire le matin. Rien de ſi ſimple, ni de plus commode que cette pratique. Mais quand l'Iſis diviniſée eût été regardée comme une

לילית *noctua.*

femme, ou une reine placée dans la lune, & concourant avec Osiris ou Adonis au gouvernement du ciel; l'annonce du retour de la nouvelle lune, qui étoit une chose fort simple auparavant, prit un air mystérieux & important. Hécate étoit devenu invisible depuis plusieurs jours. On attendoit en cérémonie son retour. La déesse quittoit enfin l'empire des morts pour revenir dans le ciel. L'imagination avoit grand champ pour s'exercer, & puisqu'Hécate visitoit tour-à-tour très-régulièrement ces deux districts; on ne pouvoit pas douter qu'elle ne régnât dans le ciel, & dans le séjour invisible. D'une autre part on ne se pouvoit cacher le rapport sensible qu'elle avoit à la terre, & à ses productions dont elle portoit toûjours les différentes marques, ou sur sa tête, ou dans ses mains. Elle devint donc la triple Diane, qui est tout à la fois, 1°. la terre; 2°. la lune ou la dame du ciel; & 3°. la reine des enfers. LA THEOGONIE.

*Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.*

L'ancienne publication de la nouvelle phase qui se faisoit à haute voix, pour annoncer le commencement de la néoménie, dégénéra peu-à-peu en des cris per-

LE CIEL POETIQUE. çans qu'on jettoit par ſuperſtition & par rubrique à l'entrée des carrefours. On ſaluoit la déeſſe des morts au ſortir de l'affreux manoir. La muſique & les idées étoient d'accord. Mais l'ancienne annonce de la néoménie étoit l'origine de ces hurlemens ſi devots & ſi méritoires.

*Nocturnis Hecate in triviis ululata per urbes.*

*Artémiſe.* Toute l'antiquité payenne, après avoir confondu le ſymbole des nouvelles lunes, & des fêtes rélatives aux différentes ſaiſons, avec l'aſtre qui régle la ſociété par ſes phaſes, attribua à la lune un pouvoir univerſel ſur toutes les productions de la terre, & généralement ſur toutes les opérations des hommes. On ſe perſuada auſſi qu'elle connoiſſoit parfaitement l'avenir, & qu'elle ne paroiſſoit jamais ſans annoncer par des marques ſûres, ce qui devoit arriver aux laboureurs, aux familles, & aux royaumes entiers. On n'eſt pas encore trop bien revenu de la perſuaſion où l'on étoit anciennement des influences & des préſages de la lune.

A le bien prendre, la lune n'a été miſe dans le ciel que pour être conſultée par les hommes ſur ce qu'ils doivent faire; puiſque le Créateur ne lui a donné différentes phaſes que pour être dans le ciel la

la meſure publique du tems, & la régle ſenſible de tous les travaux. On compte ſans peine par ſon moyen la juſte durée qu'il faut donner à chaque opération. Mais la mépriſe eſt de croire que l'aſtre qui ſert à nous montrer le commencement & les progrès de ce que nous entreprenons, y influe pour rien, & en ait la moindre connoiſſance. C'eſt cette mépriſe qui a fait donner à Iſis, regardée comme la lune, le beau nom d'Artémiſe, qui veut dire, *celle qui a une pleine connoiſſance de l'avenir* (*a*). LA THÉOGONIE.

Mais qui a pu porter les poëtes à imaginer une Diane amie de la ſolitude ; à lui donner des mœurs ſi chaſtes ; & à mettre ſous ſa protection les bois & les chaſſeurs ? C'eſt encore ici un pur jeu des poëtes, ou du peuple. Les têtes d'animaux dont tout le corps d'Iſis ou de la Diane d'Ephèſe étoit couronné en certains tems, annonçoient la grande chaſſe qui ſe devoit faire, ou ſur la fin de l'automne, ou lorſque les animaux ſe multiplioient trop dans les forêts voiſines. Peut-être ſignifioit-elle les nouritures de toute

(*a*) חרטום *hartom, ſapiens, divinus* ; & de אישה *ishah, mulier*, חרטמאשה *arthémisha, mulier ſapiens, mulier futuri præſaga.* Cela pourroit auſſi être rendu ſelon un autre tour par ces mots : *oracula mulieris*, ou *reſponſa Iſidis.*

*rêts.* C'eſt ce qui donna lieu au
tes de la peindre comme une d
récluſe, haïſſant le monde, & n
cordant d'autre plaiſir que celui de
un chevreuil, ou de devancer un ce
courſe. Cette beauté ſauvage ne
point. Il falloit bien avoir quelque
ple de ſageſſe que l'on pût oppoſ
conduite ordinaire des dieux & des
ſes dont les hiſtores n'étoient pa
fiantes.

Mais les poëtes peu d'accord ave
mêmes en ce point comme en to
tre, nous parlent ſouvent des viſit
cturnes que Diane rendoit au berg
dymion. L'origine de cette variatio
plus une choſe obſcure. On cél
dans certaines fêtes *la répréſentat*
l'ancien état du genre humain. I
de l'aſſemblée étoit une belle grot




*Cybele, l'Ouverture de l'Année et de la moisson en Phrygie, sous le Signe du Lion.*

vail avec l'attribut convenable à la ſaiſon ou à la fête. Pour peindre à la ſolemnité de *la repréſentation*, le repos & la ſécurité dont Dieu avoit récompenſé le travail des hommes après bien de traverſes, on plaçoit dans cette grotte un Horus endormi. De-là les bruits deſavantageux qui ont couru ſur la conduite de Diane. La preuve de la calomnie ſe trouve dans la traduction du nom de ſon prétendu berger : c'eſt le nom du lieu même où l'on plaçoit ce dormeur. Endymion ſignifioit dans la langue orientale, *la grotte de la repréſentation* (*a*).

LA THÉOGONIE.

## XII.

### *Cybéle.*

L'Iſis que nous venons de voir, eſt une fille d'une vertu ſévère, & dont la virginité eſt au-deſſus de tout ſoupçon. Paſſons en Phrygie : la même Iſis y prend au gré des peuples un caractère tout différent. Elle y eſt honorée comme la mere commune de tous les dieux. On la porte en triomphe dans les villes comme le modéle d'une admirable fécondité, & les peuples la félicitent d'avoir tous les dieux

(*a*) De עין *en*, *grotte*, *fontaine*, & de דמיון *dimion*, *reſſemblance*. Pſalm. 17 : 12. Heb.

LE CIEL POETIQUE. du premier ordre pour ſes enfans, & de pouvoir embraſſer cent petits fils (a).

Les tours dont elle eſt couronnée nous la font reconnoître pour une Iſis Egyptienne, pour l'ancien ſymbole de la reconnoiſſance que les peuples doivent témoigner dans les fêtes à celui qui leur donne de quoi ſe nourir, ſe couvrir, & ſe loger. Les tambours ou les flûtes qui accompagnent Cybéle, étoient le caractère d'une fête : & comme la principale fête ou l'aſſemblée qui intéreſſoit tous les peuples ſitués loin de l'Egypte, étoit celle qui ſe tenoit en été pour faire l'ouverture de la moiſſon ; on la déſignoit par une clé & par un lion, ſigne ſous lequel étoit alors le ſoleil. Telle eſt l'origine des tours, des inſtrumens de muſique, de la clé & des lions qui ſont les marques de Cybéle.

*Hinc juncti currum dominæ ſubiere leones.*

Atys. On pourra me demander qui eſt cet Atys qui accompagne ordinairement la Cybéle de Phrygie. Il ne diffère d'Oſiris que par le ſon. Les ſavans conviennent que ce mot ſignifioit *ſeigneur* en Phrygien. On voit des monumens où Atys eſt

(a) .... *Invehitur Phrygias turrita per urbes,*
*Læta deum partu, centum complexa nepotes.*

appellé le très-haut (*a*), & placé à côté de *Rhœa la mere commune.* Mais ce qui montre que cet Atys est Osiris ou le soleil, & que Rhœa ou Cybéle qui est inséparable d'Atys, est la même qu'Isis, c'est que cet Atys éprouve les mêmes traitemens qu'Osiris. Une telle ressemblance entre les malheurs du mari d'Isis & de celui de Cybéle, suffiroit pour faire voir que l'un est une copie de l'autre. Le reste de leur histoire est un tissu de fadaises & d'infamies, dont la grossièreté des Phrygiens a pu s'accommoder ; mais qu'on me pardonnera aisément de passer sous silence. Le nom de Cybéle passe pour venir des monts Cybéles en Phrygie (*b*), où les fêtes de cette Isis étoient célébres. Mais il y a bien plus d'apparence que c'est la statue qui a donné son nom aux lieux où ces fêtes étoient devenu solemnelles ; & que le nom de Cybéle étoit celui que portoit Isis en Egypte & en Syrie, quand elle étoit représentée toute

LA THÉOGONIE.

(*a*) μήτρι τῶν παντῶν Ῥέῃ Ἄττιδ' ὑψίστῳ A Rhœa la mere commune de tous les (dieux & de tous les hommes) & à Atys le très-haut. *Gruter inscript. p.* 82 : 1.

(*b*) Κύβελα *Cybela, montes Phrygiæ, ubi antra & thalami Cybeles matris deorum. Hésychius.* Virgile la nomme *la grande-mere qui habite le mont Cybéle, Mater cultrix Cybeli,* au lieu de *Cybélé* qui ne fait point de sens, selon la remarque du P. Catrou. *Æneid.* 3.

EL couverte de mamelles pour annoncer une UE. année heureuse, & un revenu *double* de l'ordinaire : car le mot *cepel* signifie le double (*a*).

## XIII.

### *Vénus, Illithye, Mylitta.*

Après avoir passé par des états si différents, Isis prit une nouvelle forme : elle devint la célébre Vénus. Celle-ci fait dans l'antiquité, & encore aujourd'hui dans le doucereux langage de nos romans & de nos théâtres, deux personnages fort différens. Tantôt elle est Vénus la populaire, la déesse des sens, & la mere des plaisirs : tantôt elle est Vénus la céleste qui n'inspire que la sagesse, & qui éléve l'esprit aux plus sublimes spéculations, ou aux beautés intellectuelles. Qui peut avoir donné lieu à un contraste si bizarre? Trouverons-nous dans notre Isis l'origine de deux déesses aussi éloignées l'une de l'autre par leurs inclinations & par leurs fonctions, que le ciel l'est de la terre? Rappellons-nous les attributs ou les parures d'Isis, & nous y verrons d'abord l'origine de ces brillantes niaiseries.

(*a*) כפל *cepel*, *duplum*, *copula*. Couple en provient. *Job* 41 : 4. *ibid.* 11 : 6

Isis porte souvent sur sa tête des attributs célestes, par exemple, un croissant de lune, l'étoile de la canicule, quelqu'un des signes du zodiaque. Voilà Vénus Uranie. Qui pourra la soupçonner de n'être pas occupée de l'étude des astres, & de ne pas s'appliquer aux plus hautes sciences ? La chose étoit évidente : & à juger de Vénus Uranie par de pareils attributs, toutes ses pensées étoient dans le ciel. LA THEOGONIE. Vénus Uranie.

Une autre Isis portoit des attributs terrestres, par exemple, des têtes de différens animaux, un grand nombre de mamelles, un enfant sur ses genoux. Le peuple qui n'entendoit plus rien à ce langage, crut le comprendre parfaitement. Il prit cette femme pour une mere féconde : & tout ce qui l'accompagnoit ayant rapport à la génération & à la nouriture des animaux & des hommes, il prit cette déesse pour la patrone de la fécondité, & pour une puissance toute occupée du soin de porter tous les animaux aux plaisirs. Quelques philosophes firent leur cour à la première : mais les temples de Vénus *la populaire* ou *la terrestre*, furent tout autrement fréquentés. Il n'est pas concevable combien la cupidité & la philosophie accumulèrent de fausses spiritualités Vénus la populaire. πανδήμος.

LE CIEL POETIQUE. & de désordres honteux dans l'interprétation d'une figure dont l'emploi dans son origine, étoit d'annoncer les saisons & les fêtes de chaque saison.

Je ne crois pas qu'on puisse ne pas reconnoître l'origine de ces différens emplois de Vénus dans les caractères des parures d'Isis, qui tantôt ont rapport au ciel, & tantôt à la terre. Mais d'où est sorti ce nom de Vénus que les Latins ont donné à la prétendue déesse de la fécondité?

Origine du nom de Vénus.

Les jeunes filles qui en certains pays portoient (a) processionellement les corbeilles couronnées de fleurs & de fruits, dans lesquelles on renfermoit les symboles du premier état du genre humain, étoient spécialement attachées à ces cérémonies, & dévouées d'une façon particulière à la mere des moissons, à la nourice des animaux & des hommes. Elles résidoient dans une tente ou dans un grand bois qui lui étoit consacré. Ces filles dans les commencemens, & dès avant l'introduction de l'idolâtrie, étoient employées à tenir les lieux de l'assemblée, & les ornemens qui servoient aux sacrifices, dans une propreté parfaite. On leur donnoit aussi, comme nous l'avons vû dans l'hi-

(a) κανηφόροι, κιστόφοροι.

ſtoire d'Ericthonius, des noms & des fonctions ſymboliques. On voit par-là que tout tendoit à inſtruire, & que tout l'appareil de la religion étoit une vraie prédication. Quand le ſens des ſymboles & des cérémonies fut perdu, tout ſe convertit en myſtères, ou en autant d'hiſtoires merveilleuſes : tout fut interprété d'une façon arbitraire : & l'erreur fut ſuivie par tout de cérémonies ſuperſtitieuſes, ou même de pratiques infiniment criminelles. LA THEOGONIE.

Les Ciſtophores*, ou les filles des temples de Vénus la céleſte, faiſoient profeſſion d'une chaſteté parfaite : mais celles qui ſervoient dans les temples de Vénus la populaire, prirent des inclinations conformes à celles qu'on prêtoit à la déeſſe. On peut voir dans Herodote [a], dans Strabon [b], & dans la prophétie de Baruch [c], en quels excès & en quelle infame proſtitution l'ancienne religion avoit dégénérée. Depuis que la cupidité autoriſée par la coûtume eût converti les plaiſirs les plus déréglés en autant d'actes de dévotion, les temples & les bois de la déeſſe de la génération ſe remplirent de filles qui y faiſoient leur réſidence. Ces lieux par cette raiſon furent nommés *les pavillons des*

* Les porteuſes de corbeilles.

a *Herod. in clio. num.* 35.

b *Georg lib.* 16.

c 6 : 42.

LE CIEL POETIQUE. *filles* (*a*). Les Européens ne pouvoient prononcer le mot Phénicien, Vénoth, *les filles*, qu'en disant Vénos ou Vénus; & entendant souvent parler des tentes *de Vénos*, ils prirent ce dernier mot pour le nom de la déesse même, ou pour le nom de la génération.

C'est pour exprimer ce dernier sens que les Syriens donnoient encore à la même Isis les noms de Mylitta, ou d'Illithye (*b*), & les Arabes celui d'Alitta ou d'Halilat.

(*a*) סכות בנות *succoth venoth*, *tabernacula puellarum*. Comme de במות *bamosh*, *les lieux hauts*, les Occidentaux ont fait *βωμὸς bomos*, autel, lieu élevé de même de succor ou succota Vénoth, *tentoria puellarum*, on a fait Vénos ou Vénus. *Voyez IV. Reg.* 17: 30. On trouve *Vénos genitrix*, dans une médaille de *Juli Augustæ*, recueil d'Aldophe Occo, p. 366. Les Carthaginois avoient une ville qu'ils appelloient dans leur langage Phénicien Succota Vénos, ce que les Latins rendoient par Sicca-Veneris. *Voyez tabul. geograph. in notitiam Ecclesiasticam Africæ*, par Guill. de l'Isle. En sorte qu'on ne peut raisonnablement douter de la justesse d cette étymologie que je dois à Selden syntagm. *de Dii Syria*.

(*b*) De ילד *jeled*, *generare*, vient *ilidta*, & מוליתה *mylidta*. On disoit en Gréce Εἰλειθυῖα. Le Latins l'ont très-bien rendu par *genitalis diva*, la déesse de la génération.

*Rite maturos aperire partus,*
*Lenis, Illithya, tuere matres,*
*Sive tu Lucina probas vocari,*
*Seu* genitalis
Diva: *producas sobolem: patrumque*
*Prosperes decreta, super jugandis*
*Fœminis, prolisque nova feraci*
*Lege marita.*

Horat. Carm. secul.

Quand on lit le poëme séculaire d'Horace, on est un peu surpris que ce poëte, qui connoissoit si parfaitement toutes les bienséances, adresse à Diane des demandes, dont l'accomplissement ne paroît guères de la compétence ni du caractère de la chaste déesse. Il la supplie d'aider les meres dans leurs couches : il l'appelle Illithye *& déesse de la génération, genitalis diva :* il lui recommande sur-tout de faire prospérer par une fécondité heureuse, les loix & les réglemens que le Sénat venoit de faire pour remettre le mariage en honneur. C'étoit-là l'emploi de Vénus, ou plûtôt de Junon. Diane ne présidoit pas au mariage, & elle passoit pour ne pouvoir souffrir le nom d'épouse ni celui de mere. Comment se peut-il faire qu'il y ait un si grand fond de ressemblance entre ces déesses, qu'on puisse adresser à l'une les qualités & les fonctions, dont les autres sont le plus jalouses ? On ne trouve sans doute que contradictions & qu'embaras, quand on veut leur assigner à chacune leur juste département, & empêcher les querelles. Mais notre explication qui les rappelle toutes à Isis, concilie aisément ces démêlés. Elles sont différentes, parce qu'elles ont changé de pays, d'habit, & de nom : mais quoiqu'on en ait de

LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQUE.

même diversifié les histoires, les inclinations, & les emplois, elles sont au fond la même chose. La sévère Diane ne veut point perdre à Rome les titres d'Ilithye, & de déesse de la génération qu'on lui donne en Orient. Junon, Vénus, & Diane ont ainsi les mêmes prétentions, & leurs conflits de jurisdiction attestent ici l'unité de leur origine. Toutes sont provenues du symbole des fêtes où l'on louoit Dieu des effets de sa fécondité.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire la recherche de l'origine des autres dieux ou des déesses que l'Orient a honorés. Il ne seroit pas fort difficile de deviner d'où proviennent le Chamos des Moabites, le Camésès des Africains, tous les Baals, les Camanim, l'Anamélec, & plusieurs autres divinités, tant masculines que féminines des Arabes & des Babyloniens. On pourroit aussi bien les ramener à l'Osiris & à l'Isis des Egyptiens, qu'on y ramène aisément la Cybéle des Phrygiens, qui pleure son Atys; & l'Aphrodité des Phéniciens & des Cypriots, qui pleure son cher Thammus * ou Adonis blessé par un monstre. Mais la plûpart des dieux d'Orient étant peu connus & rarement nommés dans les monumens de l'antiquite, on peut bien négliger d'en rechercher

* Ezech. 8 : 14.

l'hiſtoire, & juger d'eux par l'origine des autres. LA THÉOGONIE.

Il ſuffira d'obſerver ici, en paſſant, que pluſieurs de ces ſimulacres que l'antiquité appelloit communément déeſſes, telles que l'Iſis Egyptienne, l'Aſtarté ou la grande déeſſe de Syrie, l'Atergatis de Sidon, étoient aſſez indifféremment dieux ou déeſſes (*a*), parmi certains peuples qui en avoient adopté les figures; & qu'une façon ſpéciale de les honorer conſiſtoit en ce que les hommes prenoient un habit de femme, & les femmes un habit de guerrier pour entrer dans leur temple. C'eſt ce qui fait que l'Ecriture défend ſi ſévèrement * aux Iſraëlites ces ſortes de déguiſemens, leſquels non-ſeulement bleſſoient la bien-ſéance, & pouvoient aider le déréglement des mœurs, mais étoient alors une marque d'idolâtrie, une déclaration marquée de vouloir ſacrifier à telle ou à telle divinité. On peut croire que ces déſordres, comme tous les autres, viennent de l'ignorance où l'on étoit de la ſignification des ſymboles.

* *Deuteronome* 22 : 5.

(*a*) ἀρσενόθηλυν οὖσαν, *Plutarch. de Iſide. Sive tu deus es, ſive tu dea, Arnob. adverſ. Gent. lib.* 3. *Lunus & luna, Tertullian. apologet. c.* 13. Dans la verſion des LXX. on trouve ſouvent ἡ Βαὰλ, au lieu de ὁ Βαὰλ, De même, *ad Rom. c.* 11 : 4.

LE CIEL POETIQUE.

On a follement attribué les deux sexes à Isis habillée en guerrière : mais quelle raison a-t-on pû avoir dans l'antiquité pour donner des armes à l'Isis, à la femme symbolique qui ne devoit annoncer que des fêtes & des remercîmens pour les biens de la saison ? Isis en cet équipage étoit apparemment l'annonce d'un sacrifice qui devoit précéder une expédition militaire, pour laquelle on se devoit tenir prêt dans telle lune ou à tel jour de la lune.

Origine des Amazones.

## XIV.

### *Pallas, Palès, Minerve.*

La célébre Pallas qu'on honoroit à Athènes, & qui est la même que la Palès des anciens Sabins, ne diffère point non plus de l'Isis Egyptienne. Quel rapport, quelle ressemblance, vont d'abord dire les savans, entre la Pallas Athénienne présidant à la guerre & aux arts, la Palès des Sabins présidant aux fètes rustiques, & l'Isis Egyptienne qui est la lune, ou la reine du ciel ?

Que Pallas l'Athénienne, & Palès la déesse honorée dans les Palilies, soient la même chose ; on en peut juger par la ressemblance de fonctions, & de noms.




1. Pallas ou Isis armée. 2. Le Symbole de Dieu, ou d'une fête. 3. La marque du Sacrifice du Soir. 4. L'anonce d'une expédition au retour du vent étésien ou aux approches de l'été. 5. L'Isis tenant l'Ensuble, l'annonce des ouvrages de Tisseranderie.

Palès donne des loix aux laboureurs d'Italie : Pallas enseigne la culture convenable aux Athéniens. L'un & l'autre nom signifie *l'ordre public* (*a*). Or l'emploi d'Isis n'étoit autre chose que de régler *l'ordre public* & le détail de l'année par une diversité d'affiches, ou d'attributs particuliers à chaque saison. D'ailleurs nous apprenons dans l'histoire, & par le témoignage de Diodore de Sicile *, que la religion & le peuple d'Athènes, provenoient originairement d'une colonie sortie de Saïs, ville de la basse Egypte ; & que la Pallas des Athéniens étoit armée de pié en cap, parce que l'Isis de Saïs étoit ainsi honorée toute armée.

LA THÉOGONIE.

*Biblioth. L. 1. & Plato in Tim.*

La conformité de coûtumes & de religion, entre les Athéniens & les habitans de Saïs, a été parfaitement démontrée par plusieurs savans (*b*). La conformité d'occupation n'est pas moins facile à prouver. Les Athéniens cultivoient tout particulièrement l'olivier & le lin. Ils n'avoient point de revenus plus sûrs. A les entendre c'étoit Pallas qui leur en avoit montré l'usage, & qui leur avoit

(*a*) פלל *pillel* & *palal* ; régler les citoyens ; *pelilah*, l'ordre public.

(*b*) Voyez *Herodote*, *Diodore*, *Marsham*, & *Potter*. On peut aussi lire l'ouvrage de *Samuel Petit*, sur les Loix des Athéniens.

LE CIEL POLITIQUE.

enseigné la manière de faire la toile, comme aussi de planter l'olivier & d'en pressurer le fruit. Le même arbre faisoit la richesse de Saïs, dont il est bon de remarquer que le nom en langage Phénicien, signifie *olivier* (*a*). Nouvelle preuve de l'affinité de la langue d'Egypte, & de celle de Chanaan.

Mais pourquoi l'Isis de Saïs étoit-elle armée? Diodore peut nous aider à trouver la réponse. Il observe qu'il y avoit à Athènes, comme en Egypte, trois états différens; 1°. les sénateurs qui en Egypte se nommoient les prêtres; 2°. les laboureurs; 3°. les artisans. Il ajoûte que c'étoit uniquement dans l'ordre des laboureurs que se prenoient tous les soldats. Les habitans de Saïs qui étoient tous de l'ordre des laboureurs uniquement occupés à la culture de l'olivier, & des plus distingués par le nombre des bons soldats qu'ils fournissoient, honorèrent par préférence l'Isis armée, ou telle qu'on l'habilloit anciennement pour annoncer la levée ou la marche des troupes.

Une nouvelle preuve que cette prétendue guerrière n'étoit qu'un signe, c'est que les habitans de Saïs unissoient ordinairement à la cuirasse ou au bouclier de leur Isis un autre attribut qui n'étoit

(*a*) זית *Zaith* ou *Saïs*, *olea*.

LA THEOGONIE.

encore que l'affiche ou l'annonce de leur grande fête, de la fête particulière de leur canton. Cette solemnité où les habitans de Saïs louoient Dieu de leur procurer l'abondance par le fruit de l'olivier, se célébroit au soir, à la pleine lune, après le pressurage des olives. Ils marquoient l'entrée de la nuit & le sacrifice nocturne, par une chouette qui a coûtume de sortir alors de son nid. Ils exprimoient la circonstance de la pleine lune, en mettant sur la tête ou sur le sein d'Isis, une lune pleine. Pour faire entendre que l'intention du sacrifice étoit de louer Dieu de leur avoir donné leur subsistance par l'excellente huile qu'ils recueilloient, ils environnoient cette face ou cette lune, de plusieurs serpens, symboles communs de la vie : & il y avoit si peu de mystère à cela, que pour faire mieux entendre le tout, ils donnoient à cette affiche le nom de *Méduse*, qui signifioit simplement le *pressurage des olives* (*a*).

On donnoit encore à la même figure le nom des deux roues qui servent à écraser les olives. On l'appelloit Golgal (*b*) ou

(*a*) De דוש *dush*, *triturare.*, fouler ; מדושה *medusha*, le pressurage. *Isai.* 25 : 10.

(*b*) גלגל *galgal*, *rota*. Il y avoit en Chypre une Vénus ou une Isis, surnommée Golgo ; & une ville de

Gorgo, d'où est venu le nom de la Gorgone. Mais les fruits mûrissant inégalement, la cueillette s'en faisoit à diverses reprises, & l'indiction étoit double. Ces annonces faites en deux différentes fois se nommoient les Gorgones. Mais comment une figure destinée à signifier des choses si simples s'est-elle convertie en un monstre capable de glacer d'effroi ceux qui le regardoient? Les sculpteurs Grecs ne comprenoient rien à la signification des serpens qui accompagnoient la Méduse, ou l'annonce *du pressurage*. Ils ne crurent pas devoir donner des traits fort gracieux à une tête qui portoit une pareille coëffure. La laideur des traits, jointe à l'aspect des serpens, donna beau jeu à l'imagination des poëtes. On disoit du pressurage qu'il changeoit les fruits en pierre. Les noyaux des olives sont en effèt une espéce de pierre, & en portent le nom dans plusieurs langues. Riche matière à équivoquer. De-là sont venus les contes de la Méduse, & des Gorgones, dont l'aspect hideux glaçoit d'effroi & convertissoit en pierre, ceux qui les regardoient. Il y a bien

ce nom. *Stephan.* Les Arabes dans la Sphère ont conservé à la Méduse le nom d'Algol, qui dans leur langue signifie *la roue*.

d'autres traits dans la fable des filles de Phorcus (*a*), dont on trouve l'origine dans le double ſens des termes Phéniciens qui ſervoient à l'exprimer. Mais ces menus détails de mythologie ſont trop éloignés de notre objèt. Revenons à la Théogonie, & cherchons l'origine de Minerve. LA THÉOGONIE.

Les Athéniens faiſoient grand uſage des habits de lin *, auſſi-bien que les Egyptiens leurs peres. C'eſt ce qui leur fit conſerver avec reſpect un autre Iſis, qui portoit à la main doite l'enſuble ou la longue piéce de bois, autour de laquelle les tiſſerands roulent les fils de la chaîne, ou la liſſe de leur toile. La vûe de cet inſtrument du métier le plus néceſſaire aux Athéniens, dans la main de la déeſſe imaginaire, fit dire qu'elle avoit pris ſoin de leur montrer l'uſage du lin, la fabrique des étoffes, & l'invention des arts : & le nom de *Minerve* qu'on lui donna dans cette attitude ne ſignifie autre choſe qu'une *enſuble* (*b*) dans la langue

* *Thucidid.* lib. 1.

(*a*) De פרח *pharach*, *florere*, vient פרחות *phorcoth*, qui ſignifie la fleur des arbres. Les années où la fleur manque, la cueillette & le preſſurage manquent. L'un eſt la ſuite de l'autre.

(*b*) מנור & מנורה *manor* & *manevar*, ou *minerva*. *Manevar oregim. Liciaterium texentium.* I. Reg. 17 : 7.

Orientale. On voit d'anciennes Pallas avec cet inſtrument (*a*).

Mais ſi Pallas ou Minerve n'a jamais vécu, elle n'a jamais rien enſeigné. Comment donc s'eſt-on aviſé de lui mettre en main cette maîtreſſe piéce du métier le plus utile à la ſociété ? Cette Minerve n'eſt qu'une Iſis qui annonçoit le tems de l'année où les laboureurs débaraſſés de tout autre travail ſe devoient mettre à la fabrique de leurs toiles de lin, dont ils faiſoient grand commerce.

Ce qui achéve de rendre cette conjecture très-recevable, c'eſt que le nom d'Athènè qu'Homere donne toûjours à cette déeſſe, & qu'on donna à la ville dont elle paſſoit pour être la patrone, ſignifie préciſément *le fil de lin* qu'on roule ſur le métier autour de l'enſuble pour faire de la toile. L'Ecriture ſainte donne le nom d'Athen au *fil de lin* qui ſe fabriquoit en Egypte (*b*) : & Thucidide nous apprend que les Athéniens étant originaires d'Egypte n'avoient porté que des habits de lin juſqu'à la guerre du Péloponèſe. Rien de plus ordinaire

(*a*) Voyez-en une dans la collection de gravûres faite par les ſoins de M. de Crozat.

(*b*) אטון *aten* ou *etoun*, ou אטונה *atona*, *licium* & *linteum Ægyptiacum*. Proverb. 7 : 16.

dans l'établissement des anciennes colonies que de leur faire porter le nom du premier objèt auquel elles prenoient un intérêt particulier. LA THEOGONIE.

Cette Pallas Athènè lorsqu'elle annonçoit le travail des toiles ou les fêtes qui en faisoient l'ouverture, avoit à côté d'elle l'insecte qui a l'industrie de se faire une toile. De-là est venue la métamorphose de la célébre ouvrière Arachné (a), qui ayant osé vanter son adresse & sa toile, comme supérieures au travail de Pallas, fut changée en un animal qui conserve toûjours les mêmes inclinations.

Nous nous bornerons à ces exemples des dieux & des déesses, ausquels les figures d'Osiris & d'Isis ont donné naissance. Passons aux divinités qui doivent leur être à la troisième clé de l'ancienne écriture Egyptienne, je veux dire à l'Horus, qu'ils nommoient aussi Ménês, ou l'instituteur du labourage, parce qu'il en étoit la régle.

## XV.

### *Dagon.*

Des différens dieux, héros, ou demi-dieux qui ont été imaginés sur le modèle

(a) Aragne de ארג *faire de la toile.*

LE CIEL POETIQUE.

d'Horus, le premier que je trouve ſur ma route en ſortant d'Egypte eſt le Dagon des Philiſtins de la ville d'Azoth. L'Ecriture ſainte nous apprend que cette idole avoit une forme humaine, ſans le caractériſer par aucun attribut. Mais on a lieu de croire que Dagon portoit des marques rélatives au labourage, puiſque ſon nom ſignifie *le blé* (*a*). C'eſt le ſens que Philon de Biblos (*b*) donne à ce mot, & il pouvoit mieux que perſonne en être inſtruit, étant né ſur la côte voiſine. Euſebe, qui le cite, étoit Evêque de Céſarée dans le voiſinage d'Azoth, & nous trouvons dans ce qu'il continue à rapporter de la Théologie Phénicienne, que Dagon paſſoit pour être le dieu du labourage (*c*). C'eſt ſans aucune preuve ſolide qu'on confond ce dieu avec Atergatis.

## XVI.

### *Minos.*

Paſſons du continent dans une des plus belles îles de la Méditerranée, & l'une

(*a*) דגון *dagon, frumentum.*

(*b*) Δαγὼν ὅς ἐστι Σίτων.

(*c*) Δαγὼν ἐπειδὴ εὗρε σῖτον καὶ ἄροτρον ἐκλήθη Ζεὺς Ἀρότριος. Dagon pour avoir inventé l'uſage du blé & de la charue fut appellé de ce nom, c'eſt-à-dire, le dieu du labourage. *Præpar. Evang.*

des premières qui se rencontrent au sortir de l'Egypte, je veux dire l'île de Créte. La bonté de ses productions, & l'étendue du terrain y attirèrent de bonne heure grand nombre d'habitans, qui étoient ou originaires d'Egypte, ou grands admirateurs de la religion Egyptienne, puisque nous retrouvons parmi eux tout le cérémonial & toute la police de l'Egypte.

LA THÉOGONIE.

Avant que de le prouver, rappellons-nous que c'étoit un usage universel dans la plus haute antiquité de célébrer des fêtes sur le tombeau des hommes chers à la patrie, & de renouveller leur anniversaire. Nous trouvons de fréquens exemples des cérémonies funébres dans l'histoire des Patriarches, & dans les auteurs prophanes. La pratique s'en est perpetuée d'âge en âge. Les premiers Chrétiens si attentifs à éviter toute superstition, s'assembloient tous les ans pour prier & pour célébrer le saint Sacrifice sur le tombeau des Martyrs. Cet usage fondé sur la foi des anciens patriarches, & plus digne des respects que des plaintes de nos freres séparés, est encore en honneur parmi nous.

Depuis que l'Egypte se fut prévenue de cette idée ridicule que les statues d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, qui servoient à régler la société par leurs significations respecti-

LE CIEL POETIQUE.

ve:, étoient des monumens de leurs fondateurs; qu'Osiris avoit vécu en Egypte, & qu'il y avoit été enterré; on fabriqua des histoires conformes à cette créance. Au défaut d'un tombeau qui contînt réellement le corps d'Ammon ou d'Osiris, on se contenta d'un cénotaphe (a). Le concours devint grand à ces cercueils simulés, & l'on y célébra avec pompe une fête annuelle. Plutarque nous parle souvent des fêtes du tombeau d'Osiris, & nous apprend que quand on reprochoit aux Egyptiens de placer dans le ciel des dieux dont ils montroient le tombeau, leur dénoûment étoit que les corps de ces dieux avoient été embaumés & enterrés dans l'Egypte; mais que leurs ames *résidoient dans les astres* *. Le grand anniversaire d'Osiris se célébroit au tombeau de Jupiter-Ammon à Thèbes ou Diospolis la grande. On avoit aussi un tombeau de Jupiter ou d'Osiris à Diospolis la petite. La ville de Busiris paroît avoir pris son nom particulièrement du tombeau d'Osiris où l'on immoloit quelquefois des victimes humaines. Strabon raconte fort sérieusement que l'intention d'Isis, en multipliant les tombeaux de son mari, qui ne pouvoit être déposé que dans un

* *De Isid. & Osir.*

(a) Cercueil vuide, & de pure représentation.

seul,

avoit été d'empêcher qu'on ne le pût ber. C'étoit, comme faisoient les Egy- s en toute rencontre, expliquer par able des cérémonies dont on igno- l'origine & l'intention. Ces tom- x, quoique purement représentatifs, nt devenus une partie nécessaire du nonial. Les Crétois étant originaires ypte eurent leur fête d'Osiris ou de , la fête de leur *dieu :* ils eurent par équent le cercueil vuide qui étoit arable de cette fête. Ils crurent par te que Jéhov, dont ils célébroient la , avoit vécu en Crète. Son tombeau s montroient avec complaisance en la preuve sensible : & ils étoient s que le maître du ciel eût été leur patriote. Il est vrai qu'on leur repro- quelquefois (*a*) d'être des menteurs r ordinaire, en montrant le tombeau dieu qui n'avoit pu mourir. Mais Crétois n'étoient pas plus embarassés es Egyptiens pour la réponse : & la d'un tombeau vuide n'étoit rien is qu'incompatible avec l'histoire dieu, qui après avoir d'abord vécu a terre, avoit été transporté dans le

LA THE'OGONIE.

Voyez le mot de Callimaque qui traite à ce es Crétois de menteurs, Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, *in Jov. v. 8.*

LE CIEL POETIQUE.

le soleil. Voilà donc deux *Jupiter*, l'un mort en Egypte, l'autre en Crète, avec le monument historique de la vérité de leur existence. Aussi se multiplièrent-ils bien ailleurs sans qu'il y ait un mot de vérité dans l'histoire d'aucun d'eux.

A côté de Jéhov ou du Jupiter Crétois, nous trouvons la mere Idéenne, la même qui étoit appellée Cybéle en Phrygie. Virgile en nous apprenant que le culte & les fêtes de cette déesse des Phrygiens venoient de Crète*, nous apprend que l'Isis étoit honorée en Crète ; puisque Cybéle & Isis sont évidemment le même symbole différemment historié selon le génie des peuples.

Enfin le fils bien-aimé de Jupiter & d'Isis, l'Horus, ou le Ménès, à qui Jupiter fit part de sa confiance, & à qui il inspira de bonnes loix pour la félicité des peuples, ne fut pas oublié dans le cérémonial Crétois. Qui ne voit du premier aspect que le Ménès Egyptien avec ses révelations, ses loix & sa police, est le moule où a été jettée la fable de Minos & des loix qu'il donna aux habitans de Crète ? *Jovis arcanis Minos admissus**. Toutes les piéces de l'histoire Egyptienne & de l'histoire Crétoise sont évidemment les mêmes, & le nom de Minos ne differe

* *Æneid.* 3.

* *Horat. Carm. l.* 1. *ode* Te maris & terræ.

de l'autre que par le ſon des voyelles qui varient aiſément, & ſont aſſez ſans conſéquence dans les langues orientales. LA THÉOGONIE.

Les ſavans parlent quelquefois de Minos & de ſes loix, comme ſi le code en avoit été conſervé dans des archives publiques, & comme s'ils ſavoient exactement la généalogie & la vie du légiſlateur. Mais qu'en faut-il penſer à la vûe des circonſtances qui ſe préſentent ici d'elles-mêmes ? Un roi adoré après ſa mort, un tombeau vuide auprès duquel on s'aſſemble pour chanter ſes louanges, une femme honorée comme la mere de la fécondité, un fils bien-aimé qui devient le légiſlateur des habitans : joignons à cela l'exacte conformité des noms de Ménès & de Minos : une telle reſſemblance à tous égards entre les fêtes Crétoiſes & les fêtes Egyptiennes, nous fait aſſez voir que les premières ſont une copie des autres ; & que tous ces perſonnages, dont on y racontoit fort ſérieuſement l'hiſtoire, n'ont jamais exiſté, mais ne ſont que les anciens ſymboles perſonifiés. La ſeule vérité qui ſe ſoit conſervée dans cet obſcurciſſement du ſens des fêtes d'Horus ou Ménès, c'eſt qu'elles avoient pour but la légiſlation ou les réglemens publics de la ſociété.

LE CIEL POETIQUE.

En ôtant à Minos le rang qu'il occupoit dans l'histoire ; & le réduisant, comme tout le ciel poëtique, à une figure prise à contre-sens, je ne prétens faire aucun tort, ni porter aucune atteinte à la réalité de Minos second, de qui, dit-on, descendoit Idoménée qui régnoit en Crète dans les environs du mont Ida vers le tems de la guerre de Troye. Ces Princes ont pû se faire honneur du nom de celui qu'ils croyoient fils de Jupiter, & l'auteur de leur race. Il n'est pas inutile d'observer dans le nom d'Idoménée les restes sensibles du nom de Ménès, qu'on voit par-là être la même chose que celui de Minos.

Si tous nos simulacres Egyptiens portés en Crète y ont pris un tour historique, on voit sans peine que c'est parce qu'ils étoient de nature à paroître autant de monumens des choses passées, étant pris à la lettre, & qu'ils n'ont pas en Egypte plus de réalité qu'ailleurs. Ce point de critique répandant un nouveau jour sur tout ce qui a précédé, il est bon de l'éclaircir de plus en plus, & de le fortifier par d'autres circonstances qui achévent d'en démontrer la certitude.

C'est parce que les Crétois tiroient leur origine & leurs usages religieux de l'Egy-

pte, qu'ils eurent d'abord un labyrinthe ou un palais diſtribué en autant d'appartemens qu'il y avoit de mois à l'année, & où l'on plaçoit les figures ſignificatives qui avoient rapport à chacun de ces mois, pour apprendre aux jeunes prêtres qu'on y élevoit, l'ordre du ciel & la police Egyptienne. Cette demeure des prêtres & ces figures ne devinrent des myſtères qu'avec le tems, & par l'ignorance de leur premier ſens. Ce qui eſt ſi vrai, qu'anciennement ces figures & les cérémonies des initiations ou des inſtructions ſe montroient à découvert à tout le monde (*a*). C'eſt Diodore de Sicile qui nous l'apprend, & tout ce que nous avons établi juſqu'ici, le ſuppoſe. LA THEOGONIE.

C'eſt encore parce que les Crétois tiroient leur origine & leur police de l'Egypte qu'ils étoient partagés en trois claſſes; 1°. les prêtres; 2°. les laboureurs ou habitans des bourgs; 3°. les forgerons ou les ouvriers. Ces ouvriers étoient le moindre nombre, & *les plus pauvres de la colonie*. Ils s'appliquoient à la recherche

(*a*) ἐν Κνοσσῶ νόμιμον ἐξ ἀρχαίων ἦν φανερῶς τὰς τελετὰς ταύτας πᾶσι παραδίδοσθαι. Il étoit anciennement d'uſage dans la ville de Gnoſſus (en Créte) de pratiquer ces cérémonies à découvert, & d'y admettre tout le monde. *Diod. l.* 5.

LE CIEL POETIQUE.

des mines, & à la fonte des métaux. Ils demeuroient dans les bois, & sur-tout dans les valées du mont Ida, où ils trouvoient un minerai abondant, & tout le bois nécessaire tant pour purifier le cuivre & le fer, que pour en forger les outils nécessaires aux habitans. On donnoit à ces ouvriers le nom de Dactyles (a), c'est-à-dire, *les pauvres de la colonie*. Ce que Diodore de Sicile* & les Marbres d'Arondel racontent de ces Dactyles, qu'ils inventèrent l'usage du fer, du feu, & de la forge, est uniquement fondé sur le rang qu'ils tenoient dans la colonie. Ils en étoient les forgerons.

*a Biblioth. l. 5. Voyez aussi Marmor. Oxon.*

Le gros de la colonie étoient les Curétes (b), c'est-à-dire, *les habitans des villes*, occupés à cultiver un excellent pays, & qui par cette raison donnèrent le nom à l'île entière. Ce qui la caractérisoit dans l'antiquité, c'étoit le grand nombre de ses villes.

*Æneid. l. 3.* *Centum urbes habitant magnas uberrima regna.*

Le corps ou la classe la plus distinguée

(a) De דך *dac*, *pauper*; & de טול *tul*, ou *tyl*, *migratio*. *Ultima Tulé*, *ultima migratio*. דכטולים *dactylim*, *pauperes migrationis*. Les Grecs ont donné le nom de δάκτυλοι *Dactyloe*, aux doits de la main, parce que les doits sont nos ouvriers.

(b) De קרת, *keret*, *civitas*, *oppidum* קרתים *caretim*, *les habitans des bourgs*.

étoit enfin celle des prêtres qui étoient spécialement occupés des sacrifices, de la pompe des fêtes, du chant, & des danses sacrées qui se faisoient au son de leurs tambours. On les appelloit Coribantes (*a*), c'est-à-dire, *les sacrificateurs*. Mais il paroît que ceux des prêtres, qui étoient chargés de l'administration des choses sacrées parmi les forgerons du mont Ida, ou dans d'autres corps d'artisans, prirent le nom de Dactyles; & que ceux qui étoient dispersés dans les villes se nommoient Curétes: car ces anciens noms de Curétes, de Dactyles, & de Coribantes, se donnent assez indistinctement aux prêtres de Crète, de Phrygie, de Lemnos, & de Samothrace. Cette confusion est peu surprenante dans des tems postérieurs où tous ces noms étoient conservés & révérés, quoiqu'on eût perdu de vûe le fondement de ces distinctions (*b*).

LA THÉOGONIE.

(*a*) Du mot קרבן *corban, oblatio, donum, sacrificium*. Levit. 6 : 20. & Marc 7 : 11.

(*b*) On peut encore remarquer ici que le Minos Crétois n'est pas un homme qui ait existé, puisque ses collégues Radamante & Æaque ne sont que deux mots, qui signifioient toute autre chose que des hommes, mais dont on ne savoit plus le sens. Depuis que le nom de Ménès ou de Minos eût été communément employé pour signifier l'assemblée mortuaire; en parlant du jugement qui en Créte, comme en Egypte, devoit précéder l'enterrement, on l'appelloit le jugement *de mort*, le jugement

LE CIEL POETIQUE.

## XVII.

### *Dionysius; Bacchus.*

Dans le tems où l'on s'exprimoit par des ſymboles, & qu'on en varioit les piéces pour ſe faire entendre, bien loin d'y vouloir cacher aucun myſtère; la figure d'Horus changeoit de nom & d'attributs, ſelon l'exigence des circonſtances où elle étoit miſe en œuvre. Le premier uſage qu'on en faiſoit dans certaines fêtes étoit *la répréſentation du paſſé.* Le ſecond étoit l'inſtruction & *les réglemens* convenables au peuple.

1°. Quand on montroit au peuple les ſignes commémoratifs de l'ancien état des hommes, *l'enfant* ſymbolique qu'on y mettoit avec un ſerpent ſe nommoit *l'enfant de la répréſentation* (a) (*ben ſemélé.*) Cette imitation de l'enfance, ou

*de douleur*, ou le jugement *de ceux qui dorment*, ou le jugement *du long ſommeil.* Or tout cela s'exprimoit par les trois mots de *Minos*, *Æaque*, & *Radamante.* Minos & les *manes*, ſe prenoient dans le même ſens pour l'aſſemblée funébre, & pour la figure répréſentative de la perſonne morte; parce que toutes les figures ſymboliques portoient anciennement le nom de *manes.* עקה *aaca*, ſignifie la douleur la plus amère; רדמים *redamim*, ſignifie ceux qui dorment profondément; רדמת *redamet*, ſignifie le grand ſommeil.

(a) בן *ben*, *filius*; סמלה *ſimeleh*, imitation, d'où viennent *ſimilis* & *ſimulacrum.*

de la foibleſſe du labourage, paſſa avec les mêmes fêtes & les mêmes noms chez les Grecs. Ceux-ci n'entendoient point ce terme *ſémélé ;* & prenant cet enfant ſymbolique pour un enfant réel, ils traduiſirent *ben ſémélé* par l'enfant de Sémélé, le fils de Sémélé. Ainſi celui qui étoit déja devenu par la ſtupidité des Egyptiens le fils d'Oſiris & d'Iſis, quoique ſes prétendus pere & mere ne fuſſent que deux lettres, devint encore par la mépriſe des Grecs le fils de Sémélé, dont on raçontoit très-ſérieuſement toute la parenté. On ne manquoit pas, dans les hymnes qu'on chantoit en l'honneur de l'illuſtre enfant, de dire qu'il étoit le fils de Jéhov ou Jupiter, & de le dire en langage Oriental (*a*). Les Grecs prirent encore cette façon de parler au pié de la lettre, & imaginèrent que Sémélé, groſſe de cet enfant, avoit ſouhaité de voir Jupiter dans toute ſa gloire ; mais qu'elle avoit été conſumée par les éclairs, & par les flammes qui accompagnoient Jupiter dans ſon équipage céleſte ; que par un mouvement de compaſſion Jupiter avoit ſauvé l'enfant encore à tems ;

LA THÉOGONIE.

(*a*) *Egreſſus è Jovis femore*, comme il eſt dit des enfans de Jacob יצאי ירכו *qui egreſſi ſunt ex femore* Jacobi. Geneſ. 46 : 26.

l'avoit cousu dans sa cuisse; & qu'enfin après le tems d'une grossesse régulière, l'enfant étoit *sorti de la cuisse* de Jupiter.

J'épargnerois ces fades plaisanteries au lecteur judicieux si elles n'étoient rachettées par une preuve nouvelle de ce que nous avons déja observé, qu'une infinité de fables n'ont point d'autre origine que l'ignorance où étoient les Grecs du vrai sens des mots Phéniciens, ou le plaisir que les Phéniciens prenoient à équivoquer sur les termes qui pouvoient avoir un double sens, en choisissant toûjours celui des deux sens qui avoit un air merveilleux ou ridicule.

La représentation de l'ancien état ne consistoit pas seulement en ces signes commémoratifs qu'on portoit ou sur un van, ou dans le coffrèt dont nous avons parlé. On y joignoit des cérémonies ou des formules de prières qui avoient rapport à la même intention. On y invoquoit le nom de Dieu avec de grandes lamentations. On l'appelloit le fort, la vie, le pere de la vie. On imploroit son secours contre les bêtes, & on feignoit de leur donner la chasse en courant çà & là, comme pour les aller attaquer: ou même on y alloit de bonne guerre & les armes à la main.

Ces cérémonies & les formules d'invocation étoient ſimples. La piété les avoit fait naître. Mais depuis que l'enfant repréſentatif fut devenu un dieu dans l'eſprit des peuples, on lui fit l'application de tout ce qu'on faiſoit & diſoit à l'honneur de l'Etre ſuprême. C'étoit la coûtume de dire en ſoupirant : *crions au Seigneur*, io terombé, ou diſterombé. Pleurons devant le Seigneur, ou *Dieu voyez nos pleurs*, io Bacché, io Bacchoth. *Vous êtes la vie, l'auteur de l'être. Vous êtes Dieu & le fort :* Jehova, hevan, hevoe, & eloah. On diſoit ſur-tout en Orient : *Dieu eſt le feu, & le principe de la vie. Vous êtes le feu : la vie vient de vous :* hu esh : atta esh (*a*). Tous ces mots & bien d'autres qui étoient les expreſſions de la douleur & de l'adoration ſe tournèrent en autant de titres qu'on donnoit ſans les entendre à cet enfant, à ce dieu imaginaire. Il fut donc appellé Bacchos, Hevan, Evoé, Dithyrambe, Jao, Eleleus, Uès, Attès. On ne ſavoit ce que tout cela vouloit dire : mais on étoit ſûr que le Dieu de la fête aimoit tous ces titres. On ne manquoit pas de

LA THÉOGONIE.

(*a*) *Hu esh* הוא אש *ipſe eſt ignis.* Deuter. 4 : 24. *Atta esh* אתה אש *tu vita es.* Voyez Strabon liv. 10. Suidas, ſur ces mots ἄττης ou ἄττις, & ὕης ; où Bochart, *Chanaan. l.* 1. *c.* 17.

les lui livrer, & ces expressions de douleur devinrent ainsi des cris de joye, ou des hurlemens insensés.

En allant en course contre les bêtes qui traversoient les efforts des laboureurs : on s'écrioit : *Seigneur, vous êtes pour moi une armée*, io Saboï. *Seigneur, soyez mon guide*, io Nissi, ou avec un accent différent, Dionissi. De ces cris de guerre qui se répétoient sans être entendus, on en fit les noms de Sabasius & Dionysus.

Celui de tous qui fut le plus en usage en Italie fut Bacchoth. L'oreille délicate des Grecs, ennemis des sons durs, s'accommoda mieux du nom de Dionysus. Ces différens titres, & la kirielle en étoit longue, produisirent autant d'histoires. Ainsi l'on donnoit à ce dieu le nom de Dionysus, parce qu'il étoit fils de Jov ou Jupiter, & qu'il avoit pris naissance à Nysa, ville d'Arabie. On le nommoit Evius, parce qu'étant aux prises avec un des géants, Jupiter l'encourageoit en langue Greque, & lui.... Mais si nous tenons la vérité nous pouvons négliger le détail de ces contes. Peu nous importe de savoir ce qu'on a imaginé sur chacun de ces noms (*a*) faute de les entendre.

(*a*) On peut voir ces fables dans les hymnes attribuées

pourroit m'arrêter & m'objecter ici
acchus n'étoit pas un nom en l'air,
e je le pense, & qu'il exprimoit au
un homme célébre qui avoit réel-
t vécu; puisque les Orientaux & les
entaux conviennent tous du voyage
onysus aux Indes, & que la durée
ı expédition étoit atteſtée par l'éta-
nent d'une fête qui revenoit de trois
ı trois ans *.

LA THE'OGONIE.

* Trieterica Orgia.

:i ne détruit rien de ce que j'ai avan-
nais seulement me donne lieu de
her dans l'histoire qui est cet hom-
:lébre dont on s'est figuré peu-à-peu
es Bacchanales, étoient le mémo-
Plusieurs nations ayant cru trouver
ı & son épouse dans l'homme & la
ıe symboliques, qui servoient à an-
:r l'année solaire & l'ordre des fêtes
:lles, ont cru appercevoir dans le
(a), dans le *fils bien aimé* déïfié à
our, quelqu'un des fils de Cham. Les
tiens le prirent pour celui des enfans
ham qui avoit le premier gouverné
olicé l'Egypte. Quelquefois ils le
nent Ménès, qui est le nom d'un

ée, & à Homère; dans les poëmes d'Hésiode &
e; dans les hymnes de Callimaque; dans les my-
es de Noël le Comte, ou autres.

) C'est la traduction de בן *ben*, l'enfant, le fils.

LE CIEL POETIQUE.

symbole, & non d'un homme : quelquefois ils le nomment Mésori : ce qui revient à celui de Mesraim, que l'écriture donne à ce chef des colonies Egyptiennes. Les Orientaux paroissent avoir fait l'application de cet enfant bienfaisant, & de ce législateur aimable à Nembrod qui s'étoit rendu célébre du côté de l'Euphrate. Il étoit fils de Chus, & par conséquent issu de Cham, pere de celui-ci. Il étoit sorti du Chusistan, province de de-là le Golphe Persique, qui conserve encore, comme on le voit, le nom du pere de Nembrod. On prit de-là occasion de confondre Nembrod avec Bacchus, & d'attribuer à celui-ci une chasse, & des victoires célébres au de-là du Tigre, & jusqu'aux Indes. Le rapport de ressemblance entre Bacchus & Nembrod, est fondé sur ce que les fêtes qui portent le nom de Bacchus sont des représentations des anciennes chasses, & que Nembrod avoit été un puissant chasseur, qui avoit souvent mené la jeunesse en course contre les bêtes dangereuses, & avoit délivré le pays en renouvellant ces chasses de trois ans en trois ans. L'idée que l'Ecriture sainte nous donne de Nembrod favorise cette application. Il étoit, dit elle, appellé par excellence : *le puissant chasseur devant*

*le Seigneur*, ou le chasseur dont Dieu bénit les entreprises. Je ne sai sur quoi est fondé le déchaînement des interprétes contre Nembrod. L'Écriture n'en parle point d'une manière desavantageuse. Les succès de ses chasses, utiles à toute la contrée, lui attirèrent la confiance des habitans du voisinage de Babel : & étant souvent à leur tête, il commença à former un petit royaume, qu'on a confondu sans raison avec les commencemens de la puissance Assyrienne.

LA THÉOGONIE.

Quoique l'application de quelques traits de Nembrod à Horus ne fût pas destituée de vrai-semblance, on sent combien elle est fausse. Horus, ou Osiris le jeune, ou Ménès, ou Bacchus de quelque façon qu'on le nomme, tient mal son rang dans l'histoire. Comme fils d'Isis il est né en Egypte. Ensuite il vient au monde à Nysa en Arabie. Une troisième légende le fait naître auprès de l'Euphrate. D'un autre côté il est indubitable que Sémélé, femme bien connue en Béotie, lui a donné le jour. Enfin il vient au monde en tant de lieux qu'on voit sans peine que ses généalogistes & ses historiens ne savent ce qu'ils disent.

Le cortége de Bacchus.

Passons au cortége de Bacchus, nous y trouverons la preuve que Bacchus n'est

LE CIEL POETIQUE. qu'un masque ou une figure, & non un homme qui ait jamais été.

Pour rendre la représentation des anciennes chasses, & du premier état des hommes plus ressemblante, on y paroissoit avec les habits que les hommes portoient vers le tems de la dispersion, ou un peu auparavant, lorsque tout manquoit; & que l'alternative des saisons jointe au boulversement universel, arrivé au déluge dans les déhors de la terre (a), forçoit les hommes par de nouveaux besoins à chercher des fourures, à construire des abris, & à inventer de nouveaux arts.

*. . . . . . Curis acuens mortalia corda,*
*Ut varias usus meditando extunderet artes.*

On avoit retenu de l'ancien monde l'usage de se couvrir légèrement d'une simple peau de bête, & de se garantir des ardeurs du soleil sous des tentes faites avec des peaux cousues, invention d'un des enfans de Lamech *. Ces secours depuis le déluge se trouvèrent trop foibles contre la pluye pénétrante, & contre la rigueur du froid ou des grands vents. On

* *Jabel. Genes.* 4 : 20.

(a) Il est attesté par des preuves de fait d'un bout du monde à l'autre. Voyez la lettre qui finit le troisième tome du Spectacle de la Nature, & ce que nous en avons dit ci-dessus dans l'histoire de l'écriture symbolique.

LA THÉOGONIE.

ſe couvrit en entier de la peau des animaux dont on ſe nourriſſoit ordinairement, ſur-tout de celle des boucs & des chévres qui eſt plus ſouple que toute autre. La chaſſe fourniſſoit quelquefois des habits moins communs, & même des parures honorables. Celui qui paroiſſoit ſous la peau d'un lion ou d'un tigre attiroit tous les yeux, & annonçoit une victoire utile. Le tems & l'expérience apprirent aux hommes à filer la laine des brébis, & le poil des chévres, à ſe donner des habits plus doux & plus faciles à laver.

Lorſque les arts furent inventés & perfectionnés par de nouveaux eſſais, le ſouvenir de la groſſièreté des premiers tems, & la comparaiſon des peines que le genre humain avoit d'abord éprouvées, avec les commodités & les inventions des tems poſtérieurs, rendirent les fêtes rurales, ou les fêtes *de la repréſentation de l'ancien état*, plus animées que toutes les autres.

Un des points les plus eſſentiels à cette fête, étoit donc d'y paroître couverts de peaux de boucs (*a*), de daims, de tigres

(*a*) C'eſt ce que les Latins exprimoient par *Thyaſos inducere* : former des chœurs de gens habillés en boucs, & en béliers. תישים *thiaſim birci & arietes*. Geneſ. 30. 35.

LE CIEL POETIQUE.

ou autres animaux, soit domestiques, soit sauvages. On s'y barbouilloit le visage de sang pour porter les marques du danger que l'on avoit couru, & de la victoire qu'on avoit remportée.

Au lieu de sang, on avoit souvent recours à une légère couche de lie, ou au jus de mûres, qui étendu sur un visage, dégoûtoit un peu moins l'acteur que n'auroit fait le sang des bêtes, & embellissoit tout autant.

*Sanguineis frontem moris & tempora pingit**.

* *Virgil. Eclog. 6.*

Tel est le fard d'un des principaux acteurs des Bacchanales, lorsque Virgile le fait paroître sur la scéne. La lie plus facile à trouver à l'entrée de l'hyver où ces fêtes se célébroient, étoit mise en œuvre par les personnes qui formoient le cortége ou la pompe de Bacchus; & par les acteurs (*a*) des représentations dramatiques qui n'étoient qu'une suite ou une extension des Bacchanales, fêtes dont la nature & l'institution étoient de *représenter le passé*.

Tout y dégénéra de la sorte en mascarades, en courses insensées, en hurlemens, & en fureur : c'étoit à qui feroit

(*a*) *Peruncti facibus ora.* Horat. de Art. Poëtic.

le plus de folies. Au lieu de porter une peau de bouc ou de chévre, on crut beaucoup mieux faire de s'habiller en chévre, ou en tigre ; de s'affubler la tête des cornes d'un chévreuil, ou d'un jeune cerf ; de se couvrir le visage d'écorce d'arbre de façon à imiter le né camard & les oreilles pointues du chévreau & du bouc, sans négliger les autres ornemens de la figure (*a*). Peu-à-peu au lieu d'un enfant de métal porté mystérieusement dans un coffre, on prit la coûtume de choisir un gros garçon bien nouri, pour faire le personnage du dieu imaginaire. Avec le tems on lui donna un char : & pour rendre le tout plus merveilleux, les prétendus tigres s'offrirent à le traîner, tandis que les boucs & les chévres gambadoient à l'entour. Les assistans *déguisés* & *masqués* de la sorte, portoient des noms conformes à l'action qu'ils faisoient. On les nommoit satyres, mot qui signifie des hommes *déguisés* (*b*), ou faunes, c'est-à-

LA THEOGONIE.

Origine des satyres, des faunes, & de Pan.

(*a*) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.*
Georgic. 2.

(*b*) סתור *satur*, caché, déguisé ; פנים *panim*, ou *phanim*, *facies*, προσώπα, *persona*, *oscilla*, des masques. Ces panim ou ces masques hideux ne pouvoient manquer d'épouvanter les enfans. C'est pour cela que les frayeurs occasionnées par des apparences de mal, sans réalité, ont été appellées *terreurs paniques*. Telle est l'origine fort simple du nom qu'on donna au dieu de Men-

LE CIEL POETIQUE. dire des *masques*. Ces étymologies fort simples & étroitement liées avec ce qui précéde, se trouvent confirmées par l'usage où étoient les assistans des fêtes rurales, de consacrer à Bacchus, & de suspendre à l'arbre sous lequel se faisoit la dernière station, le masque d'écorce ou autre dont ils s'étoient couverts pour prendre part à la cérémonie (*a*). Les fêtes de Bacchus ont été abolies par la prédication de l'Evangile: mais on voit ce qu'il en reste encore parmi nous dans les réjouissances de l'hyver. C'est la même saison, le même intérêt, & à peu de chose près, la même idolâtrie.

On donnoit à ceux qui suivoient ou accompagnoient le char de Bacchus, les noms de Bacchants ou de Bacchantes, c'est-à-dire, de pleureurs & de pleureuses, parce que la fête commençoit par des regrets, par des lamentations, & par

dès, c'est-à-dire, du nom de Pan, dans les cornes & les poils duquel les philosophes ont cru trouver une très-belle emblême de la nature universelle. Ceux qui sont curieux de ces merveilleuses conceptions, peuvent les aller chercher dans les explications allégoriques de Plutarque, de Jamblique, de Psellus, de l'empereur Julien, & de Platon. Nos déistes qui ont quitté la révélation pour faire leurs délices de ces lectures, se sont donné pour maîtres les interprétes d'une ridicule mascarade.

(*a*) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis*
*Et te Bacche vocant per carmina læta, tibique*
*Oscilla ex altâ suspendunt mollia pinu.*
Virgil. ibid.




1. Le Sistre . 2. Le Tambourin et les clochettes . 3, Les masques d'écorce ou autre, Suspendus après la fête . 4. Le Capricorne Symbole des approches de l'hiver. 5. Le Cofre de la represen-tation. 6. les pins ou le mémorial des premieres torches.

des invocations fréquentes du ſecours de Dieu. LA THE'OGONIE.

Les femmes qui portoient le coffret ou les corbeilles ſacrées, ou du moins un tyrſe, c'eſt-à-dire, tantôt une pique, en mémoire des premieres chaſſes; tantôt une torche de bois réſineux, en mémoire de la nouveauté de l'hyver; ſe nommoient Ménades, Tyades, & Baſſarides. On les appelloit Ménades, c'eſt-à-dire, *celles qui portent les affiches*, parce que les fêtes ou les réglemens, & toutes les figures ſacrées qui en étoient inſéparables, ſe nommoient *Manes* en ancien langage, c'eſt-à-dire, réglemens: ce que les Grecs ont rendu par *Theſmoe*. Les attitudes égarées de ces femmes qui encheriſſoient à l'envi ſur les lamentations, & ſur les geſtes repréſentatifs autoriſés par l'uſage, en prirent le nom de *Manie*. Ces femmes ſe nommoient Thyades (*a*), c'eſt-à-dire, *vagabondes*, quand elles ſe diſperſoient ſur les montagnes comme autant de chaſſeuſes. On les nommoit Baſſarides ou vendangeuſes (*b*); parce que ces fêtes ſe célébroient après les vendanges, & *Les Ménades.* *Les Thyades.* *Les Baſſarides.*

(*a*) De תעה *thouah*, *vagari*; de-là vient θύειν, ſacrifier, & notre mot *tuer*, parce que ces courſes ne tendoient qu'au maſſacre des bêtes.

(*b*) De בצר *batſar*, *vindemiare*.

LE CIEL POETIQUE. quand on commençoit à pouvoir faire usage du vin nouveau.

Après les courses & tout le train, paroissoit en dernier lieu un vieillard monté sur un âne (*a*), & qui s'avançoit d'un air tranquille en offrant du vin à la jeunesse fatiguée, & invitant chacun à prendre quelque repos. Peut-on savoir ce que c'est que cette figure qui fait la clôture de la fête? En jugeant du personnage par sa paisible monture, par la coupe ou la tasse qui pend à son côté (*b*), par l'exhortation obligeante qu'il fait aux chasseurs, & par son nom de *Silen* ou *Silvan*, qui signifie *salut*, *repos*, ou *leçon* de repos, on devine sans peine que la part qu'il prend à la représentation, est de peindre l'état des vieillards que leur âge dispensoit de cette course, & la sécurité qui devenoit la récompense des soins du labourage, & de la chasse donnée à propos aux bêtes de la contrée. Ainsi toutes les parties du tableau avoient une exacte correspondance, & rien n'étoit oublié dans la représentation. Mais ce personnage devint historique, ainsi que tout le reste : & comme il invitoit tout le monde

*Silène.*

(*a*) *Ibat pando Silenus asello.*
(*b*) *Gravis attrita pendebat cantarus ansâ.*
Virgil. Eclog. 6.




les Satyres. 2, Latone, ou le Lezard. 3, Anubis
à la maniere des Grecs. Le Lezard et la Tor
rapport à la demeure des Egyptiens au bord
le lever de la Canicule.

à la jubilation, l'on fit de ce docteur commode le précepteur de Bacchus : tel disciple, tel maître. On peut voir dans la sixième éclogue de Virgile quelques traits de la morale de Silène : ils sont parfaitement d'accord avec la materielle physique qu'on lui prête.

LA THEOGONIE.

*Sylvain de Selav salut.*

Quelquefois ce vieillard est appellé Sylvain, ce qui est toûjours le même nom, & le même sens. Il tient dans ses mains un jeune arbre avec ses racines (*a*). Ce nouvel acteur exprimoit très-bien par cet attribut les transplantations, les progrès du jardinage & de l'agriculture, dont la liberté & les succès étoient dûs aux soins que la jeunesse avoit pris de s'attrouper pour courir sus aux animaux malfaisans.

Les instructions de Bacchus.

2°. Après la représentation de l'ancien état du genre humain, dont le sens fut entièrement perverti par la métamorphose qu'on fit de ces personnages symboliques en autant de dieux, les fêtes d'Horus ou du labourage contenoient encore les diverses leçons ou les réglemens des travaux annuels, dont il étoit important que le peuple sçût les commencemens & la durée. C'est ce qu'on lui annonçoit dans cette fête & dans d'autres par les divers habillemens ou attributs

(*a*) *Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum.*

LE CIEL POETIQUE.

qu'on donnoit à Horus. Chaque vent, chaque opération, chaque précaution d'expérience avoit sa marque & son affiche propre. Nous ne répéterons point ce que nous en avons dit : mais ce qu'il est nécessaire de remarquer ici, c'est que le Ménès, ou le symbole des réglemens de la société, est devenu le docteur du genre humain, le législateur Bacchus (*a*). Horace qui se plaisoit à ses leçons (*b*), n'en parle qu'avec enthousiasme, & comme du plus parfait de tous les maîtres. Mais parlons sérieusement : on trouve encore tous les éloges du labourage dans les miracles ridicules que les poëtes attribuent à Bacchus ; & ceci nous fournit une nouvelle preuve de la conversion des symboles en autant d'objets réalisés & traités historiquement.

C'est en effet le labourage & non Bacchus, puisque celui-ci n'est qu'un mot, ou une idée ; c'est le labourage qui fait se précautionner contre les débordemens des rivières, & contre les marées violentes. C'est le labourage qui a donné un frein ou des digues aux torrens, & qui a étudié la hauteur des grandes crûes

(*a*) νομοθέτης, νομόθος, *legislator.*
(*b*) *Vidi docentem. Credite posteri.* Carm. 2. od. 19.

pour

pour garantir les habitans par des terrasses suffisamment relevées. LA THÉOGONIE.

*Tu flectis amnes, tu mare barbarum.*

C'est le labourage & non Bacchus qui enseigne aux hommes à faire couler des ruisseaux de vin, de miel, & de lait, dans des pays déserts ou couverts de ronces, & où tout paroissoit condamné à une affreuse stérilité.

*Fas pervicaces est mihi Thyadas*
*Vinique fontem, lactis & uberes*
*Cantare rivos, atque truncis*
*Lapsa cavis iterare mella.*

C'est le labourage & non Bacchus qui a vaincu le géant Rœchus, c'est-à-dire, le vent (*a*) & l'inondation qui en étoit la suite, en observant l'entrée du soleil dans le lion, & en réglant les opérations champêtres par des expériences certaines.

*Rœchum retorsisti leonis*
*unguibus horribilique malâ.*

C'est le symbole du labourage, & non un homme divinisé après sa mort, qui a long-tems annoncé dans les fêtes les différents travaux qui devoient être les soûtiens de la vie, & les moyens propres à

(*a*) רוח *ruach.*

... ...uilter toutes les familles. On ne ... dire autre chose en portant un ...ent d'or dans les bacchanales, & en ... jettant tour à tour dans le sein de tous ...s assistans *. On leur faisoit entendre qu'il n'y avoit point de subsistance, ou de recolte à espérer pour eux, s'ils ne pratiquoient exactement ce qu'on leur marquoit d'une saison à l'autre. Mais ce serpent, symbole de la vie, prit un air merveilleux chez les poëtes toûjours imaginatifs. Il devint la marque du pouvoir admirable de Bacchus. Tous ceux qui assistoient à la fête pouvoient le manier sans risque. Les Bacchantes s'en servoient comme d'un ruban pour nouer leurs cheveux. Une telle securité annonçoit sans doute que rien ne pouvoit nuire à quiconque honoroit le dieu du vin.

*Tu separatis uvidus in jugis*
*Nodo coerces viperino*
*Bistonidum* ( a ) *sine fraude crines.*
. . . . *Dulce periculum est*
*O Lenae sequi deum* *
*Cingentem viridi tempora pampino.*

* *Carm.* 3. *od.* 13.

C'est le symbole du labourage, & non un homme mort, ou son idole, qui por-

( *a* ) Les Bistones étoient les plus grands bûveurs de Thrace, & leurs femmes les plus dévotes aux fêtes de Bacchus.

roit dans les assemblées publiques la corne d'or, soit simple, soit double, *aureo cornu decorum*, pour annoncer aux laboureurs la fin de leurs travaux, l'abondance, le repos, & les jours de fête que l'entrée du soleil au capricorne leur ramenoit. Ce symbole embelli de toutes les marques des differentes recoltes, n'apportoit que la joie. LA THEOGONIE.

*Lætitiæ dator.* Virgil. Æneid. 1.

C'est la diversité des circonstances par lesquelles passe le labourage, & non aucune avanture tirée de la vie d'un homme, qui faisoit peindre Horus, tantôt sous la forme d'un homme armé contre les ennemis de ses travaux, tantôt sous la forme d'un homme jouissant de l'abondance, & invitant tout le monde à la joie.

*Quamquam choreis aptior & jocis*
*Ludoque dictus, non sat idoneus*
*Pugnæ ferebaris : sed idem*
*Pacis eras mediusque belli.*

C'est enfin le symbole du labourage, & non aucun homme qui eût jamais vécu, qui donnoit des leçons à toutes les familles ; & en se mettant le bout du doit sur la bouche, faisoit la plus salutaire de toutes les prédications à qui vouloit l'entendre. Ce symbole étoit donc très-judicieu-

LE CIEL POETIQUE.

sement appellé Harpocrate, puisqu'en recommandant la modération & la paix, il étoit vraiment le docteur, le curateur, & le médecin de la société.

Si quelqu'un se plaignoit de ce que cette explication de l'origine des bacchanales ne mèt pas un rapport assez sensible entre le vin & les fêtes de Bacchus, que toute l'antiquité a regardé comme l'inventeur & le propagateur de la vigne, au lieu que nous le réduisons à être l'annonce de quelques instructions nécessaires au peuple ; à cela je répondrois que les fêtes de Bacchus & de Cerès sont nommées par tout chez les Grecs & chez les Romains, les fêtes des *réglemens ;* parce qu'on se souvenoit confusément que l'intention des figures d'Isis & d'Horus, étoit de régler la conduite du peuple. Mais je prierois en même tems celui qui trouveroit nos fêtes un peu trop sages, d'envisager ce qu'Horus porte sur sa tête à la solemnité des Phamylies, ou à l'entrée de l'hyver. Entr'autres objets capables de plaire, paroissoient trois grandes cruches de vin.* C'étoit-là le beau du cérémonial : on sentoit le cellier garni, & les fêtes où cette liqueur couloit en abondance ne pouvoient manquer d'être les plus animées.

* Voyez Planche XIII.

## XVIII.

### *Appollon, Bélénus, Latone.*

On voit quelquefois les figures d'Anubis & d'Iſis accompagnées d'une tortue, ou d'un canard, ou d'un lézard amphibie *. Le propre de ces animaux eſt de ſe mettre à portée de la terre & de l'eau qui leur ſont également néceſſaires, & de ſe loger ſur un terrain plus élevé à meſure que l'eau monte. Un lézard de cette eſpéce placé dans la main d'Iſis, ou une figure moitié femme & moitié lézard, avertiſſoit du tems où il falloit gagner les terrains élevés, & faire proviſion d'olives, de figues ſéches, de farine, de grain rôti, & d'autres nourritures de garde pour ſubſiſter pendant la longue durée du débordement. J'ai d'abord ſoupçonné que c'étoit-là le ſymbole que portoit l'Iſis Egyptienne aux approches de l'inondation, & qu'on lui donnoit alors le nom de *Léto* (*a*), ou Latone qui eſt le nom du lézard amphibie. Mon ſoupçon s'eſt changé en une eſpéce de certitude, lorſque j'ai trouvé dans les monumens de l'antiquité cette Iſis, ayant

* *Voyez les Fig. 2. & 3. Planche XVIII.*

(*a*) לטא *leto*, λήτω; & לטאה *letoa*, *lacerta*. Levitic. 11 : 30.

LE CIEL POETIQUE.

la tête & les épaules d'une femme, avec les pattes, le corps, & la queue d'un *léto*, ou d'un lézard *.

* V. l'Antiq. explic. tom. 2. Pl. CXXVII. Fig. 5.

Quand l'eau du Nil se retiroit assez tôt de dessus les plaines pour les laisser libres un mois avant l'entrée du soleil au sagittaire, le laboureur Egyptien étoit sûr de pouvoir à loisir reconnoître par l'arpentage les limites de ses champs, & de semer avant l'hyver sans avoir aucun sujèt d'inquiétude jusqu'à la moisson. C'étoit maîtriser le Nil. C'étoit remporter une victoire complette sur l'ennemi *. On exprimoit cette particularité si flatteuse pour l'Egypte par un Horus armé de fléches, & remportant la victoire sur le monstre Python. Horus alors s'appelloit indifféremment Horus *le laboureur*, ou Horus *le conquèrant*, *le destructeur* (a). Isis prenoit de son côté le nom de Deione ou Diane *l'abondance*, & l'on mettoit en sa main la figure d'une caille, dont le nom signifie aussi *salut*, *sécurité* (b). On ne pouvoit peindre la *sécurité* : mais on montroit un objèt dont le nom en réveilloit la pensée.

* Voyez Fig. 1. Planche XII.

(a) הרס *hores, disperdens, destructor.* Ἀπολλύων *idem.*

(b) שלו *selav.* Les mots Latins, *salus* & *salvus*, en viennent. Il signifie aussi *coturnix*, une caille. Quelquefois on trouve deux cailles aux piés d'Isis, pour signifier une entière sécurité.

Voyez Fig. 3. Planc. XXI.

Ces figures portées par quelques voyageurs dans l'île de Délos, donnèrent apparemment naissance à la fable de Latone. On imagina qu'un ennemi cruel la poursuivoit, & l'environnoit des eaux de l'Océan; qu'heureusement elle avoit apperçu le terrain de la petite île de Délos plus élevé que l'eau; qu'elle s'y étoit sauvée, y avoit vécu d'olives, de dattes, & de quelques fruits qu'elle y avoit trouvés; qu'elle y avoit mis au monde Horus & Deio; qu'Horus s'étoit armé de fléches, & avoit tué Ob, ou Phyton (a); que pour cette raison il avoit été nommé *Apollon* (b), le conquèrant; qu'enfin Latone avoit été changée en ortyx *, c'est-à-dire, en caille, & avoit donné le nom d'Ortygie à l'île qui lui avoit procuré une retraite. Mais ces figures & ces noms portés par des Phéniciens dans les Cyclades (c), n'étoient point tellement liés à l'île de Délos, qu'on ne trouvât la même chose ailleurs. Les Ephésiens avoient aussi chez eux l'olivier & le palmier mêmes qui avoient soulagé Latone dans ses peines.

LA THÉOGONIE.

* ὄρτυξ.

(a) De peur qu'on ne doutât de la vérité de ces faits, on montroit à Délos l'olivier & le palmier qui avoient nouri Latone; & l'on donnoit au petit fleuve, qui arrose une partie de l'île, le nom d'Inop, ou de retraite du Dragon עין *in*, *fons*, & אוב *Ob*, ou *Pyton*.

(b) *Disperdens*. C'est la même chose qu'*hores*.

(c) Iles du midi de l'Archipel.

LE CIEL POETIQUE. Ils avoient un lieu nommé Ortygie, & ils soûtinrent le plus sérieusement du monde devant Tibère, qu'ils revendiquoient, titres en main, la naissance d'Apollon & de Diane que les habitans de Délos leur prétendoient enlever *.

* Tacit. Annal. 3.

Nous avons déja vû les idées, ou les figures des Egyptiens, prendre en Créte, en Béotie, en Afrique, en Phrygie, & ailleurs, des formes toutes nouvelles, & s'y convertir en autant d'histoires, particulières à chacun de ces lieux. Isis & Horus portés dans l'île de Délos, & en Ionie, donnèrent lieu à la naissance d'Apollon & de Diane dans cette île, & à Ephèse. La victoire d'Horus, ou du laboureur sur le monstre ennemi, par lequel il étoit traversé, donnoit occasion en Egypte à des réjouissances raisonnables. On en continua la fête à Délos, & par toute la Gréce, comme si cette victoire eût été particulière au pays. On solemnisa par-tout la fête d'Apollon Pythien; & je ne sçai si on ne montroit pas quelque part la peau de l'horrible serpent, le monument irréfragable du service qu'Apollon avoit rendu au genre humain en exterminant Python. Il ne falloit pas même tant de preuves pour mettre le peuple en mouvement. On chantoit: on dansoit: on don-

noit des ſpectacles dans les fêtes Pythiennes. C'en étoit aſſez pour les faire obſerver religieuſement. LA THE'OGONIE.

Le monſtre aquatique, le dragon à longs plis qui fut exterminé par Horus, avoit auparavant maltraité & fait diſparoître quelque tems Oſiris, qui enfin s'étoit remontré, & avoit pris le deſſus. On confondit en Gréce Oſiris & Horus, & l'on n'y connut qu'une défaite de Python. Le démèlé d'Oſiris & de Python avoit rapport au déluge. Celui d'Oſiris le jeune étoit particulier à l'Egypte. Mais toutes ces idées ſe confondirent par tout, & même en Egypte. On n'oublia pas à la vérité qu'Oſiris étoit le ſoleil : mais il en arriva qu'Apollon confondu avec Oſiris le premier vainqueur de Python, devint auſſi le ſoleil, ſans ceſſer d'être le fils de Jupiter. Celui-ci, par une ſuite néceſſaire, eut un autre département. On lui laiſſa le ſeptre & l'empire du ciel & de la terre. On aſſigna le char, le fouèt, & les rènes à Apollon. De-là vient qu'on retrouve ſi communément dans un dieu les caractères d'un autre. L'Horus Apollon qui n'avoit rapport qu'à l'année ruſtique, ou à l'ordre des travaux, fut d'autant plus facilement pris pour le ſoleil qui régle la nature, que l'on mettoit le fouèt

LE CIEL POETIQUE. & les attributs du soleil dans les mains d'Horus, pour faire une abbréviation des marques de l'année solaire & des travaux convenables à la saison. Horus devint ainsi la même chose que le Moloch des Ammonites, l'Adonis de Biblos, le Bel des autres villes de Phénicie, & le Bélénus rayonnant qu'on honoroit dans les Gaules. Ce conducteur du char qui éclaire le monde, est le fils de Jupiter : mais le fils de Jéhov, le fils par excellence, *liber*, n'est autre chose qu'Horus, ou Bacchus, ou Dionysus. Voilà donc Osiris, Horus, Apollon, Bacchus, & le Soleil confondus. L'auteur des Saturnales l'a assez bien démontré. Virgile lui-même ne distingue point Bacchus d'avec Apollon ou le Soleil, en donnant à Bacchus & à Cérès ou Isis, le gouvernement de l'année & de la lumière.

*. . . . Vos ô clarissima mundi*
*Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,*
Georgic. 1. *Liber & alma Ceres**.

On sentoit, mais confusément, le rapport de ces signes avec l'année, dont en effet ils caractérisoient chacun à part les diverses parties : & malgré le chaos d'histoires mal assorties qu'on y attacha, on y retrouve toûjours les vestiges sensibles de leur commune origine.

LA THÉOGONIE.

Les Egyptiens sont de toutes les nations celle qui en croyant le mieux connoître l'antiquité, la connut le moins. Ils prirent des images significatives pour des hommes réels qui avoient régné chez eux : ils oubliérent jusqu'au déluge, dont ils avoient en main la représentation dans la fête d'Osiris disparu [a], puis retrouvé [b]. Ils ne savoient pas même que la défaite de Python par Horus armé de fléches, fût la victoire du labourage parvenu à arpenter, semer, & moissonner, malgré les traverses du débordement. En historiant ces symboles, ou en les convertissant en autant d'histoires, ils couvrirent l'antiquité de ténébres horribles : ils changérent le sens de leurs cérémonies & de leur écriture sacrée, en rapportant le tout à leurs folles histoires : en sorte qu'il est totalement inutile de vouloir expliquer ce qu'ils entendoient par leur table Isiaque, & par ces monumens sans nombre qui nous restent des Egyptiens du moyen & du dernier âge. Ils n'y entendoient que les actions, ou les prétendus bienfaits de leurs dieux, & n'arrangeoient le tout que selon les idées d'une philosophie frivole, & venue après coup depuis qu'ils eurent laissé périr la signification primitive des symboles. C'est donc peine per-

a ἀφανισμός.

b εὕρησις, Plutarch. de Isid. & Osir.

LE CIEL POETIQUE.

due que de courir après l'intelligence de ce second usage de l'écriture symbolique : & il nous suffit de voir en général quelle en fut la première destination, & le premier sens.

Quoique les Grecs & bon nombre d'Orientaux tinssent leur mythologie des Egyptiens, ils conservèrent mieux que les Egyptiens le souvenir du déluge. Nous en verrons les preuves dans la fable de Saturne. Mais celle d'Apollon nous en fournit une très-sensible. Les anciens Mythologues grecs & latins regardoient la victoire d'Apollon sur Python comme une emblême de la victoire du soleil sur la fange que l'eau du déluge laissa par toute la terre : & après avoir conté l'histoire du déluge, ils ont coûtume de mettre de suite la défaite de Python *.

* V. Ovid. Métam. 1.

L'origine à laquelle je rappelle la formation des dieux du paganisme, a donc cela d'avantageux, qu'elle rend raison pourquoi les idées des Egyptiens sont si bizarres & si contraires à la vérité de l'histoire; pourquoi les dieux de la fable ont tant de rapport l'un avec l'autre, qu'on les prend aisément l'un pour l'autre; & enfin pourquoi dans cet épouvantable amas de pensées & d'objets si mal liés, il se trouve des traces de vérités, & une

conformité sensible avec le fond de l'hi- LA THÉOGONIE.
stoire Sainte.

## XIX.

### *Mars. Hezus.*

Continuons à rechercher l'origine de quelques-uns des autres dieux les plus distingués : & au lieu de les rappeller, comme font les Mythologues, à des hommes qui ayent vécu quelque part, ce qu'il n'est pas facile de justifier, ramenons-les avec le plus de vraisemblance qu'il nous sera possible, à autant de signes & d'instructions populaires que les colonies Egyptiennes ou Phéniciennes pouvoient en avoir besoin, selon les différentes circonstances où elles se trouvoient. Ce qui précede nous autorise à suivre cette méthode.

Diodore nous a appris que tout le peuple Egyptien se partageoit en trois classes ; savoir, les prêtres, les laboureurs, & les artisans, & que cette division s'étoit communiquée aux Athéniens, & apparemment à bien d'autres peuples. Il ajoûte que la principale classe des Egyptiens, ou la plus nombreuse, étoit celle des laboureurs, qui étoient chargés de la culture des terres, du commerce, ou des échan-

LE CIEL POETIQUE.

ges, & de la défense de l'Etat. Ce dernier article les flattoit tout particulièrement. Les prêtres étoient déchargés de la milice pour vaquer librement à l'étude du ciel & des loix. On ne prenoit point de soldats parmi les artisans: ce qui contribua à avilir ce corps, & donna un air de distinction à celui des laboureurs qui fournissoient seuls les gardes, ou les milices toûjours subsistantes, & les levées extraordinaires. Horus & Isis étant les clés qui annonçoient les assemblées génerales, & les travaux communs à toutes les villes, changeoient de forme, selon l'exigence des cas. Nous avons déja une Isis habillée en guerrière pour annoncer les sacrifices qui devoient précéder une expédition. Horus de même prenoit le casque & le bouclier, quand il falloit annoncer une levée, ou des recrues. On le nommoit alors Harits (*a*), c'est-à-dire, *le fort*, *le redoutable*. Les Syriens adoucissoient ce mot, & prononçoient Hazis (*b*): d'autres

(*a*) עריץ *harits*, *violentus*. Job 15: 20.

(*b*) Ἄρης Ἄζιζος λεγόμενος ὑπὸ τῶν οἰκούντων τὴν Ἔδεσσαν. Les habitans d'Edesse (ville de Mésopotamie) donnoient le nom d'Aziz à celui que les Grecs nommoient Arès. *Discours de l'empereur Julien, sur le soleil.* On retrouve le même mot *hazis* ou *hésus* pris pour signifier, *le terrible dans la guerre* Ps. 24: 8. Hébraic. On l'appelloit aussi en Syrie אב גרות *ab gueroth, ab garus, le pere des combats.* D'où vient le *grativus* ou *gradivus*. Æneid. 2.

le prononçoient ſans aſpiration, & di- LA THÉOCRATIE.
ſoient Arès; d'autres avec une aſpiration très-rude, & prononçoient Warets. Cette figure d'Horus en guerrier devint le dieu des combats. Il eſt évidemment l'Aſis des habitans d'Edeſſe, l'Hézus des Gaulois, l'Arès des Grecs, le Warts ou le Mars des Sabins, & des Latins. Les peuples les plus belliqueux, ſur-tout les Thraces, en firent leur divinité favorite: & ils prirent de la meilleure foi du monde ce prétendu guerrier pour un ancien Preux de leur contrée, qui depuis ſon apothéoſe, étant chargé du gouvernement des batailles, ne pouvoit manquer d'en uſer honêtement avec ſes compatriotes, & de mettre en piéces tous leurs ennemis.

## XX.

### *Hercule.*

Quand les animaux malfaiſans ſe multiplioient trop, & qu'il y avoit quelque bête furieuſe, ou quelque inſigne voleur qui troubloit la contrée, alors on mandoit non une armée entière, ni une nouvelle levée, mais ſeulement les plus expérimentés dans le métier de la guerre, ceux qui avoient acquis les rangs les plus diſtin-

LE CIEL POETIQUE.

gués, ou peut-être *les volontaires*, ceux qui se présentoient sans contrainte pour l'expédition. En ce cas un Horus armé d'une massue, & placé dans l'assemblée publique, réunissoit promtement à un certain jour, les plus distingués d'entre les jeunes guerriers. Je juge de l'intention du symbole par le nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Héracli, ou Hercule, c'est-à-dire, *les illustres dans la guerre*, les enfans distingués, ou plus exactement encore *les gens d'armes* (*a*).

Ce qui étoit le précis de l'indiction, ce que chacun disoit en voyant l'Horus armée en course, devint le nom de ce symbole. Mais cet Hercule qui n'étoit qu'une enseigne, devint comme les autres, un dieu tout occupé de la destruction des monstres, des bêtes, & des larrons qui troubloient les habitans.

Toute l'antiquité fait naître Hercule en Egypte. Ciceron * en trouve un second

* *De nat. Deor.*

(*a*) De חורים *horim*. Eccl. 10 : 17. *Heroes*, & Nehem. 6 : 17. *Illustres*, *liberi*, *les enfans distingués* ; & de כלי *Keli*, *clava*, *armatura*. חוריכלי *horecli*, ou *heracli*, *les gens d'armes*, *les plus distingués dans les armes*. C'est de ce mot *horim* que l'on a fait celui de *heros*. La ville de Héroopolis, située à l'extrémité de la Mer Rouge, étoit très-vraisemblablement un corps de jeunes gens, ou de troupes réglées pour descendre ce passage important, & pour courir sus aux bandes d'Arabes, qui ne pouvoient exercer leur brigandage en Egypte, qu'en y entrant par l'Isthme où étoit cette ville.

en Créte, & un troisième en Phénicie, lequel alla jusqu'aux colonnes qui portent son nom, & dont le culte fut longtems célébre à Cadix. Les Grecs se sont aussi attribué le leur. On ne peut guères douter qu'il n'en soit d'Hercule comme des autres symboles, & que les Crétois ou les Phéniciens le voyant souvent parmi les instrumens de leurs indictions, & de leur culte, ne l'aient pris pour un dieu de leur patrie, & ne lui aient fait son histoire propre. Que si on vient à rapprocher, & à réunir en un corps d'histoire, les travaux & les merveilleuses expéditions de tous ces Hercules locaux, je laisse à penser quel roman il en résultera.



Je ne disconviens point qu'il n'y ait eu en Gréce, un peu avant la guerre de Troye, un fameux avanturier, un défaiseur de forts, un grand assommeur de brigands, auquel on a fait honneur de tous les traits qu'on attribuoit dès auparavant à plusieurs Hercules imaginaires. Il paroît que cet Hercule a eu une postérité qui s'est établie à diverses reprises au Péloponnèse. Mais il en est de la plûpart de ses exploits, comme de sa généalogie, qui n'est qu'un pur jeu des Phéniciens. Ils nommoient leur Hercule

LE CIEL POETIQUE.

Ben-Alcum, ou Ben-Alcmen (*a*), *le fils invincible*. Voilà fort vraisemblablement ce qui a fait dire de l'Hercule grec qu'il étoit fils d'Alcuméne ou Alcméne. Son histoire est pleine de traits dont toute la merveille se réduisant semblablement à l'interprétation équivoque de quelques mots Phéniciens, prouve que la plûpart de ces avantures n'ont aucun fondement dans l'histoire. Je crois en avoir suffisament convaincu le lecteur. Sans le charger de menus exemples qui le fatigueroient, contentons-nous de voir naître les dieux l'un après l'autre, & de juger par leur naissance purement imaginaire, du peu de cas qu'il faut faire des actions qu'on leur attribue.

## XXI.

### *Vulcain, Ephaistos, Mulciber.*

A quel usage emploierons-nous l'étrange figure qui se présente? C'est un marmouset qui a une jambe tournée en dedans, & beaucoup plus courte que l'autre. Il tient en main un marteau ou des tenailles, ou quelque autre outil de for-

(*a*) בן אלכום *ben Alcum. Melec alcum*, est un roi indomtable, *Proverb.* 30: 31. La Pallas d'Alalcoméne en Béotie paroît n'avoir été autre chose qu'une Isis armée, symbole que nous avons expliqué, & dont on a fait Minerve l'invincible.

geron. On le fait mari de Vénus, & on lui donne les noms de Vulcain, d'Ephaistos, ou de Mulciber. Les Lemniens le disoient fils de Jupiter, & racontoient que Junon sa mere, peu contente de sa figure, l'avoit jetté d'un coup de pié hors du ciel; qu'il avoit mis trois jours à tomber jusqu'à terre; & qu'en arrivant dans leur île, il s'étoit cassé une jambe de la violence de la chûte. Ils ajoûtoient qu'une rare industrie le dédommageoit de sa laideur; & qu'il se consoloit de son éxil, en s'appliquant dans les antres du mont Mosycle à la fonte des métaux, & à la fabrique de toutes sortes d'ouvrages de la main. Les Siciliens & les habitans de Strongoli dans les îles Lipari, prétendoient, aussi-bien que ceux de Lemnos, être honorés de la présence de ce dieu, qui avoit choisi par préférence leur volcan pour en faire sa boutique. Autant en disoit-on dans les forges du mont Ida en Crète, & dans celles de l'Ida de Phrygie.

LA THÉOGONIE.

Quelle raison peut-on avoir eue pour donner le nom de dieu des machines (*a*), ou de surintendant des forgerons à cette figure grotesque. Diodore nous ouvre une voye aisée pour arriver à l'origine de

(*a*) Ζεὺς μηχιῶ. *Deus machinator.* Euseb. Præp. Evang. lib. 1.

LE CIEL POETIQUE.

cette bizarre apothéose. Il nous apprend que les forgerons, ou les artisans, formoient un des trois corps de la police Egyptienne. Nous ne pouvons pas douter que l'Horus avec les attributs que nous venons d'examiner dans les articles précédens, n'eût rapport aux travaux des laboureurs. Dans le nouvel équipage que nous lui voyons, il avoit rapport à la classe des artisans. Changeant d'attributs & d'instrumens, il annonçoit le commencement & la durée de certains ouvrages, les fêtes particulières aux forgerons, la vente d'une espéce d'outils dans un tems, & d'une autre sorte de provisions de ménage dans un autre. Cette figure placée à côté d'Isis dans les assemblées, en étoit apparemment ôtée, lorsque la guerre empêchoit certains ouvrages, & certaines foires. Mars ou l'annonce de la levée, & de la marche des troupes, paroissoit alors à côté d'Isis. Il déplaçoit Vulcain, & donnoit beau jeu au badinage des assistans. Ces plaisanteries se convertirent en histoires : & notre dieu enfumé, devenu le mari de la déesse de la beauté, eut à se plaindre bien amèrement de la conduite de Mars *.

* L'adultère de Mars & de Vénus.

Ce que je viens d'avancer, que l'Horus habillé en forgeron avoit rapport à la

classe des artisans, ou de ceux qui manioient les métaux, se trouve confirmé par le sens des noms qu'on donnoit à cette figure. Quand Horus annonçoit aux laboureurs le repos de l'hyver, & la paix qui devoit régner dans les familles, on le nommoit *le curateur des villes*, Harpocrate : ou bien on le peignoit tenant en main des têtes de pavots, desquelles on exprime l'opium, liqueur assoupissante & propre à calmer le sang. On le nommoit alors (*a*) Morphée, c'est-à-dire, *le rétablissement des forces.* Quand il étoit armé d'une massue pour aller en course contre des bêtes furieuses ou contre des brigants, on le nommoit Hercule, c'est-à-dire, *la marche des jeunes gens ;* ou Melicerte, *la défense des villes.* Quand il est habillé en forgeron, il porte trois noms qui ont tous un rapport exprès à la classe des artisans. On le nomme Mulciber (*b*), *le gouvernement des forges ;* assez souvent

(*a*) De רפא au partic. en hiphil מרפא Marphé, *otium faciens, somnum inducens.* Son nom se retrouve dans celui de *μορφὴ*, *Morphe*, *forme*, & dans celui de Métamorphose, parce que le sommeil donne naissance aux bizarres figures des songes. Les enfans portent le nom du pere.

(*b*) De מלך *malac, regere ;* & de בר *ber*, ou באר *beer*, *antrum, subterranea* מלכיבאר *Mulciber*, le roi des mines, *ou* la régle des forges.

LE CIEL POETIQUE. Hephaiſtos (*a*), *le pere du feu* : & pour rendre les artiſans moins mépriſables aux laboureurs, on donnoit à la figure du travail ou du labourage une jambe écourtée avec le nom de Vulcain : ce qui ſignifioit que le labourage eſt boiteux ſans l'aide des artiſans ; mais que par leur ſecours, *l'ouvrage* eſt extrèmement *diligenté*. Vulcain n'eſt ni Tubalcain, ni aucun homme qui ait vécu ſur la terre, mais un mot composé de deux autres qui ſignifient *l'ouvrage diligenté* (*b*).

## XXII.

### *Atlas.*

Y auroit-il un ſymbole particulier pour l'ordre des prêtres, comme nous venons d'en voir de deſtinés pour les laboureurs, & pour les forgerons? Ce ſymbole propre à régler les prêtres n'étoit pas expoſé apparemment dans les aſſemblées publiques, mais dans la tour, dans le labyrinthe. S'il ſe trouve encore un Horus qui ait ce caractère, ou qui ſoit ſenſiblement propre à l'inſtruction de l'ordre

(*a*) De אב *aph*, ou *eph*, le pere, & de אשתא *esto* ou *veſta*, le feu. אבאישתא *ephaiſto*, le pere du feu.

(*b*) De עלל *wall*, *operari* ; & de כון *coun* ou כנן *canan*, *expedire*, *maturare*, vient עלכן *wulcan*, *opus maturatum*.

sacerdotal, toutes nos conjectures précédentes en tireront une nouvelle force par la liaison du tout. LA THÉOGONIE.

On sait par le rapport d'Herodote, de Diodore, de Plutarque, & de bien d'autres anciens, que l'étude étoit la principale fonction des prêtres d'Egypte, qui menoient une vie fort retirée. Ils s'appliquoient à connoître l'ordre des étoiles, le cours des astres & de l'année, les mouvemens de l'air, & les retours de certains vents, les crues du Nil, les marées du Golphe Arabique, la disposition des continens, des îles, des pays & des mers éloignées, la succession des fêtes, le cours particulier de la lune, les éclipses, l'aspect des planétes & des étoiles, la géométrie, & sur-tout l'arpentage : en un mot ils faisoient une étude assidue *& pénible* de la terre, de la mer, du ciel, & de toute la nature. C'est apparemment ce qu'on a voulu dire par l'Horus surnommé Atlas. Jugeons-en par le nom, par la figure, & par les métamorphoses auxquelles son nom & sa figure ont donné lieu.

1°. Le nom d'Atlas signifie (*a*) *les peines, les grands travaux.*

(*a*) תלאה *telaah*, & avec emphase, en ajoûtant l'article Phénicien אתלאה *atlah*, les fatigues, les travaux les plus rudes. Exod. 17 : 8. C'est de-là que vient l'ἄθλος *athlos*, des Grecs, qui signifie, *grandes diffi-*

LE CIEL POETIQUE. 2°. Mais quels ſont ces travaux ſi pénibles, ces fatigues ſi difficiles à ſoûtenir? Elles ſont exprimées par l'attitude ingénieuſe d'Atlas qui porte le ciel ſur ſes épaules. Probablement ce ciel étoit une ſphère, ou du moins un diſque dont on changeoit les points & les lignes ſelon la nature des leçons qu'on vouloit donner aux jeûnes éléves; ou ſelon l'actuelle diſpoſition du ciel qu'on vouloit montrer à toute la claſſe ſacerdotale.

3°. Les veſtiges de ce que j'avance, ſe retrouvent dans les fables auxquelles le nom & la figure d'Atlas ont donné occaſion. D'abord Atlas, ſelon la fable, étoit un habile maître d'aſtronomie, un docteur qui connoiſſoit toute la nature, & en faiſoit des leçons. Dans le vrai, c'étoit-là la fonction & la première deſtination de notre ſymbole. C'eſt pour cela qu'Homère nous donne Atlas pour un dieu très-ſavant (*a*) qui connoiſſoit toutes les courbures des côtes, & toutes les profondeurs de la mer. C'eſt pour la même raiſon que Virgile rappelle aux leçons du grand Atlas la connoiſſance qu'on avoit

*cultés, rudes combats*; & l'*antlare laborem*, des Latins, *ſurmonter de grands obſtacles.*

(*a*) Ἄτλαντος θυγάτηρ ὀλοόφρονος ὅστε θαλάσσης πάσης βένθεα οἶδεν. *Odyſſ. l.* 1.

acquiſe

acquise des phases de la lune, des éclipses du soleil, & de tout l'ordre de la nature (*a*). Ensuite le nom d'Atlas signifiant également (*b*) une *suspension*, un *support*, les Phéniciens le prirent communément dans ce dernier sens, qui étoit aussi aidé par l'attitude : & le nommant *le soûtien du ciel*, celui qui porte le ciel, ils donnèrent lieu d'imaginer la métamorphose du docteur Atlas en une *colonne* ou montagne élevée qui appuye la voûte du ciel de sa cime, & l'empêche de tomber sur la terre (*c*). LA THÉOGONIE.

Enfin les mêmes Phéniciens dans les voyages qu'ils recommençoient de trois ans en trois ans à Tarsis, c'est-à-dire, à Cadix & dans la Bétique (*d*) par la Mer-Rouge, & en faisant le commerce de toutes les côtes d'Afrique (*e*), voyoient

(*a*) . . . . . *Citarâ crinitus Iopas*
*Personat auratâ docuit qua maximus Atlas.*
*Hic canit errantem lunam, solisque labores*, &c.
Æneid. lib. 1.

(*b*) De תלה *telah*, *suspendere*. Job 26 : 7. אתלה *atlah*, soûtien, appui, στήλη, *stele*, *colonne*.

(*c*) . . . . . ἔχει δέ τε κίονας αὐτὸς
μάκρας, αἳ γαιάν τε καὶ οὐράνον ἀμφὶς ἔχουσιν
*Odyss. ibid.*

(*d*) Aujourd'hui Andalousie, midi de l'Espagne.

(*e*) *Voyez l'Histoire de la Physique expérimentale, dans le Spectacle de la Nature, tom. 4. part. 2. Entr. 2.*

LE CIEL POETIQUE, souvent les hautes montagnes de Mauritanie dont la cime est toûjours couverte de nuées, & paroît unie au ciel. Le nom d'Atlas ou de colonne, donné à cette montagne, y fit appliquer la fable d'Atlas. Ils le disoient roi de Mauritanie, grand astrologue, & grand géographe; enfin changé par les dieux en une montagne (*a*) qui va de la terre au ciel.

Les Hyades & les Pleïades.

Les Hyades ou Huades qui ont reçu leur nom de la figure V qu'elles tracent dans le front du taureau céleste, & les Pleïades qui forment ce petit peloton d'étoiles fort remarquables à côté des précédentes, sont de toutes les constellations du zodiaque les plus connues & les plus faciles à démêler. Elles servoient particulièrement à régler les leçons qu'on donnoit aux disciples des prêtres par le moyen d'un Atlas, c'est-à-dire, d'un Horus portant une sphère céleste. Atlas

(*a*) *Oceani finem juxta solemque cadentem,*
*Ultimus Æthiopum locus est, ubi maximus Atlas*
*Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.*
Æneid. 4.

. . . . . . . . . . . . *Latera ardua cernit*
*Atlantis duri, cælum qui vertice fulcit;*
*Atlantis, cinctum assidue cui nubibus atris*
*Piniferum caput, & vento pulsatur & imbri.*
*Nix humeros infusa tegit. Tum flumina mento*
*Præcipitant senis, & glacie riget horrida barba.*
Ibid.

humanisé, devint le pere des Hyades & des Pleïades. Orion qui se léve immédiatement après elles, passa aisément dans l'imagination des fabulistes pour un libertin qui ne cesse de les poursuivre.

LA THE'OGONIE.

Les poursuites d'Orion.

Le jardin des Hespérides.

Parmi les autres fables que les voyageurs Phéniciens avoient tout le loisir d'imaginer dans leurs courses, ou de conter à leur retour, les deux plus belles, sans doute, sont celles du jardin des Hespérides, & celle d'Atlas soulagé par Hercule du fardeau du globe céleste. Quelle peut être l'origine de la première? Trois nymphes placées au tour d'un arbre qui produit des pommes d'or, & maîtresses de disposer de ce merveilleux fruit; un dragon qui veille pour en empêcher l'usage & l'accès à tout autre; une chévre sauvage qui broute au pié de l'arbre; ou enfin au lieu de la chévre, une corne d'abondance placée, soit au pié de l'arbre, soit dans la main d'une des trois nymphes: voilà la représentation du jardin des Hespérides.

Cette peinture fabuleuse en apparence, n'est que l'ancien symbole du riche commerce dont les Phéniciens faisoient les préparatifs en hyver. C'étoit le commerce de l'Hespérie ou des pays occidentaux & particulièrement de l'Espagne, d'où

LE CIEL POETIQUE.

ils tiroient des vins exquis, de riches métaux, & cette laine délicate que les Syriens teignoient en pourpre *. Ils rapportoient les plus beaux blés de la côte d'Afrique; & quand ils faisoient le tour de ce continent, en prenant par la Mer Rouge, ils échangeoient des ouvrages de coutellerie, ou de taillanderie sans valeur contre de l'ébéne & d'autres bois précieux, contre de la poudre d'or & des provisions de toute espéce. Cette branche de leur commerce étoit la plus estimée. Heureux qui y pouvoit avoir part! C'étoit *le meilleur lot*. Mais comme le voyage étoit le plus long de tous ceux qu'ils entreprenoient, il falloit être prêt pour l'ouverture du printems. Les associations & les cargaisons se faisoient en hyver. C'étoit-là le grand objèt qui occupoit alors les Phéniciens, & on ne manquoit pas d'en mettre l'annonce dans les assemblées. On voit aisément ce que signifie l'arbre qui donnoit de si riches productions. Le grand dragon qui environnoit l'arbre tournoit l'esprit du côté de la subsistance & des profits dont il étoit le signe. Le capricorne ou seulement une corne de cet animal placée au pié de l'arbre, étoit le caractère de la saison. Les trois lunes durant lesquelles se formoient les compagnies

* V. *Diod. & Strabon, ou le Spectacle de la Nature, t. 4. part. 2, Ent. 1.*

pour ce commerce le plus avantageux de tous, tiroient comme l'Occident entier, leur nom d'Hespérides & d'Hespérie, du terme qui signifie *la bonne part, le meilleur lot* (*a*). LA THÉOGONIE.

Quant à la fable d'Hercule qui soulage Atlas; si nous connoissons Atlas & Hercule, nous n'aurons plus de peine à entendre la décharge du fardeau de l'un sur les épaules de l'autre. Atlas signifie *l'étude pénible*, ou les leçons d'astronomie que donnoient les prêtres. Hercule veut dire *la jeunesse armée* en course. C'est le nom que conserva cette jeunesse de Sidon qui alla s'établir à Cadix. Ce nom y fut pris par la suite pour celui d'un héros, fondateur de la colonie. Les jeunes Phéniciens qui firent cet établissement, si éloigné de leur patrie, furent contraints d'étudier eux-mêmes l'ordre du ciel pour régler leur route : & souvent faute de prêtres & de leçons, *Hercule* se chargeoit des fonctions d'Atlas, & prenoit le fardeau sur ses propres épaules. Atlas déchargé.

## XXIII.

### *Héros, l'Amour, & l'Hyménée.*

Personne n'ignore que c'étoit un usage universel dans l'antiquité d'aller le jour

(*a*) אשפר esper 2. Sam. 6 : 19.

LE CIEL POETIQUE.

des nôces audevant de l'époux, & de l'épouſe, avec des lampes & des flambeaux. Les amis de l'époux portoient une torche de bois réſineux : les jeunes filles amies de l'épouſe portoient une lampe. Il n'y a perſonne qui n'ait lû & admiré la deſcription que l'Evangile fait de la marche des dernières, & il eſt inutile de rien citer de plus. Chacun attendoit le moment auquel l'époux ſeroit prêt pour aller chercher l'épouſe chez ſes parens, & pour l'amener chez lui avec tous ceux & celles qui devoient l'accompagner, & être admis dans la ſale du feſtin. Dès qu'il paroiſſoit, les deux chœurs des jeunes gens s'écrioient en prenant leurs lampes : *Voilà la fête, voilà l'époux*. De même qu'on annonçoit une pompe funébre en mettant ſur la porte de la maiſon du mort une parure lugubre, & très-probablement un chien à trois têtes, pour marquer les trois adieux des amis ; on annonçoit le jour des nôces en ornant de fleurs & de feuillages, la porte de l'époux & de l'épouſe, en y mettant la figure d'un jeune homme portant une lampe ou une torche, à côté de laquelle étoit une Iſis marquant le jour de la lune auquel la cérémonie étoit fixée. Ce jeune homme portoit le nom d'Hyménée,

qui signifie *voilà la fête* (a), *voilà l'époux qui vient.*

LA THE'OGONIE.

Ceci ne paroît d'abord qu'une conjecture. Mais remarquons que l'usage des annonces gayes ou lugubres par la diverse parure des portes, a passé de la plus haute antiquité jusqu'à nous. Les niches destinées à recevoir certains symboles où les marques d'une fête, soit au coin des carrefours, soit au-dessus des portes des particuliers, ont été appliqués parmi nous à un autre usage: mais on les retrouve encore. Nous avons pareillement retenu quelques restes de la coûtume qu'avoient les anciens (*b*) de mettre des couronnes & des feuillages sur la porte des maisons où l'on étoit dans la joye, & de varier ces couronnes à la naissance d'un enfant mâle ou d'une fille; d'en mettre d'autres pour annoncer un mariage ou d'autres fêtes. C'étoit en particulier la coûtume des Egyptiens de mettre au haut de leur porte la figure & les feuillages propres de la fête à laquelle ils prenoient part:

(*a*) De הוא *hu*, *ipse est*, *ecce*; & de מנה *menéh*, *festum*, *sacrificium*. הואמנה *hu-menéh*, *ipsum est festum. Festivitas instat. Ecce sponsus venit.* C'est de-là que le chant des fêtes a pris le nom d'hymne.

(*b*) Voyez *Meursii Græcia feriata*, au mot *Amphidromia*; & *Athenée* au mot *corona.*

LE CIEL POETIQUE. & nous verrons dans l'article des animaux honorés en Egypte, que la veille ou le soir du jour auquel les Egyptiens célébroient la fête du bélier, & mettoient sur leurs portes des feuillages & des fleurs, les Hébreux teignirent le haut de leur porte du sang de l'animal que l'Egypte adoroit.

Sachant, comme nous le savons, que les dieux n'étoient originairement que des signes, nous pouvons sans hésiter ramener l'hymen avec sa lampe ou son flambeau à une affiche toute simple de la cérémonie, ou de la pompe nuptiale, à laquelle les parens & amis étoient invités. L'Isis étant devenue dans l'opinion des peuples une déesse puissante, & la mere des plaisirs, l'enfant qui l'accompagnoit partagea les honneurs de la divinité, & donna lieu aux plus belles histoires. On lui prêta des fonctions conformes aux inclinations de la mere. On le nomma en conséquence Eros ou l'amour : & ce nom plut si fort qu'on ne lui en donna plus d'autre. Cet enfant reparoissoit sans doute suivant l'ancien usage, tantôt avec les aîles du vent Etésien, tantôt avec la massue d'Hercule, quelquefois armé de l'arc & des fléches d'Apollon ou du

sagittaire, ou bien assis sur un lion, ou conduisant un taureau, ou attachant un bélier, ou tenant dans ses filèts un grand poisson. Ces signes des différentes parties de l'année donnèrent lieu à autant d'histoires. L'empire d'Eros embrassa le ciel & la terre. Qui pouvoit douter après cela qu'il ne regnât jusqu'au fond de l'humide élément? Les marques des travaux de chaque saison, jointes au flambeau nuptial, passèrent pour les monumens de ses victoires. Il avoit desarmé tous les dieux, & leurs attributs dans ses mains devinrent la matière du badinage des poëtes, puis des profondes réfléxions des philosophes, mille fois plus ridicules là-dessus que les poëtes. LA THEOGONIE.

Cette coûtume de transporter processionnellement des figures symboliques, & de les placer ou sur les portes de ceux qui prenoient part à la fête, ou dans le lieu de la station, a fait regarder par la suite l'arrivée des figures portatives comme une visite des dieux. De-là les invitations à Cérès de visiter la grange; à Pan de venir jetter un regard favorable sur les petits des troupeaux, ou de s'en aller sans leur nuire; à Vénus & au jeune porte-flambeau qui l'accompagne,

LE CIEL POETIQUE. de ſe tranſporter dans telle ou telle maiſon.

*O Venus regina . . . . . .*
*. . . . . . . . vocantis.*
*Thure te multo Glyceræ decoram*
*Transfer in ædem,*
*Fervidus tecum puer.*

## XXIV.

### *Protée.*

Selon la fable, Protée étoit le nourricier des phoques ou des chevaux marins qui tirent le char de Neptune. Il en faiſoit le dénombrement auprès de l'île du Phare : il leur donnoit à toutes également à repaître : & quand on l'abordoit, il ſe changeoit en homme, en femme, en brébis, en cheval, en liqueur, & en telle figure qu'il lui plaiſoit.

Selon la vérité, Protée étoit l'annonce de l'échange des fruits de l'Egypte contre des eſclaves, des troupeaux, des métaux, du vin, & autres marchandiſes que les vaiſſeaux Phéniciens apportoient dans l'île du Phare, l'unique port d'Egypte qui fût alors bien acceſſible. Ces vaiſſeaux prenoient là leur proviſion de blé, de lin, & de toutes les productions de l'Egypte. Nous avons déja vû que le retour annuel de ces vaiſſeaux aux extré-

mités de l'Egypte, étoit annoncé par un Osiris qu'on nommoit Neptune. Depuis l'introduction de l'idolâtrie, les Egyptiens qui haïssoient la mer, n'honorèrent point Neptune : mais ils conservèrent son nom qui signifie *l'arrivée de la flotte*, & le donnèrent aux extrémités de l'Egypte, ou au bord de la mer. C'est Plutarque qui nous le rapporte. Protée allant aux extrémités de l'Egypte, & vers le Phare, compter les coursiers marins, & les pourvoir de tout, ne peut être que la vente qu'on alloit faire au Phare des denrées de l'Egypte à l'arrivée des barques Phéniciennes. Le nom de Protée le confirme. Il ne signifie autre chose que *l'abondance des fruits*, ou *la production* de la terre (*a*). Le nom de Poret ou Protée a produit évidemment ceux de *port* & de *porter* : parce que ce sont les fruits de la terre qui ont été le premier objèt des transports d'une côte à l'autre. Et si l'on a feint que Protée en arrivant au port du Phare, faisoit le dénombrement des phoques, puis prenoit diverses figures; c'est parce que l'on venoit à bord de toutes les barques apporter les provi-

LA THÉOGONIE.

(*a*) De פרה *parah*, *pario*; & de פרי *peri*, *fructus*, vient פרת *poret*, *partus*, *fœcunditas*, *copia fructuum*. Genes. 49 : 22.

LE CIEL POETIQUE.

sions nécessaires à l'équipage, & faire les échanges des marchandises, en quoi consistoit le commerce des anciens. On peut croire aussi que cette fable eut son fondement dans la figure, tantôt d'un esclave, tantôt d'un cheval, d'un tonneau, ou de telle autre, qui étant mise dans les assemblées Egyptiennes, annonçoit ce que la flotte apportoit de considérable; & qui par cette raison, étoit appellée Protée, ou l'échange des fruits de la terre.

## XXV.

### *Mercure, Hermès, Camille.*

Voilà un assez grand nombre d'hommes, & de femmes fort célébres que nous avons, ce me semble, acquis le droit de rayer dans l'histoire. Il n'en faut plus chercher ni le pays, ni la datte, ni la généalogie, puisque nous avons prouvé qu'ils ne sont tous rien de plus que l'Osiris, l'Isis, & l'Horus Egyptiens; c'est-à-dire, les trois principales clés de l'écriture ancienne, ou les symboles de l'année solaire, de l'année civile, & de l'année rustique.

Nous connoissons une quatrième clé qui est le Toth, ou Taaut, c'est-à-dire,




1, 2, Le Lever de la Canicule. 3, L'ouverture de l'Année. 4, L'ouverture des échanges, en été. le Capricorne ou l'hyver en etoit la clôture.

le chien. De-là sont encore sortis quantité de rois & de dieux, dont nous allons démêler, en peu de mots, les noms, les rangs, & les occupations. LA THÉOGONIE.

Je ne répéterai plus pourquoi les Egyptiens donnoient à la brillante étoile, dont le lever les avertissoit des approches du débordement, le nom de Toth, ou Taaut qui dans leur langue vouloit dire chien, & qui est encore celui que la Vénerie conserve pour animer ou pour rappeller les chiens. Tayaut.

Les Egyptiens des tems postérieurs ne manquèrent pas d'en faire un de leurs rois qui avoit été transporté dans ce bel astre. Ils le font fils de Ménès, & petit fils d'Osiris. Ils lui attribuent l'invention des lettres symboliques. Ils en font le conseiller de Ménès, & disent qu'il l'aida à régler l'ordre de leurs fêtes. Mais cette belle histoire est uniquement fondée sur ce qu'on disoit anciennement en Egypte que c'étoit Toth qui introduisoit les Manes & renouvelloit les indictions. Il ouvroit l'année en effèt, & c'étoit au lever de la canicule qu'on la commençoit. Le premier de leur mois en prit le nom de Thot. Ce n'est que par superstition que les Egyptiens s'abstinrent de compter exactement l'année sacrée ou Athotes ou Taaut.

LE CIEL POETIQUE.

civile, lorſqu'ils eurent la connoiſſance qu'avec 365 jours, il y avoit encore un quart de jour à mettre pour exprimer l'entière révolution. Quatre quarts de jour négligés faiſoient un jour au bout de quatre ans : & négligeant après les quatre ans d'intercaler un jour, ou de compter 366, au lieu de 365, leur année civile en commençoit un jour trop tôt, & en rétrogradant s'éloignoit de la valeur d'un jour entier du calcul de l'année naturelle. Elle s'en éloignoit de deux jours au bout de huit ans, & de trois après douze ans. Ainſi l'ouverture de l'année ſacrée parcouroit ſucceſſivement tous les jours de l'année dans la durée de 365 fois quatre ans qui font 1460 ans. Ils croyoient par-là bénir, & faire proſpérer toutes les ſaiſons, en les faiſant jouir tour-à-tour de la fête d'Iſis qui ſe célébroit conjointement avec celle de la canicule ; quoiqu'elle fût ſouvent fort éloignée du lever de cette conſtellation : & c'eſt par un effet de l'ancienne coûtume de célébrer la fête d'Iſis, ou le renouvellement de l'année au lever même de la canicule, qu'on ne manquoit pas en quelque ſaiſon que la fête arrivât, d'y faire paroître non-ſeulement la figure du chien, mais même des chiens vivans

qui précédoient toûjours le char d'Isis (a): circonstance que je prie mon Lecteur de remarquer. Ils se plaisoient ainsi dans les tems postérieurs à chercher en tout du merveilleux, ou du mystérieux. Le calcul que nous venons de voir, & bien d'autres qu'ils tenoient des prêtres leurs devanciers, étoient des choses extrémement simples. Ils les prirent par la suite pour les différentes durées des rois qu'ils logeoient dans la canicule, & dans d'autres astres. L'un avoit vécu 1460 ans, un autre tant de milliers d'années. Les calculs astronomiques fondés sur différentes suppositions & sur différentes combinaisons des astres, étoient une des principales occupations des prêtres. Ces calculs trouvés dans les régistres des savans les plus laborieux étant toûjours unis à des noms d'hommes, tels qu'Anubis, Thoth, Ménès, Osiris, & autres qu'on logeoit dans les astres, passèrent pour être la durée de la vie terrestre de ces Dieux. Telle est l'origine de cette antiquité de l'histoire des Egyptiens qu'on faisoit remonter si haut. Leurs anciens rois ne sont que les noms des astres, & la durée de leur vie n'est qu'une suputa-

LA THEOGONIE.

(a) τοῖς ἱεροῖς προπορεύεσθαι τοὺς κύνας κατὰ τὴν πομπήν. Diod. l. 1.

LE CIEL POETIQUE. tion du tems qu'il faut pour ramener une planéte au point du ciel d'où elle étoit partie. C'étoit abuser aussi grossièrement de leurs calculs astronomiques, que de leur écriture ; & il est sensible après cela que si on retranche de la sagesse des Egyptiens un peu d'astronomie, de géométrie, & de grandeur de goût en fait d'architecture, toute leur sagesse en matière d'histoire & de religion, tombe & dégénère en extravagance.

Le Phénix. A l'occasion de la rétrogradation de la fête d'Isis, & du retour de cette fète au vrai lever de la canicule après 1460 ans, n'oublions pas de remarquer qu'ils regardoient la 1461e année comme privilégiée, comme une année *d'abondance & de délices*. C'est parce que cet évènement si rare & si important, selon eux, concourroit avec le soufle désiré des vents Etésiens, qu'ils exprimoient le tout par un oiseau d'une singulière beauté qui se faisoit admirer parmi tous les autres, & qui arrivoit en Egypte après avoir passé 1461 * sans y paroître. Ils ajoûtoient que cet oiseau y venoit mourir sur l'autel du Soleil, & que de ses cendres il naissoit un vermisseau qui redonnoit la vie à un oiseau semblable au précédent. Ils lui donnoient le nom de Phénix, qui signifie

* *Tacit. Annal. 6.*

ce qu'ils prétendoient être attaché au concours de l'ouverture de l'année & du vrai lever de la canicule, je veux dire *l'abondance la plus délicieuse* (a). Voilà donc encore une figure emblématique, convertie en une merveille dont il n'étoit point permis de douter. LA THÉOGONIE.

La canicule nous a déja donné deux ou trois divinités, l'une résidante dans la belle étoile voisine du cancer, sous le nom de Thot ou d'Anubis, & fort occupée à faire croître & décroître le Nil; l'autre uniquement livrée à la médecine, & à la surintendance de la santé sous le nom d'Esculape. Voyons présentement éclore de la même figure le Camille des Etrusques, le Janus des Latins, l'Hermès des Grecs, & le Mercure des Phéniciens. Non-seulement l'observation de la canicule avoit mérité d'être désignée par la figure du serpent, symbole de la vie qu'elle avoit assurée aux Egyptiens: mais comme elle leur avoit procuré l'abondance, ou plûtôt une surabondance de blé qui les mettoit en état d'aider les étrangers, & de s'enrichir par la vente de leurs provisions; la figure d'Anubis fut souvent accompagnée d'une bourse pleine, dont Camille, Janus, Hermès, & Mercure.

(a) פנך Phonec, *deliciis abundans*. V. Proverb. 29: 21.

LE CIEL POETIQUE. la vûe réjouissoit les peuples ; ce qui lui valut le nouveau titre de Mercure, qui signifie *le négociant*, *l'intrigant*, ou simplement *le commerce* (*a*).

Une nouvelle preuve que Mercure n'est que le symbole de la canicule, ou de l'avertissement de la retraite, & non un homme qui ait rien enseigné, ni inventé, c'est qu'on lui mettoit en main la marque de la crûe du Nil, & aux piés les aîles qui avertissoient de prévenir le débordement par une promte fuite.

La marque de la crûe étoit une perche croisée : cela est fort simple : & le serpent qu'on y entortilloit ne marquoit dans la main de cette figure que ce qu'il signifioit par-tout, la vie, la subsistance. Etant double il annonçoit une subsistance très-abondante, qui peut suffire aux Egyptiens & aux étrangers. On terminoit ce bâton par deux petites aîles ; symbole

(*a*) De רכל *racal* ; *negociari*, *detrahere dolosè*, *latentur surripere*, vient מרכל *marcol* ou *marcor* ; & מרכלת *marcolet*, *mercatura*. Ezech. 27 : 24. *Dolus*, *detractio*. Levit. 19 : 16. La réunion de ces sens a fait donner à Mercure le privilége de fourber aussi-bien que de commercer.

*Callidum quidquid placuit jocoso*
*Condere furto*. Carm. l. 1. od. 10.

Horace dans l'hymne si édifiante qu'il adresse à Mercure n'a garde d'en faire un voleur : mais il tourne ses vols en plaisanteries. Le tout étoit pour réjouir la cour céleste.

du vent qui régloit la crûe des eaux. Toutes ces significations furent oubliées, & *le Moniteur* étant devenu dieu, comme les autres figures, on changea son nom d'Anubis * l'aboyeur, en celui d'Hannabi l'orateur. Son geste & le bâton qui étoit dans sa main facilitèrent cette métamorphose. On prit cette sonde pour un bâton d'honneur, pour la marque d'un conducteur, d'un interpréte, d'un ambassadeur. De-là les qualités de guide, d'intendant des routes, de porteur de bonne nouvelle, & tant d'autres semblables qu'on donnoit à Mercure, & dont on trouve la collection dans l'histoire des dieux de Giraldi *. De-là l'usage de mettre les chemins sous sa protection, & de placer sa statue à l'entrée des grandes routes. Mais quelle est l'origine du nom de Caducée qu'on donne au bâton de Mercure?



* Hannobeah, *Isai.* 56 : 10.

* *Syntagm.* 9.

On Orient toute personne constituée en dignité portoit un sceptre (*a*) ou un

(*a*) La preuve de cette coûtume se trouve fréquemment dans l'Ecriture sainte. Lorsque la prophétesse Debora félicite dans son cantique les capitaines, ou le chefs de la demie tribu de Manassé qui demeuroit au-delà du Jourdain, d'être venus au sécours du peuple de Dieu contre l'ennemi; elle nous les représente comme ayant en main leur bâton de commandement. Quand les Tribus murmurèrent de voir le sacerdoce demeurer dans la famille d'Aaron, les chefs des tribus reçurent ordre d'apporter

LE CIEL POETIQUE.

bâton d'honneur, & quelquefois une lame d'or ſur le front, qu'on appelloit

leur ſceptre au tabernacle. Celui de Levi que portoit Aaron, ſe trouva fleuri le lendemain, & l'Ecriture remarque que les autres chefs reprirent chacun leur ſceptre ou leur bâton de commandement. Cette diſtinction étoit tellement affectée au chef de chaque grande famille, que dans la langue Orientale une tribu n'a point d'autre nom que celui du ſceptre auquel elle eſt ſubordonnée. Ainſi les douze ſceptres de Jacob, ſignifient les douze tribus des Iſraëlites; & pour dire la tribu de Levi, ou la tribu de Juda, on ne pouvoit dire autrement que le ſceptre de Lévi, le bâton de Juda. Pour marquer de quelles tribus étoient les deux excellens ouvriers que Moyſe employa à la conduite des ouvrages du tabernacle, l'Ecriture (Exod. 31.) dit d'Hooliab qu'il étoit du ſceptre de Dan, & de Bézéléel qu'il étoit du ſceptre de Juda. Ici mon Lecteur me pardonnera, je l'eſpère, une digreſſion que je crois lui devoir être utile. C'eſt de lui faire obſerver à l'occaſion du bâton d'honneur, qu'on a entièrement obſcurci la célébre prophétie de Jacob, en prenant le ſceptre dont il y eſt parlé pour un ſceptre royal: au lieu qu'en jugeant du ſceptre par celui qui le doit porter, c'eſt-à-dire, par le chef (*Dux*) de la tribu de Juda dont il eſt parlé auſſitôt, on ne trouve plus de difficulté dans l'application de la prophétie. Il n'eſt promis qu'à la tribu de Juda de conſerver ſes chefs, & ſon bâton d'honneur, juſqu'à la venue du Meſſie. Les autres tribus pourront être diſperſées, ou preſque oubliées & perdues, comme les dix qui compoſeront le royaume d'Iſraël; ou preſque détruites comme celle de Benjamin. La ſeule tribu de Juda aura les aſſurances de conſerver ſes généalogies en bon ordre ſous l'inſpection de ſes chefs, & ſera toûjours diſtinctement connue, juſqu'à ce que le *Sauveur vienne & que les nations lui obéiſſent*: afin que par-là ſa naiſſance ſoit conſtatée publiquement, & qu'on connoiſſe qu'il eſt fils de David, de Juda, de Jacob, d'Iſaac, & d'Abraham. L'évènement a parfaitement répondu à la prophétie, & l'accompliſſement eſt auſſi ſimple que la promeſſe. Lorſque les nations viennent au fils de Marie, & que le deſcendant de Juda leur a fait connoître le vrai Dieu, la tribu de Juda dès-lors a acquité ſa deſtination. Auſſi eſtce auſſitôt après la converſion des Gentils au Chriſtia-

Cadosh ou Caducée, & qui signifioit *un homme saint* (*a*), pour avertir que celui qui portoit ce bâton ou cette marque, étoit un homme public, qui devoit aller & venir en liberté, & dont la personne étoit inviolable. Telle est l'origine du nom qu'on donne à la baguette que porte Mercure. On a fait ainsi le guide des voyageurs, l'interpréte * & l'envoyé des dieux, d'une figure dont on savoit confusément que la fonction étoit d'avertir de se mettre en chemin. Ignorant entièrement le rapport qu'avoit cette longue mesure avec le Nil, on la convertit partout en un bâton d'ambassadeur, pour mettre quelque liaison entre la fonction de l'Envoyé & le bâton qu'il portoit.

LA THÉOGONIE.

* Ἑρμῆς *interpres.* Ἱεροκῆρυξ *nuncius sacer.*

Souvent au lieu de la mesure du Nil, on lui mettoit en main une clé, & on lui donnoit deux visages, l'un de jeune homme, l'autre de vieillard, en environnant le tout d'un serpent qui se mordoit la queue. Le serpent, symbole de la vie ou du

*Voyez Fig. 3. Planche XIX.*

nisme que la tribu de Juda tombe en désolation. Elle est chassée de la terre promise, & dispersée par tout. Les restes de cette tribu, qui avec ceux des autres doivent un jour reconnoître celui que leurs peres ont rejetté, sont aujourd'hui sans sceptre, sans chef, sans régistre, & hors d'état de justifier la descendance du Messie qu'ils attendent, & de faire voir par des actes autentiques, qu'il est fils de David, de Jacob, & d'Abraham.

(*a*) קדוש *cadosh, sanctus, separatus.*

LE CIEL POETIQUE. tems, marque ici l'année qui forme un cercle perpétuel, & la révolution des astres qui reviennent au point du ciel d'où ils étoient partis un an auparavant. Notre portier, qui fait ici la clôture du vieil an, & l'ouverture du nouveau, n'est que la canicule dont le lever ou le dégagement hors des rayons du soleil marquoit la nouvelle année solaire. Je dis solaire, ou naturelle, parce que l'année sacrée, faute de compter & d'évaluer un quart de jour avec les 365 jours, commençoit plûtôt d'un jour entier au bout de quatre ans, de deux jours au bout de huit ans : & en continuant de même il arrivoit que le commencement de l'année sacrée parcouroit toutes les saisons. Mais on y observoit toûjours la coûtume de faire précéder la pompe d'Isis, qui étoit la première fête de l'année, par le dieu Annubis qui étoit le *portier des fêtes*, ce qui fait voir que le tout étoit plus astronomique qu'historique. Voilà sans difficulté le Janus des Latins qui avoit les mêmes attributs avec le nom de *portier*. Son compagnon ordinaire, le bon roi Picus avec sa tête d'épervier, a l'air trop Egyptien pour douter un instant que l'Egypte ait été au lieu du Latium la patrie de l'un & de l'autre.

*Voyez Fig. 3. Planche XIX.*

Janus.

Anubis étoit réellement, comme ſi-gne, la régle des fêtes, & l'*introducteur* de toutes les figures ſymboliques qu'on montroit ſucceſſivement au peuple durant l'année. Devenu dieu il en fut fait l'inventeur & l'ordonnateur. Or ces fêtes ſe nommoient les manes, parce que les figures qu'on y préſentoit aux aſſiſtans étant originairement deſtinées à régler les travaux du peuple, ſe nommoient *les manes*, c'eſt-à-dire, *les réglemens*, *les ſignes*, *les enſeignes*. On en fit la plus belle fonction d'Anubis, & c'eſt relativement à cette opinion frivole que la pompe d'Iſis, ou l'ouverture des fêtes annuelles, étoit précédée par un chien. Mais les néoménies de chaque ſaiſon, & les fêtes particulières qui prévenoient ou ſuivoient chaque recolte ayant des noms propres qui les diſtinguoient, le nom général de *manes*, d'enſeignes, ou d'images, demeura aux aſſemblées funébres, qui revenoient fréquemment; & les noms de manes, d'images, de ſimulacres, & de morts ſe confondirent. Mercure qui *faiſoit l'ouverture & la clôture* des manes (*a*), devint ainſi le conducteur des morts. Il conduiſoit les ames la baguette haute. Roi ou

LA THÉOGONIE.

(*a*) ψυχοπομπός, *manium dux*, *ductor animarum*.

LE CIEL POETIQUE.

berger, il falloit ſuivre la troupe : il leur ouvroit le triſte ſéjour, le fermoit ſans miſéricorde, & tiroit la clé ſans permettre à perſonne de ſortir (*a*). C'eſt encore ce que les Phéniciens & les Arcadiens vouloient dire quand ils l'appelloient le Cyllénien (*b*). Ce mot ſignifioit la clôture, ou ***celui qui termine*** l'année, & qui ***finit pour toûjours*** la durée de la vie.

La perſuaſion où l'on étoit qu'il avoit inventé la muſique, la lyre, la lute, & tous les exercices qui forment le corps (*c*), eſt fondée ſur ce que toutes ces choſes étant inſéparablement unies aux anciennes fêtes, on l'en a cru l'ordonateur & l'inventeur comme des fêtes mêmes. En ouvrant les fêtes, il en introduiſoit toutes les ſuites.

Quant à la généalogie de Mercure, elle confirme tout ce que nous avons dit. Il eſt fils de la belle Maïa, & petit fils d'Atlas. Maïa eſt la Pleiade ou le peloton

(*a*) *Tum virgam capit. Hâc animas ille evocat orco.* Æneid. 4. *&* Horar. Carm. l. 1. od. 10. & od. 24.

(*b*) כליון *cillaion, ultima conſummatio.* Iſai. 10 : 22. Item, *clauſura, coercitio* : de-là *Cyllenius ales, Cyllenia proles.* Æneid. 4.

Ἑρμῆς δὲ ψυχὰς Κυλλήνιος ἐξεκαλεῖτο.

*Hermes Cyllenius animas evocabat.* Odyſſ. ω

(*c*) *Qui feros cultus hominum recentum*
*Voce formaſti catus, & decora*
*More Palaſtra.* Horat. ibid.

d'étoiles

l'étoiles connu du peuple même, & LA THÉOGONIE.
placé au dos du taureau. Les Orientaux nommoient ces étoiles Mæah (*a*), c'est-à-dire, *la centaine*, *la multitude*. Les Grecs tantôt leur conservoient leur premier nom, & les nommoient Maïa; tantôt traduisoient ce mot par ceux de Pleiades & de Pleione qui signifient de même *la multitude*. Ces étoiles si remarquables étant des plus propres à régler l'étude du ciel, & les premières qui attirassent les yeux avant le lever de la canicule dont elles devenoient ainsi le signe avant-coureur, étoient avec les Hyades les premières qu'on prenoit soin de faire connoître aux jeunes éléves des prêtres Egyptiens, dans la sphère d'Atlas. Ce symbole devenu dieu, on historia comme lui toutes ses leçons. Les étoiles qui servoient de régle pour connoître les autres, devinrent les filles chéries du docteur Atlas. Maïa se dégageoit alors des rayons du soleil lorsqu'il étoit dans les gémeaux, c'est-à-dire, au mois de Mai, auquel elle paroît avoir donné son nom. La plus belle étoile qui s'en dégage un mois après, ou un peu plus, est la canicule, ou l'Anubis, dont il leur plut de dire que Maïa étoit la mere,

(*a*) מאה *maa*.

LE CIEL POETIQUE.

parce que l'étoile d'Anubis lui ſuccedoit la première.

Voyez Fig. 4. Planche XIX.

Pourrions-nous pour achéver ce qui regarde Mercure, rendre encore raiſon de l'uſage où étoient les anciens de placer communément un coq & un bouc ſauvage à côté de Mercure, ſur-tout quand ils lui mettoient en main une bourſe pleine. Il eſt indubitable, à la vérité, qu'ils arangeoient ces piéces ſelon les idées vaines de leur mythologie, & rapportoient le tout aux ridicules hiſtoires qu'ils attribuoient à Mercure. Mais ce que nous cherchons ici eſt autre choſe. Ces figures étoient antérieures à la mythologie, & c'eſt à la première ſignification des ſymboles que nous voudrions parvenir.

La canicule ſe levoit tantôt à l'entrée de la nuit, tantôt au cœur de la nuit, tantôt avant le lever de l'aurore. Ces différences pouvoient aider à fixer l'ordre de l'année, & avoient une marque particulière. Le lever de la canicule avant l'aurore étant la plus importante de toutes les obſervations pour l'Egypte, avoit à plus forte raiſon ſon caractère abrégé & diſtinctif, ſavoir un coq à côté d'Anubis. La bourſe pleine qu'on lui mèt à la main pour déſigner les échanges, eſt ſouvent accompagnée dans les monumens,

d'une tête de capricorne; ce qui annonçoit fort simplement la vente des productions de l'été & de l'autonne jusqu'à l'entrée du soleil au capricorne en Décembre. Lorsqu'Anubis, d'affiche qu'il étoit, fût devenu le dieu du commerce & des intrigues, tous ces symboles si simples se changèrent en autant d'histoires, de superstitions, où d'allégories également misérables. On les trouve par-tout: voiez là-dessus, si vous en avez la patience, ou Noël le Comte, ou Cartari. LA THÉOGONIE.

## XXVI.

### *Dédale & Icare.*

Après que les Egyptiens eurent converti en autant d'objets d'un culte abominable, ces figures qu'ils n'entendoient plus, chaque canton eut la sienne par prédilection. Tel dieu guérissoit de telle maladie en tel endroit. Telle déesse un peu plus loin étoit de ressource pour tel autre besoin. Enfin toute l'Egypte se trouva pleine de Cérès, de Latones, de Minerves, de Cybéles, & de Dianes, qui toutes n'étoient que l'Isis, la clé des différentes fêtes.

Toute l'Egypte se trouva pleine de patrones & de dieux tutélaires, com-

LE CIEL POETIQUE.

modes, affectionnés, & dont les fonctions ou les occupations étoient réglées par les besoins des habitans. Les symboles avoient subi le même sort en Phénicie & en Syrie. Toutes ces extravagances se répandirent avec les Phéniciens sur toutes les côtes de la Méditerranée, où elles passèrent pour autant de traits de l'histoire Nationale, & prirent encore des formes nouvelles selon le génie & le tour d'esprit des différens peuples. C'étoit, par exemple, la coûtume de dire en Egypte, soit par des figures symboliques, soit dans le langage familier, que quand la canicule où Anubis se montroit avec de grandes aîles d'épervier, c'est-à-dire, avec un vent bien soûtenu, l'eau seroit *suffisamment haute*, & qu'Erigone se réjouiroit, ou qu'il y auroit assurance d'une moisson abondante. Alors ils donnoient à Anubis le nom de Dédale, qui signifie *hauteur suffisante* (*a*), ou suffisance de profondeur. Mais si Anubis, si la canicule laissoit tomber ses plumes, c'est-à-dire, si le vent Etésien venoit à tomber ou à manquer au lever de la canicule; ils donnoient alors à Anubis le

(*a*) De די *dai*, *sufficientia*, *satis*. Levit. 5 : 7. & de דלה *dalah*, *attollere*, *exaltare*. Ps. 30 : 2. Hébraic. ou de דל *dal*, *altitudo*, vient דידל *Daidal*, Δαίδαλος ou Δαίδαλας, *sufficiens altitudo*.

nom de Mératicar (*a*), c'eſt-à-dire, *le déſeſpoir du laboureur*, ou *triſte nouvelle pour le laboureur*. Ils ajoûtoient qu'Erigone en étoit inconſolable, qu'elle mouroit de faim, & perdoit toute eſpérance. Ces idées & ces images portées en Crète & en Attique, y prirent deux formes nouvelles, & devinrent la matière de deux hiſtoires. LA THÉOGONIE.

En Crète, le Dédale ou l'Anubis dont le vol ſe ſoûtient, & le Mérat-icar ou l'Anubis dont les plumes tombent, devinrent le ſujèt de la merveilleuſe hiſtoire, ſelon laquelle Dédale ſe fit & à ſon fils Icare, des aîles qui ſauvèrent l'un & ne purent ſoûtenir l'autre. Si Dédale, dans la ſuite de la fable, ſe ſauve de Crète en Sicile; ſi Minos roi de Crète qui étoit, dit-on, offenſé contre lui, le pourſuit juſques dans cette île; ſi pour ſes menus plaiſirs il s'amuſe à bâtir en Sicile la belle ville de Minoa; ce n'eſt pas qu'il puiſſe y avoir, ni là, ni ailleurs, aucuns monumens du paſſage de Minos qui n'eſt qu'un être de raiſon non plus que Dédale. Mais les mêmes noms & les mêmes ſymboles ſe retrouvant en Sicile & en Crète, on

(*a*) De מרה *marah*, *amertume*, *angoiſſe*. Ruth 1 : 20. ou *deſeſpoir*. II. Sam. 2 : 26. & de איכר *Icar*, *laboureur*. Jerem. 51 : 23. & Iſai. 61 : 6.

LE CIEL POETIQUE. tâcha de lier le tout à l'aide de ces belles histoires qui ont fait long-tems l'amusement, & ensuite la grande science des Grecs. On connoissoit en Sicile comme en Crète, les manes ou les fêtes, & les réglemens. On y tenoit les mêmes discours dans les fêtes sans en entendre le sens. C'étoit des formules de cérémonial & d'habitude. On donnoit aux nouvelles villes des noms tirés du culte public, ou des cérémonies qu'on avoit le plus à cœur : & ces noms se trouvant les mêmes en des lieux fort différens, on imagina des faits & des voyages d'une côte à l'autre, pour rapprocher & coudre par ces rapports, des choses entièrement indépendantes.

Dans l'Attique & dans les îles de l'Archipel, on connoissoit Icare : mais c'étoit sous des idées différentes de la créance de Crète. On se souvenoit dans ces îles qu'Icare étoit un laboureur : on y avoit une idée confuse du rapport de *Mera* avec la *canicule*, quand les vents Etésiens n'en accompagnoient pas le lever, & de l'état déplorable où *la chûte d'Anubis jettoit Erigone ;* c'est-à-dire, de la tristesse où l'on étoit sous le signe de la vierge, quand le vent Etésien n'avoit pas enflé le Nil dans les jours caniculaires. Mais n'en-

tendant rien à toutes ces choſes qui ne pouvoient être intelligibles qu'en Egypte, voici l'hiſtoire qu'ils fabriquèrent en uniſſant toutes ces piéces tant bien que mal. LA THEOGONIE.

Icare, diſoient-ils, étoit un laboureur qui avoit montré aux bergers de l'Attique la manière de ſemer, de planter la vigne, & de faire le vin. Ceux qui n'avoient pas encore bû de cette liqueur, voyant les autres faire des extravagances dans l'ivreſſe, tuèrent Icare, perſuadés qu'il avoit empoiſonné leurs amis. *Son chien Méra* vint en heurlant apprendre cette mort à Erigone fille d'Icare, qui ſe vit réduite à une extrême pauvreté, & en mourut de déſepoir. *Méra* inconſolable mourut à ſon tour auprès d'Erigone. Mais Jupiter touché de leur ſort, plaça le chien au ciel, où il eſt connu ſous le nom de la canicule: il y logea auſſi la jeune fille ſous le nom de *la Vierge qui porte des épics*, & ſon pere Icare ſous le nom *de l'Arcture. Depuis la mort d'Icare, les vents Etéſiens ne ſoufloient plus au lever de la canicule.* Mais après bien des ſacrifices, les dieux accordèrent enfin le retour *des vents de Nord*, ou le ſoufle égal des vents Etéſiens, pendant les quarante jours qui ſuivent le lever de la canicule,

& qu'on nomme les jours caniculaires: ce qui ramena l'abondance.

On me dira peut-être que cette histoire, malgré les idées fabuleuses qu'on y a mêlées aux objets qui intéressoient l'Egypte, confirme si nettement tout ce que j'ai avancé sur l'origine des dieux, qu'elle paroît faite exprès pour moi, & devient suspecte par l'abondance même de lumière qu'elle jette sur l'interprétation des figures Egyptiennes. Mais tous les traits que je viens de rapporter, se trouvent dans les recueils des mythologues anciens (*a*).

(*a*) Voyez *Hygini fabula*, *c.* 130. & *Hygini astronomic. lib.* 2. *voce Arctophylax. Arati phænom. na Germanico Cæsare interprete*, *voce canis.* Pour épargner au Lecteur la peine de chercher ces recueils, je me contenterai de citer ici le passage des astronomiques d'Hygin qui peut suffire. *Nonnulli hoc dixerunt Icarium, Erigones patrem, cui propter justitiam & pietatem existimatur Liber Pater vinum & vitem & uvam tradidisse, ut ostenderet hominibus quomodo sereretur & quid ex eo nasceretur, & cùm esset natum id, quomodo uti oporteret. Qui cùm sevisset vitem & . . . . vinum accepisset, statim utres plenos in plaustrum imposuisse: hac re etiam Booten appellatum. Qui cùm perambulans Atticorum fines pastoribus ostenderet, nonnulli eorum aviditate pleni, novo genere potus inducti somno consopiuntur. Atque ut alii aliam se in partem rejiciunt ut semi-mortua membra jactantes, alia ac decebat loquebantur; reliqui eorum arbitrati venenum ab Icario datum pastoribus, in puteum dejecerunt . . . . . . at* Erigone *Icarii filia permota desiderio Parentis cùm eum non redire videret ac persequi eum conaretur,* canis *Icarii*, cui Mera fuerat nomen *ululans redit ad Erigonem . . . . . neque puella timida suspicari debebat nisi patrem interfectum qui tot dies ac menses*

Par l'hiſtoire de Dédale, & par celle de nos deux Icares, il eſt aiſé de juger combien la fable eſt un fonds ſuſpect, & quels mécomtes on peut faire en y cherchant de l'hiſtorique, puiſque les perſonnes mêmes y ſont auſſi peu réelles que leurs avantures. LA THÉOGONIE.

On a cependant quelque peine à s'accommoder de cette penſée ; que Dédale ne ſoit qu'une emblême Egyptienne convertie, comme bien d'autres, en un perſonnage à évènemens extraordinaires. Au travers des fables & du merveilleux dont les Phéniciens & les Grecs étoient ſi avides, ne retrouve-t-on pas l'hiſtori-

*abeſſet . . . . quod filia ſimul ac vidit, deſperata ſpe, ſolitudine* ac paupérie oppreſſa . . . . . *ſuſpendio mortem ſibi conſcivit. Cui mortua canis ſpiritu ſuo parentavit . . . quorum caſum Jupiter miſeratus, in aſtris corpora eorum deformavit. Itaque complures Icarium* Booten, *Erigonem* Virginem *nominaverunt. Canem autem ſua appellatione & ſpecie* caniculam *dixerunt.* Hygin rapporte enſuite les malheurs arrivés aux Athéniens en punition du meurtre d'Icare, & l'établiſſement des ſacrifices expiatoires, où l'on repréſentoit le triſte accident & la mendicité d'Erigone, allant de côté & d'autre avec le chien Mera rechercher ſon pere. Il ajoûte : *Præterea* canicula exoriens *æſtu eorum loca & agros fructibus orbabat . . . quorum rex Ariſteus, Apollinis & Cyrenes filius . . . . petit à parente quo pacto calamitate civitatem poſſet liberare. Quem Deus jubet multis hoſtiis expiare Icarii mortem & ab Jove petere ut quo* tempore canicula exoriretur, dies quadraginta ventum daret ; *qui æſtum caniculæ moderaretur. Quod juſſum Ariſteus confecit & à Jove impetravit ut Eteſiæ flarent.* On trouve le même conte dans les Dionyſiaques de Nonnus.

LE CIEL POETIQUE.

que ? Tous les anciens conviennent que Dédale étoit un architecte industrieux. On lui fait l'honneur de l'invention du compas & de l'équerre. On ajoûte que c'est à lui qu'on est redevable de la statuaire, & même on caractérise la nature des progrès que ce bel art commença à faire sous lui par des circonstances qui rendent la chose extrémement croyable. *Jusqu'à Dédale*, selon que le rapporte Diodore de Sicile (*a*) « les statues avoient » les yeux fermés, & les mains collées sur » les côtés. Mais Dédale apprit à leur don» ner des yeux ouverts, à en tenir les jam» bes séparées, & à détacher les mains du » corps. » Ce qui le fit admirer par tout. Quantité d'autres auteurs attestent l'ancien usage de tenir les piés des statues embarassés, ou même confondus & réunis en un. Ces commencemens grossiers, perfectionnés par Dédale, sont en quelque sorte avérés par plusieurs statues antiques. On peut citer pour exemple, celle

(*a*) Οἱ πρὸ τούτου τεχνῖται κατεσκεύαζον τὰ ἀγάλματα τοῖς μὲν ὄμμασι μεμυκότα (nictitantes) τὰς δὲ χεῖρας ἔχοντα καθειμένας, καὶ ταῖς πλευραῖς κεκολλημένας. πρῶτος δὲ Δαίδαλος ὀμματώσας, (oculis statuas instruens) καὶ διαβεβηκότα τὰ σκέλη ποιήσας, ἔτι δὲ καὶ χεῖρας διατεταμένας ποιῶν εἰκότως ἐθαυμάζετο παρὰ τοῖς ἀνθρώποις. *Diod. Sicul. biblioth. l.* 4.

de Ménophis ou Memnon qui rendoit un son très-sensible, au lever du soleil, & une foule d'autres qui se trouvent par-tout, dont les piés & les mains sont en effèt engagés & collés comme en une masse informe. Le récit de Diodore se trouve donc attesté par des monumens.

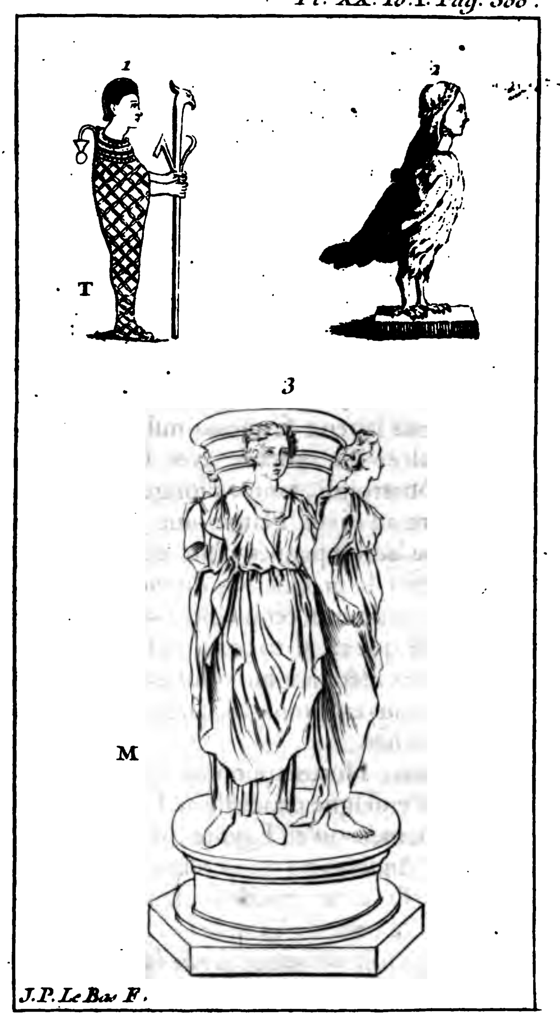
LA THEOGONIE.

Voilà ce qu'on peut dire de plus vraisemblable pour réaliser l'histoire de Dédale. Malheureusement & l'histoire & les statues qui ont les piés collés, deviennent la preuve de l'origine que je donne à Dédale. Le compas & l'équèrre dont on le fait inventeur, ne sont que le compas & la fausse équèrre qu'on mettoit à la main d'Anubis * ou d'Horus pour avertir les laboureurs, quand les vents avoient été bons au lever de la canicule, de se tenir prêts à mesurer leurs terres, à prendre des angles pour les reconnoître, & à semer aussitôt l'arpentage fini. On le fit ainsi l'inventeur des instrumens symboliques qu'on lui voyoit en main. Les statues dont les mains & les piés sont souvent emmaillottés, & qui se trouvent par-tout dans les cabinèts des curieux, ne sont que les statues d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, telles qu'on les montroit au peuple dans le tems du débordement. Alors il n'y avoit rien à faire:

* *Voyez Fig. 1. Planc. XX. & Fig. 3. Planche IX.*

LE CIEL POETIQUE. l'inaction étoit universelle. La cessation des travaux rustiques ne pouvoit être mieux marquée que par un Horus emmaillotté, ou privé de l'usage de ses piés par le débordement ; & n'employant ses bras qu'à montrer la mesure de l'eau, un instrument pour prendre le vent, un autre pour prendre des angles, & un cornèt pour annoncer l'arpentage général. Il est bon d'observer que cette figure étant sans piés & sans appui, avoit toûjours à son dos un crochèt pour la suspendre, & pour la tenir ferme au milieu de l'assemblée. Ce crochèt avec son bouton tantôt arrondi, tantôt allongé en pointe, a paru au divin Platon une portion de cercle accompagnée d'un trigone pour signifier la production du monde matériel, comme un écoulement de la Sagesse divine qui est le trigone archétype. Ces grandes idées ont pu venir avec le tems. Mais nous en sommes ici au premier usage du crochèt.

Notre Horus immobile & sans piés, étoit l'enseigne naturelle de l'inaction où l'on demeuroit en Egypte, depuis le lever d'Anubis, jusqu'au tems de l'arpentage. Et cette inaction devoit être la même le reste de l'année, si la crûe des eaux n'étoit pas venue à *une hauteur suffi-*




1, Horus emmailloté et portant la girouette à tête de Huppe l'Equerre, et le Clairon. toutes annonces de la retraite des eaux et de l'Arpentage qui la suivoit. 2, La Harpye ou la Néoménie concourant avec le retour des insectes destructeurs. 3, Les Charites.

*sante*. Mais après le vol de *Dédale*, c'est-à-dire, après qu'Anubis, par le souffle des vents Etésiens, continués un bon nombre de jours, avoit procuré une *profondeur d'eau convenable*, on présentoit les statues d'Isis & d'Horus sous une forme plus dégagée. Le laboureur retrouvoit ses yeux, ses piés, & ses bras. Voilà donc l'origine de notre admirable sculpteur. Il est vrai que par la suite, les Egyptiens n'entendant plus le sens de ces symboles, que l'ancien rituel faisoit reparoître dans leurs fêtes, ils y cherchèrent de grands mystères, & multiplièrent tout particulièrement ces figures emmaillottées qui avoient un air plus singulier que les autres : en sorte qu'on les trouve par-tout (*a*). Mais on voit par leur multitude même qu'elles sont des tems postérieurs, & elles ne justifient pas le moins du monde la réalité de l'histoire de Dédale. Quant aux idées que les Egyptiens attachoient à ces maillots, nous nous en mettons peu en peine. Ce sont toutes niaiseries qui avoient rapport aux histoires imaginaires de leurs dieux, ou à des allégories aussi imaginaires & aussi récentes.

LA THÉOGONIE.

(*a*) Voyez *la Table d'Isis*, & *les Recueils du R. P. de Montfaucon*.

LE CIEL POETIQUE. On se plaindroit, avec raison, de mon silence, si je négligeois de répondre à l'objection tirée de la célébre statue de Memnon ou de Ménophis qui, suivant le rapport de Philostrate, avoit les piés réunis en masse, & qui parloit ou résonoit au lever du soleil. Qui ne voit que c'est une statue d'Horus surnommé Ménès ou Ménof, le même que Pline appelle Ménon, & qui fut pris pour le législateur des Egyptiens, parce que cette statue étoit la régle du peuple. Si l'on a dit que cette figure avoit une sympathie si grande avec le soleil, c'est parce qu'en effet Horus n'étoit destiné à autre chose qu'à avertir les laboureurs de ce qu'ils avoient à faire chaque jour de l'année. Il n'avoit rien à leur dire pour la nuit. Ses leçons n'étoient que pour régler ce qu'il falloit faire selon la saison à chaque lever du soleil. On prit de-là occasion de dire d'abord en plaisantant, & par la suite fort sérieusement que c'étoit une statue parlante, & que sa voix se faisoit entendre au lever du soleil.

## XXVII.

### *Les Cabires de Samothrace.*

Les trois principales figures du cérémonial Egyptien furent portées à Bérite*.

* V. *Euseb. præp. Evang. l. 1.*

LA THÉOGONIE.

en Phénicie, & de-là dans différentes îles de la Mer Egée (*a*). Le culte en devint célébre, sur-tout à Lemnos (*b*), & dans l'île de Samothrace (*c*) qui en est fort voisine. On les y nommoit les Cabires (*d*), c'est-à-dire, *les dieux puissans*: & leur nom de Cabires, qui est Phénicien, n'étoit pas moins en usage dans l'Egypte que dans la Phénicie même : ce qui montroit perpétuellement le mélange des termes Phéniciens dans la langue Egyptienne, si le fond n'en est le même.

Les figures de ces dieux, étant originairement destinées à former certains sens par un assemblage de piéces qui ne se trouvent guères ensemble, ne pouvoient manquer d'avoir un air fort singulier, ou même ridicule, quand on n'en comprenoit pas la signification. Ces feuillages, ces cornes, ces aîles, & ces globes si ordinaires sur la tête d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, devoient étonner ou faire rire ceux qui n'y étoient pas accoûtumés. Aussi Herodote * remarque-t-il que les Cabires, aussi-bien que la figure éclopée de Vulcain, apprêtèrent fort à

* *In Thaliâ, num.* 77.

(*a*) Aujourd'hui *Archipel*.

(*b*) Aujourd'hui *Stalimene*.

(*c*) Aujourd'hui *Samadrachi*, à l'entrée du détroit des Dardanelles.

(*d*) כבירים *Cabbirim, potentes.*

rire à Cambise, lorsqu'il entra dans leur temple & dans celui du dieu forgeron.

Les principaux dieux de Samothrace & d'Imbro, qui en est voisine, étoient au nombre de trois, savoir Axieros, Axiochersa, & Axiochersos. M. Bochart après nous avoir très-bien expliqué l'origine de ces mots, a cru y voir, selon la pensée de quelques auteurs anciens, la déesse Cérès dans Axiéros, le dieu Pluton dans Axiokersos, & Proserpine dans Axiokersa. Mais tâchons d'y voir la vérité. Axiéros (*a*) ou Assuerus, dont le nom signifie le modérateur de la terre, est le nom même d'Osiris. Axiokersos & Axiokersa, signifient également *le frein du ravage*, ou la régle du débordement ; & conviennent, dans le même sens, à un homme & à une femme. Peut-on méconnoître là les figures d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, qui enseignoient au peuple la manière de se précautionner contre les ravages de l'eau ? Aussi trouve-t-on souvent dans les auteurs que les Cabires étoient, Jupiter, Cérès, & Bacchus, ou Dionysus le jeune.

Souvent ils en ajoûtent un quatrième

(*a*) אחזי ארץ *Ochozi eres ; Osiris, dominium terræ.*

(*b*) אחזי קרץ *Ochozi keres*, ou *Axiokersos dominium excidii, frænum diluvii.*

qu'ils nomment tantôt Mercure, tantôt Cadmille, ou Casmille, & Camille, qui chez les Etrusques & au Latium, signifioit un ministre, ou un messager. C'est-à-dire, que nous retrouvons encore ici les quatre principales clés de l'ancienne écriture Egyptienne changées, à cause de leur figure humaine, en autant de dieux *tutélaires & puissants.*

## XXVIII.

### *Apollon, les Muses, & les Graces.*

Quelque variété que le caprice des particuliers, & la différence des goûts, ayent pu introduire dans le cérémonial Egyptien, & dans les signes qui servoient à annoncer tout ce qui intéressoit le public, on retrouve par-tout le même fond, parce que les besoins étoient les mêmes, & que les pratiques étoient fondées sur ces besoins. Depuis que le sens de ces signes eût été perverti, jusqu'à changer les figures significatives en autant de dieux qui n'étoient occupés que du soin de pourvoir aux besoins des Egyptiens, ou de leur annoncer ce qui les intéressoit; chaque canton honoroit d'un culte spécial l'une ou l'autre de ces figures. Certaines villes au contraire affectoient de les réunir

LE CIEL POETIQUE. presque toutes. On honoroit, par exemple, en certains lieux, l'Horus-Apollon, qui ayant mis bas ses fléches & prenant en main sa lyre, se délasse de ses travaux, & se felicite de n'avoir plus d'ennemi. Ce symbole si simple des fêtes & du repos, dont le laboureur jouit en Egypte durant les mois de Décembre, de Janvier, de Juillèt, Août, & Septembre, ayant été pris pour un dieu qui préside à l'harmonie; les autres figures qui l'accompagnoient pour signifier les diverses circonstances de chaque saison furent prises dans un sens conforme à l'idée qu'on s'étoit faite d'Apollon. Les neufs Isis qui annonçoient les néoménies où les premiers jours de chacun des neufs mois où l'Egypte est *délivrée* du débordement, portoient dans leurs mains des symboles particuliers ou convenables à chacun de ces mois; par exemple, un compas, une flûte, une trompette, un masque ou tel autre attribut, pour annoncer la fête qui précédoit l'arpentage des terres inondées; celle où l'on sonnoit de la trompette ou du cor pour aller à une expédition de guerre ou de chasse; celle où l'on prenoit le masque pour representer l'ancien état du genre humain; ou quelque autre fête célébre. Toutes ces figures

enseignoient réellement aux hommes ce qu'ils avoient à faire. On se souvenoit généralement que c'étoit là leurs fonctions. Mais devenues autant de déesses, on s'imagina qu'elles présidoient à la musique, à la géométrie, à l'astronomie, à toutes les sciences. On les réunit en grand choeur au musicien Apollon : & au lieu de voir dans les instrumens qu'elles portoient, les caractères particuliers des fêtes ou des travaux de chaque mois, on crut y voir, & l'on aida à y mettre les marques spécifiques de tous les beaux arts. On les appelloit en Egypte les neuf Muses, c'est-à-dire, les neufs mois *sauvés des eaux*, ou *délivrés de l'inondation* : étymologie dont la justesse se trouve démontrée par le nom de Moïse ou de Mosé, qui signifie *sauvé des eaux*, *dégagé de l'eau* (*a*). Tel est le nom commun qu'on leur conserva. Mais les Grecs chez qui ce choeur de divinités savantes fut porté, leur donnèrent à chacune un nom propre. Ces noms, s'ils sont tirés de leur langue, conformément aux idées ridicules qu'ils avoient de ces figures, ne nous éclaircissent rien, & ne méritent

LA THÉOGONIE.

(*a*) *Exod.* 2 : 10. On voit encore ici la preuve du rapport de la langue Egyptienne & de celle des Phéniciens, quoique la diversité de la prononciation & d'autres altérations en fissent des langues différentes.

LE CIEL POETIQUE.

point que nous nous arrêtions à les traduire. A côté des neuf Isis qui désignoient les neuf mois où l'on pouvoit aller, venir, & agir en liberté, paroissoient aussi les trois Isis qui annonçoient les trois mois pendant lesquels l'eau demeuroit sur les plaines, & empêchoit la libre communication d'une ville à l'autre. On les peignoit tantôt comme emmaillotées & ne pouvant faire usage ni de leurs piés, ni de leurs bras; tantôt moitié femme & moitié lézard, ou moitié poisson, parce qu'il falloit alors demeurer sur la terre au bord de l'eau. Enfin, & cette dernière forme fut plus du goût des Grecs, on les représentoit comme trois sœurs oisives, sans aucun attribut, & se tenant par la main, parce qu'elles désignoient l'inaction des trois mois du débordement qui se suivent sans interruption: & comme ces trois mois rompoient la communication ordinaire d'une ville à l'autre, dans un tems où l'on n'avoit pas encore élevé les magnifiques chaussées qu'on y a faites depuis, les trois Isis qui annonçoient les néoménies de ces mois d'une entière séparation, se nommoient *Chéritout* (a),

(a) De כרת *charat, abscindere*, vient כריתות *cheritout, repudium, scissio*, interruption du commerce. Voyez le mot *cheritout*. Isai. 50: 1. & Deut. 24: 1.

c'est-à-dire, *le divorce*, le tems de *la séparation*. Ce mot avoit un rapport de son avec le mot *charites*, qui en Grec signifie tantôt *les actions de graces*, tantôt *les bienfaits*, ou *des manieres gracieuses*. Ce qui donna lieu aux poëtes Grecs d'imaginer que ces trois déesses présidoient à la reconnoissance ou aux agrémens extérieurs. **LA THÉOGONIE.**

Quelque soin que les villes eussent pu apporter au mois de Juin pour se pourvoir de toutes les provisions nécessaires, elles ne pouvoient en bien des rencontres se passer du secours les unes des autres, & l'on avoit recours à la commodité des barques, & de la voile. La barque avec sa voile étoit désignée en Egypte & en Phenicie par la figure d'un coursier qui a des aîles. C'est pour cela que les peuples de Cadix, qui étoient originaires de Phénicie, donnoient anciennement le nom (*a*) de cheval à un vaisseau, soit grand, soit petit; & que les pauvres comme les riches, en parlant de leurs barques, les appelloient leurs chevaux. Que peut donc signifier la figure

(*a*) Γαδειριτῶν..... τοὺς μὲν ἐμπόρους μεγάλα στέλλειν πλοῖα, τοὺς δὲ πένητας μικρὰ, ἃ καλεῖν ἵππους. *Gaditanorum mercatores ingentibus uti navibus, pauperes parvis; quas equos appellent.* Strabon, geograph. lib. 2, pag. 99. edit. Reg.

Le Ciel Poetique.

de Pégase, ou d'un cheval aîlé qu'on mettoit à côté des trois graces, & des neuf Muses? Si ces déesses président à la reconnoissance & aux sciences; notre cheval aîlé devient inintelligible. Mais si nos Charites sont les trois mois de séparation, ou l'interruption de la libre communication d'une ville à l'autre, Pégase vient ici au secours: & si les neuf Muses sont les neuf figures qui annoncent ce qu'il faut faire durant les neuf mois où l'Egypte est délivrée de l'eau; la figure du cheval aîlé, c'est-à-dire, la barque, placée auprès d'elles, annonce la fin de la navigation & le retour des travaux rustiques. C'est pourquoi on donnoit à cette figure le nom de Pégase, qui signifie (a) *la fin de la navigation.*

(a) De פּג *pag, cessat, otiatur*, & de סוס *sus cursor, navis*, vient פגסוס *pegasus, navigationis intermissio.* La tête d'un coursier placée sur les épaules d'Isis * avec un poisson dans une main & une colombe dans l'autre; étoit visiblement l'annonce d'une fête qui ouvroit la navigation lorsque le soleil quittoit le signe des poissons, & ramenoit les zéphirs, dont cette colombe marquoit la douceur. Les Athéniens avoient une ancienne sculpture où l'on voyoit Isis accompagnée d'un olivier, & Neptune accompagné d'un cheval. Ils bâtirent là-dessus la fable du démêlé de Pallas-Athéné avec Neptune, pour savoir qui des deux feroit un plus beau présent à la nouvelle Ville & mériteroit par-là de lui donner son nom: d'où il étoit arrivé que l'olivier étant plus utile que le cheval, la déesse étoit demeuré victorieuse. Mais le sens de cette sculpture étoit tout simple. Elle signifioit, ou les deux moyens que les Athéniens avoient pour sub-

* *Pausan. in Arcadic.*

Une colonie Egyptienne, ou Phenicienne, qui avoit toutes ces figures dans le cérémonial de sa religion, les transporta avec elle dans la Phocide aux environs du Parnasse & de Delphes. Elles n'y formoient plus de sens : elles n'avoient rapport à rien qui convînt au pays : cela est vrai. Mais il y avoit longtems qu'on les honoroit avec leur présidcnt comme des divinités bienfaisantes, & c'en étoit assez pour pérpétuer l'usage de ces figures, & des beaux contes qu'on avoit imaginés pour rendre raison de tout. LA THÉOGONIE.

Il n'est pas inutile, pour appuyer ce qui vient d'être dit, de remarquer que dans les figures antiques on trouve souvent les trois Graces sous la conduite de Mercure, parce que le lever de la canicule est suivi en Egypte des trois mois d'inondation ; & les neuf Muses sous la conduite d'Horus-Apollon, parce que Horus, ou le travail, mèt à profit les neuf mois suivans.

Mais pourquoi cet Apollon rendoit-il L'oracle de Delphes.

sister ; savoir l'agriculture & la navigation ; ou la préférence qu'ils devoient donner à l'agriculture sur la navigation. Deux ou trois traits de cette espéce peuvent éclaircir suffisament toutes ces anciennes figures que Pausanias nous détaille, dans sa description de la Gréce, avec les fables qui en furent les suites.

des oracles, & annonçoit-il l'avenir? C'étoit là sa première destination. Horus ne servoit qu'à apprendre par ses attributs ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit attendre selon les vents & selon les années. On ne perdit jamais de vûe que ces figures servoient d'annonces & de régle pour guider le travail de l'homme. Mais quand on en eût fait des dieux; au lieu de les regarder comme des indications ou des signes commodes par lesquels des hommes pleins d'expérience régloient les travaux du peuple, & lui marquoient par avance ce qu'il y avoit à faire de mois en mois, ils s'imaginèrent que ces figures connoissoient l'avenir, & le leur annonçoient (*a*). Cette matière de la divination étant fort importante mérite un chapitre à part.

Les termes d'Hippocrêne, d'Aganippé, de Castalie, de Parnasse, d'Hélicon, & autres semblables, n'ont apparemment rapport qu'aux particularités & aux agré-

(*a*) Ne seroit-ce pas là ce qui a valu à Horus-Apollon la qualité de *paan* ou *paana*, *revelator*, *l'interprête des choses cachées*, *l'oracle*. C'est le même nom que Pharaon donna dans sa langue à Joseph. Il l'appella (*Genes.* 41: 45.) *tsaphnat paanach*, *l'interprete des choses cachées*. Ces mots Egyptiens ont grand rapport avec les deux de la langue Phénicienne qui signifient la même chose פנה *panah*, *observer*, *appercevoir*, & צפן *tsaphan*, *cacher*. Nouvelle preuve du rapport de ces langues.

mens




1. La Parque, ou l'annonce de la Tisseranderie. 2. La Sirene, ou l'annonce des mois d'inondation et de repos. 3. L'Eumenide, ou la furie, annonce du pressurage. 4. Les Serpens Symboles de subsistance. 5. La torche Symbole d'un Sacrifice. 6. Les Cailles Symbole de Salut et d'abondance, ce qui acheve de fixer le sens de cette Figure.

mens de la Phocide : l'explication en feroit étrangère à mon sujèt. LE CIEL POETIQUE.

## XXIX.

### *Les Furies, les Parques, les Harpyes.*

La distribution que nous venons de voir des douze Isis en trois Charites, ou trois nymphes desœuvrées, qui sont conduites par Mercure, & neuf autres nymphes agissantes, qui sont conduites par Horus, se trouve confirmée par une autre distribution, qui toute différente qu'elle est, a un rapport juste avec la précédente. C'est celle de trois Graces, de trois Furies, de trois Parques, & de trois Harpyes. Cette seconde douzaine de figures si étranges n'est encore que la suite des mois d'Egypte, caractérisés selon les saisons.

Les Charites sont, comme nous le venons de voir, les Isis ou les marques des mois de Juillèt, Août, & Septembre. *Voyez Fig. 5. Planche XX.*

Les Furies ou les Euménides avec leurs têtes environnées de serpens, & leur torche au poing, n'ont paru propres dans la Gréce qu'à tourmenter les impies dans le Tartare : & c'est l'emploi que les poëtes leur donnent, à moins qu'ils ne les en fassent sortir pour venir inspirer quel- *Voyez Fig. 3. Planc. XXI.*

que mauvais coup, ou pour porter les peuples à la fureur.

Toutes ces fables sont fondées sur leur figure : mais l'intention de l'instituteur est fort différente. Ces figures sont les mêmes que les Gorgones ou la Méduse, & ne signifioient rien autre chose que les trois lunes d'autonne qui sont comme les *nourices* de l'Egypte, tant par la bierre qu'on brassoit alors, que par le *pressurage* des raisins, des olives, & des pommes. On connoît la signification des serpens. Les torches marquoient l'annonce d'un sacrifice. Les deux cailles, dont le nom signifioit *sécurité*, achévent de montrer l'intention de la figure. Quant aux noms des trois lunes de cette saison, ils avoient rapport aux boissons qu'elles donnent à l'Egypte. Le nom de *furies* (*a*) signifioit *les pressoirs*, & celui *d'eumenides* (*b*) signifioit *les nourices*,

(*a*) De פור *fur*, *torcular*. פורים *furim*, *torcularia*. D'où les Latins ont fait les furies.

(*b*) De אמן *aman*. *nutrire*. אמנות *omenoth*, *nutrices*. Voyez Ruth. 4 : 16. Les Grecs les nomment Εὐμενίδες, *Les Eumenides*, *les bien intentionnées*. Ce qui ne quadre en rien avec les fonctions qu'ils leur prêtent. Ajoûtons que les noms particuliers de chacune des trois furies ont un rapport très-simple avec les vendanges. On les nomme Alecto, Tisiphone, & Mégère, qui signifient, *la cueillette*, *l'entonnement*, & *la clarification* du vin. אלקטא *Alecto* de לקט *leket*, *cueillir*. צפנה *Tisiphone* de צפן *tsaphan*, *cacher*, *enfermer*, & צפנה *tsphoneh*, *le tems de rem*

Les Parques sont les trois lunes de Janvier, Février, & Mars : ce sont trois filandières en Egypte comme en Gréce. On leur mèt en main l'ensuble, la quenouille, le fuseau, des ciseaux, ou tels autres instrumens qui ont rapport à la fabrique du fil ou de la toile, qui n'étoit jamais plus animée que dans ces trois mois ; d'où vient qu'on leur donna le nom de *park*, lequel signifie *la toile*, ou un *rideau*, ou *la voile d'un vaisseau* (*a*). LA THÉOGONIE.

Les Grecs ne comprenant rien au travail de ces trois prétendu-déesses, leur attribuèrent la fonction de filer la vie des hommes, & de couper sans miséricorde le fil de celui d'entre-nous dont le billèt est tiré de l'urne fatale où nos noms sont jettés, & sans cesse agités. Il étoit difficile de rien imaginer de plus spirituel sur ce qu'on n'entendoit pas.

Les trois lunes d'Avril, de May, & de Juin, sur-tout les deux dernières, étant sujettes à des vents orageux qui renversoient quelquefois les plans d'oliviers, & à amener du fond de l'Afrique & des bords de la Mer Rouge, des sauterelles

*fermer* le vin dans les cruches. מגרה *Mégère* vient de מגר *migher*, précipiter, & מגרה *migherah*, *la chute de la lie*, la clarification du vin.

(*a*) פרך *park* ; & פרכת *paroket*, *tela*, *velum*. Exod. 26 : 31.

& des hannetons qui ravageoient & salissoient tout; les anciens Egyptiens donnèrent aux trois Isis qui annonçoient ces trois lunes, un visage féminin, avec un corps & des serres d'oiseaux carnaciers. Voyez Fig. 1. Planc. XX. Les oiseaux étoient la clé ordinaire de la signification des vents. Et le nom de Harpyes qu'ils donnoient à ces vents, étoit sans mystère, comme tous les précédens: il signifioit *les sauterelles* (*a*), ou *les insectes rongeurs*, que ces vents faisoient éclore.

## XXX.

### *Bellérophon, Persée, Andromède.*

Je ne doute point que mon Lecteur ne soit un peu surpris de trouver les Harpyes changées en insectes, de voir les Furies devenues les annonces du pressurage, & de rencontrer le symbole de la navigation sur les rochers du Parnasse. Mais la singularité de l'emploi qu'on a fait des figures Egyptiennes, ne prouve pas que mon principe soit faussement appliqué. Elle montre seulement combien l'idolâtrie est absurde; & que ces

(*a*) De ערב *haroph* ou *harop*, que la Vulgate a rendu par *musca gravissima*, l'insecte le plus malfaisant. *Exod.* 8: 14. ou de ארבה *arbeh*, *locusta*. Exod. 10.




Bellerophon et la Chimère.

figures une fois tirées de leur première signification, conduisirent les hommes d'extravagances en extravagances. LA THÉOGONIE.

Les fables de Bellérophon & de Persée viennent naturellement à la suite de Pégase, puisqu'il a servi de monture à Bellérophon pour aller attaquer l'épouvantable chimère; & à Persée, pour voler au secours d'Andromède, exposée à être dévorée par un monstre.

La chimère (*a*), selon les fables, étoit un monstre né en Lycie, & composé d'une tête de lion, d'un corps de chévre, & d'une queue de serpent (*b*). Selon la vérité, c'étoit la marque du tems où l'on faisoit les transports de blé & du vin, savoir depuis l'entrée du soleil au lion jusqu'à son entrée au capricorne. Cette annonce des provisions nécessaires étoit agréable aux Lyciens, que les mauvaises nouritures & la stérilite de leur pays obligeoient de recourir à l'étranger. Mais que ferons-nous de Bellérophon? Irons-nous chercher sa famille à Corinthe (*c*)? Travaillerons-nous à fixer dans la période Julienne la date précise de ses

(*a*) *χιμαίρα, chévre sauvage.*

(*b*) *πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα. Iliad. Z.*

(*c*) Voyez *Homere ibid.* & *Pausan. in Corinth.*

LE CIEL POETIQUE. avantures ? Bellérophon & son cheval aîlé ne sont qu'une barque, ou le secours de la navigation, qui apportoit à la colonie Lycienne des rafraîchissemens & des nouritures saines. Bellérophon signifie, à la lettre, *des nouritures saines*, ou *des provisions pour rétablir la santé des habitans* (*a*).

Le conte de Persée & d'Andromède, n'est, de même, qu'un langage populaire dont on a fait une fable. C'étoit un tour ordinaire de la langue Hébraïque & Phénicienne, de dire qu'une ville ou une contrée étoit fille des rochers, des déserts, des fleuves, ou des montagnes qui l'environnoient, ou des objets qui y paroissoient le plus. C'est ainsi que Jerusalem est souvent appellée *la fille de Sion*, c'est-à-dire, *de la sécheresse*, ou *la fille des collines stériles*, qu'elle contenoit dans son enceinte. La Palestine propre, au rapport de Strabon (*b*), n'étoit qu'une *longue côte* maritime composée de rochers, & d'une plage sabloneuse. Elle étoit bordée de roches, ou de falaises escarpées, depuis Joppé ou Japha, pres-

(*a*) De בליל *belil, pabulum*, nouriture ; & de רפואה *repoah, sanatio*, rétablissement ; ou רפא, *rophea, sanans, & sanitas*, vient בלרפא, *Bellerophon, pabulum sanationis.*

(*b*) *Geogr. l. 18. p. 759. edit. Reg.*

LA THÉOGONIE.

que son unique port, jusqu'à Gaza. Le reste en retournant sur le bord de l'Arabie Petrée, jusqu'au lac Sirbonide, & au mont Cassius, n'étoit, selon le même Strabon, qu'un bord stérile & couvert de sable (*a*), où se terminoit l'inondation qui couvroit l'Egypte en venant mourir dans ces sables. De-là vient qu'on disoit de cette longue côte, qu'elle étoit fille de Céphee (*b*) & de Cassiobé (*c*). Chacun sait que Cépha signifie une pierre. Le mont Cassius, jusqu'au pié duquel s'étendoit l'inondation du Nil, un peu au-dessus de l'ancienne Peluse, ou de la moderne *Damiette*, a pris son nom d'un mot qui signifie *la borne* ou le terme de *cette inondation*. Et c'est parce que le lac Sirbonide qui en est voisin, demeuroit encore plein des restes de l'inondation, lorsque l'Egypte étoit à sec, qu'on a dit que Typhon alloit mourir dans ce lac. Il étoit même si plein de bitume & de matières huileuses ou combustibles, qu'on imagina que Jupiter y avoit percé Typhon d'un coup de foudre, ce qui

(*a*) *Ἀπὸ Γάζης λυπρὰ πᾶσα καὶ ἀμμώδης. Ibid.*

(*b*) כיפא *cepha, petra.*

(*c*) De קצי *cassi, terminus*; & de אוב *ob, hostis, pyton*, ou débordement. קציאוב *cassiob, terminus pytonis.*

LE CIEL POETIQUE. avoit rempli de soufre tout ce grand marais. L'ancien nom de Typhon étoit *Ob*, enflûre, débordement : d'où vient que la côte sabloneuse, voisine du tombeau de Typhon & du mont Cassius, se nommoit Cassiobé, *le terme du débordement*. La côte entière qui s'étendoit depuis là jusqu'au dessus de Joppé, n'étoit qu'une *grande lisière* sans largeur. Or si on vouloit dire en Phénicien une longue côte, *une grande lisière*, on diroit Andromède (*a*). Pour justifier cette situation étroite des Philistins, on peut se rappeller que les Iduméens occupoient le Midi de ce pays ; & qu'après l'expulsion des Chananéens, les tribus de Juda, de Dan, & de Simeon, s'étendoient jusqu'aux portes des villes de Joppé, Azot, Ascalon, & Gaza, qui étoient voisines de la grande mer. Comment les Philistins pouvoient-ils donc tirer leur subsistance des sables du Midi, ou des roches de la côte de Joppé ? Ils étoient exposés au plus cruel de tous les ennemis, à la famine. La Palestine étoit perdue sans le secours des barques & des pilotes qui alloient chercher au Phare & à Saïs du blé, des olives, de l'huile, des

(*a*) De אדר *adar*, grand ; & de מד *mad*, mesure, lisière, on a fait אדרמד *Adromad*, la longue côte.

légumes, & des provisions de toute espéce. Nous avons vû qu'une barque se nommoit en langue vulgaire *un cheval.* Nous pouvons ajoûter, sans crainte, qu'un pilote se nommoit *Persée* (*a*), c'est-à-dire, un coureur, *un chevalier*: & pour caractériser les lieux où les barques de Joppé alloient faire leurs provisions, les lieux qui étoient l'unique ressource assurée de la Palestine; on ne se contentoit pas d'y peindre la figure d'un cheval, comme Strabon nous apprend qu'on le faisoit sur la poupe des barques Phéniciennes (*b*). Mais avec le cheval aîlé, marque naturelle de la navigation, paroissoit un chevalier qui portoit le symbole particulier, & pour ainsi dire, les armes de la ville de Saïs: c'étoit *la Méduse*, dont nous avons donné ailleurs l'explication. Je crois qu'à présent on entend ce que signifie Andromède fille de Céphée & de Cassiobé, exposée sur les roches de Joppé à un monstre cruel, & délivrée par un chevalier volant, à qui la déesse de Saïs avoit prêté l'horrible tête de Méduse pour pétrifier de peur tous ses ennemis.

LA THEOGONIE.

(*a*) פרש *parash* ou *peresh*, *eques.*

(*b*) Ἃ καλεῖν ἵππους ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς πρώραις ἐπισήμων. *Quas (naves) equos appellent à prora insignibus.* Ib[illegible]

LE CIEL POETIQUE.

Quoique le merveilleux fût un peu outré dans cette fable, on la prenoit pour une histoire très-réelle : & de peur qu'on n'en doutât (*a*), les habitans de Joppé montroient encore les anneaux & les restes des chaînes qui avoient servi à attacher l'infortunée Androméde pour contenter les nymphes de la mer auxquelles Cassiopée avoit osé se préférer.

## XXXI.

### *Nyobée.*

Nyobée, disent les poëtes, insulta Latone : mais Apollon l'en punit en perçant de ses fléches les quatorze enfans de cette femme trop glorieuse de sa fécondité. Elle en devint inconsolable, & les dieux par compassion la changèrent en rocher. Nous connoissons Latone*. Nyobée n'est pas plus difficile à reconnoître. Latone ou le lézard, ou la figure moitié femme & moitié lézard, signifie la retraite des Egyptiens sur les terrains élevés. Nyobée signifie le *séjour de l'ennemi* (*b*), ou du fleuve débordé sur la plaine.

*V. ci-dessus article 18. & Fig. 2. Planche XVIII.

(*a*) Voyez *Joseph. de Bell. Jud. lib.* 4. & *Plin. Hist. Nat. lib.* 5. *cap.* 13.

(*b*) De נוה *nuah*, *habitare*, séjourner ; & de אוב *ob*, *exundatio*, *tumor*, vient נואוב *nyob*, *mora exundationis.*

L'insulte que Nyobée fait à Latone, est la contrainte & la nécessité où elle mèt les Egyptiens de se sauver, comme des animaux amphibies, sur des terrasses environnées d'eaux. Les quatorze enfans de Nyobée sont les quatorze coudées qui marquent les crues du Nil*. LA THÉOGONIE.

Ces quatorze coudées se voient encore représentées par quatorze enfans disposés par étage sur les piés & sur les bras de la figure du Nil qu'on voit aux Tuileries. Horus-Apollon qui les tue à coup de fléches, est le travail qui devenoit victorieux de ces obstacles en semant paisiblement après la retraite des eaux, & n'ayant plus rien à faire sous le signe du sagittaire; n'ayant même à craindre après cela ni pluye, ni orage jusqu'à la moisson qui se faisoit en Avril. Enfin Nyobée est changée en pierre. Voici l'équivoque. Le séjour de l'ennemi devient *le salut* de l'Egypte, *selav*. Mais le même mot déguisé par une legère altération en celui de *selaw* (*a*), signifie une pierre. Ne comprenant plus ce que c'étoit que la mere des quatorze enfans changée en salut, ou devenue le salut de l'Egypte, ils la changèrent en un rocher, & ses yeux en deux fontaines qui

* Strabo. Geogr. l. 17

(*a*) שלו *shélav*, *salus*. שלע *shélaw*, *silex*.

continuent à répandre des larmes sur la mort de sa chére famille. Cela étoit bien plus touchant.

## XXXII.

### *Les Argonautes.*

Les habitans de la Colchide étoient une très-ancienne colonie d'Egypte. Presque tous les auteurs nous l'assûrent (*a*); & l'on en trouvoit la preuve, au rapport d'Herodote *, dans divers traits d'une ressemblance qu'il étoit impossible de méconnoître. Ils étoient bazanés, & avoient les cheveux crépus comme les Egyptiens. Ils avoient conservé l'usage de la circoncision que les uns & les autres regardoient, non comme un acte de religion; mais suivant le rapport d'Herodote, comme utile à leur santé. Ils avoient apparemment admis parmi eux cette coûtume dès le tems de Joseph, & lorsque sa famille leur étoit agréable par le souvenir encore récent du salut dont l'Egypte lui étoit redevable : ou bien ils étoient Ismaélites. Les Colques parloient le même langage, & avoient les mêmes usages que les Egyptiens, & en particulier ils s'appliquoient comme eux

* *In Euterp. num.* 36.

(*a*) *Herodot. lib.* 2. *Dionys. Perieget.* ℣. 689. *Valer. Flacc. Argonaut. l.* 5. ℣. 420. *&c.*

à travailler le lin. Strabon (*a*) rapporte les mêmes marques de l'origine qu'on leur attribue : & il ajoûte un point que nous avons sur tout intérêt de remarquer, qui est que (*b*) leur pays produisoit abondamment du lin, du chanvre, de la cire, & de la poix ; que la fabrique de leur lin ( linourgia ) étoit fameuse, & qu'on transportoit leurs toiles de tout côté. Personne n'ignore d'ailleurs que le Phasis qui traversoit la Colchide, entraînoit des paillettes d'or qu'on alloit recueillir sur ses bords avec des peaux de brebis ou des étoffes velues, comme il se pratique encore, parce que les paillettes s'embarrassent dans les poils, & y demeurent. Il ne nous faut rien de plus que ce petit nombre de particularités propres à la Colchide, pour rendre raison de la célebre fable des Argonautes.

LA THÉO-GONIE.

Puisque les Colques avoient les mêmes usages que les Egyptiens, ils annonçoient sans doute les ouvrages communs par des marques publiques, pour en fixer l'ouverture & la durée. Leur fleuve n'engraissoit pas les campagnes,

(*a*) *Geogr. lib. 2. pag. 498. edit. Reg.*

(*b*) Ἀγαθὴ δ' ἐστὶν ἡ χώρα .... λίνον τε ποιεῖ πολὺ καὶ κάνναβιν, καὶ κηρὸν, καὶ πίσσαν· ἡ δὲ λινουργία καὶ τεθρύλληται.

LE CIEL POETIQUE. comme le Nil faisoit en Egypte. Mais en certaines saisons, il amenoit sur ses bords des paillettes d'or, dont la cueillette enrichissoit les habitans, & contribuoit à leur *subsistance*, Quand le tems propre à faire cette recherche étoit venu, on avoit grand intérêt de ne pas laisser emporter cette matière précieuse jusqu'à la mer. Il falloit donc se disperser à propos sur les bords du Phasis, & se hâter d'étendre au tour des rochers, sous les racines des grands arbres, & dans toutes les anses de la rivière, des peaux de brebis encore garnies de leur laine pour arrêter les paillettes. On annonçoit le moment de ce travail si important par un bouchon, une marque publique, un étendard : & cet étendard étoit une toison accompagnée d'un serpent. On montroit une toison : rien n'étoit plus naturel que ce signe en pareil cas. On la nommoit la toison d'or : chacun en voit la raison. On l'accompagnoit d'une figure de serpent, symbole ordinaire de tout ce qui contribuoit à la subsistance ou à la prospérité des habitans.

Quand la recherche de l'or étoit faite, & qu'il falloit rappeller le peuple à un travail plus nécessaire, tel qu'étoit celui de filer le lin, & de fabriquer des toiles,

on changeoit d'affiche. L'Isis qui annonçoit l'ouverture du travail des toiles portoit dans sa main une navette, & prenoit le nom d'argonioth (*a*), *le travail des navettes*. Quand les Grecs qui alloient faire emplette de cordes ou de toiles dans la Colchide, vouloient prononcer ce nom, ils disoient *Argonaus*, qui dans leur langue, signifie le navire Argo. S'ils demandoient aux Colques ce que c'étoit que cette barque dans la main d'Isis; car en effèt, la navette des tisserands a la figure aussi-bien que le nom d'une barque; les Colques répondoient apparemment que cette barque servoit à régler le peuple; que chacun la consultoit, & qu'elle apprenoit ce qu'il falloit faire. Voilà le premier fondement de la fable du Vaisseau *Argo*, qui rendoit des réponses à tous ceux qui le venoient consulter. Il nous suffit d'avoir vû le premier canevas de la fable. Les broderies qui y ont été ajoûtées par l'imagination des poëtes ou des navigateurs desœuvrés, ne sont plus de notre sujèt.

LA THÉOGONIE.

(*a*) De ארג *arag*; & de אני *oni*, *navis*, on a fait ארגאניות *argonioth*, *opus navicularum*, *opus textrinum*, le travail des navettes, la fabrique des toiles.

## XXXIII.

### *Argus.*

L'explication de la fable précédente nous en fait entendre une autre, qui, toute puérile qu'elle eſt, a ſouvent exercé les plus grands poëtes & les plus habiles peintres. C'eſt la fable d'Argus.

Junon piquée de la conduite de ſon mari, lui enleva la belle Iſis, & l'ayant changée en geniſſe, la confia à la vigilance d'Argus qui avoit cent yeux, dont les uns veilloient, tandis que les autres dormoient. Mais Mercure voulant tirer la geniſſe des mains d'Argus, endormit, en chantant, tous les yeux du gardien, & emmena Iſis. A quoi ce conte peut-il avoir rapport ? En voici l'origine, ſi je ne me trompe.

La tiſſéranderie étoit célébre à Athènes, dans l'île d'Amorgus (*a*), & dans la Colchide, auſſi-bien qu'en Egypte. Mais le tems de cette fabrique n'étoit point le même dans ces différentes contrées. En Egypte, on étoit fort occupé de travaux publics, comme du nétoyement des ca-

(*a*) Iſle de la mer Egée, ainſi appellée de אם *am*, *mater* ; & de ארגים *orgim*, *texentes*. אמרגים *amorgim*, la Mere des tiſſerans.

naux, de la fénaison, de la moisson, & du battage des blés, pendant les mois de Février, Mars, Avril, & Mai. Au contraire, à Athènes, à Amorgus, & en Colchide, on continuoit pendant ces mois, la fabrique du fil & des toiles, commencées dès avant l'hyver. Et l'on quittoit la quenouille ou la navette en Juin, pour faucher le foin, & faire ensuite la moisson. LA THEOGONIE.

Si les habitans de la Colchide avoient, comme on n'en peut douter, les mêmes coûtumes que les Egyptiens; Isis, le symbole des fêtes, en annonçant les néoménies, & les autres solemnités de l'hyver & du printems, étoit accompagnée d'un Horus propre à caractériser l'espéce du travail qui duroit six mois de suite. Cette figure étoit toute couverte d'yeux bien ouverts pour marquer l'ouvrage qui se fait particulièrement à la veillée: & c'est parce que cet Horus marquoit le besoin de veiller pour diligenter les toiles, qu'on lui donnoit le nom d'*Argus*, qui veut dire, *la tisséranderie* (*a*). L'Isis, après avoir quitté les cornes de la chévre sau-

(*a*) ארגות *argoth* ou *argos*, *opus textrinum*, la tisséranderie. C'est de-là que viennent les noms ἔργον, *ergon*, *opus*, & ἐργία, *&c.* qu'on donne généralement à toute sorte d'ouvrages, celui de filer & de faire la toile étant le plus ordinaire.

LE CIEL POETIQUE.

vage par lesquelles elle marquoit l'hyver, prenoit pendant tout le printems, celles d'une genisse, parce que c'est proprement le passage du soleil sous le signe du taureau, qui fait dans la Zone tempérée, la vraie beauté de cette saison. L'Isis printanière, la belle genisse, demeuroit ainsi plusieurs mois de suite sous les yeux d'Argus, ou à côté de l'Horus aux yeux ouverts, jusqu'à ce que celui-ci fût supprimé, & la genisse emmenée par Mercure, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les veillées, le filage, & la fabrique des toiles fussent finies par le lever de la canicule, ou d'Anubis. Le peuple en badinant sur ces figures, composa la fable d'Isis changée en vache, de son gardien Argus, & du bel exploit de Mercure qui en fut surnommé Argiphonte, le meurtrier d'Argus. On trouve dans Pierius que les Egyptiens donnoient aussi le nom d'Argus au Paon placé à côté de Junon ou d'Isis; & dans les mythologues, que Junon, après la mort d'Argus, prit les yeux qu'il portoit, & en embellit la queue de l'oiseau qu'on lui avoit consacré. Ce paon placé auprès d'Isis, n'est qu'un attribut propre à désigner le tems des veillées, par une agréable imitation, ou du ciel étoilé,

L'oiseau de Junon.

ou plûtôt d'une multitude d'yeux toûjours ouverts. Le nom d'Argus, c'est-à-dire de *tisséranderie*, qu'il portoit alors, en est la preuve, & montre l'intention de l'enseigne (*a*). LA THÉOGONIE.

## XXXIV.

### *Circé.*

Là même Isis portée en Italie avec ses divers accompagnemens, donna lieu à une fable d'un caractère fort différent.

(*a*) Il y a grande apparence que la fable de Phaëton a pris naissance dans quelque pays renommé pour ses blanchisseries. Tous les termes de cette métamorphose y ont rapport. Les trois Phaëtuses sont apparemment les trois lunes de Mai, Juin, & Juillèt durant lesquelles se fait le blanchiment des toiles. On les nommoit Albanoth ou Lebanoth לבנות *les blanchisseries*. Mais le même mot signifie *des peupliers*, équivoque qui a donné cours à la métamorphose de ces trois sœurs en peupliers. Leur ami commun qui fut changé en cygne n'est autre qu'un symbole de blancheur placé à côté d'elles. Au lieu d'y joindre séparément les symboles du soleil & du travail de la saison, on abrégeoit en mettant dans la main d'Horus le fouèt d'Osiris : & pour marquer que ce travail se continuoit sous le soleil le plus ardent, il paroissoit environné de flammes : ce qui avec les noms qu'il portoit de fils du soleil, & de בן *ben* כלמה *climmah*, *l'enfant du hâle*, a fait naître la pensée d'un fils du soleil & de Climène, qui avoit entrepris de conduire le char du soleil, & répandu par tout l'incendie. Le nom propre de cette annonce étoit Phaëton, *l'ordonnance des toiles*, ou le blanchiment du lin. Des mots פא *pha*, *la bouche*, *l'annonce*, *l'indiction*, ou l'ouverture, & אטון *eton*, *le lin*, *les ouvrages de lin*; de même que Phaeob signifie l'annonce du débordement.

LE CIEL POETIQUE.

Elle y devint l'enchantereſſe Circé, qui la baguette en main, changeoit les hommes en lions, en ſerpents, en oiſeaux, en pourceaux, & en telle figure qu'elle vouloit leur faire prendre. Par quel caprice imagina-t-on de pareils contes ? Les Mythologues ont cru qu'elle étoit une emblême de la volupté qui réduit les hommes à la condition des bêtes. Il étoit difficile de rien dire de plus raiſonnable en ne remontant pas à la vraie origine de ces fictions. Circé n'eſt autre choſe que l'Iſis Egyptienne, qui tantôt avec une meſure du Nil, tantôt avec une enſuble, ou une quenouille, tantôt avec une lance, paroiſſoit toûjours d'une façon diſtinguée dans les annonces publiques. Elle étoit toûjours accompagnée des figures d'Horus & autres, qui varioient de mois en mois, & ſouvent d'un jour à un autre jour. Elle étoit la principale piéce de *l'énigme*, & à laquelle les autres piéces énigmatiques étoient ſubordonnées. On la retrouvoit toûjours : au lieu qu'elle avoit auprès d'elle & ſous ſa baguette, tantôt un chien, tantôt un homme à tête de chien, tantôt un lion, puis un ſerpent, ou une tortue, quelquefois un enfant entier, une autre fois une tête d'enfant ſur un corps de ſerpent, & ſucceſſivement les

*Voyez Planche XXIII.*




1. Circé, ou Isis avec le Circ entre deux cornets de Lotus et deux feuilles de Perséa, portant de plus sur sa tête le Symbole d'un vent, la mesure du Nil en main, et ayant sous son trône la Canicule. 2. L'Isis à tête de Cigogne. 3. L'Osiris à tête de Loup.

animaux du zodiaque, ou d'autres qui annonçoient le retour des divers travaux ruſtiques. En un mot elle convertiſſoit tout ce qui ſe trouvoit auprès d'elle en différens animaux. L'Iſis & tout ce qui l'accompagnoit, étoit donc une vraie *énigme* à deviner, une emblême à *développer*. Mais que ſignifie Circé (*a*)? *l'enveloppe, l'énigme*.



Allons plus loin. Iſis n'a très-probablement reçû le nom de Circé, qu'à cauſe du *circ*, ou cercle ſolaire qu'elle portoit ordinairement ſur ſa tête. Ce cercle étoit la marque de l'Etre ſuprême dont Iſis annonçoit les différentes fêtes. Mais pourquoi ce ſoleil étoit-il appellé *circ*, *l'énigme?* C'eſt parce qu'on ne pouvoit peindre Dieu, & que le diſque ſolaire étoit l'énigme de Dieu. C'étoit *l'énigme* par excellence, le *circ*. L'endroit de l'Italie où cette Iſis, avec ſon cercle ſur ſa tête, fut anciennement apportée & honorée, ſe nomme encore aujourd'hui *monte circello*. Pour annoncer certaines fêtes ou certains ſacrifices qui ſe célébroient peut-être le ſoir au lever de la nouvelle lune, ou le matin au lever d'une étoile, ou de la planéte de Vénus, lorſqu'elle jette un éclat admirable un peu avant l'arrivée de

(*a*) כרך *circ, involucrum*.

LE CIEL POETIQUE. l'aurore; on posoit sur la tête d'Isis au lieu du disque du soleil, celui d'une étoile, ou de la planéte connue, ou un croissant, ou une lune pleine. Ces figures & les prières qu'on chantoit en vieux langage au retour de chaque fête, firent imaginer que Circé par ses enchantemens, ou par des paroles mystérieuses, avoit le pouvoir de faire descendre les étoiles & la lune sur la terre. Il n'est pas moins sensible que les divers feuillages qu'elle portoit dans sa main, ou sur sa tête à côté de la figure de la lune ou d'une autre planéte, faisoient dire que la propriété de ces plantes étoit admirable; & que c'étoit par la connoissance de leurs vertus que Circé étoit parvenue à soûmettre le ciel & la terre à son pouvoir. La figure sembloit le dire; & on le crut. Par la suite, ce fut là le privilége des magiciennes, même du commun: & le peuple est encore très-persuadé que les enchanteresses disposent à leur gré du chaud, du froid, de la grêle, & de toute la nature. Cette figure de Circé que l'ignorance convertit d'une énigme ou d'une enseigne populaire, en une magicienne qui change les hommes en différens animaux, & qui a la puissance de déplacer les astres, a un rapport très-sensible avec

les attributs énigmatiques d'Isis, qui étoient un soleil, la lune, des étoiles, certaines plantes singulières, & des animaux souvent monstrueux. Le reste de la fable par sa conformité avec cette interprétation, achéve d'en montrer la justesse. Circé ou Isis étoit tellement l'annonce des fêtes & de tout l'ordre de l'année, qu'elle prenoit des habits & des parures conformes aux quatre saisons de l'année. Pour annoncer l'ouverture du printems qui tapisse la terre de fleurs & de verdure, elle portoit des tapis de différentes couleurs. Pour annoncer l'ouverture de l'été qui nous nourit, elle portoit en main un pannier & du pain. Pour annoncer l'autonne, elle portoit une coupe. A l'entrée de l'hyver, elle portoit un réchaud ou un foyer posé sur son appui. Ces quatre figures donnèrent occasion à la fable rapportée par Homere *, que Circé avoit quatre servantes, dont l'une étendoit les tapis de diverses couleurs pour recevoir les convives; la seconde préparoit la table, & y servoit de grands panniers; la troisième présentoit des coupes; la quatrième entretenoit le feu du foyer,

LA THÉOGONIE.

* Odyss. v. 350.

## XXXV.

### *Les Sirènes.*

Toute la Gréce & toute l'Italie se sont remplies peu-à-peu de colonies & de pratiques provenues d'Egypte ou de Phénicie. Mais le rituel dont on avoit oublié le sens en Egypte même, jusqu'à prendre Osiris & Isis pour des dieux, se défigura encore tout autrement parmi d'autres peuples; & lorsqu'une seule partie de la religion Egyptienne s'introduisoit quelque part, elle s'obscurcissoit de plus en plus, faute de tenir aux autres pratiques qui servoient à former un tout. Les trois Isis qui annonçoient les fêtes durant les mois d'inondation, devant être présentées à des habitans qui sembloient devenir amphibies par leur long séjour au bord de l'eau, étoient quelquefois moitié femmes, & moitié lézards, ou moitié femmes, & moitié poissons. Une d'entr'elles avoit en main un instrument arrondi par le haut, qu'on appelloit un sistre, & qui étoit le symbole des hymnes, des danses, & de la joye qui éclatoit par tout quand le Nil avoit la crûe désirée. On chantoit alors & l'on dansoit, comme l'on fait encore aujourd'hui au Caire & dans toute l'Egypte en

*Voyez Fig. 2. Planche XXI.*

pareil

pareil cas. On donnoit à celle qui portoit le ſiſtre le nom de *chanteuſe d'hymnes*, parce que la fonction étoit d'annoncer la bonne nouvelle & les hymnes de la grande fête. Voilà donc l'origine des Sirènes de la côte de Naples, dont le nom ſignifie *chanter des hymnes* (*a*). La figure qu'on leur donne à toutes trois eſt juſtement celle de nos Iſis. Le nombre des Sirènes revient à celui des trois mois de l'inondation : & le ſiſtre que porte l'une d'elles a été converti par l'ignorance en un miroir. Quant à ce qu'on dit qu'elles dévoroient les étrangers qui oſoient les venir entendre de trop près ; cette fable eſt fondée ſur ce qu'on diſoit que les trois Iſis d'été, c'eſt-à-dire, les trois mois d'été étoient funeſtes aux étrangers que l'air groſſier & marécageux de l'Egypte avoit coûtume d'emporter quand ils s'y expoſoient trop. Mr. de Maillèt, & tous les voyageurs, conviennent que l'air des maiſons eſt pour lors étouffant ; qu'on n'y peut tenir, & que chacun ſe ſauve ſur les bateaux pour jouir de quelque fraîcheur. Il eſt donc évident que les étrangers avoient grand intérêt à éviter les trois Sirènes.

LA THÉOGONIE.

Ne quittons point cette matière ſans obſerver que ce nombre de quatre nym-

(*a*) De שיר *shir*, *hymnus* ; & de רנן *ranan*, *canere*.

LE CIEL POETIQUE.

phes pour les quatre ſaiſons, le nombre de trois nymphes pour les lunes de chaque ſaiſon à part, celui de neuf pour les neuf mois où l'on travaille en Egypte, leurs parures, leurs fonctions, & leurs noms ſont des choſes fort ſimples, liées entr'elles, & également d'accord avec la nature comme avec les monumens. Meſſieurs Bochart, Huèt, le Clerc & d'autres ſçavans ont penſé ſur ces différens ſujèts d'une manière ingénieuſe, quelquefois même heureuſe. Mais ce qu'ils ont dit eſt ſans liaiſon. Les faits ne parlent point pour eux; & quand ils ont facilité l'accès de quelques mythologies à l'aide d'une première clé, ils ne peuvent nous mener plus loin ſans mettre en œuvre une clé nouvelle, où ſans forçer tout. Si nous n'en employons qu'une & que la ſimple idée de ſigne ſuffiſe pour mettre du ſens & des rapports entre des figures ſi diſparates, n'eſt-ce pas parce que nous touchons à leur vraie origine, & à l'intention commune d'où elles ſont provenues?

## XXXVI.

### *Les Métamorphoſes & les Phantômes.*

Après ces exemples de fables évidemment provenues en partie des figures Egy-

ptiennes, en partie des discours populaires, des équivoques, ou des proverbes que la vûe de ces figures occasionnoit, nous avons acquis le droit d'assurer généralement que de la même source sont provenues les Métamorphoses, les Phantômes, & les Oracles.

LA THÉOGONIE.

Origine des oracles.

Toutes les figures Egyptiennes n'avoient été établies que pour annoncer les fêtes & les travaux futurs. Quand on les eut changées en autant de dieux; tous ces dieux eurent le privilége d'annoncer l'avenir. D'où vient que Jupiter, Hercule, Minerve, Apollon, Diane, Mars, & surtout Latone, selon le rapport d'Herodote*, rendoient des oracles aux Egyptiens. L'oracle de Latone devint le plus célébre, parce qu'en effèt Latone n'étant originairement que l'Isis moitié femme & moitié lézard, ou la vierge Erigone unie à un corps de lézard pour marquer la juste hauteur des crûes du Nil, étoit de toutes les figures la plus consultée. Tous les yeux étoient tournés vers cette mesure. Chaque jour & à toute heure on s'addressoit à Latone. Quand on en eut fait une déesse, le peuple qui la consultoit se persuada qu'elle sçavoit tout. Mais nous traiterons ce sujèt à part, parce qu'il n'y a rien sur quoi il soit plus difficile de faire revenir

* *In Euterp. num.* 52.

les hommes de leur ancienne prévention que la prédiction de l'avenir.

Des Phantômes.

La même source d'où sont venus les oracles a donné naissance aux phantômes. Les dieux qu'on s'étoit fabriqués étant pour la plûpart des figures monstrueuses, & la crainte des maux qu'on les croioit capables de faire ayant plus de part à la religion des peuples que la confiance & l'amour de la justice; les esprits ne s'occupoient des idées de leurs divinités & des puissances qu'ils redoutoient, que sous des figures hérissées de serpents, armées de griffes ou des cornes, souvent la gueule béante, & avec un aspect qui ne pouvoit manquer d'altérer l'imagination & la raison des enfans. Ces vains phantômes les entretenoit dans une frayeur puérile qui duroit autant que la vie.

Des Métamorphoses.

Nous n'avons plus d'effort à faire pour deviner l'origine générale des Métamorphoses. L'Egypte en est évidemment la source. Un homme à tête de chien, ou de loup, ou de bœuf, ou de lion; une femme qui au lieu de piés a une queue de lézard ou de poisson; un enfant qui a un corps de serpent, & telles autres figures inventées pour les besoins que nous avons exposés, n'étant plus entendues; on imagina autant de fables & de changemens

prodigieux qu'il y avoit de figures composées. Ce goût pour les récits surprenans devint universel en Phénicie, puis en Gréce & par-tout. La moindre équivoque, les traits historiques abrégés, les expressions courtes & proverbiales, tout donna lieu à des transformations merveilleuses. LA THÉOGONIE.

Ce seroit ici le lieu propre à expliquer toute la suite des Métamorphoses & à les rappeller séparément à leur origine particulière. Il y en a plusieurs dont j'entrevois l'explication d'une façon qui me paroît fort simple. Mais c'est assez de savoir comment ce goût singulier a pris pié en Gréce & ailleurs : le détail de ces rèveries innombrables deviendroit fatiguant pour mes Lecteurs : & bien loin de les vouloir embarasser d'une nouvelle tirade d'étymologies Phéniciennes, j'ai une véritable crainte d'avoir excédé en ce point, quoique je fusse indispensablement obligé d'y avoir recours. Il en est des anciennes langues comme de la géométrie. Il faut les mettre en œuvre quand on est dans la nécessité d'en faire usage. Mais il est ridicule de traiter des matières dont on n'a aucun besoin, pour avoir occasion de mettre en œuvre ou l'érudition ou la géométrie.

## XXXVII.

### *La généalogie des Dieux.*

Quoique les Egyptiens, en cherchant de grands mystères où il n'y en avoit point, aient défiguré l'histoire & la religion à un point qui les rend la plus ridicule & la plus sotte de toutes les nations; on ne peut leur refuser la gloire des bons réglemens pour la police, & pour tout l'ordre public. Tout ce qui étoit nécessaire, & qui devoit être fait en commun, n'étoit point laissé à la liberté des particuliers, mais fixé à un certain tems de l'année, & annoncé par des signes publics, à la vûe desquels les mêmes ouvrages, les mêmes ventes, les mêmes purifications des meubles, des maisons ou des canaux, se commençoient ou se finissoient par-tout.

Par exemple, au commencement de l'hyver lorsque le peuple avoit quitté la campagne, on publioit la foire des ouvrages de serrurerie & de chaudronnerie; apparemment par l'affiche d'un Vulcain, qui signifioit les outils *à expédier l'ouvrage* *, & qu'on nommoit aussi *Acmon*, c'est-à-dire, *le chaudronier* (a).

* Supr. art. de Vulcain.

(a) De אגם *agam*, *étang*, vient אגמון *Agmon* & *Acmon*. Job 41 : 11. *L'étang de cuivre*, *la mer d'airain*, c'est-à-dire, les chaudières, les grands bassins. On donnoit à Vulcain le nom de l'instrument dont il annonçoit la vente

Au commencement du printems, ou au retour des premières chaleurs qui se font sentir dans l'Egypte en Février, on purifioit les meubles, les maisons, & les étables. On mettoit en tas tous les fumiers qui ne pouvoient être qu'incommodes & entièrement inutiles pour les terres d'Egypte que le Nil engraisse suffisamment. On y joignoit tout ce qui pouvoit être *pourri*, les blés *gâtés*, tout ce qui sentoit l'altération ou la *moisissure* : & de crainte que ces amas n'infectassent l'Egypte, on les brûloit. Cette purification générale étoit annoncée par une Isis & un Horus qui avoient deux noms conformes à l'ouvrage de la saison. L'Horus s'appelloit Hur (*a*) ou Ourim, *le feu*, *les brandons* ; & l'Isis se nommoit Obs (*b*) ou Ops, *la moisissure*. Ces purifications portées de côte en côte sont encore d'usage par toute l'Europe vers le retour du beau tems en Février ou en Mars : & la pratique d'allumer des feux sur le soir, à certains jours du printems déterminés pour cela, est encore l'amusement de la jeunesse dans

(*a*) אור *our*, d'où les Latins ont formé le mot *ouer* ou *ver*, le printems. Ils avoient aussi leurs *februa*, c'est-à-dire, leurs purifications générales dans le mois de Février qui en a pris son nom.

(*b*) De אבש *abash*, *putrescere*, *mucidum fieri*, vient אובש *obs*, *mucor*, *putredo*, אבשו פרדות *obsu pherudot*, les blés se gâtent. *Joël* 1 : 17.

une infinité de villes & de villages où l'on est toûjours fidéle à la vieille rubrique sans en savoir la raison. En Egypte même où les fêtes solemnelles rétrogradant d'un jour de quatre ans en quatre ans, se trouvoient dans des saisons auxquelles elles n'avoient plus de rapport, on oublia le motif de l'institution de la fête des Brandons : mais on y fut toûjours fidéle. La ville de Saïs, où l'abondance d'huile, & la multitude des lampes rendoient cette solemnité nocturne plus brillante qu'ailleurs, en fit sa fête particulière, & c'est apparemment pour cela que la Minerve de Saïs avoit une chouette à côté d'elle. Sur le soir les habitans de Saïs commençoient leur grande fête par une illumination. Aussi-tôt que les villes voisines l'appercevoient, elles allumoient de semblables feux. On en faisoit autant de proche en proche, & toute l'Egypte prenoit part à la fête par une illumination générale *.

* *Herodot. in Euterp. n. 50.*

La lune de Février, outre la visite des maisons, annonçoit encore deux opérations qui étoient d'une extrème conséquence. L'une consistoit à nettoyer les canaux du Nil, & à profiter de ce tems où le fleuve est le plus bas qu'il puisse être, & pour ainsi-dire à sec, en creusant dans

les lieux remplis de limon, pour faire rentrer plus promtement les eaux dans leur lit après le débordement. LA THE'OGONIE.

La ſeconde opération & la plus importante de toutes, celle qui faiſoit le grand ornement du printems, & qui précédoit immédiatement les moiſſons, étoit la déciſion des procès, ou l'aſſemblée des Juges. Les prêtres pendant l'année paroiſſoient peu en public hors le tems des fonctions de religion. Mais ils ſortoient au printems, c'eſt-à-dire en Février, & s'aſſembloient pour juger les affaires des particuliers, afin que ceux-ci puſſent enſuite vaquer librement à leur travail. Ces Juges étant nourris aux dépens du public * dans leur labyrinthe, n'avoient ni ambition, ni intérêt, ni liaiſons; & jugeoient le peuple avec une équité & une intégrité parfaite.

* *Herodot. in Euterp. n. 46.*

*L'écurement* (*a*) des foſſés, & des canaux étoit annoncé dans l'aſſemblée de la néoménie par une Iſis qui portoit le nom de Tité ou Tétis, & par un Horus qu'on appelloit Titan, c'eſt-à-dire, *la fange*, le remuement des terres (*b*).

L'aſſemblée des prêtres pour juger les

(*a*) Ce terme que j'ai riſqué m'a paru faire ici un meilleur effet que *la cure*.

(*b*) טיט *tit*, *cœnum*, *lutum*.

peuples étoit annoncée par un Horus barbu, portant en main une faulx, lequel étoit nommé à volonté Sudec, Keren, Chiun, & Chéunna, ou Saterin; & par une Isis mamelue & environnée de têtes d'animaux. Cette Isis portoit alors le nom de Rhoea. L'Horus barbu marquoit l'assemblée des vieillards. La faulx dans sa main annonçoit la fénaison & la moisson qui suivoient immédiatement les assises. On donnoit à cette figure le nom de Sudec (*a*), c'est-à-dire, *le juste;* celui de Crone (*b*), c'est-à-dire, *la gloire*, *la dignité*, *la majesté*, ou *la couronne*, le cercle des juges; celui de Chiun ou Chéunna (*c*), qui signifie *l'assemblée des prêtres;* enfin celui de Soterin (*d*) ou Setrun, qui signifie *les juges*, ou *l'exécution des jugemens*. Quant à l'Isis mamelue & environnée de têtes d'animaux pour annoncer les fêtes de la moisson, tant des foins que des blés, qui se faisoit en Mars, & en Avril,

(*a*) צדק *tsadic*, ou *sudec*, *justitia*, *justus*.

(*b*) קרן *keren*, *splendor*. C'est le nom que l'Ecriture donne à l'éclat & aux rayons qui partoient du visage de Moïse après son entretien avec le Seigneur. *Exod.* 34 : 29.

(*c*) De כהן *cohen*, *sacerdos*, *politia administer*, vient כהנה *kéunnah*, I. Esdr. 2 : 62. & *kiun*, *sacerdotalis functio*, *presbyterium*, *cœtus judicum*.

(*d*) שטר *soter*, *judex*, *soterim* ou *sotrin*, *judices* & *principes*, Josue 1 : 10. quelquefois *executores*, *satellites*.

LA THÉOGONIE.

on lui donna le nom de Rhoca, qui exprime la crême & le lait qu'elle donne aux hommes, comme aussi la pâture de l'année entière qu'elle fournit aux animaux. Ce nom signifie fort simplement *la nourice* (*a*), & aucune des Isis, ou des annonces, ne méritoit mieux ce nom. Après la décision des procès des particuliers, & pendant que le peuple étoit occupé à fier & à battre les blés, les Juges continuoient à tenir leurs séances pour pourvoir à tous les besoins de l'état par des réglemens généraux, & c'est parce qu'ils demeuroient assemblés le reste de l'année jusqu'au lever de la canicule en Juin ou Juillèt, que l'affiche des jugemens, le vieillard armé d'une faulx, demeuroit en place, jusqu'à ce qu'on vît paroître un nouvel Osiris, un nouveau soleil, c'est-à-dire, le nouvel an. Nous allons voir les étranges contes auxquels cette circonstance donna lieu.

On perdit peu-à-peu l'intelligence de ces figures si simples, & de ces noms qui étoient en usage dans les fêtes où le tout étoit devenu un cérémonial invariable. L'écriture courante en fit négliger le sens : & d'ailleurs rien ne contribua davantage à le faire oublier que la coûtume de ne

(*a*) רעה *rabah*, *pascere*; *rohéah*, *pascens*, *nutrix*.

pas compter exactement l'année sacrée, mais d'en avancer toûjours le commencement d'un jour entier de quatre ans en quatre ans; de sorte que les fêtes & les figures qui avoient rapport aux opérations du printems se trouvant placées en autonne ou en hyver, & ainsi des autres, on ne comprenoit plus rien à ce que toutes ces choses vouloient dire. Toutes ces figures étant prises pour des hommes & des femmes dont on célébroit l'apothéose, on leur assigna une généalogie conforme à l'ordre de leurs fêtes. Osiris & Isis qui commençoient l'année, furent les deux grandes divinités qui tinrent le premier rang, & de qui l'on fit descendre les dieux & les déesses du second ordre, dont nous avons parlé. Mais de qui descendront Osiris & Isis, c'est-à-dire, Jupiter & sa femme? Ils sont comme leurs freres Neptune & Pluton les enfans de ce vénérable vieillard, qui étoit l'affiche qu'on voyoit paroître le plus long-tems sur la fin de l'année, & dont Jupiter venoit occuper la place. Selon l'ordre primitif, en Juin ou en Juillet, reparoissoit un nouvel Osiris & une nouvelle Isis, ou les affiches du nouvel an. Selon l'ordre des tems postérieurs toutes ces figures se succédoient, à la vérité, de la même façon; mais dans

des ſaiſons & dans des mois auxquels elles n'avoient plus de juſte rapport. Ainſi Sudec, ou Cronos, ou Saturne devint pere de Jupiter & d'Iſis. Rhoea fut leur mère : Tétis & Titan, furent leurs ayeux : les Titans furent regardés comme les enfans d'*Ur* ou *Urane*, & d'*Ops*. Pluſieurs généalogiſtes s'en tiennent-là. D'autres, comme Diodore, font Urane & Ops enfans d'Acmon. Les Egyptiens dans leur généalogie remontent juſqu'à Vulcain. Or Acmon, le chaudronnier, & Vulcain, ſont la même choſe. LA THÉOGONIE.

Ainſi tous ces grands perſonnages qui ont peuplé le ciel, que chaque pays ſe flattoit d'avoir eu pour habitans, auxquels les poëtes ont attribué des avantures tragiques, & tous les accidens de l'humanité ; ces grands conquérans dont nos ſavans remanient les hiſtoires, juſqu'à pénétrer dans les intérêts de politique qui les faiſoient agir, ſe trouvent être comme l'écreviſſe & le capricorne, comme la balance ou la ſphinx ; des enſeignes, des marques, des écriteaux qui ſervoient à diriger le peuple, à régler pendant l'année les fêtes & les travaux.

## XXXVIII.

### *Saturne.*

Je trouve encore les preuves de la même vérité dans les remarques que m'offre assez naturellement la fable de Saturne.

Au lieu de le peindre avec une faulx pour marquer que les séances des juges doivent se tenir au tems de la moisson & de la fénaison, on le trouve quelquefois représenté avec des yeux (*a*) par devant & des yeux par derrière, dont les uns veillent, les autres sont fermés ; & quatre aîles, dont deux sont étendues, deux sont abbaissées : ce qui marquoit la pénétration & la continuité du travail des juges qui se relayoient ou se succédoient nuit & jour pour expédier les affaires du peuple & de l'état sans faire languir personne par des retardemens ruineux (*b*).

(*a*) *Sanchoniaton dans Euseb. Prap. Evangel.*

(*b*) On peut remarquer que cette magnifique figure parée de plusieurs aîles, & toute couverte d'yeux, est le Chérub des Hébreux. C'étoit l'expression ou l'emblême la plus naturelle de la piété ou de la religion : rien n'étoit plus propre à signifier des esprits adorateurs, & à exprimer leur vigilance, ou la promtitude de leur ministère. Mais quoi ! les Hébreux ont-ils emprunté des Egyptiens cette partie de leur cérémonial ? Point du tout. Ils l'ont tirée de l'écriture ancienne qui avoit cours par-tout : & c'est pour cela que S. Paul donne à cet extérieur le nom d'*Elementa mundi*. C'étoient les *leçons qu'on donnoit* autrefois

Une nouvelle preuve que Saturne est un juge ou le symbole de la justice à la pénétration de laquelle rien n'échappe, c'est que les poëtes, & sur-tout Homere, l'appelle communément le pénétrant, le rusé, le clairvoyant (a) Saturne. C'est encore parce que Saturne signifioit dans son origine *l'exécution des jugemens*, ou la punition des criminels, qu'on disoit communément de Saturne qu'il emportoit quelqu'un tous les ans, & demandoit sa victime. De-là vient la persuasion où l'on étoit que Saturne vouloit être honoré par l'effusion du sang humain, & la barbare coûtume qui s'en répandit par-tout en passant de Phénicie en Afrique, puis dans toute l'Europe.

LA THÉOLOGIE.

Culte cruel rendu à Saturne.

C'est parce que Saturne ou Crone avoit un rapport nécessaire avec la parfaite *équité* des jugemens qui se rendoient sans acception de personne, par une compagnie de juges isolés & désintéressés, qu'on disoit que Saturne avoit régné avec

Origine de l'âge d'or.

*aux hommes*. Elles ont pû servir jusqu'au tems de la grace, jusqu'à la venue du Maître qui parle au cœur. Ces figures, ces instructions régloient l'extérieur, & donnoient des avis : mais elles ne corrigeoient point le fond vicieux de la volonté. Cette œuvre étoit réservée à la grace du Sauveur, & c'est pour cela que les instructions précédentes, les chérubins, l'arche, & tout l'extérieur de la religion Judaïque sont nommées des leçons impuissantes, *vacua & egena elementa*.

(a) κρόνος ἀγκυλομήτης.

LE CIEL POETIQUE.

une douceur & une intégrité parfaite. Si l'on ajoûtoit que de son tems il régnoit un printems perpétuel ; c'est parce que les séances des Juges étoient anciennement inséparables du plus beau mois de l'année. Tel est constamment le mois de Février en Egypte. Tous les voyageurs nous parlent des agrémens de ce mois, durant lequel l'Egypte est d'un bout à l'autre un grand tapis de fleurs. La coûtume de compter l'année de 365 jours, sans intercaler un jour au bout de quatre ans, déplaça peu-à-peu toutes les fêtes, & fit oublier que les figures qu'on y voyoit, étoient relatives aux circonstances de la saison.

C'est par une imitation de cet usage que la justice se rendoit anciennement en Europe dans le plus beau de nos mois ; c'est-à-dire, en Mai. Il reste encore en une infinité d'endroits un vestige de cette coûtume dans l'usage où sont les admodiateurs des droits & des recettes des seigneurs, de planter une ramée ou une sale de verdure devant le chef-lieu de la seigneurie, où se tenoient autrefois les assises, & où se font les exécutions. Cette pratique passe pour être, & est en effet, une reconnoissance du droit de haute justice du seigneur. Mais cet appareil est fondé sur la circonstance du tems où la justice

se rendoit dans la plus haute antiquité. C'étoit dans le plus beau de tous les mois. Cette sale se nomme encore le Mai : & les termes de magistrats & de majesté, semblent empruntés du nom du mois où se tenoient en Europe ces assemblées respectables (*a*).

LA THEOGONIE.

Les liens de Saturne.

C'est parce que Saturne étoit le symbole des prêtres qui ne sortoient qu'au printems de leur retraite, qu'on attachoit pendant l'année la statue de Saturne, & qu'on rompoit ses liens aux approches de la fête*. Celle-ci se célébroit à Rome en Décembre, parce que le commencement de l'année que cette fête devoit précéder suivant l'ancien usage, avoit été fixé par les Romains au premier jour de Janvier.

* *Apollodor. & Macrob. Saturnal. l. 8.*

On retrouve encore une marque sensible du rapport de Saturne aux fonctions judiciaires de l'ordre sacerdotal, dans l'union du fisc & des archives avec le temple de Saturne (*b*). C'étoit une imitation de la méthode des Egyptiens, qui anciennement plaçoient le trésor public, & les registres des généalogies des familles dans la tour sous la garde des prêtres.

(*a*) Ce mois a reçu son nom de la pleiade, anciennement appellée Maia, qui se dégageoit alors des rayons du soleil, distant de trente degrés, & passant sous les gémeaux.

(*b*) *Festus, & Lil. Greg. Gerald. Syntagm. 4.*

LE CIEL POETIQUE. A présent que nous connoissons très-probablement le vrai Saturne, reprenons ses attributs & ses noms pour voir les contes étranges auxquels ils ont donné lieu faute d'être entendus.

Dès qu'on eût fait des personnages vivans d'Osiris & de Saturne, & que l'un eût été regardé comme le fils & le successeur de l'autre, parce qu'il le suivoit immédiatement; tout devint matière à histoire. Les liens qui étoient la marque de la vie sédentaire & retirée des juges, furent pris pour un effet de la violence de Jupiter qui avoit emprisonné son pere, & s'étoit rendu maître de l'empire universel. On n'oublia pas non plus d'interpréter l'usage de la faulx conformément aux vûes jalouses & inquiétes de l'usurpateur.

Saturne pris pour Noé.

La même faulx donna lieu à un soupçon plus raisonnable parmi les Orientaux. Entendant parler de Saturne comme du pere des trois enfans qui avoient partagé le monde, ils crurent y retrouver le pere des trois enfans qui ont repeuplé la terre, Sem, Cham, & Japhet. Ils se souvenoient que c'étoit aux soins de ce patriarche qu'on étoit redevable du renouvellement de l'agriculture, & de l'usage du vin. Ils convertirent la faulx de Saturne, tantôt en une faucille pour enseigner à moissonner;

tantôt en une ſerpette pour enſeigner à tailler la vigne. Ainſi ce n'eſt ni l'Ecriture ſainte, ni l'hiſtoire qui a ſervi de matière ou d'occaſion aux fables. Mais l'idolâtrie & les fables étant nées, les peuples qui avoient encore des idées confuſes de quelques anciennes vérités, en firent l'application aux fables qui ſembloient y avoir quelque rapport. Le vrai & le faux ſe trouvèrent de la ſorte mélangés: & c'eſt ainſi qu'on peut retrouver dans la fable des veſtiges de l'hiſtoire, ou même des témoignages qui dépoſent par-tout en faveur de l'origine du monde & des nations, telle que Moïſe nous la rapporte.

LA THÉOGONIE.

Origine de l'hiſtorique qu'on retrouve dans les fables.

Des peuples de Syrie parmi leſquels Abraham avoit laiſſé une grande réputation de probité & de juſtice, & qui n'ignoroient pas la diſpoſition où il avoit été d'immoler ſon propre fils, crurent voir dans le nom de Sydec (le juſte), & dans l'offrande d'une victime humaine qu'on faiſoit tous les ans à Saturne, les veſtiges de l'hiſtoire d'Abraham. Mais Philon * & d'autres ſavans ont reconnu que la coûtume de ſacrifier des victimes humaines, étoit antérieure à Abraham: & ils ont penſé que comme Dieu avoit uſé de condeſcendance, & s'étoit accom-

Saturne pris pour Abraham.

*Euſeb. Præp. Evang. l. 4.*

* Περὶ Ἀϐραάμ. p. 294.

LE CIEL POETIQUE.

modé aux diſpoſitions ou à l'éducation d'Abraham, lorſqu'en faiſant alliance avec lui il avoit bien voulu paſſer ſenſiblement entre les piéces des victimes diviſées pour ſe conformer humainement à la formule ordinaire des alliances; de même lorſqu'il avoit mis à l'épreuve la foi de cet excellent homme, il s'étoit conformé aux idées univerſelles & aux exemples populaires, en lui demandant s'il étoit prêt à lui ſacrifier ſon fils bien aimé, comme les nations voiſines ſacrifioient leurs enfans les plus chers à leurs dieux Moloc & Saturne (*a*).

Voilà déja bien des applications étranges auxquelles l'ignorance du ſens de ce ſymbole, a donné lieu. Attendons-nous à bien d'autres bizarreries. Par exemple, pour faire entendre que l'aſſemblée des juges & la moiſſon finiſſoient l'année, & qu'il n'y avoit plus de fêtes ni d'annonces juſqu'au commencement de l'année ſuivante, tantôt ils mettoient au bras de Saturne un ſerpent qui ſe mord la queue *: tantôt ils peignoient un vieillard qui ſemble mordre la tête de ſon fils (*b*) : quel-

* *Lil. Greg. Girald. ibid.*

(*a*) Nous ne touchons ici qu'aux dehors & qu'à l'écorce de ce grand myſtère. Ce n'étoit point le lieu de parler des rapports que Dieu a mis entre Iſaac & le fils bien-aimé qui ſurvit à ſon ſacrifice.

(*b*) Voyez *Saturne, dans l'Antiq. expliq.*

quefois ils disoient que Saturne, de vieillard devenoit enfant *. Ce dernier trait ramène tout à une vérité simple & sensible : c'est le dénouement des figures. L'année vieillissoit, puis se renouvelloit. Il n'y avoit point là de mystère. Mais ceux qui vouloient du singulier, disoient en les voyant, que Saturne se plaisoit à dévorer des enfans, & même ses propres fils. Le mot Habben qui signifie un enfant, un fils, différant peu d'Haeben une pierre, ils allèrent de folie en folie, jusqu'à dire que Saturne grugeoit des pierres, & que Rhoea obligée à lui donner ce qu'elle mettoit au monde, avoit sauvé Jupiter en emmaillottant une pierre que Saturne avoit dévorée au lieu de son fils. C'est de ce ridicule jeu de mots que provient encore la fable qui rend raison de la dureté des hommes qui couvrent la terre, en les faisant tous sortir, non *des enfans* de l'homme & de la femme qui échapèrent au déluge, mais des *pierres* qu'ils jettèrent l'un & l'autre derrière eux.

LA THÉOGONIE.

* *Martial & Girald.*

Enfin rien ne prouve mieux combien on ignoroit le sens des figures qu'on prenoit pour des personnages divinisés, que l'idée toute nouvelle que les Grecs se firent de Saturne quand il fut apporté chez eux.

LE CIEL POETIQUE.

Saturne pris pour le tems.

Le nom de Crone ſous lequel il leur étoit connu, ſignifioit fort ſimplement la majeſté des aſſemblées judiciaires, la couronne ou le cercle des juges. Mais ne ſachant ce que c'étoit que cette figure ni ſa deſtination, & trouvant un rapport de ſon, entre le nom de Crone & celui de Chrone (*a*), qui parmi eux ſignifioit *le tems*, ils interprétèrent tout le ſymbole en ce ſens. La vieilleſſe y cadroit le mieux du monde. Que faire de la faulx qu'il tient en main? Il s'en ſervira pour tout abattre. Les pierres ſur-tout qu'on lui faiſoit dévorer en Syrie, ſembloient le caractériſer parfaitement. Le tems mine tout, & ronge les pierres mêmes. Ainſi voilà le *pere des dieux*, *Noé*, l'inventeur du labourage, *Abraham*, un *juge* d'une équité incorruptible, un *roi* plein de douceur, un *mangeur de petits enfans*, & *le tems*, qui ſe réuniſſent bon gré mal gré dans la perſonne de notre Saturne. Il eſt aiſé de ſentir qu'on n'a jamais imaginé ces folies à tête repoſée; mais qu'une figure fort ingénieuſe qui ſervoit à annoncer & à faire reſpecter la juſtice, n'étant plus entendue, quoique toûjours préſentée à certaines fêtes, fut priſe d'une façon par les uns,

(*a*) Κρονὸς & Κρονίων, Saturne. Κρονὸς, le tems.

d'une autre par d'autres; & que toutes ces interprétations venant ensuite à se raprocher, il s'en est formé un horrible mélange d'idées qui n'ont ni sens ni liaison. LA THEOGONIE.

## XXXIX.

### *Origine des animaux sacrés, & de la Métempsycose.*

Ce qui me persuade que nous ne devons chercher l'origine de l'idolâtrie des Occidentaux que dans l'abus qu'on fit de l'écriture Egyptienne, ce n'est pas seulement l'extrême facilité avec laquelle le peuple grossier a pu prendre un homme, une femme, un enfant, un vieillard, pour ce que ces figures présentoient à l'œil, & les appeller le roi Osiris, ou le dieu Ammon, la reine ou la dame, & le fils bien-aimé, ou le Législateur d'Egypte : mais j'ai été particulièrement frappé de la liaison sensible qui se trouve entre cette première méprise & toutes les autres singularités du peuple Egyptien. Ses opinions monstrueuses & ses pratiques bizarres ne sont qu'une suite fort simple du faux sens qu'ils donnèrent à leur ancienne écriture.

On disoit tous les jours, & c'étoit l'ancien langage astronomique parfaitement d'accord avec les caractères de l'Ecriture

sacrée, on disoit que le gouverneur * de la terre avoit quitté le bélier, pour entrer dans le taureau, qu'il passeroit ensuite dans les chévreaux, dans l'écrevisse, dans le lion, & ainsi des autres signes du zodiaque. Prenant historiquement cet homme pour leur pere, ils prirent historiquement ce qu'on disoit de lui, & ils s'imaginèrent qu'on avoit donné tous ces différens noms aux étoiles sous lesquelles le soleil passoit, pour conserver la mémoire d'autant d'évènemens importans qui étoient arrivés à leur gouverneur avant qu'il fût admis dans le soleil. Au sortir de son corps mortel, son ame, disoient-ils, entra d'abord dans un bélier : ensuite elle habita dans un taureau ; puis dans un bouc & passa de la sorte d'un animal dans un autre, jusqu'à ce qu'il eût pris possession du soleil où il régne, & d'où il jette sur l'Egypte des regards de complaisance.

* Osiris, le soleil.

Autant en disoit-on d'Isis. Comme on mettoit souvent sur ses épaules la tête de la canicule, ou d'un épervier, & vous savez pourquoi ; comme on ornoit souvent sa tête des cornes d'une génisse, ou avec un sistre surmonté de la figure d'une chatte, & qu'on y mettoit très-ordinairement un croissant de lune, signe encore plus simple de la néoménie ; on prit de-

là

là occasion de dire qu'après sa demeure dans le corps d'une chienne, d'une chatte, d'une génisse, & d'autres animaux, Isis avoit enfin pris sa place dans la lune. Le peuple en fit ainsi la reine du ciel, la dispensatrice des mois, des saisons, & des fêtes. LA THEOGONIE.

Commencement de la Métempsycose.

Cette opinion absurde devint aussi commune que le langage & les figures qui en avoient été l'occasion. Ce passage des ames d'Osiris & d'Isis dans tels & tels animaux, avant leur arrivée dans les astres, trouva créance parmi le peuple, & fut regardé comme une histoire très-sérieuse. Elle devint le modéle de la créance commune sur l'état des ames après la mort. Personne ne douta plus en Egypte que l'ame de l'homme ne passât, au sortir de son corps, dans celui d'un autre homme, ou d'une bête; de celle-ci dans une autre, puis dans une troisième, & en continuant de la sorte par une longue circulation de pénitence à expier le mal qu'elle avoit pu commettre : après quoi purifiée de ses fautes, & dégagée de ses cupidités, elle passoit dans l'étoile ou dans la planéte qui lui étoit assignée pour demeure.

Rien de si commode, ni de plus ingénieux que le langage astronomique,

LE CIEL POETIQUE.

qui caractérisoit tout d'un coup les saisons & les ouvrages qui y sont propres, en faisant entrer le gouverneur de la terre * dans les douze maisons, nommées le bélier, le taureau, le lion, la balance, &c. tous noms qui avoient un rapport juste à ce qui se passoit successivement sur la terre dans le cours de l'année. Rien de si grossier ni de plus misérable que le sens historique que le peuple attacha par la suite à ce langage : & telle est visiblement l'origine du dogme ridicule de la transmigration des ames, que Pythagore rapporta d'Egypte en Italie comme une rare découverte. Ces fadaises relevées des termes pompeux de Péricyclose [a], de Palingénésie [b], & de métempsycose [c] firent fortune parmi les philosophes. C'est encore la doctrine des docteurs Indiens, & nous connoissons plus d'un savant qui ne parlent qu'avec respect de la transmigration.

* Le Soleil.

a Tour, circuit.

b Renouvellement.

c Passage de l'ame d'un corps dans un autre.

## XL.

### *Les animaux honorés d'un culte religieux.*

L'effet naturel de cette opinion fut d'épargner le sang des animaux, quoique

Dieu ne les ait placés auprès de nous que pour nous servir & pour nous nourir. Il est vrai qu'on trouva de bonnes raisons pour ne point priver le peuple de la chair du bœuf, qui est une nouriture abondante & parfaite. Il est encore vrai qu'il y eut une espéce de convention tacite entre les provinces d'Egypte de faire usage l'une de la chair de brebis, l'autre de la chair de chévreau, pour n'être pas privées d'un commerce utile, & de trop de secours à la fois. Mais les prêtres Egyptiens s'abstenoient communément de manger la chair de quelque bête que ce fût : & en général tous les animaux, dont les étoiles portent le nom, furent regardés par les Egyptiens avec vénération, comme ayant été la première retraite de leurs dieux, & pouvant être celle des ames de leurs parens morts. On ne vit plus qu'avec une crainte religieuse ceux dans lesquels on savoit, à n'en pouvoir douter, qu'Osiris & Isis avoient fait leur demeure, comme le bélier, le taureau, la génisse, le bouc, & le lion. L'ancien usage où l'on étoit de porter en cérémonie dans les fêtes de certaines saisons l'animal qui donnoit son nom à la maison où le soleil entroit, disposa les peuples de certains cantons à

honorer particulièrement l'animal qu'on portoit dans la fête qui concouroit avec la fin de leur moisson. Le bélier devint ainsi l'animal chéri des habitans de Thèbes, dont la moisson finissoit vers l'entrée du soleil au bélier. Le bœuf & la vache devinrent les animaux les plus chers aux habitans de Memphis, dont la moisson finissoit à l'entrée du soleil au taureau. Ceux de Mendès voisins de la mer, & dont la recolte arrivoit plûtard, vers l'entrée du soleil aux deux chévreaux, avoient, au rapport d'Hérodote *, une vénération spéciale pour les chévreaux. L'extravagance alla enfin jusqu'à conserver dans un lieu honorable, & à traiter avec révérence le bélier, le taureau, ou le bouc qui avoit fait partie du cérémonial. Je ne sai pas si le bélier de la fête étoit spécialement conservé dans la Thébaïde. Les monumens qui nous restent du fond de l'Egypte vers l'Ethiopie sont plus rares & plus obscurs. Mais on revéroit un bœuf à Memphis, & un bouc à Mendès. On les regardoit comme des dieux. D'où leur a donc pu provenir tant d'honneurs? Voilà tant de symboles qui deviennent successivement autant de dieux, que quand nous verrons éclore de nouvelles divi-

* *In Euterp. num.* 47.

nités, nous pourrons bien assurer qu'elles n'étoient originairement que des parties du cérémonial symbolique. Le bœuf & le bouc de Mendès avoient donc fait partie des anciennes cérémonies avant que de devenir les objèts d'un culte religieux : & nous en trouvons la preuve de fait dans le chien vivant qu'on faisoit marcher devant la pompe d'Isis au grand jour de sa fête. La canicule qui faisoit l'ouverture de l'année avoit donné lieu à ce cérémonial. Le chien par la suite devint l'objèt particulier du culte d'une province d'Egypte ; & c'étoit d'ailleurs un animal respecté & sacré d'un bout de l'Egypte à l'autre (*a*).

LA THEOGONIE.

Si la figure du bœuf & de la vache fut de tous les symboles celui qui se trouva le plus du goût des peuples, c'est parce que c'étoit l'animal qu'on voyoit paroître à la fête de la moisson dans le canton de l'Egypte le plus distingué, à Memphis. L'idée de fertilité devint inséparable de la vûe du bœuf. On donna au Nil une tête de bœuf, pour faire entendre qu'il étoit le pere des moissons de l'Egypte : & c'est la raison qui fit peindre sous la même forme les autres fleuves, qui sans se déborder comme le

Pourquoi l'on peint les fleuves avec une tête de taureau.

(*a*) *Oppida tota canem venerantur.* Juven. satyr. 15.

Nil, ne laiſſent pas de fertiliſer les campagnes qu'ils traverſent (*a*).

## XLI.

### *Origine d'Apis & de Mnévis.*

Le hazard ayant fait trouver à Memphis un veau qui avoit quelques taches d'une figure approchante d'un cercle ou d'un croiſſant, ſymboles ſi reſpectés parmi eux; cette ſingularité qui n'étoit rien & ne méritoit pas plus d'attention que ces taches blanches qu'on voit au front des chevaux & ailleurs, ils la prirent pour le caractère d'Oſiris & d'Iſis, empreint ſur l'animal que leurs dieux chériſſoient. Une cervelle hypocondre s'aviſa de croire, & de perſuader à d'autres, que c'étoit une apparition du gouverneur, une viſite que le protecteur de l'Egypte daignoit leur faire. Ce veau miraculeux, après avoir ſervi par préférence au cérémonial ordinaire, fut logé dans le plus bel endroit de Memphis. Sa demeure devint un temple. Tous ſes mouvemens furent trouvé prophétiques, & le peuple y accourut de toute-part, ſon offrande à la main. On lui donna le beau

(*a*) *Sic tauriformis volvitur Aufidus.*

nom d'*Apis*, qui ſignifie le Fort (*a*), le Dieu puiſſant. LA THÉOGONIE.

Après ſa mort on eut grand ſoin de le remplacer par un autre qui eut à-peu-près les mêmes taches. Quand les marques déſirées n'étoient pas nettes & préciſes, on les aidoit d'un coup de pinceau. On prévenoit même à propos, & après un tems marqué, l'indécence de ſa mort naturelle, en le conduiſant en cérémonie dans un lieu où on le plongeoit dans l'eau, puis on l'enterroit dévotement. Cette fête lugubre étoit accompagnée de bien des pleurs, & ſe nommoit avec emphaſe *Sarapis*, ou *la retraite d'Apis* (b), nom qu'on donna par la ſuite à Pluton, à l'Oſiris infernal. Après l'enterrement d'Apis on lui cherchoit un ſucceſſeur (*c*).

(*a*) C'eſt encore ici un trait de l'affinité qu'il y avoit entre la langue des Egyptiens & celle de leurs voiſins. Apis eſt le même mot qu'Abir, prononcé à la façon des Egyptiens. Nous le ſavons par le témoignage du prophéte Jeremie, ch. 46: 15. où il ſe mocque des Egyptiens en leur demandant ce qu'eſt devenu leur Apis, en Hébreu *leur Abir*. מדוע נסחף אביריך *madelovau niſtaph abireca, quare ablatus eſt Abir tuus?* Ce que les LXX. ont traduit par ὁ Ἆπις, ὁ μόσχος, *vitulus*, & expliqué enſuite par ὁ ἐκλεκτός σου. Διατί ἔφυγεν ἀπὸ σοῦ ὁ Ἆπις, ὁ μόσχος, ὁ ἐκλεκτός σου. Qu'eſt devenu votre Apis, votre puiſſant bœuf, votre dieu chéri?

(*b*) סור *ſur, recedere*, סר אביר *ſar abir, receſſit Apis.* V. Judic. 16: 20.

(*c*) *Bos Apis in ſepto quodam alitur &* . . . . *pro deo habetur: Albus frontem & quaſdam parvas corporis par-*

 Ainsi se perpétua cette étonnante dévotion. Un puissant motif y contribua beaucoup : elle étoit lucrative.

Origine de Mnévis.

Les habitans d'Héliopolis qui faisoient une dynastie à part, ou un royaume différent de celui de Memphis, se croyoient assez bien avec le soleil, dont leur ville capitale portoit le nom, pour avoir part à ses visites ou à celles de son fils. Ils eurent donc bientôt leur bœuf sacré aussi bien que ceux de Memphis. On lui donna le nom de Ménavis ou de Mnévis, qui est la même chose que *Ménès le fort*, ou le même que * Ménophis : & en lui choisissant un nom distingué, on lui fit trouver d'autres qualités & d'autres fonctions particulières qui n'attirèrent pas moins la foule.

* *Voyez ci-dessus.*

Du moment que l'Egypte eût oublié le seul Etre qui soit adorable & le culte spirituel qu'il demande, pour honorer un

*tes, catera verò niger : quibus signis judicant qui sit ad successionem idoneus, alio defuncto. Ante id sextum, &c.* Strab. Geogr. l. 17. M. de Maillèt dans sa description de l'Egypte, lettre 7, a cru que Strabon vouloit dire qu'après la mort du roi régnant les prêtres connoissoient par la bigarure de la peau d'Apis quel devoit être le roi successeur, & avoient trouvé par-là un moyen de se rendre maîtres de la succession à la couronne. Mais il s'agit visiblement dans cet endroit non du successeur du roi, mais du successeur qu'on devoit donner au bœuf Apis noyé en cérémonie, ou mort naturellement. Le choix de ce veau se décidoit par ses mouchetures.

vil animal qui broute l'herbe des champs (*a*), tous les animaux qui paroissoient fréquemment dans les figures hiéroglyphiques eurent part à ses respects. L'Egypte & la Lybie se prosternèrent devant le bélier. Le culte du taureau devint universel. Les boucs qui donnoient leur nom au troisième signe (*b*) du zodiaque, eurent un temple à Mendès, & bien ailleurs. Le lion, la chévre sauvage, les poissons (*c*), le loup, tous noms de constellations différentes ; le serpent si ordinaire dans leur écriture & dans les cérémonies ; l'hipopotame & le crocodile, quoiqu'ils fussent des symboles odieux & n'inspirassent que la crainte, trouvèrent chacun à part des adorateurs, même des cantons entiers qui leur étoient dévoués : & si ces animaux eussent été plus traitables, ils auroient fait une aussi belle fortune que le bélier, le veau, & le bouc, divinités naturellement fort accessibles.

LA THÉOGONIE.

Il n'est pas inutile de remarquer ici que c'est encore une figure symbolique usitée dans un canton de la basse Egypte

Le culte du loup.

(*a*) *Mutaverunt (Deum) gloriam suam in similitudinem vituli comedentis fœnum.* Ps. 105 : 20.

(*b*) Voyez la Sphére des barbares dans Hyde, *de Relig. Pers.*

(*c*) *Hérodote in Euterpe & Plutarch. de Isid. & Osir.*

LE CIEL POETIQUE. pour exprimer l'année ou la succession des douze signes, qui n'étant plus entendue, y a donné lieu à honorer spécialement le loup *, & en a fait porter le nom à la ville de Lycopolis, ensuite à la Lycie, au Lycée, & à plusieurs lieux de la Gréce, sur-tout en Arcadie. Chacun sait que les loups ont coûtume de marcher à la file. On en a même fait un proverbe, & c'est une remarque ordinaire chez les naturalistes que les loups en passant une rivière se suivent sur une ligne, le second mordant la queue du premier, le troisième la queue du second, & ainsi des autres. Cette figure fut choisie pour signifier l'année, parce qu'elle est composée de douze mois qui se suivent sans interruption. Ce qui est si vrai que les Grecs donnoient à l'année le nom de Lycabas, qui signifie *la marche des loups*.

* λυκὸς, *lycos*, *lupus*. *Voyez Fig. 3. Planc. XXIII*

## XLII.

### *Preuves du culte rendu à ces divinités bizarres.*

Je ne puis disconvenir, me pourra-t-on dire, que la vûe de tous ces animaux symboliques dont on ne connoissoit plus la signification, & de plus la coûtume

perpétuelle de dire qu'Osiris où Horus entroit dans le bélier, dans le taureau, & dans les autres animaux du zodiaque, n'ayent pû faire naître des travers dans l'esprit du peuple, & donné lieu à des contes pleins d'extravagance. Mais est-il concevable que les Egyptiens aient manqué de sens jusqu'au point d'adorer les animaux mêmes dont les figures leur avoient autrefois servi de lettres, ou de signes instructifs, & même jusqu'à encenser les plantes dont on ajoûtoit les feuillages aux figures des animaux pour en varier le sens, & pour marquer les différentes saisons? LA THÉOGONIE.

Je n'entasserai pas ici les passages de Lucain, de Silius Italicus, de Stace, de Juvenal, ni une foule d'autres témoignages des auteurs prophanes qui tournent en ridicule la petitesse des Egyptiens prosternés devant un bouc, ou pénétrés de respect devant un oignon. Mais je me bornerai à deux ou trois traits de l'Ecriture sainte dont l'éclaircissement peut intéresser mes Lecteurs, & les convaincre en même tems de la bizarrerie de ce culte dont on n'imagine pas que l'homme ait été capable.

L'art de la sculpture, ni celui de couler des figures en fonte, n'étoient pas

LE CIEL POETIQUE. généralement interdits aux Hébreux, puiſque le fond du tabernacle & le couvercle de l'arche qui renfermoit la Loi, furent ornés de pluſieurs figures aîlées, qui étoient autant d'images des eſprits céleſtes, ou des ſymboles de l'adoration & de l'obéiſſance dûes à l'Etre ſuprême. Ces figures n'étoient pas comme l'ont penſé certains ſavans, une imitation des divinités Egyptiennes; puiſque Moïſe traite par-tout leurs animaux & leurs ſculptures de choſes abominables. Mais c'étoit un uſage innocent & judicieux de l'ancienne écriture ſymbolique : c'étoit enſeigner & parler par ſigne (*a*). Ces figures, bien loin d'être une copie, de ce que l'Egypte adoroit, invitoient à l'adoration de l'Etre inviſible & préſentoient à l'eſprit le modéle de l'abaiſſement le plus profond, & de l'obéiſſance la plus agile. Le cas où la ſculpture étoit interdite aux Hébreux, eſt celui où la figure taillée pouvoit devenir un objèt de chûte, & porter le peuple à l'idolâtrie.

Pourquoi donc la mer d'airain ou la grande cuve qui ſervoit dans le parvis du temple de Salomon à laver les piés & les mains des miniſtres prêts à faire le ſacrifice, étoit-elle appuiée ſur la croupe de

(*a*) Ce que S. Paul appelle, *elementa mundi*.

plusieurs taureaux de bronze ? Si le taureau étoit l'objèt chéri du culte populaire, ces figures pouvoient devenir en Israël une occasion de scandale. 

Le Bœuf étoit sans doute l'objèt de la dévotion à la mode : mais le faire servir de support à la cuve où se lavoient les ministres du Dieu vivant, c'étoit avilir par le plus humble de tous les services, l'animal qui étoit adoré chez les peuples voisins. Et au contraire Jeroboam l'irréconciliable ennemi de Salomon, prétendit tirer profit de l'inclination des peuples pour cet animal, lorsqu'à son retour d'Egypte, il essaia de détourner les Israëlites d'aller à Jérusalem en les attachant à Dan & à Béthel par l'érection des veaux d'or qu'il y plaça. D'où peut enfin provenir le culte que les Hébreux rendirent dans le désert à un taureau de fonte, sinon de l'impression vive que la pompe des fêtes d'Apis & de Mnévis avoit faite dès l'enfance sur leur esprit, lorsqu'ils étoient dans la terre de Gessen, voisine d'Héliopolis & de Memphis ?

Que le bélier & le bouc, l'agneau, & le chévreau aient été adorés en Egypte aussi-bien que le taureau, nous en trouvons une autre preuve dans le refus que fit Moïse d'user de la permission que Pharaon lui donnoit de célébrer la fête du Sei-

LE CIEL POETIQUE. gneur, ſans ſortir de l'Egypte, ſans aller, comme faiſoient bien des peuples, ſolemniſer leurs fêtes ſur des montagnes, ou dans des déſerts éloignés de toute habitation. Les Egyptiens, dit-il au roi, *nous lapideroient, s'ils nous voyoient immoler ce qu'ils adorent* *.

* *Exod.* 8.

Mais cette preuve eſt encore plus ſenſible dans les cérémonies de la Pâque. L'immolation de l'agneau paſchal, & tous les ſacrifices de la Loi, ont à la vérité des rapports importans à une plus excellente victime. Ils ſont principalement deſtinés à ſervir à jamais d'inſtructions à ceux qui ont reçû la réalité dont la loi Moſaïque n'étoit que l'ombre. Mais cette cérémonie avoit alors un rapport ſenſible & immédiat aux beſoins préſens du peuple Hébreu & aux circonſtances où il ſe trouvoit.

C'étoit, comme nous l'avons déja remarqué, la coûtume des Egyptiens de porter dans les fêtes de chaque nouveau mois, les ſymboles qui y étoient propres, & ſur-tout l'animal qui avoit rapport au ſigne où entroit le ſoleil. Ils célébroient avec une pompe particulière le retour de l'équinoxe du printems (*a*), & l'entrée

(*a*) Ἑορτάζειν μετὰ τὴν ἐαρινὴν ἰσημερίαν, *Plutarch. de Iſid. & Oſir.* Ce qui ſe trouve confirmé par l'Auteur de la *Coronique Orientale*, traduite par *Abrahamus Echellenſis*, *pag.* 7. *Erat dies (Paſchatis) iſte quo ſol ingreſſus eſt primum ſignum arietis; eratque dies ille ſolemnis ac celeberrimus apud Ægyptios.*

du ſoleil au premier ſigne qui eſt le bé- LA THÉOGONIE.
lier. Ils faiſoient les préparatifs de cette fête avant la pleine lune voiſine de l'équinoxe : & le quatorze de cette lune, toute l'Egypte étoit en joye : chacun mettoit des feuillages & des marques de la fête au-deſſus de ſa porte : on couronnoit de fleurs le bélier : on portoit en triomphe l'animal qui étoit propre à cette fête, & qui étoit devenu l'objèt de l'encens & du reſpect des peuples.

Les Hébreux au contraire eurent ordre au tems de leur départ, & pour tous les ans à perpétuité au retour de l'équinoxe, de prendre dans chaque famille un jeune bélier, un agneau d'un an ; de le tenir prêt dès le dixième de la lune voiſine de l'équinoxe, pour l'immoler le quatorze ; de ſe contenter d'un chévreau au défaut d'un bélier, l'un & l'autre étant honorés des Egyptiens ; de perſévérer juſqu'au quatorze dans la volonté de tuer ce qu'ils avoient vû adorer ; de le rôtir en préſence de la famille ; de manger enſemble les chairs de cet animal le ſoir même du quatorze, qui étoit le jour auquel le bélier étoit couronné de fleurs & honoré des Egyptiens ; de n'en ſéparer aucune partie pour être miſe en réſerve juſqu'au lendemain ;

LE CIEL POETIQUE. & sur-tout d'en manger la tête aussi bien que le corps, pour faire en cela tout le contraire des Egyptiens. Un témoin oculaire * de leurs anciennes pratiques nous a appris que les Egyptiens ne mangeoient la tête d'aucun animal; mais qu'ils la maudissoient, la consacroient aux divinités mal-faisantes, & la gardoient pour la vendre le lendemain sur la place aux étrangers, ou pour la jetter dans le fleuve au défaut d'acheteurs.

* *Herodote in Euterp. n. 46.*

Une autre circonstance qui paroît singulière dans les réglemens de la pâque judaïque, est la défense de faire bouillir les chairs de l'agneau, & d'en rien manger de crû. Quel intérêt la religion des Hébreux pouvoit-elle avoir à rôtir la victime, plûtôt qu'à la bouillir, & quel besoin de leur défendre de manger des chairs crûes dont on a naturellement horreur? Nous pouvons juger de la pratique des Egyptiens par celle des Athéniens qui étoient une de leurs colonies. Quand ils sacrifioient à Horus, ou aux heures, c'est-à-dire, aux saisons, divinités indubitablement venues d'Egypte; le rituel de cet acte d'idolâtrie étoit *de faire bouillir les chairs* (a), *non de les rôtir*.

(a) Ἀθηναῖοι ταῖς ὥραις θύοντες οὐκ ὀπτῶσιν, ἀλλ' ἕψουσι τὰ κρέα. *Athenæi*, lib. 14. c. 20.

On conſerva à Athènes l'uſage Egyptien dans le culte de ces dieux viſiblement Egyptiens : & les Hébreux eurent ordre de faire le contraire pour ne prendre aucune part aux actions & aux coûtumes de l'idolâtrie. LA THÉOGONIE.

La défenſe de manger aucune partie de l'agneau, par exemple, les inteſtins, ſans avoir cuit le tout, étoit fondée ſur la coûtume extravagante par laquelle on croioit honorer Bacchus en mangeant les chairs, & ſur-tout les entrailles des chévreaux & des autres victimes, ſans les cuire (*a*). J'ai rapporté l'origine de ces pratiques furieuſes, qui étoient une repréſentation des anciennes chaſſes.

Enfin la dernière cérémonie preſcrite aux Hébreux dans l'immolation de l'Agneau paſchal, étoit de rougir de ſon ſang le deſſus de leurs portes, tandis que les Egyptiens ornoient les leurs de

(*a*) *Illic (in Orgiis Bacchi) inter ebrias puellas & vinolentos ſenes cum ſcelerum pompa procederet, alter nigro amictu teter, alter oſtenſo angue terribilis, alter cruentus ore, dum viva pecoris membra diſcerpit, &c.*

*Julius firmic. de errore profanarum religionum.*

Plutarque, dans ſon livre de la ceſſation des Oracles, nous montre des fêtes où l'on mettoit les victimes en piéces, & où l'on les mangeoit toutes crûes. *ἐν αἷς ὠμοφαγίαι κ̓ διασπαραγμοί.* Arnobe fait ce reproche aux Gentils, lib. 5. *caprorum reclamantium viſcera cruentatis oribus diſſipatis.*

feuillages & de figures conformes à la solemnité du bélier. C'étoit donc en tout point rompre publiquement & sans retour avec les pratiques Egyptiennes. C'étoit renoncer solemnellement à l'idolâtrie & au culte de toutes ces prétendues puissances céléstes, qui les avoient pû séduire par l'éclat de leurs fêtes. C'étoit revenir au culte d'un seul Dieu, créateur, moteur, & conservateur de toutes choses. Ainsi avec la preuve de la profonde sagesse des loix de Moïse, toujours diamétralement opposées aux pratiques Egyptiennes, nous avons aussi la preuve de l'extravagance des Egyptiens qui avoient commencé, il y a beaucoup plus de trois mille ans, à prendre les noms du zodiaque & les figures, soit de leur écriture, soit de leur cérémonial pour des objets importans, & qui cachoient de grands mystères, ou pour des monumens respectables de la vie, & de l'apothéose le leurs grands hommes.

## XLIII.

### *Python* ou *Typhon*.

Le même fond d'amour propre qui avoit fait trouver aux Egyptiens Cham, son épouse, & leurs prétendus enfans

Ménès & Toth, dans les caractères les plus honorables de leur ancienne écriture, leur fit chercher quelque ancien ennemi de leur colonie dans le monstre aquatique qu'ils nommoient Ob, & qu'ils regardoient comme l'ennemi d'Osiris. Ils y crurent trouver les marques distinctives du fondateur d'une nation voisine qu'ils haïssoient souverainement : c'étoit Phyt ou Phyton, frere de Mesraïm, & auteur des Phytéens qui habitoient l'intérieur de l'Afrique. Soit que Phyton se fût révolté contre son pere Cham, & eût troublé le repos de l'établissement de Mesraïm ; soit plûtôt encore que tous les Phytéens leur fussent généralement odieux, parce *qu'ils avoient des coûtumes toutes contraires à celles des Egyptiens* (a), tuant & mangeant tous les animaux que l'Egypte honoroit ; un faux zéle de religion leur rendit peu-à-peu le nom de Phython qui étoit celui du fondateur de la colonie, universellement abhorré & digne d'exécration. Au lieu du nom de Ob qu'ils donnoient au monstre symbolique qui avoit privé Isis de son cher Osiris, ils s'accoûtumèrent avec le tems à ne lui plus donner d'autre nom que

LA THÉOGONIE.

*Genes.* 10.

(a) Οὐδὲ νομοῖσι τοῖσι αὐτέοισι χρεομένοι. *Herodot. in Melpomen.*

LE CIEL POETIQUE.

celui de Phyt ou Phyton qui réveilloit toute leur haine : & ayant entièrement perdu de vûe l'histoire du soleil enlevé à la terre par le déluge, ils publièrent, suivant leur systême grossier, que l'ame de Phyton au sortir de son corps étoit entrée dans un hippopotame, puis dans celui d'un crocodile, d'un aspic, ou de tel autre animal nuisible, & que c'étoit en mémoire de cette transmigration dans des animaux malfaisans comme lui, qu'on lui en donnoit la figure, si même il ne continuoit à y résider.

Origine de la fausse doctrine des deux principes.

De même qu'Osiris, devenu leur pere commun, fut peu-à-peu regardé comme le principe de tout le bien qui arrivoit à l'Egypte ; lorsque Phyton fut devenu le nom du symbole qui signifioit le ravage des eaux, il fut regardé comme un esprit mal intentionné, comme un principe de contrariété, appliqué perpétuellement à les traverser & à leur nuire. Ils en firent le principe de tout désordre, & se déchargeoient sur lui de tout le mal physique qu'ils ne pouvoient empêcher, & de tout le mal moral qu'ils ne vouloient pas se reprocher à eux-mêmes. De-là est venue la doctrine des deux principes ennemis, également puissans, & toûjours aux prises l'un avec l'autre, vaincus & victo-

*Plutarch. de Isid. & Osir.*

rieux tour-à-tour. Cette doctrine qui passa des Egyptiens aux Perses sous le nom d'Orosmase & d'Arimane, est infiniment différente de la nôtre selon laquelle Dieu employe conformément aux vûes adorables de sa providence le ministère des esprits qui ont persévéré dans la justice, & laisse une mesure de pouvoir aux anges qui en sont déchus.

LA THÉOGONIE.

La haine des Egyptiens pour ce Phyton leur ennemi imaginaire, & toûjours attentif, selon eux, à les molester, alla si loin, qu'ils n'osèrent plus en prononcer le nom. On le retrouve cependant en son entier dans la langue des Hébreux qui avoient demeuré en Egypte, & qui y avoient appris à appeller ainsi le plus malfaisant de tous les serpens, l'aspic (*a*). On retrouve le nom entier de Phyton ou Python dans les fables du paganisme les plus anciennes & les plus célébres. On y voit ce monstre terrible aux prises avec le Dieu qui éclaire le monde, & répandant par-tout la désolation. Ce qui étant bien entendu, ne signifie que le déluge ennemi du soleil & de la terre. Ovide même & les Mythologues ses devanciers, ont entrevu & conservé l'ancienne liaison qu'il y avoit entre le déluge & cette figure,

*Metam. l. 1*

(*a*) פתן *peten.*

Le Ciel Poetique. en plaçant la défaite de ce ſerpent immédiatement après le déluge, & ils y ajoûtent tout de ſuite la fable des géans qui, dans ſon origine, n'étoit, comme nous l'avons vû, qu'un tableau commémoratif des météores ſinguliers qui commencèrent après le déluge à troubler l'air, & à faire craindre de nouveau la perte du ſoleil. Rien de ſi vanté dans l'antiquité que la victoire du ſoleil. Rien de plus abhorré que Python, quand de monſtre en peinture, il fut devenu un être appliqué à nuire. Les Egyptiens craignant de ſe ſouiller par la ſeule prononciation de ce nom déteſtable, en renversèrent les lettres, & les changèrent en celui de Typhon.

Nous avons vû que la croix, ſoit entière, ſoit racourcie, étoit la marque de la crûe du Nil, parce qu'elle en étoit la meſure. Cette croix qui retenue par un chaînon, ou ſurmontée du cercle ſymbole de la providence, & arrêtée dans la main d'Oſiris, ou dans les pattes de l'épervier, ou dans la main d'Horus, ſignifioit d'une façon fort ſimple le débordement du Nil réglé par le ſoleil, fortifié par le vent, & aſſujetti à des régles certaines, ou maîtriſé par la dextérité du labourage, prit un tout autre tour dans leur eſprit. Cette

croix qui dans leur écriture vulgaire, comme aussi dans l'ancienne hébraïque, dans la grecque, & dans la latine, étoit la lettre Tau, commençoit nécessairement le mot Typhon écrit en lettres courantes. En sorte que cette figure attachée à un chaînon, ou arrêtée par une main, leur parut un caractère abrégé pour signifier Typhon enchaîné ou desarmé. LA THÉOGONIE.

Que la croix ou le T suspendu à un chaînon ait été pris par les Egyptiens pour Typhon arrêté, ou, ce qui étoit pour eux la même chose, pour la délivrance du mal, on peut s'en assurer en consultant leurs pratiques. Elles sont le plus sûr interpréte de l'opinion qui les régloit.

Ils suspendoient le Typhon retenu par une boucle au cou de leurs enfans & de leurs malades : ils l'appliquoient sur les bandelettes parfumées dont ils enveloppoient leurs momies, & où nous le retrouvons encore. Que peut signifier dans leurs idées un T enchaîné, auprès de ceux à qui ils souhaittent la santé ou la vie, sinon la délivrance de la maladie ou de la mort, qu'ils espéroient obtenir par ces pratiques superstitieuses? On peut donc croire que ce T leur a paru être le commencement & l'abrégé du nom de

LE CIEL POETIQUE. qu'on ne la trouvera nulle-part. Mais après les avoir lûs, on est étonné de n'y trouver que des contes de petit peuple, ou de fades allégories sans liaison, sans dignité, sans utilité; ou enfin une métaphysique guindée, dans les subtilités de laquelle nos déistes aiment à s'égarer, mais dont il est ridicule de penser que la simple antiquité ait eu la moindre connoissance. On regrette une lecture longue, très-ennuieuse, & qui n'est rachettée par aucune découverte tant soit peu satisfaisante. Tout ce qu'on y apprend d'une manière précise, ce sont les erreurs & les folles idées des Egyptiens. On les trouve, il est vrai, plus intelligens que bien d'autres peuples en matière d'astronomie, d'architecture, d'arts, de métiers, de police, & de gouvernement. L'Ecriture même fait l'éloge de leur sagesse à cet égard. Quant à cette profonde connoissance qu'ils s'attribuoient de la religion, de la nature, & de l'origine des nations, bien loin d'en trouver quelques vestiges dans les ouvrages que je viens de citer, on y rencontre à chaque pas les preuves du plus étrange égarement: & le reproche que les Egyptiens faisoient aux Grecs*, d'être toûjours enfans dans leur histoire, nous paroît, après cette lecture,

* *Plato in Tim.*

pouvoir être fait avec autant & plus de justice aux Egyptiens eux-mêmes ; puisque parmi eux les docteurs, comme le peuple, avoient l'esprit plein de puérilités, & se trompoient d'autant plus misérablement, qu'ils attachoient des histoires & des traits arbitraires à des figures destinées à signifier toute autre chose. LA THEOGONIE.

Mais, me dira-t-on, il ne faut pas s'attendre que les prêtres d'Isis, ni Plutarque, ni les autres voyageurs qui les ont entendus, nous puissent rien apprendre du vrai sens des symboles. C'étoit une théologie mystérieuse qu'on n'avoit garde de divulguer. Ceux qui y étoient initiés s'obligeoient par serment à ne rien communiquer au peuple de ce qu'on leur avoit révélé. Herodote ne nous dit-il pas souvent, qu'il ne lui est pas permis de révéler les noms ni les honneurs qui étoient affectés à certaines divinités, ou ce que c'étoit que ces dieux ? Le secrèt sur ce point étant inviolable, faut-il être surpris qu'ils ne se soient pas expliqués sur le fond qui nous intéresse, & pouvons-nous juger de ce qu'ils ne nous ont point dit ?

Voyons donc, & c'est par où nous finirons notre essai sur la religion des Egyptiens, voyons ce que c'étoit que

LE CIEL POETIQUE. ces mystéres tant vantés, & pénétrons, s'il se peut, dans ces secrets, malgré les voiles & les défenses qui les rendent inaccessibles.

Il n'y avoit rien de moins mystérieux que la religion des Egyptiens dans les commencemens. Elle étoit originairement la même que celle de Job & de Jétro en Arabie; que celle de Melchisédec en Chanaan; que celle d'Abimélec en Palestine. C'étoit en un mot la religion de Noé, & des Patriarches ses enfans, auteurs des premières colonies. Cette religion consistoit à adorer le Très-haut. On y recommandoit la justice & le travail : on y traitoit honorablement les morts : on y attendoit un meilleur avenir : & bien loin que les figures qui étoient exposées aux yeux du peuple cachassent quelques mystéres, on ne les lui présentoit en public que pour lui faire entendre & lui inculquer, par une espéce de prédication perpétuelle, ses devoirs envers Dieu, les avantages de la paix & de la douceur envers ses freres, la récompense de la justice après la mort, & l'ordre soit des fêtes, soit des ouvrages dont il falloit que chacun fût instruit. Les circonstances que j'ai rassemblées pour le faire voir, & que nous trouvons dans les cara-

ctères les plus distingués de l'écriture Egyptienne, sont si nombreuses, si simples, & tellement liées, que le hazard ne sçauroit rien produire de pareil. Mais toute cette écriture dégénéra nécessairement en un amas d'idées monstrueuses, & de mystères absurdes, quand le sens en fut perverti. Il n'est pas fort difficile de voir ce qui introduisit peu-à-peu à cet égard la religion du secrèt, & des sermens.

LA THÉOGONIE.

Dès qu'une fois le peuple grossier, prenant les figures symboliques qu'il voyoit dans le lieu de ses assemblées de religion, pour des personnages & pour des objèts réels, se fût infatué de cette idée qu'il avoit pour protecteurs ses propres ancêtres, morts à la vérité, mais transportés dans des astres (*a*), & toûjours occupés des besoins de l'Egypte; il se forma un langage & un corps de pratiques ou de dévotions conformes à leurs nouvelles idées, & à leurs inclinations. N'entendant plus les symboles, & se faisant un

(*a*) *Λέγουσι τῶν θεῶν τὰ σώματα παρ' αὐτοῖς κεῖσθαι καμόντα, καὶ θεραπεύεσθαι, τὰς δὲ ψυχὰς ἐν οὐρανῷ λάμπειν ἄστρα.* Ils disent que leurs dieux étoient morts, que leurs corps étoient couchés dans des tombeaux, & honorés parmi eux; mais que leurs ames brilloient dans le ciel, & y étoient devenues autant de différens astres. *Plutarch. de Isid. & Osir.*

LE CIEL POETIQUE.

grand mérite de les conſerver, ils ne purent que les arranger d'une façon arbitraire. Ils les mettoient ſans doute en œuvre ſelon le ſens hiſtorique qu'ils y avoient imaginé. Ainſi leurs monumens doivent être indéchifrables dans le détail : témoin la figure de la canicule, du lion, de la vierge, & du labourage deſ-œuvré qu'ils avoient grand ſoin de peindre ſur les morts, parce qu'Horus y paroiſſoit dans un état de mort (*a*). On voit par l'interprétation des figures de l'obéliſque de Rameſsès, conſervée en partie dans l'hiſtoire d'Ammian Marcellin, que dès le tems de cet ancien roi d'Egypte on regardoit Ammon comme le plus puiſſant des dieux; qu'Horus étoit regardé comme une autre divinité bienfaiſante & affectionnée à Rameſsès; qu'ainſi le premier ſens des figures hieroglyphiques étant oublié, avoit dès-lors fait place à des interprétations pleines d'abſurdités. On continua de mettre en œuvre les ſculptures ſacrées : mais ce fut ſuivant le ſens moderne qu'on y avoit imaginé. Tout cet arrangement bizarre ne peut avoir rapport qu'à leurs fables, ou à une philoſophie pitoyable, dont on

(*a*) Voyez *l'Antiquité Expliq. ſupplément*, *tom*. 2. *ſuite de la* 37. *Planche*.

trouve des échantillons dans l'interpré- tation des ſculptures ſacrées de l'Egypte que nous a laiſſée un grammairien nommé Horapollo, qui enſeignoit à Alexandrie & à Conſtantinople ſur la fin du quatrième ſiécle. Cette écriture qui étoit fort ſenſée quand elle enſeignoit au peuple des choſes très-ſimples & d'un uſage journalier, devint, comme on le peut voir par l'ouvrage de cet Egyptien, un moyen de paſſer pour ſavant, en cachant ſous des enveloppes myſtérieuſes une multitude de niaiſeries, ou de choſes extrémement communes.

LA THÉOGONIE.

Dans les anciennes figures Egyptiennes il y en avoit quelques-unes qu'on ne pouvoit pas naturellement prendre comme les autres pour des dieux du ciel; & dont le ſens ne pouvoit guères s'oublier, ayant été d'abord d'un uſage infini parmi le peuple. Tels étoient, par exemple, le ſerpent, le canope, & l'épervier. Auſſi voyons-nous par l'interprétation qu'en donne le grammairien Horapollo; qu'au quatrième ſiécle les prêtres Egyptiens exprimoient encore la vie ou l'éternité de leurs dieux par un ſerpent qui les entoure (*a*); qu'ils repréſentoient le dé-

(*a*) (Ὄφιν) χρυσοῦν ποιοῦντες θεοῖς περιτιθέασιν. *Serpentem aureum Diis ſuis circumponunt.* Horapoll. 1.

LE CIEL POETIQUE.

bordement du Nil par trois cruches, & qu'ils désignoient le vent par un épervier qui étend ses aîles (*a*). Mais dès qu'une fois le peuple eut oublié le sens de l'écriture sacrée, & pris des figures humaines pour des puissances célestes, on ne cessa d'inventer des histoires, & les prêtres qui conservèrent cette écriture, la conformèrent à leurs histoires, ce qui la rend digne de tous nos mépris, & toute différente de l'ancienne pour le sens.

On peut croire que dans les commencemens les prêtres qui avoient encore la clé de l'ancienne écriture avertissoient le peuple de la fausseté de ces interprétations, & le ramenoient à l'unité d'un Dieu auteur de tous leurs biens. Les prêtres conservèrent d'abord quelque partie des explications primitives. De-là vient le mélange de grand & de petit dans la théologie Egyptienne, & dans l'Eleusinienne qui étoit la même. Il y demeura plus qu'ailleurs certaines traces des vérités qui faisoient le principal fond de la religion des Patriarches.

Mais il n'auroit pas été sûr pour les

(*a*) Ἱέραξ διατεταμένος τὰς πτέρυγας ἐν ἀέρι . . . ἄνεμον σημαίνει. *Accipiter alis in aere protensis ventum significat.* Ibid.

prêtres Egyptiens de vouloir désabuser le peuple de la pensée flateuse qu'Osiris & Isis étoient deux personnages réels; de plus, leurs compatriotes & les protecteurs de l'Egypte. Cette chimère & toutes les autres étoient autorisées, en apparence, par le concours des monumens & du langage ordinaire. On parloit sans cesse des actions d'Osiris & d'Isis. Le peuple croyoit ce qu'il voyoit, & ce qu'il entendoit dire. Le récit perpétuel d'autant de faits historiques, qu'on lui montroit de figures & de cérémonies, acheva de l'égarer sans ressource. LA THÉOGONIE.

Si nos Conciles & nos Evêques les plus respectables ont eu tant de peine à abolir parmi les peuples la créance de certaines légendes indignes de la majesté de notre religion, & qui ne tenoient à aucun monument capable de les perpétuer; comment conçoit-on que les prêtres d'Egypte aient pû ôter à un peuple plein d'ignorance & de cupidité les histoires bizarres qu'un usage universel ramenoit sans cesse dans leur esprit à la vûe des personnages & des animaux dont les lieux de leurs assemblées étoient rempli? Il est bien plus naturel de penser que les prêtres eux-mêmes se laissèrent aller comme les autres à la persuasion d'être

LE CIEL POETIQUE.

ſous la garde de leurs ancêtres tranſportés dans les aſtres, & devenus les modérateurs du ſoleil, de la lune, & de toute la nature. Le peuple dans ſon fanatiſme auroit mis en piéces quiconque auroit voulu nier l'hiſtoire d'Oſiris & d'Iſis. La vérité s'altéra donc, & s'obſcurcit parmi les prêtres mêmes. Ils ſe familiarisèrent d'abord avec ces idées, parce qu'il étoit dangereux de ne s'y pas prêter, & enſuite ils en devinrent eux-mêmes les défenſeurs les plus zélés. Le tout alla par degré. Ils s'accommodèrent d'abord au langage commun, parce qu'ils croyoient ne pouvoir tenir contre le torrent : mais ils étudioient en particulier ce qu'ils pouvoient recueillir de l'interprétation de l'ancienne écriture. Ils admirent ainſi tout enſemble & les hiſtoires populaires, & les explications qui les anéantiſſoient : ils prirent ſeulement la précaution d'exiger le ſilence de ceux qu'ils vouloient inſtruire plus ſolidement.

L'inſtruction prit de cette ſorte un air myſtérieux & important, ſans rien détruire de ce que le peuple croyoit. Elle annonçoit ſeulement un état plus parfait, & des connoiſſances dont on ne devenoit capable qu'après des épreuves

& des efforts qui ne convenoient pas au commun des hommes. Par-là ils évitèrent de mettre le peuple en fureur. C'étoit déja une grande injustice de la part de ces prêtres que de retenir la vérité captive, & de se l'approprier par exclusion. LA THÉOGONIE.

Une disposition si criminelle ne pouvoit que donner lieu à de plus grands affoiblissemens. Tout dégénéra en effèt de plus en plus. L'épreuve des disciples, & le serment d'un secrèt inviolable étant des pratiques qui marquoient beaucoup, elles se perpétuèrent très-exactement. Le cérémonial se soûtient sans peine dans toutes les religions, & il s'embellit souvent plûtôt que de tomber, parce qu'il est sans conséquence pour les passions qu'il laisse fort en repos, & qu'il flatte quelquefois. Il n'en fut pas de la vérité & de l'instruction comme du cérémonial. Elles se défigurèrent d'âge en âge, tantôt par l'ignorance & par la superstition des prêtres, tantôt par leur avarice, mais sur-tout par leur entêtement pour des rêveries systématiques par lesquelles les plus subtils d'entr'eux tâchoient d'expliquer l'écriture symbolique, & dont ils étoient bien plus contens que de quelques vérités simples & trop unies, que leurs prédécesseurs s'étoient contentés de leur apprendre.

LE CIEL POETIQUE.

Ainſi le danger & la crainte ont d'abord donné naiſſance au ſecrèt des inſtructions Egyptiennes, & ont converti les pratiques ou l'ancien cérémonial de la religion publique en autant de myſtères dans leſquels l'on ne pouvoit être admis ſans avoir donné des marques d'un profond reſpect pour les objèts de la religion; d'une perfection dont les hommes du commun n'étoient pas capables; & d'une taciturnité à toute épreuve. Auſſi ceux qui étoient initiés ſe croyoient-ils d'un ordre ſupérieur au reſte des humains, & leur ſort paroiſſoit digne d'envie. Les prêtres ſûrs de la diſcrétion de leurs diſciples, purent bien dans les commencemens de l'idolâtrie leur avouer la groſſièreté du ſens que le peuple attachoit à ces ſymboles. Mais leur lâche connivence laiſſa tellement prendre pié à l'erreur, que la piété même des initiés ſe réduiſit à un pur cérémonial: & le foible reſte de vérités qui ſubſiſtoit encore parmi tant d'hiſtoires fabuleuſes, & d'explications pitoyables, y demeura comme noyé & ſans aucun effèt utile. Les prêtres enchérirent eux-mêmes ſur les ſuperſtitions populaires: & quoiqu'ils n'euſſent plus à craindre d'offenſer le peuple, dont ils avoient adopté & augmenté les folies,

ils conſervèrent par coûtume & par intérêt les cérémonies préparatoires & la religion du ſilence, qui donnoient une grande idée des miniſtres, & de leur ſavoir.

Mais eſt-il bien certain que la raiſon qui obligea d'abord les miniſtres publics de la religion à cacher au peuple le fond de leurs inſtructions, ſoit tirée de ce que le peuple avoit converti les ſymboles inſtructifs en autant de dieux imaginaires; au lieu que ces figures ramenées à leur première interprétation, ne tendoient qu'à lui apprendre à honorer un ſeul principe, auteur de tout bien, à vivre en paix, à régler ſon travail, & à eſpérer un heureux avenir? Le faux zéle qui eſt naturéllement furieux & meurtrier, auroit ſans doute éclaté contre une doctrine ſi ſimple, où il n'étoit pas fait la moindre mention de ſes dieux, & dans laquelle, loin d'être des dieux, ils ſe trouvoient n'avoir jamais rien eu de réel, & redevenoient les caractères d'une ancienne écriture. Il eſt évident qu'un tel contraſte, entre l'ancienne explication & la nouvelle créance, devoit inquiéter les prêtres. Mais pouvons-nous nous aſſurer que ce ſoit-là ce qui les rendoit ſi timides & ſi précautionnés?

Ne jugeons point du motif de leur

silence par ces mystères ténébreux que la superstition & le libertinage introduisoient de tems en tems, & où l'on avoit besoin du secrèt usité dans les assemblées de religion, pour couvrir des infamies abominables, ou des superstitions cruelles. Ces abus du silence religieux n'étoient pas long-tems impunis, & le magistrat les supprimoit avec soin dès qu'il en étoit informé *. Mais remontons aux mystères les plus anciens & les plus respectés, aux mystères qui ont été jugé innocens & utiles par les chefs des républiques les plus frugales & les mieux disciplinées.

* V. Tite-Live l. 39.

Choisissons les mystères d'Eleusis (a). Ce sont les plus célébres & les mieux conservés de tous, parce qu'ils étoient sous la direction des premiers magistrats d'Athènes. Ils sont aussi les plus anciens, & les mêmes que ceux d'Egypte. Diodore de Sicile nous a appris, & nous a

(a) Ville voisine d'Athènes: on y célébroit avec appareil les fêtes de Cérès: & toutes les villes Gréques y envoyoient des processions & les prémices de leurs moissons, pour reconnoître que c'étoit d'Athènes & d'Eleusis qu'ils avoient reçu les régles du labourage, & les premières instructions qui rendent les hommes sociables. *Αἱ μὲν γὰρ πλεῖσται τῶν πόλεων ὑπομνήματα τῆς παλαιᾶς εὐεργεσίας, ἀπαρχὰς τοῦ σίτου καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν πρὸς ἡμᾶς ἀποπέμπουσι. Isocrat. de Atheniensibus in Panegyrico.*

prouvé, par une exacte ressemblance, que ces mystères étoient venus de la basse Egypte; qu'ils étoient les mêmes que ceux d'Isis; qu'ils venoient de la plus haute antiquité, & qu'ils avoient été introduits en Gréce dès le tems d'Erectée, ou vers les commencemens d'Athènes, c'est-à-dire, dans un siécle voisin de la naissance de l'idolâtrie.



Les Romains les plus distingués qui voyageoient en Gréce ne trouvant qu'incertitude & qu'obscurité, souvent qu'absurdité dans les idées & les disputes des philosophes sur la nature des dieux, ne manquoient guères de se faire initier aux mystères de Cérès, & à ceux de Samothrace ou de Lemnos, s'imaginant que dans cette partie des mystères qu'on appelloit *la vûe claire* (a) de la vérité, on leur apprendroit enfin ce que c'étoit que ces dieux dont le nombre, les fonctions, & la conduite les scandalisoient. Mais ils étoient fort surpris au sortir de ces mystères de n'avoir rien appris sur la nature des dieux, & de voir le sens des figures qu'on leur présentoit réduit aux réglemens du labourage encore informe, aux avantages de la paix, & à la justice qui nous donne droit d'espérer une meilleure

(a) ἐπόψις ου αὐτοψία.

LE CIEL POETIQUE.

vie. On ne disoit pas aux initiés : Vos dieux ne sont point des dieux. Mais en les leur montrant on expliquoit le tout de manière qu'ils devenoient des leçons de conduite, ou des marques de certaines vérités propres à régler la vie des hommes. Isocrate & Epictéte se sont expliqués là-dessus assez clairement. « Ceux qui ont » part aux mystères, dit le premier (*a*), » s'assurent de douces espérances pour le » moment de leur mort, & pour toute la » durée de l'éternité. Tous ces mystères, » ajoûte Epictéte (*b*), ont été établis par » les anciens pour régler la vie des hom» mes, & pour en éloigner les désordres.

Mais questionnons là-dessus un homme qui étoit assez puissant pour faire supprimer ces mystères s'ils eussent été absurdes ou impies, & assez clair-voyant pour bien démêler ce qu'ils signifioient. C'est Cicéron. Il eut, comme bien d'autres, la dévotion ou la curiosité de se faire initier à Eleusis. Adressons-nous à lui, & tâchons de savoir ce qu'il a vû. Il mesurera sa réponse : mais s'il veut

(*a*) *In Panegyrico*, Τελετῆς οἱ μετεχόντες περὶ τε τῆς τοῦ βίου τελευτῆς καὶ τοῦ σύμπαντος αἰῶνος ἡδίους τὰς ἐλπίδας ἔχουσι.

(*b*) Ἐπὶ παιδείᾳ καὶ ἐπανορθώσει τοῦ βίου κατεστάθη πάντα ταῦτα ὑπὸ τῶν παλαιῶν.

feulement parler à demi mot, il nous fera aifément entrevoir ce qu'il ne lui aura pas été permis de publier. *Je n'entre point,* dit-il, *dans le détail des cérémonies d'Eleufis, qui font fi faintes & fi vénérables. Je paffe auffi fous filence le culte qui eft particulier à l'île de Samothrace, & les myftères qu'on célébre à Lemnos au cœur d'une vafte enceinte de forêts. Quand ces myftères font expliqués & ramenés à leur vrai fens, il fe trouve que c'eft moins la nature des dieux qu'on nous y apprend que la nature des chofes mêmes, ou des vérités dont nous avons befoin* ( a )

LA THÉOGONIE.

Ce premier aveu de Cicéron dit déja beaucoup, & il nous fait affez entendre que quand ces ufages ont été établis on ne connoiffoit pas encore les dieux. Il nous apprend par-là fur quoi étoit fondée la précaution du fecrèt. Anciennement tout fe paffoit en public *. On ne montroit ces figures & ces cérémonies que pour régler le peuple. On lui apprenoit par-là des maximes de conduite, & les moyens les plus fûrs pour fe bien gouverner. Mais par la fuite on crut de-

* *Diod. Sic. lib. 5. p. 343. & 344. edit. Vechel.*

(a) *Omitto Eleufinam fanctam illam & auguftam ( religionem ) præterea Samothraciam, eaque ( myfteria ) quæ Lemni coluntur fylveftribus fepibus denfa; quibus explicatis ad rationemque revocatis rerum natura magis cognofcitur quàm deorum.* Cic. de Nat. Deorum, lib. 1. fub finem.

LE CIEL POETIQUE. voir tenir l'inſtruction ſecrète, & ne révéler qu'à des perſonnes d'une diſcrétion éprouvée le vrai ſens des figures ſymboliques, parce que ce ſens étoit fort ſimple, & que ces figures n'étoient que des ſignes. Au lieu que le peuple dans ſon ignorance craſſe croyoit y voir, & vouloit que chacun y vît des hommes & des femmes que ſon imagination diviniſoit, en les logeant dans différens aſtres.

Mais preſſons Cicéron de s'expliquer un peu plus. S'il veut ſeulement ajoûter deux mots auſſi ſignificatifs que les précédens, je ne deſeſpère pas qu'il n'achéve de confirmer la raiſon, ou le motif, que je vous ai donné du ſecrèt des myſtères; & de juſtifier ce que je vous ai dit du ſens de l'écriture, & des cérémonies ſymboliques. *Par le ſecours de ces myſtères*, nous dit-il encore, *nous avons connu les moyens de ſubſiſter* (en réglant notre travail.) *Les leçons qu'on y donne ont appris aux hommes non-ſeulement à vivre* (entr'eux) *dans la paix & avec douceur, mais même à mourir, dans l'eſpérance d'un meilleur avenir* (a), récompenſe infallible de leur vertu.

(a) *Illis myſteriis . . . . principia vitæ cognovimus, neque ſolum cum lætitia vivendi rationem accepimus, ſed etiam cum ſpe meliore, moriendi.* Cic. de Leg. l. 2.

Ce passage, quoique fort court, nous apprend tout ce que nous voulions savoir, & nous léve non-seulement les barrières, mais les derniers voiles qui fermoient l'avenue des mystères. Tout est enfin exposé au grand jour. Ces pratiques n'avoient point de rapport aux dieux, parce que ceux-ci sont venus plus tard : & elles ne sont mystères que parce qu'il faut trouver des personnes sûres à qui l'on puisse dire ce que tout cela signifioit anciennement. On les cachoit aux autres sous un secrèt inviolable, parce que les figures que le peuple avoit divinisées, signifioient dans ces mystères toute autre chose que des dieux ; confession qui pouvoit avoir de fâcheuses suites. LA THÉOGONIE.

L'objèt de cette instruction si ancienne rouloit sur trois points, qui étoient: 1°. d'apprendre aux hommes, dispersés & traversés par mille obstacles, la façon de se nourir & de se vétir par certains réglemens ou précautions d'expérience; en second lieu, de se traiter mutuellement avec douceur ; & troisièmement, enfin de vivre avec une équité qui leur assureroit une meilleure vie après la mort. Les paroles de Cicéron sont claires. Mais comme il s'est expliqué en peu de mots

LE CIEL POETIQUE. achevons d'en faire sentir toute l'étenduë & la parfaite conformité avec l'explication entière que j'ai donnée aux anciens symboles, en ajoûtant ici la traduction litterale de la plûpart des termes qui étoient en usage dans ces mystères. Ni les Grecs, ni les Romains n'en entendoient le sens, parce que tous ces mots sont Phéniciens. Le nom même de *mystère* (*a*) étant encore de cette langue dans laquelle il signifie *voile* oū *enveloppe*, nous sommes autorisés par cela même à chercher dans la langue Chananéenne le sens des autres termes usités dans les mystères. Mais s'il se trouve que les termes employés dans les fêtes Eleusiniennes concourent parfaitement d'une part avec l'explication de Cicéron, & d'un autre côté avec le sens que j'ai donné aux piéces les plus usitées dans les cérémonies & dans l'écriture symbolique; il en résultera sensiblement que les figures originairement établies pour instruire le peuple ont été converties en autant de dieux imaginaires, & que nous sommes parvenus à la vraie origine de tous les habitans du ciel Poëtique.

(*a*) טכתר *mistar*, & מסתור *mistor*, *velamen*; *absconsio*, *latibulum*. Psalm. 10 : 9. Hebr. & Isai. 4 : 6. מסתרים *mistarim*. idem. Isai. 45 : 3.

La Cérès de Sicile & d'Eleusis n'est autre chose que l'Isis Egyptienne apportée dans ces lieux par des marchands de Phénicie qui s'enrichissoient en transportant les blés de la basse Egypte, dans les lieux où la disette de provisions les attiroit, & généralement sur les différentes côtes de la Méditerranée où ils avoient des comptoirs & des établissemens. Le cérémonial des fêtes rurales avoit pris un tour tant soit peu différent dans leurs mains. La mere des moissons y pleuroit sa fille, au lieu de pleurer son mari, comme portoit le rituel Egyptien. A cela près, le fond & l'intention étoient les mêmes. L'une & l'autre allégories ont un rapport évident au triste changement introduit sur la terre par le déluge, & au progrès pénible du labourage qui fut long-tems à se régler.

LA THÉOGONIE.

Origine de Cérès.

Si nous écoutons les histoires qui avoient cours parmi les Athéniens (*a*), Cérès désolée de la perte de sa chère fille Péréphatta ou Perséphone, (que les Latins prononcent par le mot de Proserpine,) courut de tout côté pour la retrouver. Elle alluma des flambeaux, & la chercha sans relâche la nuit comme le

(*a*) Voyez *S. Clem. Alexand. Cohort. ad Gent.* & *Potter's Antiquity of Greece, tom.* 1.

jour. Après bien des peines & bien des courses, elle trouva proche d'Eleusis quelques personnes qui essayèrent de la consoler dans son accablement. Une femme nommée *Baubo* lui apporta des vivres & des rafraîchissemens : elle essaya de faire rire la déesse, & y réussit. Célée roi d'Eleusis, & son fils *Triptolème*, la reçurent bien, & en reconnoissance elle leur apprit à cultiver le blé qu'ils ne connoissoient pas. Elle leur apprit à substituer aux glands & aux pavots dont ils faisoient usage, l'orge & le froment qu'elle leur montra à semer & à mettre en œuvre. Célée instruit par Cérès, enseigna (*a*) aux peuples voisins la manière de faire des claies, des vans, des panniers, & les autres instrumens rustiques propres à nettoyer & à conserver le blé ou les autres graines. Triptolème fils de Célée (*b*) leur enseignoit à ouvrir les sillons, à effondrer la terre, & à gouverner la charue. Eumolpe & quelques autres habitans d'Eleusis furent des premiers à profiter de ces leçons. Cérès après avoir charmé ses déplaisirs par la satisfaction de faire du bien aux peuples chez qui elle alloit demander des nouvelles de

(*a*) *Virgea præterea Celei vilisque supellex.* Georg. l. 1.
(*b*) *Uncique puer monstrator aratri.* Ibid.

ſa fille, la retrouva enfin. Mais elle ne lui fut rendue qu'à condition de paſſer tous les ans ſix mois ſeulement à la compagnie de ſa mere, & ſix mois ſous terre. En mémoire de cet évènement, Cérès inſtitua les fêtes nommées Theſmophories, dont les parties principales ſe peuvent réduire à trois, les *préparations*, les *proceſſions*, & l'*autopſie*, ou la vûe de la vérité. LA THÉOGONIE.

Les préparations dont on peut lire le long détail dans Meurſius*, avoient pour objèt la frugalité, la chaſteté, & l'innocence néceſſaires aux adorateurs. Les proceſſions conſiſtoient dans le tranſport des corbeilles ſacrées où l'on enfermoit un enfant & un ſerpent d'or (*a*), un van, des graines, des gâteaux, & tous les autres ſymboles dont nous avons fait ailleurs tout le dénombrement. L'autopſie étoit comme le dernier acte de cette repréſentation. Après une nuit affreuſe, des éclairs, des coups de tonnerre, & une imitation de ce que la nature a de plus triſte, la ſérénité qui ſuccédoit enfin, laiſſoit paroître quatre perſonnages magnifiquement vétus, & dont les habits étoient tous myſtérieux.

* *Græcia feriata.*

(*a*) *Potter's Antiquity, tom.* 2. *pag.* 327, & *S. Clem. Cohort. ad Gent.*

LE CIEL POETIQUE.

Le plus brillant de tous, & qu'on nommoit spécialement l'*Hierophante*, ou *celui qui révéle les choses saintes*, étoit habillé de manière à représenter le démiurgue, l'être qui conduit l'univers. Le second étoit le *porte-flambeau*, & avoit rapport au soleil. Le troisième qu'on nommoit l'*Adorateur*, & qui se tenoit proche d'un autel, représentoit la lune. Le quatrième qu'on nommoit *le sacré messager*, avoit rapport à Mercure (*a*). Ramenons & l'histoire & les cérémonies à la vérité.

Le voyage de Cérès est un tissu d'historiettes inventées pour donner quelque sens aux termes & aux figures qu'on conservoit dans les fêtes sans y rien comprendre ; mais qui dans leur première institution tendoient à représenter le bouleversement des dehors de la terre causé par le déluge, les changemens de l'air & des saisons, la perte de l'ancienne abondance, & les longues traverses que le labourage avoit eu à surmonter. L'Isis qui paroissoit dans cette fête commémo-

(*a*) Ἐν δὲ τοῖς κατ' Ἐλευσῖνα μυστηρίοις ὁ μὲν ἱεροφάντης εἰς εἰκόνα τοῦ Δημιουργοῦ εἰσκευάζεται· ὁ δᾳδοῦχος δὲ εἰς τὴν Ἡλίου· καὶ ὁ μὲν ἐπὶ βωμῷ, εἰς τὴν σελήνης· ὁ δὲ ἱεροκῆρυξ, Ἑρμοῦ. *Euseb. praeparat. Evang. l.* 3.

rative

rative du triste état des hommes après le déluge, représentoit la terre, & on lui donnoit alors un nom propre à exprimer le changement que le déluge avoit introduit dans notre demeure dont il avoit bouleversé & rompu les dehors. On la nommoit Cérès, qui signifie *ruine*, *fracture*, *bouleversement* (a). Cette mere désolée pleure la perte de sa chère fille. Elle regrette l'abondance perdue, l'ancienne fécondité que les eaux sorties de dessous terre lui avoient enlevée. Elle pleure le blé caché & confondu avec une foule de mauvaises plantes qui l'étouffent, ou jetté inutilement dans des campagnes stériles, ou emporté par les vents & par le ravage des grandes eaux. Ce sens n'est pas équivoque. Perephatta signifie *l'abondance perdue* (b), & Persephone ou Proserpine signifie *le blé caché*, *le blé égaré* (c).

LA THÉOGONIE.

Les torches de Cérès.

Les hommes furent long-tems dans la peine, désolés par les pluyes & par le froid, contraints d'amasser des tiges de

(a) קרץ *cerets*, *confractio*, *excidium*, bouleversement. *Jerem.* 45 : 20.

(b) De פרי *peri*, fruit, & de פתת *patat*, perir, manquer, vient פרפתח *perephattah*, le blé détruit, le blé manquant.

(c) De *peri*, fruit, blé; & de ספן *saphan*, cacher, vient פרספנה *persephoneh*, le blé égaré.

férules, ou d'autres matières séches ou résineuses pour faire des torches également propres à les réchauffer, & à éclairer les longues nuits d'hyver inconnues jusqu'alors. De-là les torches inséparables des signes commémoratifs de ce triste état du genre humain.

Les pavots de Cérès.

Pour vivre, on fit dabord usage de graines ou d'huile de sésame ; on employa les glands, les grenades, les autres fruits, & les moindres baies qu'on trouvoit à l'avanture parmi les ronces & les brossailles. Peu-à-peu on apprit à cultiver régulièrement quelques semences. Le pavot par sa promptitude à venir, & par la multitude de ses graines, fut la plante qui dans les commencemens les accommoda le mieux, & dont les têtes se voient souvent dans la main de Cérès. Une première *recolte* plus *abondante* qu'auparavant, fit renaître l'espérance & la joie. C'est tout ce que veut dire *Bobo* (a). On inventa la charue pour diligenter *la rupture des sillons*, c'est le sens

(a) De בא *bo*, *proventus*, בואבוא *boho*, *proventus duplex*. C'est l'usage des Orientaux de répéter le même mot pour en fortifier, ou pour en doubler le sens. *Saint, saint* signifie Très-saint. *Des puits* & *des puits*, signifient un grand nombre de puits. Avoir un cœur & un cœur, c'est avoir le cœur double. *Bo*, veut dire le produit des semailles ; *Bobo*, un produit double, une ample recolte.

le Triptolème (*a*), qui est un Horus tenant en main le fer ou le manche d'une charue. Par le secours du bois & de l'osier qui se prêtent facilement à tout, on multiplia *les instrumens* propres à aider le travail de l'homme, & à conserver sa recolte. C'est le sens de *Célée* (*b*), sens qui se trouve encore dans les inventions que Virgile lui attribue en le métamorphosant en homme, & en le faisant présider à la fabrique des *instrumens rustiques*. *On accoutuma la multitude* à suivre une méthode uniforme : c'est ce que signifie *Eumolpe* (c).

LA THÉOGONIE.

Enfin le blé lui-même, le froment fut découvert ou porté par-tout, & cultivé avec succès. Perséphone fut retrouvée. Mais l'abondance n'égaloit plus comme avant le déluge, la durée de l'année entière. La terre ne jouissoit de la compagnie de sa fille que durant six mois, & elle lui étoit enlevée avec la verdure durant l'hyver. Il ne faut pas être surpris que cette histoire ou cette emblême ait été

Alternative des six mois.

(*a*) De טרף *tarap*, rompre, & de תלם *telem*, sillon, טרפתלם *triptolem*, l'ouverture des sillons.

(*b*) כלי *celi*, vaisseau, outil.

*Virgea praterea Celei vilisque supellex.* Georg. l. 1.

(*c*) De עם *Wam*, le peuple, & de אלף *alap*, apprendre, *olep*, apprennant, עמאלף *eumolep*, le peuple instruit, & mis en régle.

imaginée en Syrie ou en Sicile, plûtôt qu'en Egypte, où il n'y a qu'un mois ou deux d'hyver.

Toute cette histoire se peignoit par autant de symboles qui avoient chacun leur nom spécial. L'un étoit Isis ou Cérès éplorée, qui allume des torches pour rechercher Péréphatta.

L'autre étoit Bobo qu'on représentoit devant Cérès la robe pleine de provisions, & essayant de la consoler. Un troisième étoit Triptolème ou la charue inventée & conduite par Horus. Une autre peinture se nommoit Célée. C'étoit Horus qui réunissoit les instrumens rustiques perfectionnés par l'usage. Cet Horus se nommoit aussi Eumolpe, qui est la même chose que Ménès : c'est-à-dire, *la régle du peuple*. Au lieu de s'en tenir à cette simplicité, les Grecs imaginèrent cent contes frivoles sur chacun de ces termes, & en firent autant de personnages qui avoient vécu & régné à Eleusis ou dans le voisinage.

Les préparatifs des mystéres.

La fète où l'on conservoit les signes commémoratifs de l'ancien état du genre humain, étoit célébre en Egypte, en Phénicie, & en Sicile. Elle passa avec tout son appareil en Gréce. Mais comme les traits de la peinture allégorique don-

nèrent lieu aux Grecs d'imaginer autant de personnages & d'avantures distinguées qu'il y avoit de piéces dans la peinture; de même les bonnes pratiques usitées dans la fête donnèrent occasion à cent cérémonies inquiétes où l'on ne voit plus que les vestiges du premier esprit qui animoit les assemblées de religion.

LA THÉOGONIE.

Noë & les premiers patriarches recommandoient dans l'assemblée des peuples le désintéressement, l'amour du travail, la frugalité, la chasteté, & la paix. Aux approches des fêtes, ils leur recommandoient le recueillement, le jeûne, & l'éloignement des plaisirs, même légitimes, pour n'être occupés dans la celébration des sacrifices, que des sentimens les plus propres à ranimer leur vertu & à perfectionner leur conduite. Ces leçons & ces préparations se conservèrent dans les grandes fêtes, & sont parvenues jusqu'à nous. Mais l'esprit de religion qui les avoit inspirées, se perdit parmi la plûpart des nations. Elles dégénérèrent en de pures pratiques sans ame. Ensuite on les regarda comme ce que le culte avoit de plus important. Dans leur origine, elles étoient, comme elles le sont encore parmi nous, ou des

Vestiges de l'ancienne religion dans les austérités excessives de l'idolâtrie.

LE CIEL POETIQUE.

effets de la pieté, ou des moyens de l'animer. On les crut autant de sources de mérites : on y mit sa confiance : on y rafina : on y ajoûta d'une année à l'autre, & d'un pays à l'autre. On crut être dévot à mésure qu'on multiplioit les pratiques. Il ne falloit que compter pour être sûr de son fait : tant de jours, tant d'heures, tant de formules, tel nombre de prières : ces articles acquittés, les dieux devoient être contens, & on étoit certain par-là d'avoir la moisson ou la vendange désirée. Ces idées perverses qui attachent aux pratiques extérieures plus de mérite qu'à la justice & à l'esprit de pieté, donnèrent lieu à la vie toute cérémonieuse des prêtres Egyptiens ; aux jeûnes outrés des prêtresses de Vénus la céleste : à l'usage continuel de la ciguë, & aux refroidissemens meurtriers des prêtres de Cerès (*a*) ; aux macerations sanguinaires des prêtres de Baal & de la déesse de Syrie ; à la mendicité paresseuse des prêtres de Cybèle ; & à tant d'autres dévotions puériles, grimacières, superstitieuses, ou cruelles, qui avoient bien une apparence de religion, mais qui

(a) *Hierophantas . . . . . . . usque hodie cicuta sorbitione . . . . . . viros esse desinere.* S. Hieronym. contra Jovinian. lib. 1.

n'honoroient point Dieu, n'aidoient en rien le prochain, & ne rendoient ni l'homme meilleur, ni la société plus heureuse. Cependant au travers de ces excès, on retrouve sensiblement la religion primitive dont ils sont les abus. Si dans les fêtes de Cérès ou d'Isis, on outroit jusqu'à l'extravagance la forme des gestes & des situations, le récit scrupuleux des formules de prières, la longueur des villes, la pureté extérieure, l'abstinence, la privation de tout plaisir, & l'éloignement des distractions; c'est parce que toute la religion étoit réduite à ces dehors. Ceux qui les pratiquoient n'en connoissoient ni le principe, ni le sens, ni la destination. Ce n'étoit plus qu'une dévotion artificielle, ou le squélette de l'ancienne religion. Mais tout cœur droit & sans prévention, y reconnoîtra sans peine les intentions des premiers instituteurs qui connoissoient le prix de la régle, la beauté de l'ordre, & les avantages du recueillement. En effet quoique les exercices de religion ne donnent pas la religion, ils en sont le fruit. Un cœur religieux ne peut qu'être fidéle aux exercices que la piété a établis: & pouvoit-on moins attendre que des leçons de travail, de frugalité, de cha-

LA THEOGONIE.

LE CIEL POETIQUE. steté, & d'espérance pour l'autre vie, de la part des Patriarches qui adoroient en esprit & en vérité. On apperçoit donc le même esprit dans les leçons de Noé, & dans celles de Jesus-Christ. L'unité de cet Esprit retrouve encore des témoignages jusques dans les austérités insensées des fêtes payennes. On sent qu'elles ne sont qu'une dépravation des leçons de cet amour de la justice & de la sainteté, que Noé enseigna à ses enfans, & qui fait le caractère des vrais Chrétiens.

Une longue description de toutes les purifications & de toutes les autres cérémonies qui remplissoient les premiers jours de la neuvaine de Cérès, auroit fatigué mes Lecteurs, & n'entre point dans mon plan, qui est sur-tout d'arriver à l'origine de ces établissemens. Il en sera ici de même de la longue procession qui se faisoit d'Athènes à Eleusis, & des différentes marches qui étoient propres à chacun des neuf jours. Les Grecs avoient fondé les particularités de ce menu cérémonial sur les petites avantures qui composoient l'admirable histoire du passage de Cérès dans leur pays. Bornons-nous à ce qui provenoit de l'Orient. Tel étoit le coffre & les

corbeilles où l'on portoit les symboles de l'ancien labourage, de ses traverses, & de ses progrès. Mais le Lecteur les connoît. Ce qu'on portoit dans les fêtes de Cérès à Eleusis, est la même chose que ce qu'on portoit dans les fêtes d'Isis. J'en ai donné le détail d'après saint Clement d'Alexandrie qui avoit vû ces fêtes en Egypte. Je crois en avoir trouvé le sens dans le concours singulier d'une foule de mots & de figures qui nous ramènent au labourage & aux réglemens de la société. Passons donc à l'explication de l'autopsie, ou de la manifestation de la vérité qui étoit tout le but des mystères. LA THÉOGONIE.

Nous ne savons pas ce que disoient, après la dissipation des ténébres & des tonnères simulés, les quatre personnages qui révéloient les choses saintes aux assistans. Mais nous n'en avons aucun besoin. En réunissant ce que Cicéron nous a appris, avec les fonctions & les noms de ces quatre personnages, tout devient fort intelligible. L'Autopsie.

Le Démiurge, ou le fabricateur du monde qui avoit un habit si magnifique, si mystérieux, & si vénérable, a rapport au cercle aîlé qui préside à tout dans les tableaux Egyptiens. C'étoit l'intelligen- Le Démiurge.

LE CIEL POETIQUE. ce, l'esprit, la source de l'être & de la beauté, celui à qui tout obéit : c'étoit Dieu.

Le porte-lumière. Celui qui venoit ensuite étoit aussi très brillant : mais il n'étoit qu'en second. Il rendoit hommage au premier, & se nommoit le *porte-lumière* (*a*). C'est la même chose que l'Osiris Egyptien : c'est le soleil.

L'Assistant de l'Autel. Le troisième personnage qu'on nommoit l'*assistant de l'autel*, l'*adorateur* (*b*), passoit chez les Grecs pour représenter la lune, parce qu'il portoit un croissant sur sa tête. Mais on voit par-là que ce personnage étoit Isis. Or nous savons qu'Isis avec son croissant, signifie, non la lune, mais la néoménie, ou l'établissement des différentes fêtes pour louer Dieu de toutes les productions de la terre. Et c'est pour cela même que ce troisième personnage se tenoit auprès d'un autel, & se nommoit l'*adorateur*.

L'Hiérocéryce. Le quatrième étoit nommé le *messager des dieux* (*c*), ou Hermès, ce qui répond à l'Anubis Egyptien. Or cet Anubis

(*a*) Le *Dadnque*, *de* δαὶς, flambeau, & de ἔχω, avoir, porter.

(*b*) ὁ ἐπὶ βωμῷ, l'assistant de l'autel.

(*c*) L'*Hiérocéryce*, de ἱερὸς, sacré; & de κήρυξ, interpréte.

avec sa tête de chien, & sa mesure du Nil accompagnée de deux serpens, n'est que le salutaire avis que donne à tems la canicule de se sauver, & de se procurer la subsistance par l'observation de la crûe des eaux. Ainsi cette autopsie ou manifestation de la vérité, étant rappellée à la première intention de la cérémonie des fètes rurales, se réduisoit originairement à faire entendre au peuple assemblé quatre choses qu'on n'osa plus lui dire, quand il eut converti les symboles en autant de dieux. LA THEOGONIE.

1°. On l'avertissoit de glorifier de toutes choses l'Etre suprême, l'unique intelligence, qui mène à son gré l'univers.

2°. On lui annonçoit le progrès du soleil, & la circonstance du mois, ou l'ordre de l'année.

3°. On lui annonçoit l'ordre des fètes.

4°. On lui recommandoit d'observer les jours caniculaires, & la crûe de l'eau en Egypte, ou d'autres circonstances qui intéressoient le labourage selon la nature du pays. Rien n'étoit mieux entendu que cette fête dans la simplicité de son institution. Cicéron en a très-bien compris la fin & l'intention qui étoit

LE CIEL POETIQUE.

d'apprendre aux hommes à subsister, à régler leur travail, à vivre en paix, & à espérer, en honorant Dieu, un meilleur avenir. Enfin il n'est pas possible d'exprimer mieux l'intention de ces fètes, selon la pensée de Cicéron, ou selon mon explication, qu'en leur donnant le nom qu'elles portoient. En Gréce on les nommoit les *Thesmophories* (a) : en Phénicie, & chez les anciens Latins, on les nommoit les *Palilies* (a) ; c'est-à-dire, chez les uns & chez les autres, *la fête des réglemens.*

Récapitulation.

Réunissons ici sous un même coup d'œil ce qui étoit cru ou pratiqué par les plus anciens Patriarches, chez les premiers Egyptiens, chez les Hébreux, chez les premiers Arabes, chez les Chananéens du premier âge, chez les Phéniciens, & chez les plus anciens Grecs : nous trouvons d'une manière uniforme que tous honoroient le Très-haut, l'Etre suprême, le pere de la vie ; que tous s'assembloient à la néoménie, & dans les tems réglés pour louer Dieu ; que tous offroient des sacrifices de reconnoissance ; que tous y joignoient l'offrande du pain

(a) *Θεσμοφορία, legislatio.*

(b) פליליא *pelilia*, l'ordre public. *Isai.* 28 : 7. פלילי *pelili*, *reipublica moderator.* Job 31 : 28.

& du vin, du sel, des fruits de la terre, en un mot des élémens de la vie; que tous mangeoient en commun ce qui avoit été béni par la prière; que ces assemblées, quoique principalement destinées à louer Dieu, servoient aussi à instruire le peuple, soit de ce qui intéressoit les mœurs, soit de ce qui intéressoit le labourage & l'ordre public; que tous traitoient honorablement les morts; qu'ils connoissoient une justice qui feroit un jour le discernement des bons & des méchans; & qu'enfin ils attendoient une autre vie. LA THÉOGONIE.

Ces objets de leur créance, & le fond de leur pratique, n'ont été détruits nulle-part, mais défigurés par l'addition d'une infinité d'idées nouvelles, & de coûtumes absurdes.

Le culte spirituel, & l'adoration en esprit & en vérité, furent convertis par la cupidité en une religion toute charnelle qui souhaite plus les biens de la terre que la justice. L'indifférence & la grossièreté du peuple, lui firent négliger l'intelligence des signes anciennement établis pour l'instruire. La même ignorance lui fit convertir les signes du soleil, des saisons, & des fêtes, ou les hommes & les animaux symboliques, en autant de dieux

LE CIEL POETIQUE. dont son imagination peupla le ciel. Une nouvelle méprise fit prendre ces prétendus hommes ou femmes célestes pour des personnes autrefois distinguées sur la terre, & transportées dans les astres après leur mort. L'abus du langage & des animaux figuratifs, introduisit la vénération des animaux réels, la persuasion de la métempsycose, & une vie toute pleine de pratiques superstitieuses.

Les magnifiques cérémonies par lesquelles les Egyptiens retraçoient sans cesse aux yeux des assistans la créance des premiers hommes sur le jugement de Dieu, & sur l'espérance qui doit tranquilliser les gens de bien aux approches de la mort, furent prises pour la peinture du lieu où les ames sont renfermées, & firent éclore l'enfer d'Orphée tout aussi ridicule que le ciel des poëtes.

Ce qu'une tradition inéfaçable & attachée à des pratiques constantes, put conserver de la doctrine ancienne, se trouva si peu d'accord avec les idées populaires, que les prêtres se crurent obligés d'user de beaucoup de circonspection, & de recourir non-seulement à l'épreuve de leurs disciples, mais encore au serment du secrèt. La raison des prêtres se dérouta elle-même dans ce laby-

rinthe de signes obscurs & de pratiques mystérieuses. Vintent ensuite les sistêmes. L'un chercha dans tout cet appareil de cérémonies & de fables, une physique suivie: & prenant les dieux pour les différentes parties de la nature, il éteignit toute religion par principe de philosophie. Un autre chercha une suite de morale & de maximes instructives sous l'écorce des fables les plus scandaleuses. D'autres y crurent trouver la plus profonde métaphysique: & l'on est encore moins blessé de la simplicité grossière de l'Egyptien, qui prend un homme pour un homme, & un bœuf pour un bœuf, que du sublime galimathias d'un Platonicien qui voit par-tout des Monades & des Triades; qui trouve dans une figure d'Isis présentée au milieu d'une assemblée de laboureurs, le monde archétype, le monde intellectuel, & le monde sensible; ou qui cherche le tableau de la nature universelle dans les piés d'un bouc; ou qui découvre l'efficacité des impressions de ses génies imaginaires dans la corne d'un bœuf.

LA THÉOGONIE.

C'est ainsi que les savans, par l'habitude où ils sont de creuser & de chercher des explications singulières, ont embarassé une matière qui étoit fort simple.

La religion des Egyptiens & tout le paganiſme qui en eſt provenu, ne ſont que la religion des Patriarches, dépravée par des additions extravagantes. Il ſuffit de jetter l'œil ſur cet aboyeur qui a ſur les épaules une tête de chien, & des aîles aux piés, pour ſentir que cette figure étoit un avis de ſonger à la retraite. Au ſeul aſpect du corps d'un lion joint à la tête d'une jeune fille, on apperçoit, comme pluſieurs anciens l'ont vû avant moi, que cet aſſortiment a rapport au paſſage du ſoleil ſous les ſignes du lion & de la vierge. On juge ſans peine de la deſtination des autres figures par celles-là. Toutes ſervoient évidemment de marques & de caractères. Comment donc ſont-elles devenues des dieux, ſi ce n'eſt parce que ces figures ont été converties par l'ignorance & par la cupidité du peuple, en autant d'objèts réels, en autant de puiſſances conformes à ſes inclinations: ce qui a produit un culte inſenſé, & un prodigieux amas de fables, puis des ſiſtêmes philoſophiques auſſi riſibles que les fables. A l'exception de quelques aſſemblées régulières, où l'autorité publique maintint avec d'anciens uſages, quelques veſtiges de la vérité, le tout dégénera de plus en plus par la liberté des embeliſſe-

mens & des interprétations. Les dieux se multiplièrent dans la bouche du peuple comme les symboles, & même à proportion des différens noms qu'on donnoit à un même symbole. Souvent les plus petites équivoques provenues de la diversité de la prononciation, souvent la diversité des habits que la figure portoit, souvent le simple changement de lieu, un rien de plus ou de moins, formoit un nouveau dieu. Nous avons vû combien Isis prit de différentes formes sous lesquelles on a d'abord eu quelque peine à la reconnoître. Moloc, Baal, Marnas, Adonis, Atys, Ammon, Jupiter, ne sont tous que le même Osiris. Thot, Anubis, Hermès, Camille, Dédale, Icare, Mercure, Esculape, & Janus, ne sont que la canicule déguisée. Ménès, Minos, Ménophis, Mnévis, Memnon, Apollon, Mars, Dionysus, Bacchus, Osiris le jeune, Protée, Hercule, ne sont qu'Horus diversifié. Souvent on confondit deux symboles. La lyre, dont Mercure passe pour être l'inventeur, se trouve aussi dans les mains d'Apollon, & l'on mèt encore auprès de celui-ci le serpent qui est inséparable d'Esculape; parce que les symboles de la canicule & du labourage avoient un rapport essentiel à la célébrité

LA THÉOGONIE.

des fêtes, & à la ſubſiſtance de la ſociété. Souvent au contraire un même ſymbole donna naiſſance à pluſieurs divinités nouvelles, en changeant de nom & d'attribut, ou en paſſant d'une province dans une autre. C'eſt ainſi que l'Eſculape d'Epidaure a un emploi fort différent du Marcol des Chananéens ; quoiqu'ils ne fuſſent l'un & l'autre que le Thot, l'avis de l'étoile qui procuroit aux Egyptiens le ſalut & les richeſſes.

Par cette multiplicité de protecteurs, il y avoit à choiſir & de quoi contenter tous les goûts. Chaque canton eut ſes dieux tutélaires, dont on faiſoit l'hiſtoire, & dont on montroit les monumens. C'étoient des dieux du pays, des dieux amis, & ſur leſquels on pouvoit compter. Il étoit bien naturel de leur donner la place d'honneur. Mais cette prédilection n'alloit pas juſqu'à fermer la porte aux dieux étrangers. On ne vouloit ſe brouiller avec aucune de ces puiſſances. On les admettoit à la compagnie les uns des autres : & ſouvent des dieux éclos ou ſortis d'un même ſymbole ſe trouvoient enſemble avec un équipage & des fonctions qui les faiſoient croire provenus de familles & de régions fort différentes. Quelquefois il arrivoit entr'eux des que-

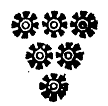
relles pour le pas. Leur noblesse étant assurément fort difficile à débrouiller, puisqu'elle étoit comme celle de bien de nos divinités terrestres, tout-à-fait imaginaire; les chroniqueurs Grecs prirent soin de leur faire des généalogies: ils s'en tirèrent le mieux qu'ils purent. On peut voir dans les traités de Plutarque, & surtout dans la Préparation Evangelique d'Eusebe, l'étrange variété d'avantures & d'occupations que les Africains, les Phéniciens, & les Phrygiens attribuoient aux mêmes dieux. La cour céleste n'étoit pas en Egypte la même qu'en Gréce. En Egypte c'étoit Osiris qui éclairoit le monde: en Gréce on déchargea Osiris ou Jupiter de ce soin: on lui laissa le sceptre & la foudre. Mais le char du jour fut donné à Horus ou Apollon qui en qualité de symbole des travaux rustiques portoit par abbréviation les marques de la situation du soleil ou le caractère de la saison. Apollon partagea donc avec son pere la conduite du monde.

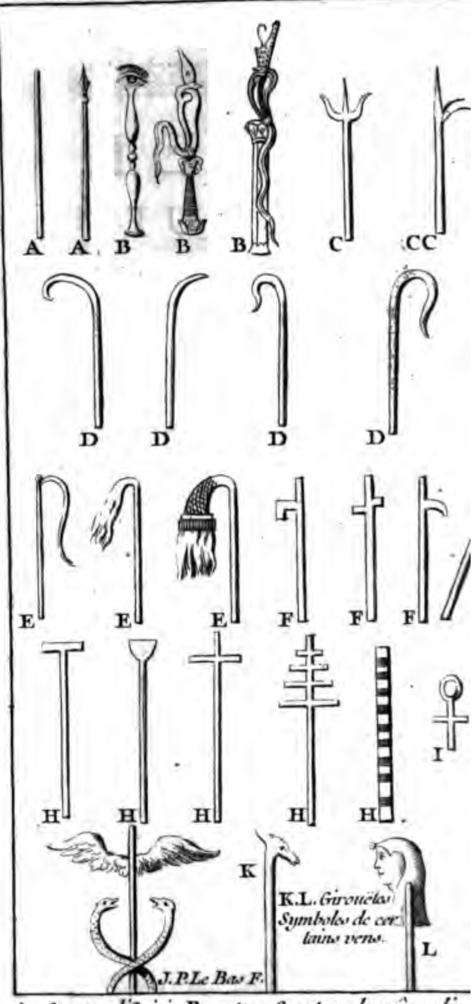
LA THE'OGONIE.

Jupiter ne pouvoit pas tout faire ni être par-tout. On lui donna ainsi des lieutenans avec des districs séparés. Tout prit forme: les fonctions & les histoires des dieux s'arrangèrent; & en mettant sur leur compte ce que chaque nation en

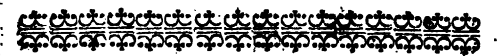
LE CIEL POETIQUE.

publioit à sa façon; en y ajoûtant les avantures des ministres des temples, & celles des rois qui en avoient favorisé le culte; mais sur-tout en excusant les désordres des femmes par les prétendus déguisemens de ces dieux épris de leur beauté, ils formèrent cet amas de mythologie, où il n'est pas surprenant qu'on ne trouve, ni sens, ni liaison, ni ordre des lieux, ou des tems, ni aucun égard pour la raison, ou pour les mœurs. Quelque insensés que soient la plûpart de ces récits fabuleux, comme ils ont fait partie de l'étrange théologie de nos peres, on a de tout tems essayé d'en découvrir la véritable origine. J'ai risqué mes conjectures sur le même sujèt, parce qu'elles m'ont paru approcher de la certitude, & que le tout se pouvoit développer avec autant de bienséance que de profit. Quant aux menues particularités de ces folies, il n'en est plus de même. Le recueil en formeroit de très-gros volumes, & il n'y a point de matière où il soit plus permis de borner ses connoissances.






A. Sceptre d'Osiris. B. autres Sceptres du même lieu
té d'un oeil: l'autre d'un Serpent et d'un bonnet royal.
serpent et d'un trône &c. C. Symbole de la Navigatio
viron Symbole du passage, ou du trepas. D. Bâton p
ou marque d'un gouvernem.t plein d'affection. E. Le
siris. F. La Clé d'Osir. G. Equerre ou 1.ere Lettre de l'
nute pour marquer le P.er Mois de l'Année. H. Mas
Mesure abrégée.



# LE CIEL POËTIQUE.

## CHAPITRE TROISIÈME,

## LA DIVINATION.

TOutes les piéces de l'ancienne écriture étoient parlantes, puiſqu'elles étoient ſignificatives. Ce qu'on retint de tous ces anciens caractères, c'eſt qu'ils inſtruiſoient les hommes ſur tous leurs beſoins : & la choſe étoit très-véritable en la prenant bien. Mais dès qu'on crut la pierre, les métaux, les élémens, & les aſtres capables d'adreſſer aux hommes des diſcours réels, ou de leur envoyer de deſſein prémédité des meſſagers ou des avis ſur l'avenir ; cette groſſièreté remplit la ſociété de ténébres, de petiteſſes, & de pratiques ſuperſtitieuſes.

Après que les principales figures de l'écriture aſtronomique & ſacrée eurent été converties par l'ignorance de leur ſignification en autant de puiſſances pré-

LE CIEL POETIQUE. posées au gouvernement des différentes parties du monde, & attentives à instruire l'homme de tout ce qui l'intéressoit ; les figures accessoires qui servoient à varier la signification des clés de l'écriture, donnèrent lieu à de nouveaux égaremens, aussi déplorables que l'idolâtrie même. Les oiseaux, les serpens, les feuillages, les sceptres ou bâtons d'honneur, les bâtons croisés & destinés à mesurer les crûes du Nil ; les bâtons courbés ou surmontés d'une tête & d'une avance propre à prendre le vent ; les flutes, les lyres, les sistres & autres instrumens de musique, symboles naturels des fêtes & de la reconnoissance qui en est l'ame ; joignons à cela les formules d'expressions usitées dans les cérémonies ; certains gestes significatifs & prescrits par le Rituel ; les liqueurs, le sel, & les chairs des victimes qui étoient des offrandes inséparables des assemblées de religion ; en un mot tous les accompagnemens des figures qui étoient prises pour des dieux parlants aux hommes, furent interprétés dans le même sens, & regardés comme autant de marques par lesquelles ces dieux nous faisoient connoître leurs volontés, & avertissoient les hommes du succès de leur labourage, de leurs ma-

riages, de leur navigation, de leurs guerres, & de toutes leurs entreprises. LA DIVINATION.

Mais comment s'est-il pu faire, me dira-t-on, que tout l'appareil de la religion ait généralement pris un tour si étrange, & que les symboles ou les cérémonies dont le peuple ne savoit plus le sens fussent regardées comme autant de signes de l'avenir? La réponse est aisée. Cette fausse interprétation des figures accessoires étoit comme celles des figures principales, fondée sur ce qui frappoit les yeux, & sur le langage commun qu'on tenoit en voyant ces figures. C'est en prenant tout à la lettre que les peuples reçurent presqu'universellement les augures, la persuasion des influences planétaires, les prédictions de l'astrologie, les opérations de l'alchymie, les différens genres de divinations par les serpens, par les oiseaux, par les bâtons, & une infinité d'autres; enfin la magie, les enchantemens, & les évocations. Le monde se trouva ainsi tout rempli d'opinions insensées, dont on n'est pas partout également revenu, & dont il est très-utile de bien connoître le faux, parce qu'elles sont aussi contraires à la vraie piété & au repos de la vie qu'à l'avancement du vrai savoir.

LE CIEL POETIQUE.

On ne doit pas craindre que j'entreprenne ici de réfuter ces prétendues sciences par l'exposé de leurs principes: elles n'en ont point. Tout ce qu'on y prédit, tout ce qu'on y promèt, même en procedant le plus méthodiquement, n'est qu'illusion toute pure: & pour en être convaincu tout d'un coup, il ne faut que les rappeller à leur origine. Elle se présente ici sans efforts. La naissance de ces folies qui ont tyranisé le genre humain, est une suite évidente de ce que nous avons établi dans les chapitres précédens.

## I.

### *Les Augures.*

Origine & fausseté des Augures.

Pour peu que mes Lecteurs aient parcouru l'histoire ancienne, ils se peuvent rappeller d'avoir souvent vû les Romains les Sabins, les Etrusques, les Grecs, & bien d'autres peuples, fort attentifs à ne rien entreprendre d'important sans avoir consulté les oiseaux, & sans tirer pour l'avenir des conséquences favorables ou desavantageuses, tantôt du nombre, tantôt de la qualité des oiseaux qui traversoient l'air, ou de l'inspection du côté d'où ils partoient, & de la route qu'ils

tenoient

tenoient (*a*). On peut encore se souvenir que pour n'être pas livrés à la longue attente d'un oiseau trop lent à se présenter, les prêtres des faux dieux avoient introduit l'usage des poulets sacrés, dont on posoit la cage au milieu de l'assemblée des peuples, & dont les magistrats observoient gravement les façons brusques & les mouvemens les plus fantasques. On avoit réduit en art, & rappellé à des régles constantes, toutes les conséquences qu'il falloit tirer pour l'avenir des différentes manières dont ces animaux capricieux laissoient tomber ou avalloient la mangeaille qu'on leur avoit présentée. Combien de fois n'a-t-on point vû les prêtres du paganisme, soit par intérêt, soit par entêtement pour ces régles chimériques, troubler ou arrêter les entreprises les plus importantes & les mieux concertées, par la considération du caprice d'un poulèt qui avoit refusé de manger? Auguste, & bien d'autres personnages éclairés, se sont mocqués des poulets & des divinations sans aucun accident fâcheux. Mais quand les généraux d'armée, dans les siécles de la république,

LA DIVINATION.

(*a*) Tite-Live peut suffire pour en avoir la preuve. Voyez aussi *Horat. Carm. lib. 3. impios parræ recinentis omen ducat.*

LE CIEL POETIQUE. manquoient une entreprise ; les prêtres & les peuples en rejettoient la faute sur la négligence avec laquelle on avoit consulté, & plus communément encore sur ce que le général avoit préferé ses lumières aux avis des poulets sacrés. Ce n'est pas sans quelque indignation qu'on voit ces dangereuses petitesses subsister dans le plus haut crédit chez des peuples pleins de grandeur d'âme, & les plus beaux esprits en faire en apparence des apologies serieuses.

Cicéron nous a conservé le bon mot de Caton * qui avouoit qu'une de ses surprises étoit de voir un Aruspice en regarder un autre sans rire : & je ne doute pas que quand cet orateur, si judicieux, faisoit ses fonctions de prêtre des Augures, il ne fût prêt à perdre contenance toutes les fois qu'il se rencontroit vis-à-vis quelqu'un de ses collégues marchant d'un air grave, & haussant le bâton augural pour déterminer les espaces du ciel & de la terre, hors de l'étendue desquels les accidens de l'air cessoient d'être prophétiques. Cicéron sentoit parfaitement le vuide de ces usages. Après avoir remarqué dans le second livre de la Divination que jamais un plus grand intérêt n'avoit remué les

* *De Nat. Deor. l. 2.*

Romains que la querelle de César & de Pompée, il n'hésite pas à confesser que jamais on n'avoit tant consulté les Augures, les Aruspices, & les Oracles; mais que les réponses qui étoient sans nombre n'avoient pas été suivies des évènemens qu'elles promettoient, ou avoient été suivies d'évènemens tout contraires (*a*). Après cet aveu, qui mèt en poudre tout l'art des prédictions, Cicéron ne laisse pas par une fausse prudence d'en maintenir la pratique. Il aimoit mieux laisser le peuple dans l'erreur que de courir le risque de l'irriter en travaillant à le délivrer d'une superstition pernicieuse & criminelle. Il est inutile après cela de vouloir expliquer en quoi consistoit l'art des Aruspices, & celui des Augures. Ce n'est point un art. Mon Lecteur entend ce que c'étoit que les oiseaux dans l'écriture symbolique, & je ne doute pas qu'il ne soit tenté de rire en voyant la différence des oiseaux que l'Italie consultoit, d'avec ceux qui servoient dans l'ancienne Egypte à donner aux peuples des avis salutaires. J'avoue que dans les tems postérieurs, à

LA DIVINATION.

(a) *Responsa innumerabilia quæ aut nullos habuerunt exitus aut contrarios. Hoc civili bello dii immortales quam multa luserunt!*

LE CIEL POETIQUE.

Memphis aussi bien qu'à Rome, on examinoit fort sérieusément le nombre, la direction, l'arrivée, ou le départ de certains oiseaux ; qu'à Memphis & à Alexandrie on régloit les entreprises sur l'inspection d'une poule d'Afrique, comme on le faisoit à Rome sur l'inspection d'un poulèt Italien. Mais les oiseaux que consultoient les anciens prêtres d'Egypte, & qu'ils avoient recommandé au peuple de bien considérer, n'étoient des oiseaux que dans l'écriture, & dans le langage. L'épervier, dont on souhaitoit si fort le retour vers le midi, n'étoit pas un épervier. La huppe, dont on attendoit l'arrivée & le vol vers le Nord, n'étoit pas une huppe. La poule de Numidie, & l'Ibis qui paroissoient dans les affiches publiques, n'étoient ni une cigogne noire, ni une poule pintade. C'étoient là les noms & les figures, ou les signes des vents redoutés ou désirés, mais ce n'étoient pas des oiseaux.

L'Horus qui porte un instrument de géométrie, ou bien un cornèt pour annoncer des ouvrages publics, ou un long bâton terminé par une tête soit d'homme, soit d'oiseau, étoit le labourage, attendant une saison, un cours d'air favorable à l'arpentage, aux semailles, ou à d'autres

travaux. La baguette légère qu'il porte dans ses mains, étoit quelquefois toute autre chose qu'un appui ou un bâton d'honneur. L'usage d'une girouette pour prendre le vent est aussi ancien que la nécessité d'y avoir recours : & la vûe de cet instrument, diversifié selon les circonstances du pays & des saisons, pouvoit parfaitement régler le laboureur sur le vent qu'il falloit attendre, & sur la nature du travail qui convenoit à la saison. Mais les mêmes signes pris littéralement ne pouvoient plus occasionner que des pratiques ridicules & dépourvûes de sens. On avoit beau tourner cérémonieusement la courbure ou l'avance de la girouette vers le Midi ou vers le Nord ; ce bâton n'étant plus une girouette pour démêler le cours de l'air, mais un instrument sacré pour désigner les points du ciel dans l'intervale desquels le passage d'un oiseau avoit une signification bonne ou mauvaise, l'usage d'un tel bâton étoit assurément fort propre à déconcerter toute la gravité de ceux qui le manioient.

LA DIVINATION.

Anciennement, ou dans le siécle de l'institution des symboles, avant que de s'embarquer, de semer, ou de planter, on disoit : *commençons par consulter les*

Les auspices de *avispicium* l'inspection des oiseaux.

LE CIEL POETIQUE. *oiseaux*, & rien n'étoit mieux entendu. On se félicitoit d'avoir été attentif à cet usage : & l'on se reprochoit souvent d'y avoir manqué, parce que ces oiseaux étoient les vents dont l'observation & le cours décidoient de la bonté des opérations & de la justesse ou du succès des précautions. Mais par la suite on s'adressa fort sérieusement aux oiseaux même. Le laboureur ou le voyageur au lieu d'être attentif au soufle des vents d'Orient, d'Occident, de Nord, ou de Midi, dont le besoin lui étoit marqué par des figures de colombe, d'Ibis, d'épervier, ou de huppe, s'avisa, de la meilleure foi du monde, d'attendre pour commencer son entreprise l'apparition de l'oiseau même. La différence, le nombre, la route, les plus petites variétés du vol des habitans de l'air devinrent des signes avant-coureurs de tous les évènemens. En consultant de pareils prophétes, jugez quels avis on en pouvoit recevoir ? Les animaux, les astres, & les oiseaux n'étoient pas les seuls caractères de l'ancienne écriture. Les autres piéces significatives passèrent donc peu-à-peu pour donner des avis tout aussi utiles que ceux qu'on s'imaginoit recevoir du ciel & des oiseaux qui le tra-

versent. On voyoit dans les mains des figures d'Osiris, d'Isis, d'Horus, & de Mercure, tantôt un sceptre, tantôt un jonc servant de plume pour écrire, tantôt un cornèt pour convoquer le peuple, tantôt une canne courbée, ou un bâton d'honneur, propre à désigner une fête par la pensée de celui qui y présidoit avec cette marque de distinction; quelquefois une girouette pour prendre le vent; une perche pour mesurer le Nil; ou bien une tige séche, un roseau, une quenouille, pour désigner l'appui de la vigne, le secours de la tisseranderie, ou d'autres ouvrages utiles à la société. Tous ces signes fort simples furent méconnus. On retint seulement que c'étoient des signes, des leçons, des avis. On attacha sur-tout un privilége tout particulier, en ce genre, au magnifique bâton d'appui, qui caractérisoit le président des assemblées de religion. On s'imagina que la rencontre de certains objèts vis à-vis ces bâtons, après certains mouvements, après quelques cérémonies prescrites, étoient autant d'indications de ce qu'on souhaitoit savoir. Mais la rabdomancie & tout l'art des augures, tant en prenant une girouette ou un sceptre pour un instrument prophétiq-

LA DIVINATION.

Lituus.

La divination par les bâtons.

ῥαβδομαν

LE CIEL POETIQUE. qu'en quittant l'oiseau figuré pour s'arrêter à un oiseau réel, ne pouvoit être qu'un amas de pratiques frivoles. Ainsi sans entrer pour rien dans le menu détail de cette matière des Augures & des signes de l'avenir, où il est aisé de citer abondamment & d'ennuïer, il suffit d'avoir indiqué la naissance des deux premières sortes de divinations pour les couvrir de ridicule.

La vûe perpétuelle des oiseaux symboliques, & l'avis que les prêtres donnoient au peuple assemblé, de se régler en tout sur l'observation de ces oiseaux aïant une fois répandu cette étrange persuasion, que les animaux qui fendent l'air sont autant de messagers que les dieux envoyoient pour nous apprendre leurs volontés, & pour nous détourner de rien entreprendre de fâcheux, le peuple se trouva flatté d'avoir des dieux fort occupés de ses affaires. Il s'attacha par cupidité à ces dieux familiers qui entroient dans ses vûes, qui l'avertissoient de tout, & qui leur épargnoient toutes sortes de malheurs en lui donnant d'un moment à l'autre de nouveaux pronostics de l'avenir. De pareilles divinités furent bien plus de son goût qu'un Dieu scrutateur des cœurs, & qui veut être servi avec droiture, en esprit

& en vérité. Le désir de connoître l'avenir autorisé de la sorte parmi les peuples & fortifié par le langage ordinaire, par le sens apparent des cérémonies, & par un culte, selon eux, destiné à leur faire savoir comment leurs entreprises tourneroient, fit interpréter tout le reste dans le même sens.

LA DIVINATION.

II.

*Les influences.*

Origine du pouvoir attribué à la lune.

Les différentes phases de la lune dont on mettoit les marques avec les feuillages ou les fleurs de la saison sur la tête d'Isis pour annoncer les différentes fêtes de la néoménie, du plein, ou du décours, les accoutumèrent à regarder la lune comme une puissance affectionnée qui leur annonçoit ce qu'il falloit faire ou différer en certains tems, & tout ce qui pouvoit hâter ou retarder les productions de la terre. Isis ou Junon, comme signe, les avertissoit réellement de bien des choses très-importantes : & c est parce que cette figure leur donnoit des avis, qu'anciennement les Latins l'appelloient *la conseillière*, Moneta. Mais quand une fois on fut dans l'usage de prendre cette enseigne pour une déesse habitante du ciel, on lui attribua l'intelligence, la puissance, & le

LE CIEL POETIQUE.

gouvernement de la terre. Ainsi un simple calendrier qui ne pouvoit faire aucun mal, & dont tout le pouvoir étoit d'*indiquer* les tems des assemblées, fut converti en une source d'influences qui s'étendit à tout, & dont une infinité de gens ne veulent pas encore aujourd'hui qu'on les détrompe. A les entendre, c'est la lune qui régle la crûe des cheveux, la plénitude des huîtres & des écrevisses, la réussite de ce qu'on séme, & de tout ce qu'on plante, le cours de nos maladies & l'effèt des remédes. Voyent-ils le plomb blanchir, les pierres s'écailler, & les clochers ou pyramides s'incliner sensiblement vers le sud-ouest? il leur seroit aisé d'en trouver la raison dans l'alternative perpétuelle du chaud, des vents, & des grandes pluyes qui viennent de ce côté où elles nourrissent des mousses capables d'écailler les pierres par les efforts de leurs racines; & où elles minent peu-à-peu les mortoises ou les tenons des charpentes. Mais les esprits prévenus s'accommodent bien mieux de l'ancien langage. Avec la lune ils rendent raison de tout: sans raisonner, ni rien concevoir, ils expliquent tout: & quoiqu'on leur montre que la lumière de cette planéte rassemblée au foyer d'un miroir ardent ne peut pas faire monter

d'un point la liqueur du thermométre ; ils vous soûtiendront qu'elle a la vertu de calciner le plomb, de miner le bois, & de ronger les pierres mêmes. LA DIVINATION.

## III.

### *L'Aruspicine.*

La bienséance avoit, dès les premiers tems, introduit l'usage de ne présenter au Seigneur dans l'assemblée des peuples, que des victimes grasses & bien choisies. On en examinoit avec soin les défauts, pour préférer les plus parfaites. Ces attentions qu'un cérémonial outré avoit fait dégénérer en minuties, parurent des pratiques importantes, & expressément commandées par les dieux. Le choix qu'on faisoit des plus belles victimes, étoit originairement fondé sur la révérence qu'on devoit avoir pour le sacrifice, & même sur un respect fort légitime pour l'assemblée qui y assistoit. Quand on se fût mis en tête qu'il ne falloit rien attendre des dieux si la victime n'étoit parfaite, le choix & les précautions furent portés en ce point jusqu'à l'extravagance. Il falloit à telle divinité des victimes blanches. Il en falloit de noires à une autre. Une troisième affectionnoit les bêtes rousses.

La divination par l'inspection des entrailles. σπλαγχνομαντεία.

*Nigram hyemi pecudem, zephiris felicibus albam.*

Ces distinctions qui étoient provenues des anciennes significations attachées aux diverses parures d'Isis & d'Horus, étant une fois établies, la pratique en devenoit scrupuleuse. Chaque victime passoit par un examen rigoureux; & telle qui devant être blanche, se seroit trouvé avoir quelques poils noirs, étoit privée de l'honneur d'être égorgée à l'autel. La difficulté de trouver des bêtes ou exactement blanches ou exactement noires, ne laissoit pas de faire naître quelque embaras en bien des rencontres, sur-tout quand c'étoit de grandes victimes. Mais on s'en tiroit par un expédient qui étoit de noircir les poils blancs dans les noires, & de frotter de craye tout ce qui se trouvoit rembruni *Bos Cretatus.* dans les genisses blanches. La fausse piété se séduit ainsi elle-même par l'attention qu'elle apporte à blanchir les dehors.

Après avoir immolé les victimes les mieux choisies, on ne se croioit cependant pas encore suffisamment acquité. On en visitoit les entrailles en les tirant pour faire cuire les chairs : & s'il s'y trouvoit quelques parties vicieuses ou flétries ou malades, on croyoit n'avoir rien fait. Mais quand tout étoit sain, & que les dedans comme les dehors étoient sans défaut, on croyoit les dieux contens *, &

* *Litavisse.*

tous les devoirs parfaitement remplis, parce qu'il ne manquoit rien au cérémonial. Avec ces assurances d'avoir mis les dieux dans ses intérêts, on s'embarquoit: on alloit au combat; on faisoit tout avec une entière confiance de réussir; & cette confiance étoit plus capable de les conduire à une fin heureuse, que la protection de leurs divinités imaginaires. LA DIVINATION.

Cette intégrité & ce parfait accord des dedans & des dehors des victimes étant devenus le moyen sûr de connoître si les dieux étoient satisfaits, on en fit comme des augures, la grande affaire des ministres. Ces rubricaires idiots mirent toute la perfection dans l'exacte connoissance des régles qui fixoient le choix & l'examen universel des victimes. Leur grand principe fut que l'état parfait ou défectueux de l'extérieur & des entrailles, étoit la marque d'un consentement de la part des dieux ou d'une opposition formelle. En conséquence tout devint matière à observation. Tout leur parut significatif & important dans les victimes prêtes à être immolées, aussi bien que dans les oiseaux qui traversoient le ciel. Tous les mouvemens d'un bœuf qu'on conduisoit à l'autel, devinrent autant de prophéties. S'avançoit-il d'un air tranquille

LE CIEL POETIQUE. en ligne droite, & sans faire résistance? c'étoit le pronostic d'une réussité aisée & sans traverse. Son indocilité, ses détours, sa manière de tomber ou de se débattre, donnoient lieu à autant d'interprétations favorables ou fâcheuses. Ils faisoient valoir le tout, tant bien que mal, par des ressemblances frivoles, & par de pures pointilleries.

L'art des Augures & l'Aruspicine s'accréditèrent, parce qu'il étoit très-commun de voir réussir les entreprises, après avoir reçû des prêtres les assurances ordinaires que le sacrifice étoit bien fait, & que les dieux étoient contents. Si après les apparences d'une entière faveur de la part du dieu auquel on s'étoit adressé, l'affaire venoit à manquer; on en rejettoit la faute sur quelque dieu d'une humeur plus difficile. Junon ou Diane avoit été négligée, & il n'étoit question que de réitérer les sacrifices avec plus de précaution, pour n'avoir point contre soi ces dieux jaloux. L'art de prédire n'en étoit pas moins sûr, pour avoir accusé faux. On en étoit quitte pour recommencer sur nouveaux frais, & les ministres y gagnoient encore

## IV.

### *La divination par les serpens.*

On trouva des signes de l'avenir, sans doute à-peu-près aussi sûrs dans toutes les autres parties du culte extérieur. Le serpent, symbole de vie & de santé, si ordinaire dans les figures sacrées, faisant si souvent partie de la coëffure d'Isis, toûjours attaché au bâton de Mercure & d'Esculape, inséparable du coffre qui contenoit les mystères, & éternellement ramené dans le cérémonial, devint un des grands moyens de connoître la volonté des dieux. On observoit religieusement la sortie, la rentrée, les plis, les allées & venues des serpens. Anchise devenu dieu, ne croit pouvoir mieux marquer à son fils combien sa piété & ses sacrifices lui sont agréables, qu'en envoyant un grand serpent qui goûte aux oblations mortuaires, & qui se renferme ensuite dans son tombeau. Ce sont deux serpens qui annoncent devant Troye la colère de Minerve, & se retirent sous son casque après la mort de Laocoon. On avoit tant de foi aux serpens & à leurs prophéties, qu'on en nourissoit exprès pour cet emploi : & en les rendant familiers, on étoit à por-

La divination par les serpens. ὀφιομαντεία.

Æneid. 5.

Ibid. 2.

LE CIEL POETIQUE.

tée de prophétes & des prédictions. Une foule d'expériences faites depuis quelques années par nos Apoticaires, & par la plûpart de nos Botanistes, auxquels l'occasion s'en présente fréquemment dans leurs herborisations, nous a appris que les couleuvres sont sans dents, sans piquure, & sans venin. La hardiesse avec laquelle les devins & les prêtres des idoles manioient ces animaux, étoit fondée sur l'épreuve de leur impuissance à mal faire. Mais cette sécurité en imposoit aux peuples : & un ministre qui manioit impunément la couleuvre, devoit sans doute avoir des intelligences avec les dieux.

La divination par le coq. ἀλεκτρυομαντεία.

Le coq placé communément à côté d'Horus & d'Anubis ou Mercure, signifioit fort simplement ce qui se devoit opérer le matin, comme la chouette marquoit les assemblées qui se devoient tenir au soir. On fit donc du coq & des cochets autant de nouveaux moniteurs qui enseignoient l'avenir : & la chouette acquit en ce genre un talent que bien des gens prétendent tout de bon qu'elle conserve encore. Si cet oiseau qui hait la lumière, vient à crier en passant devant les fenêtres d'un malade où il la voit ; vous ne leur ôterez point de l'esprit que ce cri, qui n'a aucun rapport à l'état du moribond, ne soit l'annonce de sa fin.

[illegible]

## VI.

### *L'Astrologie.*

Origine de l'Astrologie judiciaire.

Ce desir, en apparence légitime, de s'assûrer des remédes, & de pénétrer dans l'avenir à l'aide de quelques pratiques de religion, donna naissance à un art aussi mensonger que les précédens ; je veux dire à l'astrologie. Je pourrois citer ici une foule d'horoscopes ou de prédictions d'astrologues démenties de point en point par l'évènement (*a*). Mais traitons encore l'astrologie, comme l'idolâtrie, les augures & la magie. Voyons-la naître. L'histoire de la naissance de cette science prétendue, en est la réfutation, puisque toute l'astrologie dans son origine, n'est encore qu'une fausse interprétation de quelques signes pris à contre sens.

Les Egyptiens avoient peu-à-peu regardé les noms des signes du zodiaque & de bien d'autres, comme des mémoriaux de ce qui étoit arrivé à leur fondateur, à leur mere commune, & à d'autres héros de leur partie. L'histoire en

(*a*) Voyez seulement la fausseté de l'horoscope de M. Suffren, faite & signée par Nostradamus ; & des prédictions faites à M. Gassendi par J. B. Morin, Vie de Gassendi, chez Jacques Vincent rue S. Severin 1736.

prit ailleurs une autre forme. Le culte du grand roi, de la reine, & de l'armée des cieux, avoit bien passé d'Egypte en Phénicie; de-là en Syrie, en Arabie, en Assyrie, & presque par-tout. Mais avec l'attirail des figures, on ne reçut pas également par tout le dogme absurde de la métempsycose, moins encore les prétendues histoires des dieux Egyptiens qui n'intéressoient point les autres peuples. On se borna assez communément à honorer le soleil comme le plus grand moteur de la nature. La lune eut le second rang dans l'ordre des puissances. Ensuite chaque signe, chaque constellation eut son département propre, ou sa mesure de pouvoir. Mais quelle fonction donner dans le ciel au bélier, au lion, à la balance? On se figura que leurs noms exprimoient leurs fonctions, & spécifioient leurs influences. Ainsi le bélier avoit une action puissante sur les petits des troupeaux. La balance ne pouvoit qu'inspirer des inclinations de bon ordre & de justice. Le scorpion n'étoit propre qu'à inspirer des inclinations malfaisantes. Chaque signe causoit le bien ou le mal caractérisé par son nom. LA DIVINATION.

Mais sur qui tomberont ces influences? S'en iront-elles pêle-mêle brouiller tout

LE CIEL POETIQUE.

ſur la terre ? On y mit ordre. Un ſpéculatif à ſyſtême comprit que le moment privilégié pour l'exercice du pouvoir de chaque ſigne, étoit celui où ce ſigne montoit ſur l'horiſon ; & que l'enfant qui naiſſoit au même moment, étoit celui qui en éprouvoit les plus puiſſantes impreſſions. De-là, par un raiſonnement qui fit fortune, tout gauche qu'il étoit, notre philoſophe concluoit que l'enfant qui venoit au monde au moment précis où la première étoile du bélier montoit ſur l'horiſon, ſeroit à coup ſûr riche en troupeaux, & ainſi des autres. C'étoit abuſer bien pitoyablement du rapport de ſigne qu'il y a entre le ſoleil placé ſous cette conſtellation, & le commencement du printems, où les agneaux ſont de vente, & commencent à enrichir leur maître. C'étoit philoſopher à peu près comme celui qui croiroit que c'eſt aſſez de mettre un bouchon à ſa porte pour avoir du vin dans ſa cave, & qui prendroit pour cauſe d'une choſe, ce qui n'en eſt que l'annonce ou l'affiche.

On donna dans le même travers ſur le pouvoir du taureau & des chévreaux. On comprit, voyez je vous prie, quelle pénétration ! que les entrepriſes de celui

qui naîtroit sous le signe de l'écrevisse, iroit toûjours à reculons & en baissant. Le lion devoit inspirer le courage, & former des héros, ou si mieux l'aimez, des hommes querelleux. L'aspect de la Vierge portant l'épi céleste, devoit donner des inclinations chastes, & joindre l'abondance à la vertu. Heureux les peuples dont le roi & les magistrats seroient nés sous le signe de la balance! Malheur à quiconque arrivoit à la lumière sous l'affreux signe du scorpion (a)! La fortune de celui qui naissoit sous le capricorne, & particulièrement lorsque le soleil montoit sur l'horison avec le capricorne, devoit toûjours aller en montant comme cet animal, & comme le soleil qui monte alors six mois de suite. Toutes ces petites subtilités étoient souvent démenties par des évènemens contraires. Mais on faisoit valoir la conformité de plusieurs autres avec la prédiction : & l'on trouvoit moyen de se tirer des mauvais pas ou des contradictions, en alléguant le concours de la lune, des autres planétes, & des étoiles, qui par leur opposition ou conjonction, émoussoient

LA DIVINATION.

(a) . . . . . . . . . *Me scorpius aspicit*
*Formidolosus, pars violentior*
*Natalis hora.* Horat. Carm. l. 2. Od. 17.

LE CIEL POETIQUE. la bonté de certaines influences, & corrigoient la malignité des autres (*a*). Le fin de l'art étoit de savoir combiner ces situations ; d'observer si les influences marchoient sur des lignes paralleles ; si la chûte des unes étoit ou oblique ou perpendiculaire sur les autres. Il falloit sçavoir mesurer des portions de cercle, calculer des angles par les tangeantes & par les sinus : il falloit étudier l'ordre du ciel pour connoître la diversité des aspects. L'astrologue se faisoit honneur d'une apparence de savoir. La géométrie & l'astronomie, les plus belles de toutes les sciences, servirent ainsi à introduire dans le monde toutes les fadaises de l'astrologie : & il n'est pas inutile de remarquer ici qu'un sentiment qui se flatte le plus de tenir à la géométrie & à l'astronomie, peut fort bien n'être qu'une chimère savante.

Ceux qui seroient curieux de voir jusqu'où va l'absurdité du raisonnement des astrologues, peuvent se satisfaire en jettant les yeux sur le poëme de Manilius, ou sur le petit livre de Censorin touchant le jour natal, ou sur les *astronomiques*

(a) . . . . . . . . *Te Jovis impio*
*Tutela Saturno refulgens*
*Eripuit, volucrisque fati*
*Tardavit alas.* Horat. ibid.

attribués

attribués à Julius Firmicus. J'aime mieux y renvoyer le Lecteur, que d'en citer la moindre page. Les rêveries d'un malade sont mieux liées, que ne le sont les principes qu'ils posent, & les conséquences qu'ils en tirent. LA DIVINATION.

Mais le plus grand des maux que l'astrologie ait causés n'est pas seulement de repaître les esprits de promesses vaines, d'opérations frivoles, & d'influences sans réalité. L'erreur étoit grande, & elle eut des suites encore plus malheureuses. Dès qu'une fois les signes célestes, ou les points du ciel destinés à marquer par une certaine dénomination, certains effets ordinaires à chaque saison, eurent été pris pour les causes mêmes de ces effets ; cette méprise si pitoyable s'accrédita, parce qu'on y croyoit trouver la raison de tout, & le moyen d'éviter les maux dont on étoit menacé. On choisissoit tel mois, tel jour, telle heure, tel aspect, pour commencer un voyage, un labour, une piéce d'étoffe. On s'abstenoit d'agir jusqu'à ce qu'on se trouvât sous un point favorable. Le point ascendant (*a*) d'une étoile produisoit ceci : le point culminant (*b*) de la

(*a*) Arrivant sur l'horison.

(*b*) Arrivant au zénith, ou au plus haut degré dans notre hémisphère.

même ou d'une autre, corrigeoit cela. On ne fut plus occupé qu'à étudier avec inquiétude les saisons, les jours, & les momens décisifs. L'astrologie fit en un sens plus de mal que l'idolâtrie même. Celle-ci laissoit encore subsister dans les cœurs séduits sur l'objèt de leur culte, un reste de reconnoissance pour les faveurs reçûes, & d'une crainte religieuse de la justice qui punit les crimes. Mais l'astrologie acheva de ruiner toute vertu. A la prudence, à l'expérience, & aux sages précautions, elle substitua des formules superstitieuses, & des pratiques puériles. Elle énerva le courage par des frayeurs fondées sur quelques jeux des mots. Elle ruina presque par-tout la pratique du bien, & tranquilisa les criminels en leur faisant rejetter sur l'impression inévitable de la planéte dominante, le mal qui n'étoit l'ouvrage que de leur dépravation; & c'est là sans doute la raison secréte, c'est cette malheureuse commodité de tranquiliser sa conscience, qui fait que les ambitieux, & les voluptueux, tandis qu'ils sont insensibles à la beauté de l'Evangile, & à la multitude des preuves qui l'établissent, reçoivent avec une aveugle crédulité les prédictions de l'astrologie, & les raisonnemens les plus desti-

tués de vraisemblance. On n'a guères vû l'irréligion portée plus loin qu'à la cour d'Henry II, & d'Henry III. Jamais les astrologues ne furent mieux payés. Jamais les horoscopes n'eurent tant de cours. La maladie des prédictions fut encore contagieuse sous Henry IV, & sous Louis XIII. De Thou, Mézerai, & bien d'autres esprits très-judicieux, avoient reçû dans l'enfance les atteintes de ce mal, & n'en ont jamais été bien guéris. LA DIVINATION.

## VII.

### *Le pouvoir des Planétes.*

Dans toute l'astrologie, il n'y a rien dont on fasse tant de bruit, que du pouvoir des planétes. On y parle sans cesse des bénignes influences de la lune en conjonction avec la planéte de Jupiter; de sa malignité, lorsqu'elle est en conjonction avec Saturne. Chaque situation a ses priviléges, & doit être recherchée ou évitée avec des précautions particulières. Mais voici deux observations qui dérangent fort le systême astrologique. En premier lieu les vertus propres à chaque planéte sont fondées sur le caractère des héros ou des dieux qu'on y a logés. En second lieu ces dieux & ces héros sont

LE CIEL POETIQUE. fabuleux, & n'ont jamais été. Si ces deux points se peuvent prouver, il en sera des vertus des planétes, comme des héros qui y séjournent, & le tout se trouvera fabuleux.

1°. Le premier point n'a pas besoin de preuves. Chacun sent qu'on n'a prêté à la planéte nommée Saturne, des inclinations languissantes, ou même des influences meurtrières, que parce qu'on s'est avisé d'y loger Saturne avec ses cheveux blancs, & de le désigner par une faulx propre à tout détruire.

On n'attribue à la planéte nommée Jupiter, la distribution des sceptres & des grandeurs, la prolongation de la vie, & les influences les plus désirables, que parce qu'on a jugé à propos, sans fondement ni motif raisonnable, de donner à cette planéte le nom du pere de la vie, & qu'on désignoit ce nom par un sceptre accompagné de l'héva ou serpent, symbole de la vie.

La planéte qu'on appelle Mars, inspire puissamment le goût des armes, parce qu'on en a fait la retraite d'un prétendu guerrier appellé Mars, & qu'on en a abrégé l'expression par la figure d'une fléche ou d'un dard.

Pourquoi la planéte de Vénus passe-t-

elle pour rendre les hommes ou voluptueux ou heureux, si ce n'est parce qu'on lui a donné le nom de la prétendue mere des plaisirs, & qu'on la désigne par un Typhon, où le caractère du mal enchaîné? LA DIVINATION.

Jamais on ne se seroit avisé d'attribuer la surintendance du commerce & la prospérité des républiques à l'autre planéte, qui est presque toûjours invisible & absorbée dans les rayons du soleil, si on ne lui avoit donné par caprice & à propos de rien, le nom de Mercure le prétendu inventeur de la police; & si l'on ne caractérisoit le dieu & sa demeure par un Typhon enchaîné, accompagné de deux serpens, symbole ingénieux de la vie & de la société.

Toutes les vertus des planétes découlent donc du caractère des dieux qu'on y a établis. Et de même que la nature des animaux dont les douze maisons du soleil portent le nom, a fait naître la pensée de telle & telle impression sous l'aspect de chacun de ces signes; le caractère des dieux ou déesses qui donnent leurs noms aux planétes, a décidé de la vertu de la planéte.

2°. Or, que sont-ils ces dieux auteurs de tant d'influences & de puissantes im-

pressions ? ce ſont des figures dont tout le pouvoir eſt de ſignifier. Ce ſont de purs noms dont toute la force eſt d'avertir. Ce ſont les lettres d'un ancien alphabèt que chaque nation a converties en autant d'hiſtoires pleines d'abſurdités, faute d'en avoir conſervé la ſignification.

Au dire des aſtrologues, rien ne fortifie tant le pouvoir des planétes que le concours de leur aſcenſion avec celle d'un ſigne bienfaiſant. Il ſe forme alors un parellélisme d'influences bénignes qui marchent de compagnie, & vont tomber ſur l'heureuſe tête qui vient de naître en ce moment. A-t-on pu rien imaginer de plus gratuit, & de plus contraire à l'expérience qui nous montre des évènemens & des caractères tout oppoſés dans des perſonnes qui ont eu en naiſſant le même aſpect ?

Mais pour ſurcroît de ridicule, ce que les aſtronomes appellent le premier degré du bélier, de la balance, ou du ſagittaire, n'eſt plus la première étoile du ſigne qui donne la fécondité aux troupeaux, ou qui inſpire la juſtice, ou qui fait des heros. On s'eſt apperçu dans une longue ſuite de ſiécles, que tous les ſignes céleſtes s'étoient éloignés peu-à-peu juſqu'à trente degrés du point de

l'équinoxe du printems, & s'étoient reculés vers l'Orient. On ne laisse pas de nommer toûjours le point du zodiaque qui coupe l'équateur, le premier degré du bélier, quoique la première étoile du bélier soit trente degrés plus loin. Tous les autres signes sont reculés dans la même proportion, & tous les points du ciel dont on parle dans les horoscopes, sont trente degrés en de-ça des étoiles dont ils portent le nom. Quand donc on a dit d'un tel, qu'il étoit né sous le premier degré ascendant du bélier, c'est réellement quelqu'un des degrés des poissons qui montoit alors sur l'horison. Quand on dit d'un autre qu'il est né avec une ame toute royale & avec les inclinations d'un héros; parce qu'au moment de sa naissance, la planéte de Jupiter franchissoit l'horison, conjointement avec la première étoile du sagittaire; c'est avec une étoile éloignée du sagittaire de près de trente degrés vers l'Occident, que Jupiter étoit en conjonction. C'est dans l'exacte vérité le pernicieux scorpion qui a présidé à la naissance de cet enfant incomparable.

## VIII.

### *L'origine de la Semaine.*

Les ennemis de la révélation sont sécrettement flattés de voir que les jours de notre semaine portent encore aujourd'hui les noms que le Paganisme a donnés aux sept planétes. Il ne tient pas à eux qu'on ne croye que toute la religion des Hébreux, & la nôtre même, ne soient autant d'extraits de la religion des Egyptiens. Mais penser de la sorte, c'est connoître bien peu le cœur humain : c'est aller contre les régles du bon sens, & contre les témoignages de l'expérience. A entendre ceux que la révélation incommode, les premiers hommes auroient eu d'abord une religion toute monstrueuse, & horriblement chargée d'opinions bizarres, de cérémonies insensées, & de mystères pleins d'absurdité : après quoi on auroit peu-à-peu mis de côté ce prodigieux amas de superstitions, pour former un corps de religion plus simple, & borné à un très-petit nombre de devoirs & d'objets. Cette progression n'est point dans le vrai. C'est en tout & par tout qu'on commence par le simple, & que le simple se charge en-

suite, se défigure, & s'altère par des additions, par des broderies, par des commentaires. Qu'est-ce que le fond de notre religion? Si l'on en excepte la profession plus expresse d'attendre notre salut des mérites & de la médiation du Sauveur; notre religion est la même que celle de Noé & de ses enfans. Même Dieu, même sentimens, mêmes devoirs, mêmes espérances. Le Décalogue de Moïse, qui est aussi le nôtre, a conservé cette religion dans sa pureté. Moïse n'étant point le ministre de l'alliance éternelle, réserva la pleine & distincte prédication des biens à venir à celui qui en devoit être le pontife & le distributeur. Il eut ordre de joindre à la religion traditionnelle de ses Hébreux un cérémonial d'économie, propre à contenir le peuple dépositaire des promesses, & à le détourner de l'idolâtrie jusqu'au tems de la grace par un corps de réglemens passagers qui fixoient tout le détail du culte, de la nouriture, & de la police. L'œuvre de Moïse servoit de préparation à une plus grande dont elle administroit les preuves & les assurances, à mesure que les vérités primitives s'obscurcissoient. Plus on remonte dans l'histoire, plus trouve-t-on de peuples qui hono-

LA DIVINATION.

*Galat.* 3 : 23. & 24.

LE CIEL POETIQUE. roient un seul Dieu, & qui respectoient les mêmes régles. Mais les Egyptiens les premiers, & ensuite tous les peuples de la terre, après avoir reçu & retenu le premier fond de l'ancienne religion qui consistoit à honorer l'Auteur de tout bien, à s'assembler pour le louer en commun, & à traiter les morts avec honneur, ont horriblement défiguré cette simplicité majestueuse, en chargeant sans fin la créance d'opinions fausses, & le cérémonial de pratiques superstitieuses. Nous suivons donc la nature & l'expérience quand nous remontons du composé au simple, en soûtenant hardiment que la prière commune, les sacrifices, les honneurs funébres, & l'espérance d'une autre vie, qui se retrouvent en Egypte à la compagnie de tant d'imaginations bizarres, ne sont que la religion ancienne confondue dans la foule des additions postérieures: & si les Egyptiens, malgré l'énorme multiplicité de leurs dogmes ridicules, concourent avec nous dans l'usage des fêtes, dans l'attente d'une meilleure vie, & dans les honneurs rendus aux morts; ce n'est pas que nous ayons reçu d'eux ces articles en les épurant des folies dont ils les avoient mélangés: mais c'est parce que nous tous qui sommes sur

la terre, Egyptiens, Payens, Juifs, Chrétiens, nous avons conservé le premier fond de la religion de Noé. La source est commune. L'eau qui en provient, & qui coule par des canaux différens chez nos voisins comme chez nous, se trouve pure chez nous, & horriblement chargée de fange & de corruptions chez nos voisins. Seroit-ce raisonner que de dire : c'est de nos voisins que nous tenons notre eau : nous avons seulement pris soin de l'épurer ? Non. Mais si la nôtre est pure ; c'est parce que nous la recevons immédiatement de la première source. Ni les Hébreux, ni nous, nous n'avons rien reçu de l'Egypte. Mais celui qui avoit été promis au peuple Hébreu, est aussi devenu la lumière des Gentils. *Dedi te in foedus populi ; in lucem Gentium.* Il a conservé en nous le peu qu'il y restoit de bon. Il n'a ni achevé de briser le roseau rompu, ni éteint le lumignon qui fumoit encore. Tout au contraire, ce qu'il avoit promis il y a plus de deux mille ans à toutes les nations, & spécialement aux habitans de l'Europe, *Legem ejus insulæ expectabunt* (a), il l'a accompli fidélement : 1°. en détruisant l'idolâtrie ;

LA DIVINATION.

Isai. 24.

Ibid.

(a) Les Isles signifient constamment l'Europe dans le style de l'Ecriture.

2°. en nous ramenant à l'ancienne religion de nos peres ; 3°. en nous annonçant de plus une nouvelle révélation. 1°. *Gloriam meam alteri non dabo & laudem meam sculptilibus.* 2°. *Quæ prima fuerunt, ecce venerunt.* 3°. *Nova quoque annuncio.*

L'ordre de la semaine & le repos d'un jour par chaque semaine, bien loin d'être une imitation de la distribution des jours faite par les Payens en l'honneur des sept planétes, sont encore un usage de la plus ancienne religion ; j'ose dire même, un usage aussi ancien que le monde. Il est vrai que le témoignage de Moïse qui nous l'assure ne suffit pas à ceux qui établissent leur petite raison particulière pour juge infaillible de tout. Mais du moins nous est-il aisé de leur montrer que Moïse assure, sans aucun intérêt, que la sanctification du septième jour est d'une datte aussi ancienne que la terre, & qu'il a ordonné l'exacte célebration de chaque septième jour, parmi les Hébreux, longtems avant que les Payens eussent assigné aux planetes & aux jours de la semaine les noms qu'on donne encore aux uns & aux autres. D'où il suit qu'on ne doit regarder ni la semaine sabbatique des Hebreux, ni celle des Chretiens, qui est la même, comme une imitation de la

ſemaine planétaire des Payens, qui eſt poſtérieure à l'autre.

LA DIVINATION.

Les Romains n'ont connu que fort tard l'ordre de la ſemaine, & le culte des ſept planétes. Ils avoient par chaque mois trois jours diſtingués, qui étoient les Calendes, les Nones, & les Ides. Les Calendes ou la convocation de la néoménie étoient le premier jour du mois. Les Nones arrivoient le cinq, à l'exception des mois de Mars, Mai, Juillèt, & Octobre, où elles arrivoient le ſept. Les Ides le treizième, à l'exception des quatre mêmes mois, où elles tomboient au quinze. Tous les autres jours ſe comptoient par leur degré d'éloignement à l'égard des Nones, des Ides, ou des Calendes qui devoient ſuivre immédiatement.

Calendrier des Romains ſans ſemaine.

Les Athéniens, même après la réformation faite à leur calendrier par Méthon, ſuivoient encore la coûtume de compter leur premier mois en fixant le commencement de l'année au ſolſtice d'été, coûtume qu'ils tenoient des Egyptiens leurs peres.

Calendrier des Grecs ſans ſemaine.

*... Primæva Meton exordia ſumpſit ab anno*
*Torreret rutilo Phœbus cum ſidere cancrum.*
*Feſtus Avienus.*

Mais les Grecs qui avoient reçu d'Egypte cet uſage n'auroient pas manqué d'être

fidéles à la division de la semaine, & à la pratique importante d'honorer chaque jour une certaine planéte, si l'Egypte dès lors avoit fait de ces planétes la demeure d'autant de dieux. Or les Athéniens, quoiqu'originaires de Saïs, & la plûpart des Grecs qui, au rapport d'Isocrate *, avoient reçu des Athéniens la forme de leur religion & de leurs principaux usages, au lieu de compter les mois par semaines, les divisoient en trois décades qu'ils appelloient le mois *commençant*, le mois *moyen*, & le mois *finissant* (a). Chaque jour étoit ensuite nombré par le rang qu'il tenoit dans la décade.

* *In panegyrico.*

A ces preuves sensibles de la nouveauté du culte des planétes, ajoûtons-en une autre tirée de la nouveauté même des dieux qu'on y honoroit; & sur-tout de la nouveauté du tems où l'on a commencé à les loger dans les planétes.

Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, & Mercure, sont à la vérité des dieux inventés à l'occasion & à l'imitation de ceux d'Egypte. Les symboles Egyptiens ayant été transportés d'un pays dans un autre, chacun les a interprêtés à sa façon. Chaque nation a cru y voir des héros de

(a) ἱσαμένȣ, μεσȣ̃ντος, φθινόντος. *Potter's antiquitty, tom. 1. c. 25.*

ſon pays : ainſi Oſiris eſt devenu Marnas en Paleſtine, Moloc chez les Ammonites, Baal en Syrie, Jupiter en Gréce : & d'un ſeul ſigne diverſement préſenté, il s'eſt formé pluſieurs dieux. LA DIVINATION.

Mais ce ne fut que long-tems après la naiſſance de ces nouveaux dieux, qu'on s'aviſa de leur aſſigner des places dans les planétes. Après leur avoir donné un tems raiſonnable pour éclore, il faut leur donner une certaine durée pour être connus. Ce n'eſt qu'avec le tems que le culte a pu s'en établir, s'illuſtrer, paſſer d'un pays à l'autre, enſorte qu'on ait pu les connoître tous, & les fêter par-tout.

Le Jupiter Grec étoit originairement la même choſe qu'Oſiris : mais il avoit acquis en Gréce de nouveaux noms, de nouvelles parures, une autre généalogie, & une toute autre hiſtoire. Il faiſoit d'ailleurs plus de bruit dans le monde que l'Oſiris Egyptien, dont le culte étoit borné aux environs du Nil. La Vénus Orientale étoit la même qu'Iſis dans ſon principe : mais un nouveau nom & de nouvelles fonctions en avoient fait une nouvelle divinité plus connue qu'Iſis. Le Marcol ou le Mercure des Chananéens, n'étoit qu'Anubis ou la canicule dans l'exacte vérité. Mais il s'accrédita tellement ſous la forme

de dieu du commerce, que l'aboyeur avec sa tête de chien paroissoit, en comparaison, une divinité risible. Voilà donc six dieux au lieu de trois. Les Egyptiens & les Orientaux étoient assez en peine de trouver place à ces dieux, auxquels ils ne pouvoient honnêtement interdire l'entrée de leurs temples. Osiris étoit en possession du soleil. Le trône étoit rempli. Isis avoit la lune en partage, & Anubis logeoit de tout tems dans la canicule. Comment s'y prendre pour contenter Jupiter, Mars, Mercure, & tels autres dieux qui, pour être de nouvelle datte, ne laissoient pas d'être importans, à force d'être prônés par des nations puissantes, & chantés par des poëtes célébres? On n'ira pas pour leur faire place, déloger ceux qui occupent le soleil, la lune, & les constellations. Mais on peut introduire ces nouveaux venus dans les planétes. Ce sont des postes qui vaquent : & par ce moyen, chacun sera content de son sort. C'est ainsi que Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, & Mercure grossirent avec le tems l'armée céleste. Mais ce ne fut que fort tard, & long-tems après que la mythologie Grécque & Latine eut pris figure, qu'on s'avisa de régler les départemens de nos cinq divinités de nouvelle créa-

tion, en leur aſſignant les cinq petites planétes pour demeure. Ce n'eſt que fort tard qu'on commença à faire des obſervations aſtronomiques ſur ces planétes : à plus forte raiſon la dévotion aux puiſſances qu'on y loge, & l'uſage d'en aſſigner les noms aux jours de la ſemaine, ſont-ils d'une antiquité peu reculée. LA DIVINATION.

Toute cette diſtribution étant de beaucoup poſtérieure à la naiſſance des dieux d'Egypte, il n'eſt pas étonnant qu'on ſe ſoit entiérement écarté de l'ancien uſage des ſymboles en employant dans l'écriture aſtrologique un cercle pour déſigner le ſoleil, & un croiſſant pour déſigner la lune. Dans le premier uſage de ces figures, le cercle ou le ſoleil ne ſignifioit point le ſoleil, mais Dieu. Il en étoit l'énigme, & le nom de cercle ne ſignifioit autre choſe dans ſon origine, que l'énigme par excellence. La figure d'un croiſſant ne ſignifioit point la lune, mais la néoménie, la convocation du premier jour du mois. De même le T qu'on mèt ſous la planéte de Vénus, & le caducée qu'on donne à Mercure, n'étoient originairement que la meſure de la crûe du Nil, ou l'avertiſſement d'y prendre garde. Mais ici ces deux attributs ſe prennent

LE CIEL POETIQUE. l'un pour la marque d'un ambaſſadeur céleſte, l'autre pour le mal enchaîné: ſignifications imaginées dans des tems poſtérieurs, & entièrement éloignées de la viſible intention des ſymboles. Ainſi tout concourt à nous montrer combien le culte des planétes eſt nouveau, & que la ſemaine ſabbatique des Hébreux, l'a devancé de beaucoup.

Les rèveries de l'aſtrologie judiciaire, & les horoſcopes tirées de l'aſpect des planétes, étoient, il eſt vrai, en uſage parmi les Egyptiens dès le tems d'Herodote : mais cette époque eſt poſtérieure de mille ans à celle de Moïſe. Ce qu'on peut inférer du témoignage d'Herodote & de quelques autres, c'eſt que la nation Egyptienne étant conſtante dans ſes pratiques, malgré la bizarrerie des explications qu'elle y donnoit, il y a lieu de croire que les Egyptiens dans la plus haute antiquité, comptoient leurs jours de ſept en ſept. Quoique les Grecs du tems d'Homère & d'Héſiode ne connuſſent pas encore l'ordre ni les noms des planétes, & qu'ils diſtribuaſſent leur mois en trois décades de jours, cependant Euſebe* rapporte pluſieurs vers de ces deux poëtes qui montrent que les Grecs mêmes avoient quelque reſpect

* Præp. Ev. lib. 13.

pour le ſeptième jour (*a*). Mais d'où peut venir cet uſage ? Comment ſur-tout le nombre de ſept a-t-il pris faveur chez les Egyptiens ? le doivent-ils aux Hébreux ? les Hébreux le tiennent-ils d'eux ? Ce ſont deux choſes également fauſſes.

LA DIVINATION.

Les Egyptiens ayant mieux conſervé les premiers uſages de la plus haute antiquité que les autres peuples payens, il en arriva, & ſans deſſein de leur part, qu'ils réglèrent leur aſtronomie & l'ordre de leurs jours en comptant par ſept, comme on faiſoit du tems de Noé *, & du tems d'Adam même. Ils ſuivoient un uſage dont ils ignoroient la raiſon. Ils le pervertirent enſuite en cherchant, avec tous les autres peuples, la raiſon de ce nombre de ſept dans le nombre des planétes, qui ſe trouvant le même, leur parut avoir rapport à cet ordre de la ſemaine, quoique ces choſes ne tinſſent l'une à l'autre que par un fil imaginaire.

* *Geneſ.* 8: 10. & 12.

Remontons encore ici du compoſé au ſimple. C'eſt l'ordre de la nature. Les Egyptiens, & peut-être beaucoup d'autres Orientaux, comptoient, j'en conviens, la ſuite de leurs jours par le nombre de ſept perpétuellement réitéré. Laiſſons-là les folles idées que leurs

(*a*) ἱερὸν ἦμαρ, *dies ſacer*.

docteurs ajoûtèrent à cette pratique pour en rendre raison. Plus ils ont dit & fait d'extravagances à l'occasion de cette pratique, comme à l'occasion de plusieurs autres, plus ils montrent que les explications sont l'ouvrage de gens qui n'y comprennent rien ; mais que la pratique prise en elle-même dans sa simplicité, leur venoit de plus haut.

C'est donc encore ici que la fable rend hommage à la vérité, & que Moïse nous donne seul le vrai dénoûment, ou la raison primitive de ce nombre de sept usité chez les Egyptiens, chez les Hébreux, dans le paganisme, & chez les Chrétiens.

Tandis que toutes les nations s'égaroient en adorant des hommes morts, ou en adorant le soleil, ou le ciel, ou le monde même comme un Dieu éternel ; le peuple dépositaire des promesses, reçut ordre de renouveller l'ancienne façon de compter les jours, & de sanctifier le septième de chaque semaine, tant par l'abstinence de tout travail manuel, que par la considération des œuvres de Dieu ; parce que cette manière de compter les jours & de les employer, étoit une profession expresse de la création du ciel, de la terre, du soleil, en

un mot de la nature entière; & en même tems la condamnation la plus publique du polythéïsme * des nations. *Vous travaillerez*, leur dit le Seigneur, *& vous ferez toute votre œuvre durant six jours. Mais le septième jour est le repos de l'Eternel votre Dieu. Vous ne ferez aucune œuvre en ce jour-là. Car en six jours le Seigneur a fait les cieux, la terre, la mer, & tout ce qui y est contenu*, & a cessé le septième jour de produire de nouveaux êtres; *c'est pourquoi l'Eternel a béni le jour du repos & l'a sanctifié* ou *se l'est réservé.*

LA DIVINATION.

* Pluralité des dieux.

Quelle prudence & quelle dignité tout à la fois dans cette police qui distingue (*a*) le peuple de Dieu de tous les autres, qui l'attache à Dieu spécialement, qui le rappelle perpétuellement à la vraie origine de tout, & le munit par le mémorial toûjours nouveau de l'ouvrage des six jours & de la consécration du septième, contre les erreurs des idolâtres qui adorent la créature; contre les erreurs des athées qui méconnoissent le Créateur; & contre les erreurs des deïstes qui préfèrent l'incertitude de leur raisonnement aux lumières de la révélation primitive.

(*a*) *Signum inter me & vos.* Exod. 31 : 13.

LE CIEL POETIQUE.

## IX.

### *Origine & fausseté des Sibyles.*

C'est encore par un abus sensible de l'astronomie, ou de l'usage de consulter certaines étoiles, que s'introduisirent les oracles des Sibyles. La moisson a toûjours été le grand objèt des désirs & de l'attention de tous les peuples. Ainsi pour régler l'amendement de leurs terres, leur labour, leurs semailles, & les autres opérations qui intéressent le corps de la société, ils avoient l'œil sur la Vierge qui porte l'épi, & qui est la marque du tems de la moisson. Ils observoient de combien le soleil en étoit éloigné : & l'usage universel à cet égard, étoit de recourir à la Vierge & de la consulter: langage aussi sensé que la pratique même qu'il exprimoit. On donnoit d'abord à cette constellation le nom de Shibyl Ergona (*a*), *l'épi rougissant*, parce que c'est la circonstance précise qu'on attend pour faire la moisson; & que la moisson meurit lorsque le soleil s'avance vers cet amas d'étoiles.

(*a*) De שבל *shibul*, ou שבלת *shibbolet*, *Spica* : & de ארגונא. Dan. 5 : 7. Ergoné *purpura*. L'épi de pourpre, *Spica rubescens*.

Ensuite on lui donna tantôt le nom de Sibyle, tantôt celui d'Erigone. Ce nom d'Erigone rendu en grec par celui d'Erytra qui y répond, & qui signifie *rouge*, donna naissance à la Sibyle Erytréenne. On la consultoit sans doute avec profit, & ses réponses étoient fort justes pour régler le labourage, tant qu'on la prit pour ce qu'elle étoit, c'est-à-dire, pour un amas d'étoiles sous lequel le soleil se plaçoit au tems qui faisoit rougir l'épi, & amenoit la moisson : & c'est parce que la moisson des Egyptiens n'arrivoit point sous ce signe, mais sous le bélier, & sous le taureau, que l'Egypte couroit aux oracles d'Ammon ou d'Apis, & chérissoit si spécialement Isis avec les cornes d'une genisse, ancienne annonce de leur moisson ; au lieu que tout l'Orient consultoit la Sibyle Erytréenne pour s'assurer d'une bonne recolte. Ce langage donna matière aux fables. Cette fille changée de signe en prophétesse avoit eu la plus parfaite connoissance de l'avenir, puisqu'on la venoit questionner de toute-part. L'extrême méchanceté des humains l'avoit enfin contrainte à quitter leur séjour, pour aller prendre dans le ciel la place qui lui étoit dûe. Bien des pays s'attribuèrent l'honneur d'avoir

LA DIVINATION.

LE CIEL POETIQUE.

donné le jour à la Sibyle, & pour une il ſeroit aiſé d'en trouver ſept. Par la ſuite toutes les prédictions qui avoient cours, & parmi leſquelles on trouve quelques traits des prophéties faites au peuple de Dieu, paſsèrent pour être les réponſes de ces Sibyles (*a*).

## X.

### *L'origine & la puiſſance des Taliſmans.*

Les erreurs comme les vérités ſe tiennent par la main, & viennent les unes à la ſuite des autres. Le culte des ſignes céleſtes & des planétes une fois introduit, on en multiplia les figures, pour aider la dévotion des peuples, & pour la mettre à profit. On faiſoit ces figures en fonte & en relief, aſſez ſouvent par manière de monnoye, ou comme des plaques portatives, qu'on perçoit pour être ſuſpendues par un anneau au cou des enfans, des malades, & des morts. Les cabinets des antiquaires ſont pleins de ces plaques ou amulettes qui portent des empreintes du T, ou du ſoleil, ou de ſes ſymboles, ou de la lune, ou des autres planétes, ou des différens

(*a*) Voyez à ce ſujèt les excellentes remarques du P. Catrou ſur la ſixième Eclogue de Virgile.

ſignes

ſignes du zodiaque. En Orient ces figures ſe nommoient Tſelamim, *des images* (a). C'eſt ce que nous nommons des Taliſmans : mais taliſman eſt un grand mot qui en impoſe encore faute d'être entendu.

LA DIVINATION

La peinture & la ſculpture inventées pour inſtruire les hommes & pour aider la piété, n'ont que trop ſervi à la ruiner. L'intérêt & la cupidité firent valoir à l'excès toutes ces petites figures des planétes & des différens aſtres. Ceux qui les portoient ſur eux ne pouvoient pas douter, au ſortir d'une maladie, qu'ils ne leur duſſent leur rétabliſſement. On obſerva ſur-tout qu'elles avoient une force étonnante, & devenoient des préſervatifs de longue durée quand elles avoient été fabriquées au moment précis du lever de l'aſtre qu'elles repréſentoient. Tout le ſuc de l'influence s'y étoit venu loger. Si par hazard elles ne réuſſiſſoient pas, on trouvoit géométriquement la vraie raiſon de leur affoibliſſement dans l'interſection des lignes d'activité d'une puiſſance ennemie, & cette apparence de ſavoir rendit les dévotions encore plus précautionnées. Les taliſmans eurent long-tems la vogue. Des bagatelles qui promettent beaucoup, & qui coutent

(a) De צלם *tſelem*, vient צלמים *tſ*

LE CIEL POETIQUE.

peu, prennent aisément faveur parmi le peuple, & présentées encore aujourd'hui sous le beau nom de figures *constellées*, elles font souvent illusion à des gens qui se croient d'un ordre fort supérieur au peuple.

La plus légère conformité avec l'astre ou le dieu en qui on avoit confiance, une petite précaution de plus, une légère ressemblance plus sensible, faisoit préférer une image ou une matière à une autre. Ainsi les images du soleil pour en imiter l'éclat & la couleur, devoient être d'or. On ne doutoit pas même que l'or ne fût une production du soleil. Cette conformité de couleur, d'éclat, & de mérite en étoit la preuve sensible. Le soleil devoit donc mettre sa complaisance dans un métal qu'il avoit indubitablement engendré, & ne pouvoit manquer d'arrêter ses influences dans une plaque d'or où il voyoit son empreinte, & qui lui avoit été religieusement consacrée au moment de son lever.

Par un raisonnement semblable, la lune produisoit l'argent & favorisoit de toute l'étendue de son pouvoir les images d'argent auxquelles elle tenoit par les liens de la couleur, de la génération, & de la consécration.

Bien entendu que Mars se plaisoit à voir ses images quand elles étoient de fer. C'étoit-là sans doute le métal favori du Dieu des combats. Par une extension de ce beau raisonnement, les autres planétes eurent aussi l'intendance de quelques matières métalliques. Vénus eut le cuivre, & c'étoit bien le moins qu'on pût attendre de cette déesse, puisqu'il se trouvoit en abondance dans l'île de Chypre dont on savoit très-bien qu'elle chérissoit extrêmement le séjour. Le langoureux Saturne fut préposé aux mines de plomb. On ne délibera pas long-tems sur le lot de Mercure. Un certain rapport d'agilité lui fit donner en partage le vif-argent. Mais en vertu de quoi Jupiter sera-t-il borné à la surintendance de l'étain? Il étoit incivil de présenter cette commission à un dieu de sa sorte. C'étoit l'avilir. Mais il ne restoit plus que l'étain. Force lui fut de s'en contenter. Voilà certes de puissans motifs pour assigner à ces dieux l'inspection sur tel ou tel métal, & une affection singulière pour les figures qui en sont composées. Or telles sont les raisons de ces prétendus départemens, tels sont aussi les effets qu'il en faut attendre.

## X I.

### *Les influences climactériques.*

L'esprit de l'homme toûjours plus promt à tirer les conséquences justes d'un faux principe, qu'à s'assurer de la vérité du principe même, n'eut pas plûtôt imaginé entre les métaux & les planétes ce rapport frivole & uniquement fondé sur le caractère des dieux qu'il y avoit logés, que voyant un métal abonder dans un pays & un autre dans un autre climat, il conclut tout de suite que la planéte qui sans doute y favorisoit la génération du métal, présidoit à tout le climat. Chaque contrée eut donc sa planéte dominante, dont on étendit le pouvoir aux planétes, aux animaux, aux inclinations même de l'esprit. Tout étoit plomb dans un pays. Tout étoit mercure dans un autre. Peu-à-peu le systême des planétes servit à rendre raison de tout. Tout fut soumis à un des sept astres errants. Chaque membre du corps humain eut sa planéte tutélaire. Chaque heure du jour eut la sienne aussi. Le nombre de sept décidoit de tout. On faisoit revenir de sept en sept les années, les mois, les jours, & les heures. Chaque septième année, jour, ou heure,

étoit de conſéquence. Mais le retour de ſept fois ſept, qu'on nommoit le retour climactérique (*a*), étoit & eſt encore dans bien des eſprits, une année dangereuſe, un jour critique, une heure dont on ſe félicitoit d'être échappé. Les retours climactériques parurent des ſituations ou conjonctures importantes, capables d'influer puiſſamment ſur une maladie, ſur la condition des particuliers, ſur la fortune des princes, ſur le ſort des batailles, & ſur le gouvernement des états. Quand un évènement n'étoit point conforme aux impreſſions de la planéte dominante du climat, c'étoit la planéte de la ſemaine qui avoit pris le deſſus. Quand on ne pouvoit expliquer une choſe par la ſituation de la planéte du jour, on recouroit à la planéte horaire. De ces chimères & de beaucoup d'autres, dont on faiſoit ſonner bien haut la conformité avec quelque évènement, tandis que l'expérience journalière en démontroit le faux en cent autres cas, il ſe forma un ſavoir ténébreux qui eut cours, parce qu'il étoit propre à en impoſer par des noms Grecs ou Arabes, & à dupper des eſprits paſſionnés, par des promeſſes de longue

LA DIVINATION.

(*a*) De Κλίμαξ, *eſcalier tournant.*

LE CIEL POETIQUE.

vie, de grandeur, de richesses, & de santé. Les calculs faits avec une apparence de régularité, & annoncés par avance à ceux qui vouloient être instruits du retour climactérique, ont souvent jetté le trouble dans certains esprits aux approches de ces momens, qui n'avoient réellement rien de privilégié, ni en bien, ni en mal: & la crainte de ce mal imaginaire a de tout tems donné la mort ou causé des inquiétudes accablantes, & des maladies très-réelles. Malheureux évènemens, qui, au lieu d'inspirer de l'horreur pour tout ce qui s'appelle prédiction, servent encore de motifs aux esprits prévénus pour persévérer dans l'estime qu'ils font d'un art parfaitement illusoire!

Il y a bien moins d'apparence de vérité dans le pouvoir qu'on prête à Saturne ou à Mars que dans celui qu'on attribue à la lune, qui est du moins très-propre à mesurer par ses phases la durée des vents fâcheux ou favorables, & qui peut-être y contribue en quelque chose, par les pressions diverses de son tourbillon sur le nôtre. Or les remarques de nos pêcheurs, celles de nos jardiniers judicieux, celles des chirurgiens sincères, & mille épreuves faites & réitérées avec soin depuis

quelques années par Messieurs de l'Académie des Sciences, & par d'autres personnes infiniment précautionnées & attentives, nous ont convaincu que la lune n'avoit ni chaleur, ni action d'aucune espéce sur la génération d'aucun animal terrestre ou aquatique, ni sur la génération ou altération de quoi que ce soit qui vive ou qui végéte. Que devient donc la malignité de Saturne, l'aspect favorable de Vénus, & les richesses de Mercure? Toutes ces distinctions, tous ces arrangemens sont une suite misérable du caractère & des inclinations des dieux que l'Egypte, la Phénicie, & la Gréce ont imaginés dans certains astres où l'on avoit autant de droit d'imaginer le contre-pié. Toutes les pratiques fondées sur cette persuasion ne peuvent donc être que des superstitions qui font tort à la piété, aux sciences, & à la société; à la société, puisqu'elles la gènent en pure perte; aux sciences, puisqu'elles en empêchent le progrès en nous occupant de causes qui n'opèrent rien; à la piété, puisque sans être idolâtres nous ne laissons pas de faire encore des actes d'idolâtrie; & qu'après avoir renoncé à tous ces dieux de l'antiquité, nous n'abjurons pas les vertus & les opérations dont ils avoient introduit la créance.

LA DIVINATION.

## XII.

### *L'origine de l'Alchymie.*

Dans la perſuaſion où l'on étoit que chaque planéte engendroit ſon métal, on alla par degré juſqu'à dire qu'une planéte étant plus puiſſante qu'une autre, le métal engendré par la plus foible ſe convertiſſoit en un autre métal ſous l'impreſſion de la plus puiſſante. Ainſi le plomb, vrai métal & tout auſſi parfait en ſon eſpéce qu'un autre en la ſienne, mais demi-métal ſelon nos aſtrologues; production manquée & demeuré imparfaite par la débilité de Saturne, ſe convertiſſoit en cuivre ſous l'aſpect de Vénus, en argent ſous les traits de la lune, & enfin en or ſous certains regards du ſoleil. De folie en folie nous arrivons à celle des Alchymiſtes qui donnèrent & donnent encore aux ſept métaux les noms des ſept Planétes; & qui non contens de croire la génération & la converſion des métaux, plus ou moins avancée ſous les impreſſions ſucceſſives des planétes, s'aviſèrent eux-mêmes de vouloir trouver des moyens pour diligenter cette génération ou cette converſion que les planétes achevoient trop lentement à leur gré.

La nature & les experiences leur offroient cent moyens de se détromper de leurs fausses idées. Dans les lieux où il y avoit eu autrefois des mines abondantes, on n'en voyoit point reparoître de nouvelles. Depuis que les fréquens voyages des Phéniciens dans l'Andalousie eurent épuisé les mines d'or & d'argent qui étoient autrefois dans le voisinage du Guadalquivir, & que l'avidité des Romains eut balayé les restes qui avoient pu échapper aux Tyriens; le soleil & la lune ne luisoient pas moins sur l'Espagne que dans les premiers siécles du monde. Ces planétes n'étoient pas devenu plus impuissantes en ce pays que dans les autres où nos Alchymistes leur faisoient tout recuire. La longue inaction du soleil en Espagne leur montroit assez que l'or du Chili ou de la Chine, n'est ni cuit ni engendré par cet astre. Mais comme ils doivent l'entreprise de la conversion des métaux aux principes d'une physique qui regarde la matière comme une pâte également propre à former de l'or ou de l'eau, & tout ce qu'on en veut tirer; quand nous en serons à l'examen des principes & des tentatives de cette physique, il sera alors plus à propos qu'ici de montrer que la main des Alchymistes n'est pas plus opé-

LA DIVINATION.

LE CIEL POETIQUE. rante en productions de métaux que Saturne, ou Jupiter, ou le ſoleil même, dont les foibles talens, à cet égard, ſont à préſent plus que ſuffiſamment connus.

## XIII.

### *Les Evocations.*

Il me reſte à chercher l'origine d'un art bien plus important que tous ceux qui précédent. C'eſt la nécromancie, l'art d'évoquer les morts, & de les faire parler. On ne ſera pas fâché de trouver ici la clé des langues occultes, ni de ſavoir comment on s'y prenoit pour interroger l'enfer, & pour converſer avec les démons. Ceci eſt tout-à-fait curieux. C'eſt le fin de la magie.

Le reſpect pour le corps de l'homme, qu'on ſavoit être deſtiné à un meilleur avenir, & à ſortir un jour de la pouſſière, portoit les premiers peuples à enterrer les morts avec bienſéance, & à joindre toûjours à cette triſte cérémonie, des ſouhaits & des prières qui étoient l'expreſſion ou la profeſſion de leur attente. Les hommes du commun étoient enterrés & pleurés au moins par leurs familles. Les villes entières venoient répandre des larmes ſur le tombeau des grands hommes qui s'étoient diſtingués ou par un gou-

vernement sage, ou par la chasse donnée aux bêtes féroces, ou par quelque invention utile, ou par d'autres services. Le lieu de la fosse étoit marqué par une pierre qu'on y élevoit suivant l'usage de désigner tous les endroits chéris ou illustrés par quelque évènement memorable, en y érigeant (*a*) une colone, ou simplement une pierre qui attirât les yeux par sa situation. Les familles ou les peuples entiers, selon l'intérêt qu'on y pouvoit prendre, s'assembloient auprès de ces pierres, après l'année révolue, faisoient des libations d'huile ou de vin sur la pierre, sacrifioient & mangeoient en commun. Ils commençoient tous leurs sacrifices par remercier Dieu, comme nous le faisons encore, de leur avoir donné la vie, & de multiplier tous les jours en leur faveur la nourriture nécessaire (*b*). Ils le louoient ensuite de leur avoir donné des hommes utiles, & des exemples à suivre, (pratique à laquelle nous sommes demeuré fidéles:) ou bien ils glorifioient Dieu de ce qui faisoit l'objèt particulier de chaque solemnité & du travail de chaque saison. Les assemblées funébres étoient

LA DIVINATION.

(*a*) Voyez *Genes.* 28: 17. & 18.

(*b*) *Hæc omnia, Domine, semper bona creas.*

LE CIEL POETIQUE. les plus fréquentes, parce qu'on mouroit tous les jours, & qu'on les renouvelloit d'année en année. Non seulement elles étoient les plus ordinaires, mais en même tems les plus régulières ; parce que la tristesse qui en étoit inséparable, en banissoit la licence qui défigura les autres fêtes, même avant l'introduction de l'idolâtrie. On commença par introduire dans celles-ci des embellissemens arbitraires, & sur-tout des représentations propres à l'objèt de la fête, occasion naturelle de bien des désordres. Nous en avons vû des exemples dans les fêtes d'Osiris, d'Isis, & de Saturne.

Tout étoit simple dans les anciennes fêtes. On s'assembloit sur un lieu élevé & remarquable. On y faisoit une petite fosse pour y consumer par le feu les entrailles des victimes. On faisoit couler le sang dans la même fosse. Une partie des chairs étoit présentée aux ministres du sacrifice. On faisoit cuire & on mangeoit le reste des chairs immolées, en s'asseyant auprès du foyer. Peu-à-peu & sur-tout depuis l'introduction de l'idolâtrie, on s'éloigna de cette simplicité. Les symboles qui y avoient donné naissance frappant les yeux, ou par la beauté, ou par la singularité de leur figure, on prit

goût aux décorations, & on y chercha de jour en jour de nouveaux rafinemens. Au lieu de s'asseoir sur l'herbe, on s'assit sur des peaux, sur des tapis, & enfin sur des lits élevés, & magnifiquement couverts. Au lieu d'un foyer creusé en terre, on éleva une table qu'on nomma Autel, ou du moins un grand vase posé sur un magnifique support * pour recevoir le feu & une partie de la victime qu'on y jettoit avec une poignée d'encens, ce qui surmontoit la mauvaise odeur du sang & des graisses brûlées. Chaque fête eut insensiblement un cérémonial particulier, des représentations propres, un autel d'un caractère déterminé. Cet autel étoit environné de feuillages & les feuillages changerent bientôt comme la forme des autels, ou comme les feuillages significatifs, qu'on joignoit aux figures. Dans une telle fête, il falloit un couronnement de feuilles de chêne; dans un autre, un tour de branches de myrte. L'autel devoit être de pierre, ailleurs de bois, une autrefois de simple gazon, ou d'un monceau de terre couronné d'un cordon d'herbes communes. Ce qui avoit été goûté dans une occasion importante, passoit ensuite en usage & en loi. Le nombre, les ca-

LA DIVINATION.

* Un trépié.

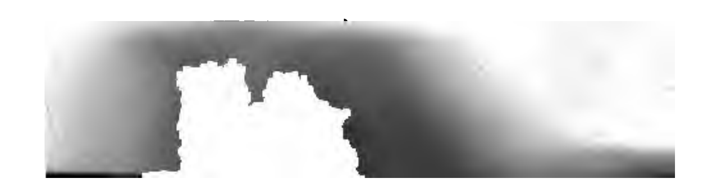
LE CIEL POETIQUE. ractères, & les histoires des objets que les hommes prirent pour des dieux, donnèrent lieu ensuite à cent variétés qui parurent des rits fort importans, & des précautions nécessaires. Qui eût manqué à un seul point du cérémonial prescrit, il n'y avoit pas moins que la peste ou la famine à craindre. Quand les dieux irrités n'envoyoient qu'une tempête passagère, ou quelque bête furieuse, on étoit quitte de sa faute à bon marché. Chaque fête ayant son service & ses décorations propres, eut un nom particulier. Il n'en fut pas de même des assemblées mortuaires : rien n'y changea. Elles étoient sans joye & sans parures. On continua à y pratiquer ce qui s'étoit toûjours fait. Les familles en enterrant leurs morts, étoient accoûtumées à une rubrique commune qui se perpétua. C'est donc surtout dans le sacrifice des funérailles qu'on peut retrouver le gros des usages de la première antiquité. On continua à y faire une fosse, à y verser du vin, de l'huile, ou du miel, ou du lait, ou d'autres liqueurs d'usage, à y faire couler ensuite le sang des victimes (a), à en

(a) *Inferimus tepido spumantia cymbia lacte*
*Sanguinis & sacri pateras.* Æneid. 3.
Voyez les mêmes cérémonies dans l'anniversaire d'Anchise. *Æneid.* 5.

rôtir les chairs, & à les manger ensemble en s'asseyant au tour de la fosse ou du foyer, & en s'entretenant des vertus de celui qu'on regrettoit. Ces assemblées continuèrent à porter l'ancien nom qu'on donnoit à toutes les convocations solemnelles. LA DIVINATION.

Tandis que les autres fêtes, en conséquence de la diversité des cérémonies, se nommoient Saturnales, Dionysiaques, Palilies, ou autres, les assemblées mortuaires se nommèrent simplement *les Manes* (a) : c'est-à-dire, la convocation, ou le réglement. Les *Manes* & les *Morts* devinrent ainsi deux mots synonimes, ou qu'on prenoit indifféremment l'un pour l'autre : & comme ce qui donnoit le nom aux fêtes étoit devenu partout l'objèt d'un culte insensé, les *manes* ou les *morts* devinrent ainsi l'objèt révéré dans les cérémonies mortuaires. La facilité étrange avec laquelle on divinisoit les moindres parties de l'univers, donne lieu de concevoir comment on prit l'habitude d'adresser des prières, des vœux, & un culte religieux, à des morts qu'on avoit aimés, dont on célébroit les louan-

(a) De מנים *manim* ; *distributiones, vices, reditus, solemnitas.* On donnoit ce nom aux figures symboliques. Il demeura sur-tout à l'image du mort qui caractérisoit une assemblée funébre.



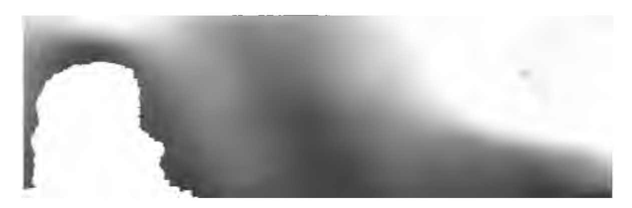
LE CIEL POETIQUE. ges, & qu'on croyoit jouir des lumières les plus pures, après s'être dépouillés, avec le corps, des foiblesses de l'humanité.

Les anciens sacrifices n'étoient pas seulement eucharistiques. Dès le tems qu'on honoroit encore le Très-haut, ils étoient regardés comme une alliance qu'on faisoit avec lui, & par laquelle on s'engageoit à lui être fidéle. Cette idée étoit magnifique, touchante, & instructive. Je n'en rapporterai ici ni les raisons, on les sent, ni les exemples, toute l'Ecriture en est pleine. Rien n'étoit plus capable d'annoblir les fêtes, & de tenir les peuples dans de grands sentimens de respect & d'amour, que la pensée d'aller paroître devant le Seigneur, de contracter & de converser avec lui.

L'idolâtrie altéra cette persuasion : mais elle ne la détruisit pas. Tous les peuples en sacrifiant, soit aux dieux qu'ils s'étoient faits, soit aux morts dont la mémoire leur étoit chère, croyoient faire alliance avec eux, s'entretenir avec eux, manger avec eux familièrement. Mais cette familiarité les occupoit sur-tout dans les assemblées mortuaires où ils étoient encore pleins du souvenir des personnes qu'ils avoient tendrement aimées, & qu'ils croyoient toûjours sen-

ibles aux intérêts de leur famille & de eur patrie. LA DIVINATION.

Nous avons remarqué ci-devant de quelle façon la cupidité & l'ignorance yant rendu tous les hommes indifférens pour la justice, les avoient trompés sur l'objèt de leur culte, & avoient ensuite onverti tout ce qui en faisoit partie en utant de moyens d'être soulagés dans eurs maladies, ou d'être instruits & précautionnés pour l'avenir dans tout ce qu'ils entreprenoient. Tout leur parloit lans la nature. Les oiseaux dans le ciel, es serpens, & les autres animaux sur la erre, un simple bâton dans la main de eur ministre, & tous les instrumens de a religion étoient autant d'oracles ou de ignes prophétiques. Ils lisoient dans les stres, & les dieux leur adressoient la parole, ou leur signifioient leur volonté l'un bout de la nature à l'autre. Cette eligion avare & grossière, qui n'alloit plus aux dieux que pour les questionner ur des affaires d'intérêt, étoit tout aussi urieuse, & croyoit avoir droit d'être ncore mieux servie dans les sacrifices unébres que dans tous les autres. On y voit affaire à des dieux amis, & qui ne pouvoient manquer par l'intérêt qu'ils prenoient encore à la prospérité de leur



famille, d'y faire connoître à tems ce qui pouvoit l'aider ou lui faire tort. Tout l'appareil des funérailles fut donc encore interprété comme celui des autres fêtes, & le tout se convertit en autant de moyens de divinations.

Les cérémonies des *Manes*, quoiqu'elles ne fussent que la simple pratique des assemblées des premiers tems, se trouvant, en tout point, différentes de celles qu'on observoit dans les autres fêtes, parurent être autant de façons particulières de converser avec les morts, & d'obtenir d'eux les connoissances qu'on désiroit. Hé ! qui pouvoit douter alors que ce ne fût pour converser familièrement avec ses anciens amis, qu'on s'asseyoit autour de la fosse où l'on avoit jetté l'huile, la farine, & le sang de la victime, après l'avoir égorgée en leur honneur ? Pouvoit-on douter que cette fosse si différente des autels relevés vers le ciel, ne fût une cérémonie convenable, & particulièrement affectée aux morts ? Il étoit évident que les morts prenoient plaisir à ces repas & à ce qu'on versoit spécialement pour eux dans la fosse. Ils venoient sans doute consommer le miel, & les liqueurs qui y disparoissoient : & si l'on se contentoit de leur présenter des

liqueurs, c'eſt que leur état de morts ne pouvoit s'accommoder de nourritures groſſières. On ſe repaiſſoit donc de cette idée folle, que les ombres venoient boire ou goûter ces liqueurs à longs traits, tandis que les parens mangeoient le reſte du ſacrifice ſur les bords de la foſſe. LA DIVINATION.

Après le repas pris en commun entre morts & vivans, venoit l'interrogation, ou l'évocation particulière de l'ame pour qui étoit le ſacrifice, & qui devoit s'expliquer. Chacun ſent qu'il y avoit un inconvénient à la cérémonie : c'eſt que les morts ne vinſſent en foule prendre part à cette effuſion dont elles étoient ſi avides, & ne laiſſaſſent rien à l'ombre chérie pour qui étoit la fête. On y remédia. Les parens faiſoient deux foſſes, l'une où ils jettoient du vin, du miel, de l'eau, & de la farine pour occuper le gros des morts ; l'autre où ils verſoient le ſang de la victime qu'on vouloit manger en famille. Ils s'aſſeyoient ſur le bord de cette dernière ; & ayant leur épée auprès d'eux, ils écartoient par la vûe de cet inſtrument le commun des morts peu ſenſibles à leurs affaires. Au contraire ils invitoient nommément le mort qu'on vouloit fêter ou conſulter. On le prioit de s'approcher. Les morts ne voyant pas là de ſûreté p

LE CIEL POETIQUE. eux, s'attroupoient par essains autour de la première fosse dont l'accès étoit libre, & abandonnoient honnêtement l'autre à l'ame privilégiée qui avoit droit sur l'oblation, & qui étoit au fait des affaires sur lesquelles devoit rouler la consultation.

Les questions des vivans étoient distinctes & faciles à entendre. Les réponses, quoique très-certaines, n'étoient ni si promptes, ni si faciles à démêler. Mais les prêtres qui avoient appris dans leur labyrinthe à entendre la voix des dieux, les réponses des planétes, le langage des oiseaux, des serpens, & des instrumens les plus muets, parvinrent aisément à entendre les morts, & à être leurs interprêtes. Ils en firent un art dont l'article le plus nécessaire, comme le plus conforme à l'état des morts, étoient le silence & les ténébres. Ils se retiroient dans des antres profonds. Ils jeûnoient & se couchoient sur les peaux des bêtes immolées. A leur réveil, ou après une veille plus propre à leur troubler le cerveau qu'à leur révéler les choses cachées, ils donnoient pour réponse la pensée ou le songe qui les avoient le plus frappés. Ou bien ils ouvroient certains livres destinés pour cet usage : & les premières paroles qui se présentoient à l'ouverture, étoient juste-

ment la prédiction attendue. Ou bien le prêtre, quelquefois le particulier qui venoit consulter, avoit soin, au sortir de l'antre, de prêter l'oreille aux premières paroles qu'il seroit possible d'entendre de quelque part qu'elles vinssent, & elles lui tenoient lieu de réponses. Ces paroles assurément n'avoient aucun rapport lié avec l'entreprise dont il étoit question: mais on les tournoit en tant de façons, & on les violentoit si rudement, qu'il falloit bien qu'elles se prêtassent quelque peu. Il n'étoit point du tout rare qu'il s'y trouvât une apparence de rapport. Souvent au lieu des moyens précédens, on employoit les sorts, c'est-à-dire, nombre de billets chargés de mots à l'avanture, ou de vers, soit connus, soit fabriqués nouvellement. Ces billets jettés dans une urne, le tout étoit bien remué, & le premier qu'on en tiroit, étoit gravement délivré à la famille affligée, comme un moyen de la tranquilliser. Les moyens de divination n'eurent point de fin. Presque toute la religion se convertit en autant de pratiques pour connoître l'avenir (*a*). Certains endroits s'accréditèrent plus que d'autres, & telle est l'origine des Oracles.

LA DIVINATION.

(*a*) Voyez la dissertation de Vandale sur les Oracles. Voyez l'histoire des Oracles, & la réponse du P. Baltus.

LE CIEL POETIQUE. Cette matière a été suffisamment traitée par les savans. Il est superflu de la reprendre.

Il est évident, pourra-t-on me dire, que les pratiques, dont on vient de parler, étoient tout-à-fait propres à répandre par-tout cette folle persuasion qui s'entretient encore parmi le peuple, qu'on peut converser avec les morts, & qu'ils viennent souvent nous donner des avis. Mais quelle preuve a-t-on que ces pratiques si étranges, aient été communes autrefois?

Si je puis encore administrer à mes Lecteurs les preuves de cet usage, ou plûtôt de cet abus si pervers du cérémonial funébre; j'aurai, ce me semble, très-suffisamment fait voir que les opinions des hommes sur les dieux, sur les morts, & sur les réponses qu'on peut recevoir des uns & des autres, ne sont qu'une interprétation littérale & grossière qu'on a donnée à des signes très-simples, & à des cérémonies encore plus simples, qui tendoient à exprimer certaines vérités, ou à acquitter certains devoirs.

C'est parce que tous les peuples couroient en foule sur les hauts-lieux pour y verser le sang des victimes dans une fosse, & pour converser avec tel ou tel mort,

en éloignant les autres par la vûe de l'épée, qu'il est si souvent & si expressément défendu aux Israëlites *de s'assembler sur les lieux-hauts;* ou, ce qui étoit souvent la même chose, *de tenir leur assemblée auprès du sang* (a), ou *de manger autour d'une fosse arrosée du sang des victimes.*

LA DIVINATION.

L'usage d'employer l'épée dans ces sacrifices mortuaires pour se débarrasser des ames qu'on ne vouloit pas évoquer, est attesté dans le reproche que le prophéte Ezéchiel fait aux Hébreux d'avoir *mangé les chairs de leurs sacrifices auprès du sang qu'ils ont répandu, & d'avoir eu auprès d'eux leur épée dans ce repas abominable.**

* *Ezechiel* 33:25. & 26. *Hebr.*

Homère plus ancien qu'Ezechiel, nous montre † les mêmes pratiques parmi les Occidentaux, & devient ici le commentateur de l'Ecriture. Ulysse voulant interroger sur son retour en Itaque l'ame de Tirésias qui passoit pour être tout-autrement illuminée que le reste des morts, commence par répandre dans une fosse du miel, du vin, de l'eau, & de la farine,

† *Odyss.* Λ.

(a) לא תאכלו על הדם *lo thocelou wal haddam : non comedetis juxta sanguinem*, ou *super sanguine*, ou *circa fossam victimarum sanguine conspersam.* Les LXX. interprétes sachant parfaitement que c'étoit-là ce qui attiroit le peuple sur les hauts lieux, ont très-bien traduit cet endroit du Lévitique 19: 26. & d'autres semblables, par ces mots : *μὴ ἐσθίετε ἐπὶ τῶν ὀρέων, Vous n'irez point manger sur les montagnes.* Ici manger est la même chose que sacrifier.

en l'honneur du commun des ombres, afin qu'en s'exerçant à l'écart, elles lui laissent le champ libre : puis il fait ailleurs une autre fosse où il verse spécialement en l'honneur de Tirésias le sang d'une victime choisie. *Il se tient ensuite sur le sang* (a), ou auprès de ce sang, *l'épée à la main. Il dissipe les ombres* legères qui en étoient avides, & empêche qu'elles n'en goûtent avant qu'il ait consulté Tirésias (*b*). Cette ame nommément évoquée arrive enfin : elle prie le héros de s'éloigner de la fosse, & d'ôter son épée dont la vûe l'épouvante, afin qu'elle puisse boire le sang versé en son honneur, & ensuite apprendre à Ulysse la vérité qui l'intéresse (*c*).

Cette divination, comme toutes les autres, étoit donc fondée sur le sens pervers qu'on donnoit à d'anciennes cérémonies très-simples & très-innocentes dans leur origine & qui devinrent autant d'actes d'idolâtrie, ou une occasion pro-

(a) Ἄνευθεν ἐφ' αἵματι φάσγανον ἴσχων.

(b) . . . . . . Οὐδ' εἴων νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα αἵματος ἄσσον ἴμεν πρὶν Τιρεσιαο πυθέσθαι.

(c) Ἀλλ' ἀποχάζεο βόθρου, ἄπισχε δὲ φάσγανον ὀξὺ αἵματος ὄφρα πίω, καί τοι νημερτέα εἴπω.

On trouve les mêmes usages dans le poëme de Silius Italicus.

*Eductumque tene vaginâ interritus ensem.*
*Quacumque ante anima tendunt potare cruorem.*
*Disjice, &c.*

chaine

chaine d'idolâtrie par la fausse interprétation qu'on y donna. Ainsi le tour que prirent les cérémonies dans l'esprit des peuples, est une nouvelle preuve de la façon grossière dont ils ont personifié ou réalisé les symboles mêmes : & il résulte de tout ce que nous avons vû, que l'idolâtrie, l'astrologie, les augures, les évocations, & la magie, sont toutes pratiques également absurdes, également mensongères, produites par la fausse intelligence du crérémonial, occasionnées & entretenues par la cupidité des peuples, accréditées sans examen par un usage universel, & aidées par l'avarice des prêtres. Peut-être ceux-ci étoient-ils persuadés de l'excellence de leurs prédictions, qui ne pouvoient guères manquer d'avoir quelquefois une apparence d'accomplissement. Il est fort croyable que quand l'évènement les démentoit, ils se séduisoient eux-mêmes par l'intervention de cette foule de puissances toûjours appliquées à tout brouiller dans le monde, & qu'ils estimoient de très-bonne foi un art qui les mettoit à l'aise. LA DIVINATION.

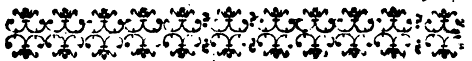
En réduisant l'idolâtrie & la divination qui ont si étrangement deshonoré la raison, à de pures illusions, causées par la cupidité & par l'ignorance, je suis bien

LE CIEL POETIQUE.

éloigné de penser que les malins esprits n'ayent pas exercé sur les hommes la mésure de pouvoir que Dieu leur a donnée selon les vûes impénétrables & toûjours adorables de sa sagesse. Au contraire je suis très-convaincu de leur existence, comme aussi de leurs efforts pour notre ruine, & spécialement des vexations qu'il leur a été donné d'exercer sur les corps des Energumènes pour la manifestation de la puissante grace du Sauveur. J'avoue de plus que Dieu a quelquefois permis aux esprits de ténébres de répondre par quelques apparences équivoques aux désirs des magiciens & des peuples séduits. Mais ce qu'il accordoit à des cupidités criminelles, en étoit la punition. Tous ces arts n'en sont pas moins trompeurs (*a*), moins vuides de réalité, ni moins dépourvûs de régle, puisqu'ils doivent tous leur naissance à l'oubli du sens des premières institutions qui ont été données aux hommes sur le cours du soleil & de la lune, sur le labourage, sur les régles de la société, & sur la reconnoissance dûe à l'Auteur de tous les biens.

(*a*) L'Ecriture même nous fournit des preuves de l'impuissance des dieux & des supercheries de leurs ministres. Voyez l'Histoire des Prêtres de Bel, dans Daniel.

*Fin du Tome premier.*



# TABLE DES MATIERES du Tome Premier.


ACHaté ou Hecaté reine du ciel, *Page* 187.

Acherusie (lac d') & l'Acheron, 124.

Acmon, 342.

Adonis & Achad, sous la figure d'Osiris, 174.

Agneau Pascal. Pourquoi la défense d'en manger rien de crû, & d'en faire bouillir les chairs, 374. Pourquoi son sang sur les portes des Hébreux, 377.

Age (l') d'or, 351.

Allégories, (origine des) 28.

Alchymie (origine de l') 488.

Ammon, (Jupiter) 144. *& suiv.*

Amour, (le lieu d') 269. *& suiv.*

Amalcta, 180. La chevre Amaltée, 185.

Amazones, 77. & 206.

Amulettes, (premier usage des) 384.

Andromède, (fable d') 318.

Angérone (l') des Romains. Faussement prise pour la déesse du silence, 99.

Animaux sacrés, 359. *& suiv.*

Animaux vivans substitués aux signes du zodiaque, 120. & 362.

Année solaire, 67.

Année civile, 74.

Année rustique ou l'ordre des travaux, 81.

Anniversaires, (sacrifices des) 73.

Anubis. L'étoile du chien. Origine de ce nom. Figure d'Anubis, 42.
Anubis ou Isis accompagnée d'une tortue ou d'un canard, ou d'un lézard, 245.
Aphrodité déesse des moissons, 183.
Apis & Mnévis, 366. & *suiv.*
Apollon, (l'Horus) 243. & *suiv.*
Apollon & les Muses, 305. & *suiv.*
Arachné & Pallas. Leur démêlé, 213.
Argonautes, (expedition des) 324. & *suiv.*
Argus (fable d') 328.
Armée (l') des cieux, 172. & 173.
Arthémise, 192.
Aruspicine, 443.
Assemblée des Juges, ou des Prêtres, annoncée par un Horus barbu, 345. & *suiv.*
Aseroth, 181.
Astarté, déesse des troupeaux, 182.
Astrologie judiciaire (origine de l') 452.
Atergatis, reine des poissons, 181.
Athéné, 212.
Atlas; étymologie de ce nom, 262. & *suiv.* Déchargé par Hercule, 269.
Atlas, montagne, 265.
Atys (l') des Phrygiens est l'Orisis d'Egypte, 196.
Augures, 432.
Austérités de l'idolâtrie, (origine des) 413.
Aviron (l') symbole du trépas, 73.
Auspices, 437.
Autopsie des Mystères, 399. & 417.

B

Baal sous la figure d'Osiris, 174.
Bacchanales: leur origine: raisons de ce qui s'y pratiquoit, 231. & *suiv.*
Bacchantes; pourquoi surnommées Menades, Tyades, & Bassarides, 236.
Bacchus, 224. confondu avec Nemrod, 230. Miracles de Bacchus; 240. & *suiv.*

Balsamine, 179.
Bananier, (plante du) symbole de la fécondité, ou d'une certaine saison, 64. *Voyez l'éclaircissement, fin du Tom. II.*
Bélénus (le) des Gaulois, Horus, 250.
Bélier, (fête du) pourquoi si célébre en Egypte, 120. & 374.
Bélier, bouc, agneau, chevreau, pourquoi immolés chez les Hébreux, 374.
Bellérophon, (fable de) 316.
Belsamen, 175.
Bœuf, (culte du) 373.

C

Cabires (les) de Samothrace, 302.
Caducée de Mercure; son origine, 283.
Camille (le) des Etrusques, 281. & *suiv.*
Calliope, 154.
Canicule, ou le lever de l'étoile, appellée Seirius, 43. & 276. & *suiv.*
Canope; étymologie de ce nom, & les usages des canopes, 58.
Caractères de l'écriture courante; quand & pourquoi inventés, 133. Leur nombre, leur progrès, *ibid.* Rejettés par les Chinois, 135. Prennent le dessus sur l'écriture Hieroglyphique, 136.
Caron, (la barque de) 127.
Celée, 411.
Cephée & Cassiopée, (fable de) 319.
Cénotaphe; cercueil simulé, emploié dans les anniversaires; source de plusieurs divinités, 216.
Cerbère, ses trois têtes, 128.
Cercle (le) du soleil, symbole de la divinité, 63. & 146.
Cérémonies symboliques emploiées pour conserver le souvenir des grands évènemens, 103.
Cérémonies mortuaires, 123.
Cérès, (origine de) 405. Explication

des fêtes de Cérès, *ibid.*
Cham en Egypte, 32.
Char (le) du soleil, 177.
Chat, (le) 151.
Charites (les) ou les graces, 305. & *suiv.*
Chasses générales des anciens peuples; leur origine, 226.
Chimére, (la) 317.
Chouette de Minerve, 344.
Cherub, 350.
Ciel poëtique. C'est l'écriture symbolique dans son origine, 3.
Cimetiéres des Egyptiens, 126.
Circé, (fable de) 331.
Colchide, (la) 324.
Constellées, (figures) 481.
Coribantes, sacrificateurs de Créte, 223.
Corne (la) d'abondance, 96. 101. & 185.
Crétois, (origine des) 217. Leur labyrinthe, *ibid.* Peuple Crétois partagé en trois classes, 220.
Croix en forme de Tau. Instrument à mesurer les crûes du Nil, 57. & 382.
Crone ou Saturne, 351. & 357.
Croissant de lune sur la tête d'Isis annonce les fêtes ou la néomenie, 80.
Culte religieux, 6. Comment décerné aux animaux & aux plantes, 143.
Culte cruel, 175. & 351.
Curettes, les laboureurs de Créte, 222.
Cybéle, ou Rhæa. L'Isis des Phrygiens, 195. & 218.

D

Dactyles, (les) les forgerons ou artisans de Créte, 221.
Dagon dieu du labourage. Horus, 213. & *suiv.*
Dédale, (origine de) 291.
Déguisement de sexe. Pourquoi défendu par la loi de Moïse, 205.
Dei, Deio, Deione, mere de l'abondance. Isis. 187.
Delos, pourquoi ap-

pellée la retraite de Latone, 247.
Delphes, (oracle de) 311.
Déluge. Changemens qu'il cause dans toute la nature, 10. & 103.
Demeter, 189.
Diane ou Deione, ou Isis. Pourquoi prise tantôt pour la lune, puis pour la terre, & pour la femme de Pluton, *ibid*.
Dictynne, 186 & 187.
Dieu. L'idée de Dieu. confondue avec celle du soleil, & d'Osiris, 142.
Dieux (les) des Egyptiens communiqués à l'Asie & à l'Europe, 168.
Dieux, (les noms des) leur rapport avec la langue Phénicienne, 170.
Dieux, (généalogie des) 342.
Dionysus, 224.
Divination, augures, oracles, &c. 429.

E

Ecriture symbolique, (invention de l') 25. Naissance de la peinture, 26. & 45. Origine de l'écriture symbolique, 29. Suite des symboles Egyptiens, 47. & 62.
Ecriture courante, (invention de l') 134.
Ecriture hiéroglyphique (l') conservée dans le culte extérieur & dans les monumens publics, 136.
Ecriture Chinoise. Ses inconvéniens, 133.
Egypte, (tems des semailles & des moissons en) 22. Origine de la fausse durée des anciens rois d'Egypte, 251. & 279. Particularités de l'Egypte, 32.
Egyptiens, (précaution des) dans leurs sépultures, 35.
Eleusis, (mystères d') 398.
Elisées, (origine des champs) 126.
Endymion, 194.
Enchantemens, (origine des) 449.
Epervier, symbole, des

vents Etésiens, 49. & 392.
Epopsie des mystères, 399.
Erigone, 479.
Erichon, (fable d') Horus, 118.
Eros, l'amour & son flambeau, 269.
Esculape ou Anubis, 164. & 276.
Euménides, (les) 314.
Evocations des esprits, 490.
Eurydice, 157.
F
Faunes. (les) Leur origine, 235.
Fable, comment rélative à l'Histoire, 355.
Fêtes représentatives. De l'état du genre humain après le déluge, 103. & *suiv*, & 232.
Feu (le) symbole de la divinité, 27.
Février, (mois de) le plus beau de l'année en Egypte, 352.
Fleuves. Pourquoi on les peint avec une tête de taureau, 365,
Fouet (le) à la main d'Osiris. Marque d'autorité & de gouvernement, 177.
Furies, (les) 313.
G
Ganimède, 156.
Geants, (allégorie des) 107. Leur tableau. Origine de leurs noms, 108.
Gêhenne, 176.
Gorgones, (les) 209. & 210.
Graces, (les) 305. & 306.
*Gradivus pater*, 254.
Guébres, (usage des) 30.
H
Harpies, (les) 316.
Harpocrate, 93. Signification de ce nom, 97. Accompagnemens d'Harpocrate, 101.
Hébreux. Origine de leurs premiers usages, 5. & 7.
Hécaté reine du ciel, 180. & 187.
Hercule, 255.
Héro ou Adonis, 174.
Hesperides, (jardin des) 267.
Horus, affiche publique qui marquoit les differens travaux

vaux de l'année, 81. Signification de ce nom, *ibid.* Manière de varier cette affiche, 83. 85. & 111. Ses differens noms, 146. Pris pour un enfant, 144.
Hyades, (les) 266.
Hymenée, (l') 269.
Hymne, 271.
Hupe symbole du vent de midi, 49.

I

Janus (le) des Latins, 286. *& suiv.*
Icare, fable & origine d') 291.
Idolâtrie, préjugé des savans sur les commencemens de l'idolâtrie, 2. Sa véritable source, 2. 3. 131. *& suiv.* Ses progrès. 167.
Jehov, sa signification dans le premier usage, 149.
Ilithye, 202.
Influences, 441. & 459.
Influences climactériques, 484.
Isis (l') des Egyptiens symbole de la terre & des fêtes propres à chaque saison, 75. Ses attributs, 76.
Isis reine du ciel, 150. Prise pour une femme réelle, 151. Ses différens noms, 152. & 179. La même que Cérès de Phénicie, 188. Nommée Lilith, ou la Chouette, 190.
Isis en guerrière, 206.
Jupiter - Hammon, 148. *& suiv.*
Jupiter, fils de Saturne, 348.

L

Labyrinthe, (origine du) 47. *&* 221.
Latone, (fable de) 245. *& suiv.*
Linus, 158.
Limbe, ou cercle sur la tête des personnes célébres par leur piété. Son origine, 63.
Lotus, (fleur du) ornement sur la tête d'Isis; ce qu'il signifioit, 69. *&* 79.
Liber ou Bacchus, 224. Horus.
Lilith, 190.
Loup, (le culte du) 369.
Lucine, reine des

bois, ou Isis, 181. & 194.
Lune (la) ou Isis, 150. Croissant de lune sur la tête d'Isis, 80. & 150. Pleine lune, sa signification, *ibid.*

M

Maïa mere de Mercure, 288.
Mars & Hezus, 253.
Manes, (les) premiere signification de ce nom, 287. & 495.
Manie. Origine de ce mot, 161.
Marsham réfuté, 6.
Méduse, affiche du pressurage des olives, 209.
Memnon, (statue de) 302.
Ménades, (les) femmes qui portoient les symboles dans les fêtes répresentatives, 161. & 237.
Menès d'Affiche devient Roi, & Legislateur, 160.
Menès & Musée même chose, 162.
Ménosiris, & Ménophis, noms pourquoi donnés à Horus, 160. Ménophis est le même que Mnévis, *ibid.* & 368.
Mer d'airain, pourquoi appuiée sur la croupe des taureaux, 372.
Mercure, 276. & *suiv.* Pourquoi accompagné d'un bouc & d'un cocq, 290.
Métamorph. (source des) 340.
Métempsycose, ses commencemens, 361.
Michias la mesure du Nil, 57.
Minerve, origine de ce nom. Affiche du tems propre aux ouvrages de lin, 211.
Minos ou Ménès Egyptien, 218. Horus.
Minos second du nom, 220.
Mnévis, 368.
Moïse, (excellence des loix de) 7. & 372.
Moisson (tems de la) en Egypte, 22.
Moloch ou Melchom,

(honneurs rendus à) 174.
Morphée, 261.
Mulciber, 258.
Muses (les) 305. & suiv.
Musée, 158.
Mystères (secrets des) Egyptiens, 385. Origine du mot mystère, 404.
Mylitta, 202.

N

Navigation, (symbole ou affiche de la) 71. &c.
Nécromancie, 490.
Némésis, 155.
Néoménies, fêtes des nouvelles lunes; leur origine, 10.
Neptune, pourquoi cru fils de Saturne, 348. Symbole du retour des flottes, 72. 147.
Nil; (le fleuve du) ses débordemens; leur commencement; leur crûe; leur durée, leurs causes, & leurs effets. 40.
Nil, sous la figure d'un dieu, 169.
Niobé, 322. & suiv.
Noé, (religion des descendans de) 34.

O

Ops, 343.
Oiseaux, symboles des vents, 48.
Oracles, (origine des) 339.
Orgies; (fêtes des) cérémonies qui s'y pratiquoient; & leur signification, 111.
Orion, (constellation d') 267.
Orphée, 157.
Ortygie; origine du nom, 247.
Osiris symbole du soleil, 67; étymologie du nom; ses attributs, 68; symbole des anniversaires, 73; confondu avec le soleil, 142; pris pour un homme, 143; ses équipages, 177; ses noms chez les Grecs, 178.

P

Pâque, (cérémonies de la) 374.
Palestine (la) propre. Sa situation donne lieu à la fable de Persée & d'Andro-

méde, 318.
Pallas (la) des Athéniens, ou la Palès des anciens Sabins, l'Isis des Egyptiens, 206.
Palilies, (les) 420.
Pamylies, (fêtes des) signification de ce terme, 98.
Pan; origine de ce nom, 235.
Patriarches (remarques sur les noms des) 32. Conformité des Payens avec les Hébreux, 5.
Parnasse, (le) 311.
Parques, (les) 315.
Pégase, (le cheval) 310.
Persée & Andromède, 317.
Phantômes, (naissance des) 340.
Phaëton, Clymène, Cygnus & les Phaëtuses, 331.
Phasis, fleuve à paillettes d'or, dans la Colchide, 325.
Phéniciens (les) répandent par tout le venin de l'idolâtrie, 168.
Phéniciens (pourquoi les noms des dieux sont) 170.
Phénix; (le) origine de cette fable, 280.
Phœbus, origine, 169.
Phoques (les) chevaux marins de Prothée, 274.
Picus, 156.
Pleyades, (les) constellation, 266. & 289.
Pluton, ou l'Osiris funébre, 73. & 148.
Poséidon, 72.
Principes; (fausse doctrine des deux) son origine, 380.
Prophétie de Jacob, expliquée fort simplement, 283.
Proserpine ou Perséphone, 409.
Protée & ses chevaux marins, 274.
Pyramydes (les) d'Egypte, leur ancienne destination, 35.
Python, 247.
Python ou Typhon enchaîné, 378.
Pythiennes, (origine des fêtes) 251.
R
Rabdomancie, 439.
Religion (la) des an-

ciens, la même que celle de Noé, 388.
Représentation de l'ancien état, 103. & 232. Origine des représentations Dramatiques. 234.
Rhoea, l'Isis des Phrygiens, 197. & 347.
Roi du ciel; reine du ciel; origine de ces termes, 172.

S

Sabianisme, 174.
Sagesse des Egyptiens, 342.
Saïs, ville de l'ancienne Egypte, 344. Feux & brandons de Saïs. Raison de ces anciens usages, *ibid.*
Samotrace, (Cabires de) 302.
Saturne, 346. & *suiv.* Ses liens, 354; on le prend pour Noé, *ibid.* pour Abraham, 355; pour le tems, 357.
Satyres; (les) leur origine, 235.
Scarabée symbole de l'air, 66.
Sceptre de la tribu de Juda, 284.
Sculpture (la) innocente dans son origine; pourquoi interdite depuis aux Hébreux, 371.
Semaine, (origine de la) 464.
Sémélé, vraie signification de ce nom, 224.
Sérapis, 367.
Serpent (le) symbole de la vie, 63. & 391. Divination par les Serpents, 447.
Sibylles, (origine des) 478.
Silène, précepteur de Bacchus, 238.
Sirbon, (lac de) son bitume, 319.
Sirénes (les) font autant d'Isis, 336.
Sistre, (le) 151.
Sirius, 43.
Soleil (le) représenté par un cercle, symbole de la divinité, 63. Le soleil confondu avec un homme mort, 143. Char du soleil, 177.
Sphinx, (la) description, origine & usage de ce symbole, 54; son étymo-

logie, 56.
Sphinx pourquoi ornement des termes, 56.
Symboles, (premier usage des) 25.
Sylvan, 238.
Symboles (détail des) Egyptiens, 47.
Symboles pris pour des monumens, 144.

T

Talismans, 480.
Tau, croix en forme de T instrument à mesurer les crûes du Nil, 383.
Tayaut, le chien, 42. & 276.
Thébes, pourquoi nommée ville de Dieu, 149; par qui fondée, 39.
Théogonie ou les symboles personifiés, 131.
Thesmophories, 420.
Tophèt, vallée abominable par ses cruels sacrifices, 176.
Thyasi, 233.
Titans, (les) 345. & suiv.
Tité, ou Téthis, Isis, *ibid.*
Tombeau de Jupiter dans l'île de Créte, 215.
Thot, 42. & 276.
Triptolème, 411.
Torches de Cérès, 410.
Trident à la main d'Osiris, 71.
Tyades, les Bacchantes, 237.
Typhon, 320. & 378.

V

Van; (Horus enfant porté dans un) raison de cet usage, 112.
Vents, (symboles des) 48.
Vénus la céleste, 198. la populaire, Isis, *ibid.*
Vesta, (la) des Romains, 28.
Usages communs à toutes les nations, preuve de la vérité de l'Histoire sainte, 5.
Vulcain, 258.

Z

Zodiaque, invention du, 17; origine des noms de ses douze signes, *ibid.* & *suiv.*

*Fin de la Table du I. Volume.*

## *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit, intitulé *Hiſtoire du Ciel conſidéré ſelon les idées des Poetes, des Philoſophes, & de Moiſe, &c.* par Mr. PLUCHE. On ne ſauroit donner trop d'eloge à l'Auteur qui a tourné toutes ſes penſées du côté de la religion, & des bonnes mœurs. Le Public a déja applaudi aux premiers ouvrages qui ſont ſortis de la même main, & je ne doute pas qu'il ne reçoive encore favorablement celui-ci, qui offre ſur la Mythologie, ſur toute la religion Payenne, & ſur l'uſage de la raiſon, des vûes nouvelles, & ſoûtenues avec beaucoup d'érudition. A Paris le 6. Juin 1738.

VATRY.

# *FAUTES A CORRIGER*
## *dans le Tome I.*

PAge 65. ligne 13. tiennent, *lisez* contiennent.

*Ibid.* fin de la note (*a*) *ajoûtez*, Voyez le supplément de la Planche VII.

Page 201. l. 23 dégénérée, *lisez* dégénéré.

Page 237. *avant derniere ligne*, vendangeuses; parce que ces fêtes se célébroient après les vendanges, *lisez* porteuses de nouvelles, celles qui annoncent les réglemens, parce que ces femmes en portoient processionellement les marques & les symboles.

*Ibid.* à la note (*b*) *lisez* de בשר *bashar*, annoncer. Voyez Pseaume 68. ỳ. 12. hamme-*basseroth*, les femmes qui vont en chantant annoncer la défaite de l'ennemi.

Page 309. *dans la note* (*a*) ἄκαλειν, *lisez* ἄ καλειν.

Page 317. l. 16 du vin, *lisez* de vin.

Page 400. *dernier mot de la derniere ligne*: παλαιναδν, *lisez* παλαιῶν.

Page 408. *dans la note* (*a*) Ελευτίνα, *lisez* Ελεῦσινα.

Page 415. l. 11. villes, *lisez* veilles.

Page 417. l. 26. Démiurge, *lisez* Demiurgue.

Page 424. l. 2. le paganisme, *ajoûtez* des Occidentaux.

Page 458. l. 16. jeu des mots, *lisez* jeu de mots.

